COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU PÉROU

Congestæ cumulantur opes, orbisque rapinas
Accipit.
CLAUDIAN, In Ruf. lib. I. v. 194.

So color de religion
Van a buscar plata y oro
Del incubierto tesoro.
LOPE DE VEGA, El Nuevo Mundo, Jorn. 1.

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU PÉROU

PRÉCÉDÉE D'UN TABLEAU

DE LA CIVILISATION DES INCAS

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR H. PORET

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÉGE ROLLIN

TOME II

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

BRUXELLES & LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

1862

SUITE DU LIVRE III

CHAPITRE III.

LES ESPAGNOLS DÉBARQUENT A TUMBEZ. — PIZARRE RECONNAIT LE PAYS. — FONDATION DE SAN MIGUEL. — MARCHE VERS L'INTÉRIEUR DU PAYS. — AMBASSADE DE L'INCA. — AVENTURES PENDANT LA MARCHE. — ON ARRIVE AU PIED DES ANDES.

(1532)

Nous avons laissé les Espagnols à l'île de Punà, se préparant à descendre sur le continent voisin, à Tumbez. Ce port n'était éloigné que de quelques lieues, et Pizarre, avec la plus grande partie de ses compagnons, passa sur les vaisseaux, pendant que les autres devaient transporter les bagages du commandant et les provisions militaires sur quelques balsas indiennes. Une de celles-ci qui toucha la première au rivage fut entourée, et trois hommes qui la montaient furent entraînés par les indigènes dans les bois voisins et massacrés. Les Indiens s'emparèrent ensuite d'une autre balsa, contenant la garde-robe de Pizarre, mais comme les hommes qui la défendaient appelèrent à grands cris du secours, ils furent entendus de Fernand Pizarre qui avec un petit corps de cavalerie avait débarqué un peu

plus bas sur la côte. Une étendue considérable d'un sol fangeux submergé à la marée haute, le séparait de la troupe si violemment assaillie par les indigènes. La marée était basse, et le fond mou et dangereux. Cependant le hardi cavalier avec peu de souci du danger poussa son cheval dans cette vase profonde et suivi par ses hommes, ayant de la boue jusqu'au ventre des chevaux, ils se précipitèrent en avant jusqu'à ce qu'ils arrivassent au milieu des maraudeurs, qui, terrifiés de l'apparition étrange des cavaliers, s'enfuirent précipitamment aux forêts prochaines sans faire mine de combattre.

Cette conduite des indigènes de Tumbez n'est pas facile à expliquer, si l'on considère les relations amicales qu'ils avaient eues avec les Espagnols à leur précédente visite, et qui s'étaient récemment renouvelées dans l'île de Punà. Mais Pizarre fut encore plus surpris en entrant dans leur ville de la trouver non seulement déserte, mais à l'exception de quelques édifices, entièrement démolie. Quatre ou cinq maisons particulières des plus solides, le grand temple et la forteresse, — ces derniers très endommagés, et complétement dépouillés de leurs décorations intérieures, — restaient seuls pour marquer l'emplacement de la ville, et attester son ancienne splendeur[1]. Cette scène de désolation remplit les conquérants de terreur; car même les nouvelles recrues, qui n'avaient jamais visité la côte, avaient entendu les récits merveilleux des trésors de Tumbez, et les regar-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 185.
« Aunque lo del templo del Sol en quien ellos adoran era cosa de ver, porque tenian grandes edificios, y todo el por de dentro y de fuera pintado de grandes pinturas y ricos matizes de colores, porque los hay en aquella tierra. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

daient en perspective comme une proie facile après toutes leurs fatigues. Mais l'or du Pérou ne paraissait qu'un fantôme trompeur qui, après les avoir attirés, à travers les fatigues et les dangers, s'évanouissait au moment où ils essayaient de le saisir.

Pizarre envoya un petit corps de troupes à la poursuite des fugitifs; et, après quelques légères escarmouches, ils s'emparèrent de plusieurs indigènes, entre lesquels se trouva le curaca de la ville. Amené devant le chef Espagnol, il se disculpa d'avoir pris part aux violences exercées contre les blancs, disant qu'elles avaient été commises à son insu par des gens sans lois;.et il témoigna sa résolution de les abandonner au châtiment, s'ils pouvaient être découverts. Il expliqua la ruine de la ville par les longues guerres soutenues contre les tribus farouches de Punà, qui avaient enfin réussi à s'en emparer, et chassé les habitants dans les forêts et les montagnes voisines. L'Inca dont ils avaient embrassé la cause était trop occupé de ses propres querelles pour les protéger contre leurs ennemis.

On peut douter que Pizarre ait ajouté foi aux justifications du cacique. Il dissimula cependant ses soupçons, et, comme le seigneur indien promit obéissance en son nom et en celui de ses vassaux, le général espagnol consentit à ne plus s'occuper davantage de cette affaire. Il parait avoir senti alors pour la première fois dans toute sa force, que sa politique devait être de gagner la bienveillance du peuple au milieu duquel il s'était jeté, affrontant une inégalité si effrayante. C'étaient peut-être les excès dont ses hommes s'étaient rendus coupables dans la première période de l'expédition, qui avaient ébranlé la confiance du peuple de Tumbez, et l'avaient porté à ces perfides représailles.

Pizarre s'enquit, des indigènes, qui vinrent alors au camp sous promesse d'impunité, de ce qu'étaient devenus ses deux compagnons restés parmi eux dans la première expédition. Leurs réponses furent obscures et contradictoires. Quelques-uns dirent qu'ils étaient morts d'une épidémie, d'autres qu'ils avaient péri dans la guerre contre Punà; et d'autres firent entendre qu'ils avaient perdu la vie pour avoir commis quelqu'outrage contre des femmes indiennes. Il fut impossible d'arriver à la vérité. La dernière explication n'était pas la moins vraisemblable. Mais quelqu'en fut la cause, il était certain qu'ils avaient péri tous deux.

Cette nouvelle ajouta encore aux idées sombres des Espagnols, qui ne furent pas dissipées par les peintures merveilleuses que faisaient les indigènes des richesses du pays, de la pompe et de la magnificence du monarque dans sa capitale située, au loin au milieu des montagnes. Et ils ne crurent pas non plus à l'authenticité d'un rouleau de papier, que Pizarre avait obtenu d'un Indien, qui l'avait reçu d'un des blancs laissés dans le pays. « Qui que vous soyez, » disait l'écrit, « qui aurez le bonheur de mettre le pied dans ce pays, sachez qu'il contient plus d'or et d'argent qu'il n'y a de fer en Biscaye. » Ce papier, lorsqu'il fut montré aux soldats, n'excita que leurs moqueries, comme un artifice de leur capitaine pour entretenir leurs chimériques espérances [1].

Pizarre vit alors qu'il ne serait pas prudent de prolonger son séjour dans ses quartiers actuels, où l'esprit de désaffec-

[1] Pour ce qui concerne les événements à Tumbez, voyez Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. I. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. IX, cap. I, II. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 185.

tion se glisserait bientôt dans les rangs de ses compagnons, à moins que leur ardeur ne fût stimulée par la nouveauté, ou par une vie d'action incessante. Cependant il désirait vivement obtenir plus de détails qu'il n'en avait recueilli jusqu'alors sur l'état actuel de l'empire péruvien, ses forces, ses ressources, le monarque qui le gouvernait, et la situation où il se trouvait alors. Il désirait aussi, avant de faire aucune démarche décisive pour pénétrer dans le pays, chercher quelqu'endroit favorable pour un établissement, qui pût lui fournir des moyens de communication régulière avec les colonies, et une place forte où il pût se retirer en cas de désastres.

Il résolut donc de laisser une partie de ses compagnons à Tumbez, ceux que l'état de leur santé rendait les moins propres à faire campagne; et d'entreprendre avec le reste une excursion dans l'intérieur pour reconnaître le pays, avant d'arrêter un plan d'opération. Il partit au commencement de mai 1532; et longeant lui-même les plaines, il envoya un petit détachement sous le commandement de Fernand de Soto, pour explorer la lisière de la vaste Sierra.

Il maintint une discipline exacte pendant sa marche, ordonnant à ses soldats de s'abstenir de tout acte de violence, et punissant la désobéissance de la manière la plus prompte et la plus ferme [1]. Les indigènes opposèrent rarement de la résistance. Quand cela arrivait, ils étaient bientôt réduits, et Pizarre, loin d'adopter des mesures de

[1] « Mando el Gobernador por pregon é so graves penas que no lo fuese hecha fuerza ni descortesia, é que se les hiciese muy buen tratamiento por los Espanoles é sus criados. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. II.

vengeance, était toujours prêt à accueillir les premières apparences de soumission. Par cette politique indulgente et libérale, il acquit bientôt parmi les habitants un renom qui effaça les impressions défavorables de la première partie de la campagne. Les indigènes, à mesure qu'il traversait les nombreux hameaux répandus dans la plaine entre les Cordillères et l'océan, le recevaient avec une rustique hospitalité, assurant de bons logements à ses troupes et des provisions abondantes, qui coûtent peu dans le sol fécond de la *tierra caliente*. Partout Pizarre annonçait qu'il venait au nom du saint vicaire de Dieu et du souverain de l'Espagne, réclamer l'obéissance des habitants comme vrais enfants de l'Église, et vassaux de son seigneur et maître. Et comme ces peuples simples ne faisaient aucune opposition à une formule dont ils ne pouvaient comprendre une syllabe, on les déclarait sujets loyaux de la couronne de Castille, et leur acte d'hommage, — ou ce qui fut interprété comme tel avec empressement — fut dûment enregistré et attesté par le notaire [1].

Après trois ou quatre semaines passées à reconnaître le pays, Pizarre en vint à conclure que le lieu le plus favorable pour son nouvel établissement était la riche vallée de Tangarala, à trente lieues au sud de Tumbez, vallée que traversent

[1] « E mandabales notificar o dar á entender con las lenguas el requerimiento que su Magestad manda que se les haga á los Indios, para traellos en conocimiento de nuestra santa fé catolica, y requiriendoles con la paz, é que obedezcan á la Iglesia é Apostolica de Roma, é en lo temporal den la obediencia á su Magestad é á los reyes sus successores en los Reynos de Castilla i de Leon; respondieron que asi lo querian é harian, guardarian é cumplirian enteramente : é el Gobernador los recibio por tales vasallos de sus Magestades por auto publico de notarios. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., ubi supra.

plusieurs rivières ouvrant des communications avec l'océan. Il ordonna donc aux hommes qu'il avait laissés à Tumbez, de s'y rendre immédiatement sur leurs vaisseaux ; et aussitôt qu'ils furent arrivés on s'empressa de faire des préparatifs pour bâtir la ville d'une manière conforme aux besoins de la colonie. On trouva du bois de construction dans les forêts voisines, les pierres furent tirées des carrières, et les édifices s'élevèrent graduellement, quelques-uns avec des prétentions à la solidité sinon à l'élégance. Il y avait entre autres une église, un magasin pour les approvisionnements publics, une salle de justice et une citadelle. On organisa un gouvernement municipal, composé de régidores, d'alcades et des fonctionnaires civils ordinaires. Le territoire adjacent fut partagé entre les résidents, et on alloua à chaque colon un certain nombre d'indigènes pour l'aider dans ses travaux ; car, selon la remarque du secrétaire de Pizarre, « comme il était évident que les colons ne pouvaient se soutenir sans les services des Indiens, les ecclésiastiques et les chefs de l'expédition convinrent tous qu'un *repartimiento* des indigènes servirait la cause de la religion et tendrait grandement à leur bien spirituel, puisqu'ils auraient ainsi l'occasion d'être initiés à la vraie foi [1]. »

Ayant adopté ces mesures avec un soin si consciencieux

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Peru*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LV. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

« Porque los vecinos, sin aiuda i servicios de los naturales, no se podian sostener, ni poblarse el pueblo... A esta causa, con acuerdo de el religioso i de los oficiales, que les parecio convenir asi al servicio de Dios, i bien de los naturales, el Gobernador deposito los caciques i Indios en los vecinos de este pueblo, porque los aiudasen á sostener, i los Cristianos los doctrinasen en nuestra santa fé, conforme á los mandamientos de su Magestad. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 187.

du bien-être des indigènes plongés dans la nuit de l'idolâtrie, Pizarre donna à sa ville naissante le nom de San Miguel, en reconnaissance des services que lui avait rendus ce saint dans ses combats avec les Indiens de Punà. Le lieu occupé d'abord par l'établissement se trouva si insalubre, qu'on l'abandonna pour un autre sur les bords de la belle rivière Piura. La ville est aujourd'hui assez importante par ses manufactures, quoique bien déchue de son ancienne prospérité; mais le nom de San Miguel de Piura rappelle encore la fondation de la première colonie européenne dans l'empire des Incas.

Avant de quitter le nouvel établissement, Pizarre fit fondre en un seul lingot les ornements d'or et d'argent, qu'il avait recueillis dans différentes parties du pays, et on en déduisit un cinquième pour la couronne. Pour le reste qui appartenait aux soldats, il leur persuada d'y renoncer pour le présent, sous la promesse d'en être payés par les premières dépouilles qui tomberaient dans leurs mains [1]. Il renvoya les vaisseaux à Panama avec ces fonds et d'autres articles recueillis dans le cours de la campagne. L'or fut destiné à payer les armateurs et ceux qui avaient approvisionné l'expédition. La facilité avec laquelle il persuada à ses hommes de renoncer à une possession actuelle pour une chance future, prouve que l'esprit d'aventure avait repris dans leurs cœurs sa vigueur première, et qu'ils regardaient l'avenir avec la même vivacité de confiance dans les résultats.

Dans sa dernière tournée de reconnaissance, le comman-

[1] « E sacado el quinto para su Magestad, lo restante que pertenecio al egercito de la Conquista, el Gobernador le tomo prestado de los companeros para se lo paga del primer oro que se obiese. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. II.

dant espagnol avait recueilli beaucoup de renseignements importants sur l'état du royaume. Il s'était assuré du résultat de la lutte entre les frères incas, et savait que le vainqueur campait avec son armée à dix ou douze journées de San Miguel. Les récits qu'on lui faisait de la richesse et de la puissance de ce monarque, et de sa grande capitale du Midi, répondaient parfaitement aux bruits communs recueillis précédemment; et par conséquent étaient aussi propres à ébranler la confiance qu'à stimuler la cupidité des envahisseurs.

Pizarre aurait vu avec plaisir sa petite armée fortifiée par des renforts, quelque faibles qu'ils fussent; et pour cette raison, il retarda son départ de plusieurs semaines. Mais aucun renfort n'arrivait; et comme il ne recevait pas de nouvelles de ses associés, il pensa qu'un plus long délai serait probablement suivi de maux plus grands que ceux qu'il rencontrerait dans la marche; que le mécontentement naîtrait inévitablement de l'oisivité, et que la vigueur et le courage du soldat succomberaient sous l'influence énervante d'un climat tropical. Cependant les forces dont il disposait ne montant pas en tout à deux cents soldats, après en avoir réservé cinquante pour protéger le nouvel établissement, semblaient bien peu de chose pour faire la conquête d'un empire. Il pouvait, à la vérité, au lieu de marcher contre l'Inca, se diriger au Sud vers la riche capitale de Cuzco. Mais ce n'eut été que reculer l'heure de compter. Car de quel côté de l'empire pouvait-il espérer mettre le pied où le bras du maître ne l'atteignit pas? De plus en prenant ce parti, il laisserait voir qu'il se défiait de lui-même. Il ébranlerait l'opinion de sa valeur invincible, qu'il avait jusque là tâché d'imprimer aux indigènes, et qui faisait le secret

de sa puissance; qui enfin exerçait un empire plus grand sur les esprits que le nombre et la force purement physique. Chose pire que tout le reste, un tel plan diminuerait la confiance des troupes en elles-mêmes, et celle qu'elles mettaient en lui. Ce serait paralyser d'abord le bras de l'entreprise. Il ne fallait pas y penser.

Mais tandis que Pizarre se décidait à marcher vers l'intérieur, il est douteux qu'il eût arrêté un plan d'action plus précis. Nous n'avons d'autres moyens de connaître ses intentions à la distance où nous sommes, que par ce qu'en laissent voir ses actions. Malheureusement il ne savait pas écrire, et il ne nous a rien laissé de semblable aux inestimables mémoires de Cortès, pour nous éclairer sur ses motifs. Son secrétaire et quelques-uns de ses compagnons d'armes, ont raconté ses actions en détail ; mais ils n'étaient pas toujours aussi compétents pour en expliquer les raisons.

Il est possible que le général espagnol, même dès l'époque de son séjour à San Miguel, ait médité quelqu'entreprise hardie, quelque vigoureux coup de main qui, de même que celui de Cortès lorsqu'il emmena le monarque Aztèque dans ses quartiers, pût frapper les cœurs d'épouvante et décider en une seule fois le succès de la journée. Il est cependant plus probable qu'il se proposait alors seulement de paraître devant l'Inca comme le représentant pacifique d'un monarque son frère, et de désarmer par ces démonstrations amicales, tout sentiment d'hostilité ou même de soupçon. Une fois en communication avec le prince indien, il pouvait régler sa conduite future suivant les circonstances.

Le 24 septembre 1532, cinq mois après le débarquement à Tumbez, Pizarre sortit des portes de San Miguel à la tête de son petit corps d'aventuriers, après avoir enjoint aux

colons de traiter leurs vassaux indiens avec humanité, et de se conduire de manière à s'assurer la bienveillance des tribus environnantes. Il y allait de leur propre existence, et avec elle de la sûreté de l'armée et du succès de l'entreprise. Le trésorier royal, le *veedor* ou inspecteur des métaux et les autres officiers de la couronne devaient rester dans la ville, et le commandement de la garnison fut confié au *contador*, comptable, Antonio Navarro [1]. Se mettant alors à la tête de ses troupes, Pizarre s'enfonça hardiment au cœur du pays, dans la direction où suivant ses informations, se trouvait le camp de l'Inca. C'était une entreprise audacieuse de s'aventurer ainsi avec une poignée d'hommes au centre d'un puissant empire, de se présenter face à face devant le monarque indien dans son propre camp, entouré de la fleur de son armée victorieuse! Pizarre avait déjà éprouvé plus d'une fois la difficulté de tenir ferme contre les tribus grossières du Nord, si inférieures en nombre et en force aux belliqueuses légions du Pérou. Mais, comme j'ai déjà eu plus d'une fois occasion de le remarquer, le hasard du jeu faisait son charme aux yeux du capitaine espagnol. Les brillants exploits de ses compatriotes dans des occasions semblables avec des moyens aussi disproportionnés, lui donnaient confiance dans sa bonne étoile; et cette confiance fut une des causes de son succès. S'il eût hésité un moment, s'il se fût arrêté pour calculer les chances, il aurait échoué inévitablement; car l'inégalité était trop grande pour être combattue par la froide raison. L'esprit du chevalier errant devait seul en triompher.

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 187. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. X.

Après avoir traversé les eaux tranquilles de la Piura, la petite armée continua d'avancer dans un pays, coupé de rivières descendant des Cordillères voisines. Le sol était hérissé de forêts gigantesques et traversé parfois de chaînes dépouillées qui semblaient comme des rameaux projetés par les Andes, entrecoupant la surface de cette région de petites vallées retirées singulièrement agréables. Quoique rarement arrosé par les pluies du ciel, il était naturellement riche, et partout où il était humecté, par exemple sur les bords des rivières, il se couvrait de la plus brillante verdure. En outre, l'industrie des habitants avait tiré le meilleur parti de ces rivières, et l'on voyait des canaux et des aqueducs traversant les basses terres dans toutes les directions et s'étendant sur le pays comme un vaste réseau, répandant aux alentours la fertilité et embellissant le paysage. L'air était embaumé des doux parfums des fleurs, et partout l'œil était récréé par la vue de vergers couverts de fruits inconnus, et de champs endoyants de grains dorés, et riches en légumes délicieux de toutes sortes, qui abondent sous le soleil de l'équateur. Les Espagnols étaient chez un peuple qui avait porté les raffinements de l'agriculture à un plus haut degré qu'aucun de ceux que l'on avait découverts jusque là sur le continent américain; et tandis qu'ils voyageaient dans ce paradis d'abondance, leur condition formait un contraste agréable avec celle qu'ils avaient supportée auparavant dans les tristes solitudes des mangliers.

Partout aussi, ces peuples simples les recevaient avec une hospitalité confiante; qu'ils devaient, sans aucun doute, en grande partie à leur conduite inoffensive. Chaque Espagnol semblait sentir que son unique chance de succès était de se concilier la bonne opinion des habitants, au milieu desquels

il avait lancé si audacieusement sa fortune. Dans la plupart des hameaux, et dans toutes les places considérables, on trouvait quelque forteresse du caravansérail royal, destiné à l'Inca dans ses voyages et dont les salles immenses fournissaient de spacieux logements aux Espagnols, qui trouvaient ainsi des quartiers tout le long de leur route, aux dépens du gouvernement qu'ils se préparaient à renverser [1].

Cinq jours après avoir quitté San Miguel, Pizarre s'arrêta dans une de ces vallées délicieuses pour donner du repos à ses troupes, et en faire une inspection plus complète. Leur nombre était en tout de cent soixante-dix-sept hommes, dont soixante-sept cavaliers. Il n'avait dans toute sa compagnie que trois arquebusiers, et quelques arbalétriers n'excédant pas ensemble le nombre de vingt [2]. Les troupes étaient assez bien équipées, et en bon état. Mais l'œil vigilant du chef remarqua avec inquiétude, que, malgré la bonne volonté que manifestaient généralement ses compagnons, il s'en trouvait quelques-uns dont le visage était assombri par le mécontentement, et qui tout en ne le laissant point éclater ouvertement par des murmures, étaient loin de marcher avec leur entrain ordinaire. Il sentait que si cette disposition devenait contagieuse ce serait la ruine de l'entreprise, et il jugea qu'il valait mieux retrancher d'une fois la partie gangrenée

[1] Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IV. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] Il y a ici moins de différence qu'à l'ordinaire dans l'estimation des forces espagnoles. Leur petit nombre laissait moins de latitude. Aucun auteur ne le porte à deux cents. J'ai adopté le chiffre du secrétaire Xerez (*Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 187), suivi par Oviedo (*Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. I, cap. III) et par le judicieux Herrera (*Hist. general*, dec. V, lib. I, cap. II).

à quelque prix que ce fut que d'attendre qu'elle eût gagné la masse entière. Il prit une résolution extraordinaire.

Ayant rassemblé ses hommes, il leur dit que « leurs affaires étaient arrivées à une crise, qui exigeait tout leur courage. Nul ne pouvait songer à poursuivre l'expédition, s'il ne le faisait de tout son cœur, et s'il avait le moindre doute du succès. Si quelques-uns se repentaient d'y avoir pris part, il n'était pas trop tard pour s'en retirer. San Miguel n'avait qu'une faible garnison, et il serait charmé de la voir plus forte. Ceux qui le voulaient pouvaient y retourner, et ils auraient droit à la même proportion de terre et de vassaux indiens que les colons actuels. Avec ceux qui voudraient partager les chances de sa fortune, qu'ils fussent peu ou beaucoup, il poursuivrait l'aventure jusqu'au bout[1]. »

C'était certainement une proposition remarquable pour un chef qui ne savait pas jusqu'où la désaffection avait pénétré dans ses rangs, et qui ne pouvait retrancher impunément un seul homme de sa troupe déjà beaucoup trop faible pour l'entreprise. Cependant en insistant sur les besoins de la petite colonie de San Miguel, il offrait un prétexte décent à la retraite des mécontents, et renversait la barrière de honte qui aurait pu les retenir encore dans le camp. Malgré l'ouverture spécieuse qu'il leur présentait, il y en eut peu, neuf en tout, qui profitèrent de la permission du général. Quatre appartenaient à l'infanterie et cinq à la cavalerie. Les autres déclarèrent hautement leur résolution d'aller en

[1] « Que todos los que quiriesen bolverse á la ciudad de San Miguel y avecindarse alli demas de los vecinos que alli quedaban el los depositaria repartimientos de Indios con que se sortubiesen, como lo habia hecho con los otros vecinos : é que con los Espanoles quedasen, pocos o muchos, iria á conquistar é pacificar la tierra en demanda y persecucion del camino que llevaba. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. III.

avant avec leur brave capitaine ; et si quelques-uns mêlèrent faiblement leur voix à l'acclamation générale, ils renoncèrent du moins au droit de se plaindre plus tard, puisqu'ils rejetaient volontairement la permission de s'en retourner [1]. Ce trait de politique dans leur sage capitaine, fut suivi des meilleurs effets. Il avait séparé les semences peu nombreuses de mécontentement, qui, si elles eussent été laissées à elles-mêmes, auraient pu fermenter en secret jusqu'à ce que la révolte éclata dans la masse entière. Cortès avait forcé ses hommes à poursuivre courageusement son entreprise en brûlant leurs vaisseaux, et leur ôtant ainsi leur seul moyen de retraite. Pizarre, de l'autre côté, ouvrait les portes aux mécontents, et facilitait leur départ. Tous deux jugèrent sagement, dans leur situation particulière, et tous deux réussirent parfaitement.

Se sentant fortifié au lieu d'être affaibli par cette perte, Pizarre reprit sa marche et arriva le second jour à une ville appelée Zaran, située dans une vallée fertile au milieu des montagnes. Quelques-uns des habitants avaient été emmenés pour grossir les levées d'Atahuallpa. Les Espagnols trouvaient dans leur marche des preuves répétées des exactions oppressives de l'Inca, qui avait presque dépeuplé quelques-unes des vallées pour renforcer son armée. Le curaca de la ville indienne où Pizarre était alors arrivé le reçut avec une bienveillante hospitalité, et les troupes furent logées comme à l'ordinaire dans un des *tambos* ou caravansérails royaux, qui se trouvaient dans toutes les villes principales [2].

[1] Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., loc. cit. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. I, cap. II. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 187.

[2] *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

Cependant les Espagnols n'apercevaient aucun signe qui leur annonçât l'approche du campement royal, quoiqu'il se fût déjà écoulé plus de temps qu'il n'en fallait pour l'atteindre suivant leur première estimation. Peu avant d'entrer à Zaran, Pizarre avait appris qu'une garnison péruvienne était établie dans un lieu appelé Caxas, situé dans les montagnes à peu de distance de ses quartiers actuels. Il détacha immédiatement dans cette direction, une petite troupe sous Fernand de Soto pour reconnaître le terrain, et lui rapporter des renseignements sur l'état des choses à Zaran où il s'arrêterait jusqu'au retour de son officier.

Les jours se succédaient, une semaine s'était écoulée avant qu'il reçut des nouvelles de ses compagnons, et Pizarre commençait à s'alarmer sérieusement sur leur sort, lorsque le matin du huitième jour, Soto parut, ramenant un envoyé de l'Inca lui-même. C'était un homme d'un haut rang, suivi de plusieurs personnes d'une condition inférieure. Il avait rencontré les Espagnols à Caxas, et les accompagnait à leur retour, pour remettre un message de son souverain, avec un présent au commandant espagnol. Le présent se composait de deux fontaines en pierre représentant des forteresses; de quelques fines étoffes de laine brodées d'or et d'argent; et d'une quantité de chair d'oie séchée et assaisonnée d'une manière particulière, très employée comme parfum, à l'état de poudre, par les nobles Péruviens [1]. L'ambassadeur indien était aussi chargé des compliments de son maître

[1] « Dos fortaleças, á manera de fuente, figuradas en piedra, con que beba, i dos cargas de patos secos, desollados, para que hechos polvos, se sahume con ellos, porque asi se usa entre los senores de su tierra: i que le embiaba á decir, que el tiene voluntad de ser su amigo, i esperalle de paz en Caxamalca. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 189.

pour les étrangers, à qui Atahuallpa souhaitait la bienvenue dans son pays, et qu'il invitait à le visiter dans son camp au milieu des montagnes[1].

Pizarre comprit bien que l'objet de l'Inca dans cette visite diplomatique, était moins de lui faire une politesse que de s'informer du nombre et de la condition des envahisseurs. Mais il fut satisfait de l'ambassade et ne fit pas semblant d'en connaître le but réel. Il fit traiter l'envoyé péruvien aussi bien que les ressources du camp pouvaient le permettre, et lui témoigna, dit un des conquérants, les égards dus à l'ambassadeur d'un si grand monarque[2]. Pizarre le pressa de prolonger sa visite de quelques jours, ce que l'envoyé indien refusa, mais il fit le meilleur emploi de son temps pendant son séjour, en recueillant tous les renseignements possibles, relativement à l'emploi de tous les objets

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. III. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 180.

Garcilasso de la Vega nous dit que l'envoyé d'Atahuallpa s'adressa au commandant espagnol de la manière la plus humble et la plus suppliante, comme au Fils du Soleil et du grand dieu Viracocha. Il ajoute qu'il était chargé d'un présent merveilleux composé de toutes sortes de gibier vivant et mort, de vases d'or et d'argent, d'émeraudes, de turquoises, etc., etc., de quoi défrayer le plus beau chapitre des Mille et une nuits. (*Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XIX.) Il est extraordinaire qu'aucun des conquérants, qui avaient l'œil si ouvert sur de pareils morceaux, n'y fasse allusion. On ne peut s'empêcher de soupçonner que le « vieil oncle » s'amusait aux dépens de son jeune neveu, et, comme il est arrivé, aux dépens de la plupart de ses lecteurs qui reçoivent les contes de fées de l'Inca comme des faits historiques.

[2] « I mandò, que le diesen de comer á el, i á los que con el venian, i todo lo que huviesen menester, i fuesen bien aposentados, como embajadores de tan gran senor. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 189.

étranges qu'il voyait, aussi bien que sur le but de la visite des hommes blancs, et sur le pays d'où ils venaient.

Le capitaine espagnol satisfit sa curiosité sur tous ces points. On peut remarquer ici que l'on communiquait avec les indigènes par le moyen de deux des jeunes gens qui avaient accompagné les conquérants à leur retour lors du premier voyage. Pizarre les avait conduits en Espagne, et comme on avait pris beaucoup de peine pour leur apprendre le Castillan, ils remplissaient alors le rôle d'interprètes, et facilitait les relations avec leurs compatriotes. Ils rendirent des services inappréciables; et le commandant espagnol recueillit bien les fruits de sa prévoyance[1].

Au départ du messager péruvien, Pizarre lui présenta un bonnet de drap cramoisi, quelques ornements de verre ayant plus d'éclat que de valeur, et autres bagatelles qu'il avait apportées de Castille dans cette intention. Il chargea l'envoyé de dire à son maître, que les Espagnols venaient de la part d'un puissant prince qui demeurait bien loin au delà des mers; qu'ils avaient entendu parler des glorieuses victoires d'Atahuallpa, qu'ils étaient venus lui présenter leurs respects et lui offrir de l'aider de leurs armes contre ses ennemis, et qu'il pouvait être sûr qu'ils ne s'arrêteraient pas en route plus qu'il n'était nécessaire avant de se présenter devant lui.

[1] « Los Indios de la tierra se entendian muy bien con los Espanoles, porque aquellos mochachos Indios, que en el descubrimiento de la tierra Pizarro truxo á Espana, entendian muy bien nuestra lengua, y los tenia alli, con los cuales se entendia muy bien con todos los naturales de la tierra. » (*Relacion del primer. Descub.*, MS.)

Cependant une preuve des plaisantes méprises où tombaient à tout instant les conquérants, c'est que le secrétaire de Pizarre confond constamment le nom de l'Inca avec celui de sa capitale. Il appelle toujours Huayna Capac « le vieux Cuzco » et son fils Huascar « le jeune Cuzco. »

Pizarre reçut ensuite de Soto le récit complet de son expédition. Ce chef en entrant à Caxas trouva les habitants formant un rassemblement hostile, comme pour lui disputer le passage. Mais le cavalier les convainquit bientôt de ses intentions pacifiques, et quittant leur attitude menaçante, ils reçurent les Espagnols avec la même courtoisie qu'on leur avait montrée presque partout dans leur marche.

Là, De Soto avait trouvé un des officiers royaux, occupé à lever le tribut pour le gouvernement. Il apprit de ce fonctionnaire que l'Inca était avec une grande armée à Caxamalca, ville considérable de l'autre côté de la Cordillère, où il jouissait des délices des bains chauds alimentés par des sources naturelles, célèbres dès lors comme elles le sont encore aujourd'hui. Le cavalier recueillit aussi beaucoup d'informations importantes sur les ressources et la politique générale du gouvernement, l'appareil qui environnait l'Inca, et la sévérité rigoureuse avec laquelle l'obéissance aux lois était partout maintenue. Il eut occasion de le remarquer lui-même, car en entrant dans le village, il vit plusieurs Indiens pendus par les talons, pour quelques violences faites aux vierges du soleil, dont il y avait un couvent dans le voisinage [1].

De Caxas, De Soto était arrivé à la ville voisine de Guancabamba, beaucoup plus grande, plus peuplée et mieux bâtie que la précédente. Au lieu d'être en briques cuites au

[1] « A la entrada del pueblo havia ciertos Indios ahorcados de los pies : i supo de este principal, que Atabalipa los mando matar, porque uno de ellos entro en la casa de las mugeres á dormir con una ; al qual, i á todos los porteros que consinticron, ahorco. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 188.

soleil, plusieurs des maisons étaient construites en pierres dures si bien appareillées qu'il était impossible d'en découvrir les joints. On passait, sur un pont, la rivière qui baignait la ville, et la grande route des Incas qui traversait ce district était très supérieure à celle que les Espagnols avaient vue sur le bord de la mer. En plusieurs endroits elle s'élevait en chaussée; elle était pavée de dalles pesantes et bordée d'arbres qui offraient un ombrage agréable au voyageur, tandis que des ruisseaux coulaient sur les côtés amenés par des aqueducs pour apaiser sa soif. De distance en distance ils remarquèrent aussi de petites maisons destinées, leur dit-on, à loger les voyageurs qui pouvaient ainsi passer commodément d'un bout du royaume à l'autre [1]. Dans un autre endroit ils virent un de ces magasins à l'usage de l'armée, rempli de grains et d'objets d'habillement, et à l'entrée de la ville un bâtiment en pierre occupé par un officier public, dont l'emploi était de lever les droits et les taxes sur les différentes marchandises importées dans la ville ou qui en sortaient [2]. Ces récits de Soto non seulement confirmèrent tout ce que les Espagnols savaient déjà de l'empire indien, mais rehaussèrent beaucoup l'idée qu'ils se faisaient de ses ressources et de sa police inté-

[1] « Van por este camino canos de agua, de donde los caminantes beben, traidos de sus nacimientos de otras partes; y á cada jornada una casa á manera de venta, donde se aposentan los que van é vienen. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. III.

[2] « A la entrada de este camino, en el pueblo de Cajas, esta una casa al principio de una puente, donde reside una guarda, que recibe el portazgo de todos los que van é vienen, é paganlo en la misma cosa que llevan; y ninguno puede sacar carga del pueblo sino la mete. Y esta costumbre es alli antigua. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. III.

rieure. Ils auraient bien pu ébranler la confiance de cœurs moins courageux.

Pizarre, avant de quitter ses logements, dépêcha un messager à San Miguel avec le détail de ses mouvements, et fit partir en même temps les objets qu'il avait reçus de l'Inca, et ceux qu'il avait obtenus en différents lieux sur sa route. L'adresse déployée dans l'exécution de quelques-uns de ces ouvrages, excita une vive admiration lorsqu'ils furent envoyés en Castille. Les fines étoffes de laine surtout, avec leurs riches broderies, furent déclarées égales à la soie dont il n'était pas facile de les distinguer. C'était probablement la laine délicate de la Vigogne dont on n'avait pas encore vu d'échantillon en Europe [1].

Pizarre s'étant alors renseigné sur la route la plus directe pour aller à Caxamalca, — le Caxamarca d'aujourd'hui, — reprit sa marche, se dirigeant presque au sud. Le premier endroit un peu considérable où il s'arrêta fut Motupe, agréablement située dans une vallée fertile, au milieu de montagnes peu élevées, qui se groupent autour de la base des Cordillères. La ville était abandonnée par son curaca, qui était parti avec trois cents guerriers pour rejoindre l'étendard de l'Inca. Là le général s'arrêta quatre jours malgré son intention déclarée de se porter en avant sans délai. La lenteur de ses mouvements ne s'explique que par l'espoir qu'il pouvait conserver encore d'être rejoint par de nouveaux renforts avant de traverser les Cordillères. Il n'en parut

[1] « Piezas de lana de la tierra, que era cosa mucho de ver segun su primer é gentileza; é no se sabian determinar si era seda o lana segun su fineza, con muchas labores i figuras de oro de martillo, de tal manera asentado en la ropa que era cosa de marabillar. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IV.

cependant aucun, et traversant un pays où des zones de plaines sablonneuses étaient parfois remplacées par une vaste étendue de prairies verdoyantes arrosées par des cours d'eau naturels et encore plus abondamment par ceux qu'amenaient des canaux artificiels, les troupes atteignirent enfin les bords d'une rivière. Elle était large et profonde, et la rapidité du courant opposait au passage des difficultés plus qu'ordinaires. Pizarre, craignant qu'il ne lui fût disputé par les indigènes, ordonna à son frère Fernand de traverser la rivière avec son petit détachement pendant la nuit, pour assurer le débarquement du reste des troupes. Au point du jour Pizarre prépara son passage, en faisant abattre des arbres dans les bois voisins et construire une sorte de pont flottant sur lequel tout son monde passa heureusement avant la nuit, les chevaux à la nage et conduits par la bride. Ce fut un jour de rude travail, et Pizarre en prit sa part franchement comme un simple soldat, ayant toujours une parole encourageante à dire à ses compagnons.

En atteignant la rive opposée, ils apprirent de leurs camarades que les habitants du pays, au lieu de résister, s'étaient enfuis épouvantés. L'un d'eux, ayant été pris et amené devant Fernand Pizarre, refusa de répondre aux questions qu'on lui fit sur l'Inca et son armée; mis à la torture, il dit qu'Atahuallpa était campé avec toutes ses forces en trois divisions séparées, occupant les hautes terres et les plaines de Caxamalca. Il ajouta que l'Inca était instruit de l'approche des blancs et de leur petit nombre, et qu'il les attirait à dessein vers ses quartiers pour les avoir plus complétement en sa puissance.

Lorsque ce récit fut rapporté par Fernand à son frère, il jeta celui-ci dans une vive inquiétude. Comme la timidité

des paysans se dissipait cependant peu à peu, quelques-uns d'entre eux se mêlèrent aux troupes, et parmi eux le curaca, ou personnage principal du village. Il avait visité lui-même le camp royal et il apprit au général qu'Atahuallpa occupait la ville forte de Guamachucho, à vingt lieues ou davantage au sud de Caxamalca, avec une armée d'au moins cinquante mille hommes.

Ces rapports contradictoires jetèrent le capitaine dans une grande perplexité; et il proposa à l'un des Indiens qui l'avaient accompagné, pendant une grande partie de la marche, de se rendre comme espion aux quartiers de l'Inca, de lui rendre compte de sa position actuelle, et, autant qu'il pourrait les connaître, de ses intentions à l'égard des Espagnols. Mais cet homme refusa positivement ce service dangereux, bien qu'il se déclarât prêt à partir comme messager autorisé du commandant espagnol.

Pizarre accepta cette proposition et chargea son envoyé d'assurer l'Inca qu'il avançait avec toute la diligence convenable. Il devait faire connaître au monarque la conduite constamment modérée qu'avaient tenue les Espagnols envers ses sujets, en s'avançant dans le pays, et l'assurer qu'ils avaient pleine confiance de trouver en lui, les mêmes dispositions amicales à leur égard. L'émissaire fut chargé particulièrement d'observer si les passages difficiles de la route étaient défendus, ou si l'on apercevait quelques préparatifs d'un caractère hostile. Il devait communiquer ces dernières dispositions au général au moyen de deux compagnons bons coureurs, qui l'accompagnaient dans sa mission [1].

[1] Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IV. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 190.

Cette précaution prise, le prudent capitaine se remit en marche, et au bout de trois jours il atteignit la base du rempart de montagnes, derrière lequel se trouvait la ville antique de Caxamalca. Devant lui s'élevait la chaîne prodigieuse des Andes, rocs entassés sur rocs, — l'extrémité inférieure ombragée de forêts toujours vertes, entremêlées çà et là de terrasses cultivées en jardins, chacune avec sa chaumière rustique suspendue à leurs flancs hérissés, et leur crête neigeuse s'élevant étincelante jusqu'au ciel, spectacle présentant à la fois un chaos si sauvage de magnificence et de beauté, qu'aucun autre paysage de montagnes n'en peut offrir un semblable. Les troupes devaient franchir maintenant ce rempart formidable à travers un labyrinthe de passages, qu'une poignée d'hommes pouvait aisément défendre contre une armée. A main droite s'étendait une route large et unie, bordée d'ombrages bienfaisants et assez large pour que deux voitures y passassent de front. C'était une des grandes routes conduisant à Cuzco, et elle semblait, par son accès agréable et facile, inviter le soldat fatigué à la choisir de préférence aux dangereux défilés des montagnes. Aussi plusieurs étaient d'avis que l'armée devait prendre ce chemin et abandonner sa première destination de Caxamalca. Mais telle ne fut pas la décision de Pizarre.

Les Espagnols, disait-il, avaient proclamé partout leur intention de visiter l'Inca dans son camp. Ce dessein avait été communiqué à l'Inca lui-même. Prendre une direction opposée n'aurait pour conséquence que d'attirer sur eux le reproche de lâcheté, et d'encourir le mépris d'Atahuallpa. Il n'y avait d'autre alternative que de marcher droit à ses quartiers à travers la Sierra. « Que chacun de vous, » disait le hardi cavalier, « prenne courage, et marche en avant comme

un bon soldat, sans être intimidé de votre petit nombre. Car dans les plus grandes extrémités Dieu combat toujours pour les siens; et ne doutez pas qu'il n'abaisse l'orgueil de l'infidèle et ne l'amène à la connaissance de la vraie foi, but principal de la conquête [1]. »

Pizarre, de même que Cortès, possédait une bonne part de cette éloquence franche et mâle, qui touche plus le cœur du soldat quela pompe de la rhétorique et l'élégance du langage. Il était lui-même soldat, et partageait en tout les sentiments du soldat, ses joies, ses espérances, et ses désappointements. Ni le rang ni l'éducation ne l'empêchaient de sympathiser avec les plus humbles de ses compagnons. Chaque corde de leurs cœurs vibrait à l'unisson du sien, et la conviction qu'il en avait lui donnait sur eux un grand empire. « Conduisez-nous, » s'écrièrent-ils, lorsqu'il eut fini ce discours si bref, mais si propre à les animer, « conduisez-nous où vous voudrez! Nous vous suivrons de bon cœur; et vous verrez que nous savons faire notre devoir pour la cause de Dieu et du roi [2]! » Il n'y eut plus d'hésitation. Toutes les pensées se fixèrent sur le passage prochain des Cordillères.

[1] « Que todos se animasen y esforzasen á hacer como de ellos esperaba, y como buenos Espanoles lo suelen hacer, é que no les pusiese temor la multitud que se decia que habia de gente ni el poco numero de los Cristianos; que aunque menos fuesen é mayor el egercito contrario, la ayuda de Dios es mucho mayor, y en las mayores necesidades socorre y favorece á los suyos, para desbaratar y abajar la soberbia de los infieles, é traerlos en conocimiento de nuestra santa fé catolica. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IV.

[2] « Todos digeron que fuese por el camino que quisiese i viese que mas convenia, que todos le seguirian con buena voluntad é obra al tiempo del efecto, y veria lo que cada uno de ellos haria en servicio de Dios e de su Magestad. » *Ibid.*, MS., loc. cit.

CHAPITRE IV

PÉNIBLE PASSAGE DES ANDES. — AMBASSADES D'ATAHUALLPA. — LES ESPAGNOLS ATTEIGNENT CAXAMALCA. — AMBASSADE ENVOYÉE A L'INCA. — ENTREVUE AVEC L'INCA. — DÉCOURAGEMENT DES ESPAGNOLS.

(1532)

Le soir, Pizarre tint conseil avec ses principaux officiers, et il fut décidé qu'il conduirait l'avant-garde, composée de quarante chevaux et de soixante hommes de pied, et qu'il reconnaîtrait le terrain; tandis que le reste de la troupe, sous son frère Fernand, conserverait la position où l'on se trouvait enattendant de nouveaux ordres.

Au point du jour, le général espagnol et son détachement étaient sous les armes et prêts à affronter les difficultés de la Sierra. Elles se trouvèrent plus grandes qu'on ne l'avait prévu. Le chemin avait été tracé de la manière la plus judicieuse autour des flancs âpres et escarpés des montagnes, pour éviter le mieux possible les obstacles naturels du terrain. Mais il était nécessairement si raide dans plusieurs endroits, que les cavaliers furent obligés de mettre pied à terre, et de conduire leurs chevaux par la bride en

grimpant comme ils pouvaient. Dans plusieurs endroits aussi où la route était surplombée par des rocs ou des éminences énormes, elle était bordée par le précipice; et le voyageur était forcé de cheminer sur l'étroit rebord du rocher à peine assez large pour son cheval seul, et où un faux pas l'eût précipité à des centaines ou même à des milliers de pieds dans l'abîme. Les défilés sauvages de la Sierra, praticables à l'Indien à demi-nu, et même à la mule sûre et circonspecte, — animal qui semble créé pour les routes des Cordillères, — étaient formidables pour l'homme d'armes, chargé de sa panoplie. Les redoutables fissures, ou *quebradas*, si effrayantes dans cette chaine de montagnes, s'ouvraient béantes, comme si les Andes eussent été déchirées par quelque terrible convulsion, laissant voir sur leurs flancs un large espace du roc primitif, que recouvrait en partie la végétation spontanée des siècles; et en même temps leurs sombres abîmes offraient un lit aux torrents, qui jaillissant au cœur de la Sierra se frayaient graduellement un passage à la lumière, et se répandaient sur les savanes et les vertes vallées de la *tierra caliente* en s'écoulant vers le grand océan.

Plusieurs de ces passages présentaient évidemment des points de défense, et les Espagnols lorsqu'ils entraient dans ces défilés entourés de roches, cherchaient d'un regard inquiet l'ennemi qu'ils s'attendaient à voir sortir de son embuscade. Ces craintes augmentèrent, lorsque, au sommet d'une gorge étroite et escarpée où ils étaient engagés, ils aperçurent un ouvrage de fortification, se dressant comme une citadelle et dominant pour ainsi dire, d'un air de défi les envahisseurs. Lorsqu'ils s'approchèrent de ce bâtiment qui était construit en pierres dures, commandant un angle

de la route, ils s'attendaient presque à voir les silhouettes des guerriers se lever sur les créneaux, et à recevoir sur leurs boucliers une grêle de traits; car la position était si forte, que quelques hommes résolus auraient pu facilement y tenir en échec une armée. Mais ils eurent la satisfaction de trouver la place abandonnée, et leur courage fut très ranimé par cette preuve que le monarque indien n'avait pas l'intention de leur disputer le passage, quand il eut été si aisé de le faire avec succès.

Pizarre envoya alors à son frère l'ordre de le suivre sans délai, puis, ayant fait reposer ses hommes, il continua sa pénible ascension, et avant la nuit il atteignit une éminence couronnée par une autre citadelle, encore plus forte que la précédente. Elle était construite en maçonnerie solide, la partie inférieure était creusée dans le roc vif, et tout l'ouvrage était exécuté avec une habileté égale à celle de l'architecte européen [1].

Pizarre s'y logea pour cette nuit. Sans attendre l'arrivée de l'arrière-garde, il reprit sa marche le lendemain matin s'enfonçant encore plus avant dans le labyrinthe des gorges de la Sierra. Le climat avait changé graduellement, les hommes et les chevaux, ces derniers surtout, souffraient cruellement du froid, accoutumés qu'ils étaient depuis si longtemps au climat brûlant des tropiques [2]. La végétation avait aussi changé de caractère; et les bois magnifiques qui cou-

[1] « Tan ancha la cerca como qualquier fortaleça de Espana, con sus puertas : que si en esta tierra oviese los maestros i herramientas de Espana, no pudiera ser mejor labrada la cerca. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 192.

[2] « Es tanto el frio que hace en esta sierra, que como los caballos venian hechos al calor, que en los valles hacia, algunos de ellos se resfriaron. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 191.

vraient la zone inférieure de la contrée, avaient peu à peu fait place aux funèbres forêts de sapins, et plus haut encore, à la végétation rabougrie des innombrables plantes alpestres, dont la nature rustique trouvait une température favorable, dans l'atmosphère glacée des régions plus élevées. Ces tristes solitudes semblaient presque aussi abandonnées des animaux que de l'homme. La vigogne au pied léger, errant à l'état sauvage, pouvait seule être aperçue quelquefois regardant du sommet de quelque rocher où le pied du chasseur n'osait s'aventurer. Mais au lieu des oiseaux dont le brillant plumage étincelait dans les sombres profondeurs des forêts tropicales, les aventuriers ne voyaient plus que le grand oiseau des Andes, l'affreux Condor, qui planant au dessus des nuages suivait les traces de l'armée avec des cris lamentables, comme si son instinct l'eût guidé vers le sang et le carnage. Ils atteignirent enfin la crête de la Cordillère où elle déploie ses espaces immenses et solitaires conservant à peine un vestige de la végétation, sauf le *pajonal*, herbe jaune desséchée, qui lorsqu'on la voit d'en bas encadrant la base des pics couverts de neige, semble, avec sa brillante couleur de paille éclairée par les rayons d'un soleil ardent, comme un enchâssement d'or autour des cimes d'argent bruni. La terre était stérile, comme c'est ordinaire dans les pays de mines, et ils approchaient des mines d'or autrefois célèbres sur la route de Caxamalca : « rochers abondants en pierreries, montagnes grosses de mines, dont les chaînes sillonnent l'équateur [1]. » Là Pizarre s'arrêta pour attendre l'arrière-garde. L'air était piquant et glacé; les soldats déployant leurs tentes, allumèrent des

1 « Rocks rich in gems, and mountains big with mines,
That on the high equator ridgy rise. »

feux, et, pressés alentour, essayèrent de trouver quelque repos après cette marche laborieuse [1].

Ils étaient depuis peu de temps dans cet endroit, lorsqu'arriva un des messagers qui accompagnaient l'Indien que Pizarre avait envoyé à Atahuallpa. Il informa le général que la route était libre, et qu'une ambassade de l'Inca était en chemin pour le camp castillan. Pizarre envoya alors presser la marche de l'arrière-garde, ne voulant pas que l'ambassadeur péruvien trouvât sa troupe si peu nombreuse. Le reste de l'armée n'était pas loin, et ne tarda pas à rejoindre le campement.

Peu de temps après arriva l'ambassade indienne, composée d'un noble Inca avec une suite apportant un présent de lamas au chef espagnol. Le Péruvien était aussi chargé des compliments de son maître, qui désirait savoir quand les Espagnols arriveraient à Caxamalca, afin de pouvoir leur préparer les rafraîchissements convenables. Pizarre apprit que l'Inca avait quitté Guamachucho, et se trouvait alors avec peu de forces dans le voisinage de Caxamalca, en un lieu renommé pour ses sources naturelles d'eau chaude. Le Péruvien était un homme intelligent et le chef espagnol recueillit de sa bouche beaucoup de détails sur les dernières querelles qui avaient déchiré l'empire.

Comme l'envoyé vantait en termes pompeux les prouesses militaires et les ressources de son souverain, Pizarre crut

[1] « E aposentaronse los Espanoles en sus toldos o pabellones de algodon de la tierra que llevaban, é haciendo fuegos para defenderse del mucho frio que en aquella sierra hacen, porque sin ellos no se pudieron valer sin padecer mucho trabajo; y segun á los Cristianos les parecio, y aun como era lo cierto, no podia haber mas frio en parte de Espana en invierno. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. IV.

de sa politique de montrer qu'elles ne pouvaient l'intimider. Il exprima sa satisfaction des triomphes d'Atahuallpa, reconnaissant qu'il s'était élevé très haut entre les guerriers indiens. Mais, ajoutait-il, avec plus d'habileté que de politesse, il était aussi inférieur au monarque qui gouvernait des hommes blancs, que les petits curacas du pays l'étaient à lui-même. Cela résultait évidemment de la facilité avec laquelle quelques Espagnols avaient envahi ce vaste continent, subjuguant l'une après l'autre les nations qui résistaient à leurs armes. Il avait été conduit par la renommée d'Atahuallpa à visiter ses domaines, et à lui offrir ses services; et s'il était reçu par l'Inca avec les dispositions amicales qu'il éprouvait lui-même, il consentirait pour l'obliger à différer quelque temps de continuer sa route à travers le pays vers l'autre océan; l'Indien, selon les récits des Castillans, écouta avec respect ce pompeux discours du commandant espagnol en l'honneur de son pays. Cependant il est possible que l'envoyé fût meilleur diplomate qu'on ne le croyait, et ne comprit très bien qu'il ne faisait que lutter de vanterie avec son adversaire plus civilisé [1].

Le lendemain, de bonne heure, les troupes reprirent leur marche, et employèrent deux jours à traverser les défilés aériens des Cordillères. Bientôt après comme elles commençaient à descendre le revers oriental, un autre émissaire de l'Inca arriva, portant un message semblable au précédent, et aussi un présent de brebis péruviennes. C'était le même noble qui avait visité Pizarre dans la vallée. Il venait alors avec plus d'appareil, buvant la *chicha* (jus

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 193. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap V.

fermenté du maïs), dans des vases d'or portés par les gens de sa suite, et qui étincelaient aux yeux des avides aventuriers [1].

Pendant qu'il était dans le camp, le messager indien que Pizarre avait envoyé à l'Inca dans l'origine revint, et il n'eut pas plus tôt vu le Péruvien et la réception honorable qu'il trouvait chez les Espagnols, qu'il fut saisi d'une colère qui aurait éclaté en actes de violences, sans l'intervention des assistants. Il était dur, dit-il, que ce chien péruvien fût traité si courtoisement, quand lui-même avait failli perdre la vie dans une mission semblable auprès de ses compatriotes. En arrivant au camp de l'Inca, on avait refusé de l'admettre en sa présence, sous prétexte qu'il observait un jeûne et ne pouvait être vu. On n'avait eu aucun égard à sa qualité d'envoyé des hommes blancs, et on ne l'aurait sans doute pas laissé aller la vie sauve, s'il n'avait assuré que toutes violences à son égard seraient vengées sur les envoyés péruviens actuellement arrivés près des Espagnols. On ne pouvait douter, continua-t-il, des intentions hostiles d'Atahuallpa, car il était entouré d'une armée nombreuse fortement campée à une lieue environ de Caxamalca, tandis que la ville était entièrement évacuée par les habitants.

A tout cela l'envoyé de l'Inca répondit froidement, que le messager de Pizarre devait s'attendre à la réception qui

[1] « Este Embajador traia servicio de Senor, i cinco, o seis Vasos de Oro fino, con que bebia, i con ellos daba á beber á los Espanoles de la Chicha que traia. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 193. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII.

Ce dernier auteur, dans cette partie de son ouvrage, n'a presque fait que transcrire celui de Xerez. Son titre de secrétaire de Pizarre est cependant de quelque valeur, par ce fait qu'avec moins de tentation de mal exposer ou d'exagérer il était très bien placé pour connaître la vérité.

lui avait été faite, puisqu'il semblait n'avoir pas emporté de lettres, de créance pour autoriser sa mission. Quant au jeûne de l'Inca, il était réel; et bien qu'il eût sans doute voulu voir le messager, s'il avait su qu'il venait de la part des étrangers, cependant il n'était pas sûr de le troubler à ces époques solennelles lorsqu'il était occupé en ses devoirs religieux. Les troupes qui l'entouraient n'étaient pas nombreuses, si l'on considérait que l'Inca faisait une guerre importante, et quant à Caxamalca, elle était abandonnée par ses habitants pour faire place aux hommes blancs qui devaient bientôt l'occuper [1].

Cette explication, quoique plausible, ne satisfit pas complétement le général, car il avait une conviction trop profonde de la ruse d'Atahuallpa, dont les intentions à l'égard des Espagnols lui avaient longtemps inspiré beaucoup de méfiance. Comme il se proposait cependant d'entretenir pour le moment des relations amicales avec ce monarque, ce n'était pas évidemment son rôle de manifester ses soupçons. Affectant donc d'ajouter foi aux explications de l'envoyé, il le congédia, en réitérant la promesse de se présenter bientôt lui-même devant l'Inca.

La descente de la Sierra, bien que les Andes soient moins escarpées à l'est qu'à l'ouest, fut accompagnée de difficultés presque égales à celles de la montée, et les Espagnols n'éprouvèrent pas peu de satisfaction lorsque le septième jour ils arrivèrent en vue de la vallée de Caxamalca, émaillée de toutes les beautés de la nature, elle se déroulait comme un tapis de verdure riche et varié, offrant un con-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 194. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., ubi supra.

traste frappant avec les sombres formes des Andes qui l'entouraient. La vallée est de forme ovale; elle a environ cinq lieues de long sur trois de large. Elle était habitée par une population supérieure à toutes celles que les Espagnols avaient rencontrées de l'autre côté des montagnes, comme le témoignaient le goût de leurs vêtements, la propreté et le comfort que présentaient visiblement les personnes et les habitations [1]. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la plaine offrait l'apparence d'une culture soigneuse et prospère. A travers les prairies coulait une large rivière, qui facilitait une irrigation abondante au moyen des canaux ordinaires et des aqueducs souterrains. Le pays, entrecoupé de haies verdoyantes, était bigarré de cultures diverses; car le sol était riche, et le climat, s'il était moins puissant que celui des régions brûlantes de la côte, favorisait davantage les productions vigoureuses des latitudes tempérées. Au dessous des aventuriers s'étendait la petite ville de Caxamalca avec ses maisons blanches brillant au soleil, semblable à une pierre précieuse étincelante sur la sombre lisière de la Sierra. Environ une lieue plus loin dans la vallée on pouvait voir des colonnes de vapeur s'élevant vers le ciel et indiquant la place des fameux bains chauds, très fréquentés par les princes péruviens. Là aussi s'offrait un spectacle moins agréable aux yeux des Espagnols : On voyait sur la pente des hauteurs un nuage blanc de pavillons qui couvraient la terre, aussi pressés que des flocons de neige, dans un espace qui paraissait de plusieurs milles. « Nous fûmes tous remplis d'étonnement, » s'écrie un des conquérants, « de voir les Indiens occupant

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 195.

une si fière position, un si grand nombre de tentes mieux disposées, qu'il ne s'en était jamais vu aux Indes. Ce spectacle jeta une sorte de confusion et même de crainte dans les cœurs les plus fermes. Mais il était trop tard pour revenir sur ses pas ou pour laisser paraître le moindre signe de faiblesse; car les indigènes de notre compagnie eussent été dans ce cas les premiers à se lever contre nous. Ainsi donc faisant aussi bonne contenance que possible, après avoir froidement reconnu le terrain, nous nous préparâmes à entrer dans Caxamalca [1]. »

On ne nous dit pas quels furent les sentiments du monarque péruvien, lorsqu'il vit la cavalcade belliqueuse des chrétiens, avec ses bannières flottantes et ses armures étincelant aux rayons du soleil couchant, déboucher des sombres profondeurs de la Sierra, et s'avancer dans un appareil hostile sur les beaux domaines qui, à cette époque, n'avaient encore été foulés que par le pied de l'homme rouge. Il se pouvait, comme plusieurs rapports l'avaient annoncé, que l'Inca eût attiré à dessein les aventuriers au cœur de son populeux empire, afin de les envelopper avec ses légions et de se rendre maître plus facilement de leurs biens et de leurs personnes [2]. Ou bien était-ce par un sentiment naturel de

[1] « Y eran tantas las tiendas que parecian, que cierto nos puso harto espanto, porque no pensabamos que Indios pudiesen tener tan soberbia estancia, ni tantas tiendas, ni tan á punto, lo cual hasta alli en las Indias nunca se vio, que nos causo á todos los Espanoles harta confusion y temor; aunque no convenia mostrarse, ni menos volver atras, porque si alguna flaqueza en nosotros sintieran, los mismos Indios que llevabamos nos mataran, y ansi con animoso semblante, despues de haber muy bien atalayado el pueblo y tiendas que he dicho, abajamos por el valle abajo y entramos en el pueblo de Cajamalca. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] C'était évidemment l'opinion du vieux conquérant, dont le manuscrit imparfait est une des meilleures autorités de cette partie de notre histoire.

curiosité, et par confiance dans leurs protestations d'amitié qu'il les avait ainsi laissé arriver en sa présence sans essayer de les arrêter? Dans tous les cas, il est difficile qu'il eût assez de confiance en lui-même pour regarder sans une crainte mêlée de respect ces étrangers mystérieux, qui, venant d'un monde inconnu, et possédant des dons si merveilleux, s'étaient frayé un passage à travers montagnes et vallées, en dépit de tous les obstacles que l'homme et la nature leur avaient opposés.

Pizarre, cependant, formant sa petite armée en trois divisions, descendit alors d'un pas plus mesuré, et en ordre de bataille, sur les pentes qui conduisaient à la ville indienne. Lorsqu'il approcha, personne ne sortit pour le recevoir, et il traversa les rues à cheval sans rencontrer aucun être vivant et sans entendre d'autre son, que l'écho des pas du soldat renvoyé par les maisons désertes.

C'était une ville considérable contenant environ dix mille habitants, un peu plus probablement que la population rassemblée aujourd'hui dans la cité moderne de Caxamalca [1].

« Teniendonos en muy poco, y no haciendo cuenta que 190 hombres le habian de ofender, dio lugar y consintio que pasasemos por aquel paso y por otros muchos tan malos como él, porque realmente, á lo que despues se supo y averiguo, su intencion era vernos y preguntarnos, de donde veniamos? y quien nos babia hechado alli? y que queriamos? Porque *era muy sabio y discreto, y aunque sin luz ni escriptura, amigo de saber y de sotil entendimiento;* y despues de holgadose con nosotros, tomarnos los caballos y las cosas que á el mas le aplacian, y sacrificar á los demas. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[1] Selon Stevenson, cette population, qui est très mélangée, monte ou montait il y a trente ans à sept mille âmes environ. Ce sage voyageur donne une description animée de la ville, où il résida quelque temps, et qu'il semble avoir visitée avec une prédilection particulière. Cependant aujourd'hui elle ne tient probablement pas le même rang qu'au temps des Incas. *Residence in South America*, vol. II, p. 131.

Les maisons étaient bâties pour la plupart d'argile durcie au soleil; les toits étaient de chaume ou de bois. Quelques habitations qui prétendaient à plus de magnificence étaient en pierres de taille, et il y avait dans la ville un couvent occupé par les Vierges du Soleil, et un temple dédié à la même divinité, qui était caché sous les ombrages d'un bosquet aux extrémités de la ville. Du côté du camp indien était un square (si l'on peut appeler square une place presque triangulaire) d'une immense étendue, entouré de bâtiments peu élevés. Ils se composaient de vastes salles, communiquant avec le square par de larges ouvertures. C'étaient probablement des espèces de baraques pour les soldats de l'Inca[1]. Au bout de la *plaza* et regardant la campagne, était une citadelle en pierre, où l'on montait de la ville par un escalier, et qui avait une entrée secrète du côté des faubourgs voisins. Il y avait encore une autre forteresse sur le terrain élevé qui commandait la ville; elle était construite en pierres de taille, et entourée de trois murailles circulaires ou plutôt d'une seule et même muraille qui tournait en spirale. C'était un lieu très fort, et la main-d'œuvre montrait plus de connaissances en maçonnerie et donnait une plus haute idée de la science architecturale de ce peuple, que rien de ce qu'avait vu jusque là les espagnols[2].

Ce fut à une heure assez avancée de l'après-midi, le [illegible]mbre 1532, que les Espagnols entrèrent dans la

[1] *Carta de Her*[illegible] parte III, lib. VIII, cap. XV. [illegible] MS., tom. III, p. 195.

[2] « Fuerças son, que entre Indios no se han visto tales. » Xer[illegible] del Peru, ap. Barcia, tom. III, p. 195. — *Relacion del primer. Des*[illegible] MS.

ville de Caxamalca. Le temps qui avait été beau pendant la journée se mit alors à l'orage, et il commença à tomber une pluie mêlée de grêle; car il faisait extrêmement froid [1]. Pizarre, cependant, était si impatient de s'assurer des dispositions de l'Inca, qu'il se détermina à lui envoyer sur-le-champ une ambassade. Il choisit pour cela Hernando de Soto avec quinze chevaux, et après son départ, pensant que le nombre était trop faible, en cas de quelques démonstrations hostiles de la part des Indiens, il ordonna à son frère Fernando de suivre avec vingt cavaliers de plus. Ce capitaine et une autre personne de sa troupe nous ont laissé un récit de cette excursion [2].

Entre la ville et le camp impérial une chaussée solidement bâtie traversait les prairies qui les séparaient. Les cavaliers la franchirent rapidement, et avant d'avoir fait une lieue, ils arrivèrent sur le front du camp péruvien, qui se déployait sur la pente douce des montagnes. Les lances des guerriers

[1] « Deste á poco rato començo á llover, i caer graniço. » (Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 195.)

Caxamalca, dans la langue indienne, signifie « lieu de glace ; » car la température, bien qu'ordinairement douce, est quelquefois modifiée par des brises glaciales de l'est très pernicieuses à la végétation. Stevenson, *Residence in South America*, vol. II, p. 129.

[2] *Carta de Hernando Pizarro*, MS.

La lettre de Fernand Pizarre à l'Audience royale de [illegible]mment, donne le récit complet des événe[illegible] homme qui fut acteur [illegible] décrit, aucune autorité ne saurait occuper chapitre et le [illegible]. L'infatigable Oviedo, qui résidait à Saint-Domingue, en [illegible] importance et incorpora par bonheur ce document dans son grand ouvrage. *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XV. — L'auteur anonyme de la *Relacion del prim. Descub.*, MS., fut aussi détaché pour ce service.

étaient plantées en terre devant leurs tentes, et les soldats indiens s'amusaient au dehors à contempler dans un étonnement silencieux la cavalcade chrétienne, qui, avec un cliquetis d'armes et au son aigu de la trompette, semblait glisser comme une apparition formidable sur les ailes du vent.

Le détachement atteignit bientôt une rivière large mais peu profonde, qui, serpentant à travers la prairie, formait une défense en avant de la position de l'Inca. Un pont de bois la traversait; les cavaliers se méfiant de sa solidité, préférèrent se jeter dans la rivière, et gagnèrent sans difficultés la rive opposée. Un bataillon de guerriers indiens était rassemblé sous les armes de l'autre côté du pont; mais ils ne firent aucun mal aux Espagnols, et ces derniers avaient l'ordre positif de Pizarre, à peine nécessaire dans leur situation actuelle, de traiter les indigènes avec courtoisie. Un des Indiens désigna le quartier occupé par l'Inca [1].

C'était une cour ouverte, avec une construction légère ou maison de plaisance au centre, entourée de galeries et donnant par derrière sur un jardin. Les murs étaient revêtus d'un plâtre brillant, en partie blanc, en partie coloré, et dans l'espace qui précédait l'édifice on voyait un bassin spacieux ou réservoir en pierre, alimenté par des aqueducs qui y versaient de l'eau chaude et de l'eau froide [2]. Un bassin en pierres de taille, peut-être d'une construction plus mo-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Hern. Pizarro*, MS.

[2] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 202.

« Y al estanque venian dos canos de agua, uno caliente y otro frio, y alli se templava la una con lo otra, para quando el Senor se queria banar o sus mugeres que otra persona no osava entrar en el so pena de la vida. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

derne, porte encore en cet endroit le nom de « bain de l'Inca [1]. » La cour était remplie de nobles indiens, vêtus de brillants costumes, qui composaient la suite du monarque, et de femmes de la maison royale. Au milieu de cette assemblée il n'était pas difficile de distinguer la personne d'Atahuallpa, quoique son costume fut plus simple que ceux des gens de sa suite. Mais il portait sur sa tête le *borla* ou frange écarlate, qui entourait le front et tombait jusqu'aux sourcils. C'était le signe bien connu de la souveraineté péruvienne, et il n'avait été pris par le monarque que depuis la défaite de son frère Huascar. Il était assis sur un siége bas ou coussin, à peu près à la façon des Maures ou des Turcs; ses nobles et ses principaux officiers se tenaient debout autour de lui en grande cérémonie, occupant des places déterminées selon leur rang [2].

Les Espagnols regardaient avec beaucoup d'intérêt ce prince dont on leur avait si souvent vanté la ruse et la cruauté, et qui, par sa valeur, s'était assuré la possession de l'empire. Mais sa physionomie n'indiquait ni les passions

[1] Stevenson, *Residence in South America*, vol. II, p. 164.

[2] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 196. — *Carta de Hern. Pizarro*, MS.

L'extérieur du monarque péruvien est décrit d'un style simple, mais animé, par le conquérant si souvent cité qui faisait partie du détachement. « Llegados al patio de la dicha casa que tenia delante della, vimos estar en medio de gran muchedumbre de Indios asentado aquel gran Senor Atabalica (de quien tanta noticia, y tantas cosas nos habian dicho) con una corona en la cabeza, y una borla que le salia della, y le cubria toda la frente, la cual era la insinia real, sentado en una sillecita muy baja del suelo, como los turcos y moros acostumbran sentarse, el cual estaba con tanta magestad y aparato cual nunca se ha visto jamas, porque estaba cercado de mas de seiscientos Senores de su tierra. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

ardentes ni la sagacité qu'on lui attribuait; et quoique son maintien exprimât la gravité et une conscience calme de son autorité, très convenable à un roi, il semblait effacer toute expression de ses traits et ne montrer que l'apathie si caractéristique des races américaines. Dans cette circonstance, cette impassibilité devait être affectée du moins en partie. Car il est impossible que le prince indien ne considérât pas avec curiosité le spectacle (si étrange, et à quelques égards) si effrayant, de ces étrangers mystérieux auquel n'avait pu le préparer aucune description.

Fernand Pizarre et Soto, suivis seulement de deux ou trois de leurs compagnons, s'avancèrent lentement en face de l'Inca; et le premier le saluant respectueusement, mais sans mettre pied à terre, dit à Atahuallpa qu'il venait comme ambassadeur de son frère, le chef des hommes blancs, pour faire connaître au monarque leur arrivée dans sa ville de Caxamalca. Ils étaient les sujets d'un puissant prince d'outre-mer et ils étaient venus, disait-il, attirés par le bruit de ses grandes victoires, lui offrir leurs services et lui communiquer les doctrines de la vraie foi qu'ils professaient; il apportait une invitation du général à Atahuallpa pour que ce dernier voulût bien visiter les Espagnols dans leurs quartiers.

A tout cela l'Inca ne répondit pas un mot; il ne témoigna même par aucun signe qu'il le comprit, quoique Felipillo, l'un des interprêtes dont il a été parlé, le lui traduisit. Il resta silencieux, les yeux fixés à terre; mais un de ses nobles debout à côté de lui, répondit, « C'est bien [1]. » La

[1] « Las cuales por él oidas, con ser su inclinacion preguntarnos y saber de donde veniamos, y que queriamos, y ver nuestras personas y caballos, tubo tanta serenidad en el rostro, y tanta gravedad en su persona, que no quiso responder palabra á lo que se le decia, salvo que un Senor de

situation était embarrassante pour les Espagnols, qui semblaient aussi loin d'éclaircir la disposition réelle du monarque péruvien à leur égard, que lorsque les montagnes les séparaient de lui.

Fernand Pizarro rompit encore le silence d'une manière courtoise et respectueuse pour prier l'Inca de leur parler lui-même et de les informer de sa volonté [1]. Atahuallpa condescendit à répondre, tandis qu'un léger sourire passait sur son visage : — « Dites à votre capitaine que j'observe un jeûne qui finira demain matin. Je le visiterai alors avec mes principaux chefs. En attendant, qu'il occupe les bâtiments publics de la place, et point d'autres, jusqu'à mon arrivée; j'ordonnerai alors ce qu'il y aura à faire [2]. »

Soto, qui était présent à l'entrevue, comme on l'a déjà dit, était le mieux monté et peut-être le meilleur cavalier de la troupe de Pizarre. Voyant qu'Atahuallpa regardait avec quelqu'intérêt le coursier ardent qui était devant lui rongeant son mors et frappant du pied la terre avec l'impatience natu-

aquellos que estaban par de el respondia : bien está. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[1] « Visto por el dicho Hernando Pizarro que él no hablaba, y que aquella tercera persona respondia de suyo, torno le á suplicar, que el hablase por su boca, y le respondiese lo que quisiese. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] « El cual á esto volvio la cabeza á mirarle sonriendose y le dijo Decid á ese Capitan que os embia acá, qne yo estoy en ayuno, y le acabo manana por la manana, que en bebiendo una vez, yo iré con algunos destos principales mios á verme con el, qne en tanto él se aposente en esas casas que estan en la plaza que son comunes á todos, y que no entren en otra ninguna hasta que Yo vaga, que Yo mandaré lo que se ha de hacer. » *Ibid.*, MS., ubi supra.

Dans cette entrevue singulière, j'ai suivi le récit dn cavalier qui accompagnait Fernand Pizarre plutôt que celui de ce dernier, qui se représente, parlant d'un ton hautain, qui sent trop la vanterie de l'hidalgo.

relle du cheval de bataille, l'Espagnol lui rendit les rênes et piquant des deux se jeta dans la plaine avec une rapidité fougueuse; puis lui faisant faire des voltes, déploya tous les beaux mouvements de sa monture et son talent d'écuyer. Arrêtant soudainement le cheval au milieu de sa course, il porta l'animal sur les hanches si près de la personne de l'Inca, qu'un peu de l'écume qui couvrait les flancs du cheval fut jeté sur le vêtement royal. Mais Atahuallpa conserva la même immobilité de statue, quoique plusieurs de ses soldats, auprès desquels Soto passa dans sa course, en fussent si effrayés qu'ils reculèrent avec une terreur évidente : acte de timidité qu'ils payèrent cher, *si*, comme l'affirment les Espagnols, Atahuallpa les fit mettre à mort le soir même pour avoir trahi une si indigne faiblesse devant les étrangers [1].

Les serviteurs royaux offrirent alors des rafraîchissements aux Espagnols, qui les refusèrent, ne voulant pas quitter leurs chevaux. Ils consentirent cependant de boire la chicha pétillante dans des vases d'or d'une grandeur extraordinaire qui leur furent présentés par les beaut[illegible] [illegible]ement congé de du harem [2]. Prenant [illegible]èrent à Caxamalca en repassant l'In[illegible]

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. « I algunos Indios, con miedo, se desviaron de la Carrera, por lo qual Atabalipa los hiço luego matar. » (Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. IV.) Xerez dit qu'Atahuallpa l'avoua lui-même dans ses conversations avec les Espagnols après qu'il eut été fait prisonnier. Le cheval de Soto aurait bien pu effrayer les Indiens, si, comme l'assure Balboa, il fit un saut de vingt pieds, et cela monté par un cavalier couvert de son armure ! *Hist. du Pérou*, cap. XXII.

[2] *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 196.

tristement ce qu'ils avaient vu; la magnificence et la richesse du monarque indien; la force de ses troupes, leur belle ordonnance, et la discipline qui paraissait régner dans leurs rangs, — toutes choses témoignant d'un degré de civilisation beaucoup plus avancé et par conséquent d'une puissance plus grande que tout ce qu'ils avaient vu dans les régions inférieures du pays. Mettant en comparaison leur peu de forces, trop avancés qu'ils étaient maintenant pour qu'il leur pût arriver du renfort, ils sentaient qu'ils avaient agi témérairement en se jetant au milieu d'un empire si formidable, et ils étaient remplis de sombres pressentiments de l'avenir [1]. Leurs camarades du camp furent bientôt atteints par cet esprit contagieux de découragement, qui ne diminua pas lorsque la nuit fut venue, et qu'ils virent les feux des Péruviens éclairant les flancs des montagnes et brillant dans l'obscurité, « aussi pressés, » dit un de ceux qui les virent, « que les étoiles du ciel [2]. »

Cependant il y avait un cœur dans cette petite armée, qui

[1] « Hecho esto y visto y atalayado la grandeza del ejercito, y las tiendas esperando, [illegible] nos bolvimos a donde el dicho capitan nos estabá entre nosotros muchos [illegible] lo que habiamos visto, habiendo y tomando estando todos con mucho temor por ser [illegible] lo que se debia hacer, la tierra donde no podiamos ser socorridos. » (*Relacion* [illegible] MS.) Pedro Pizarro a la franchise de confirmer cette consternation en Espagnols. (*Descub. y Conq.*, MS.) La crainte était une sensation étrange pour le cavalier castillan. Mais s'il n'en éprouva pas quelque atteinte en cette occasion, il devait être parent de ce vaillant chevalier qui, suivant la parole de Charles-Quint, « n'aurait jamais pu moucher une chandelle avec ses doigts. »

[2] « Hecimos la guardia en la plaza, de donde se vian los fuegos del ejercito de los Indios, lo cual era cosa espantable, que como estaban en una ladera la mayor parte, y tan juntos unos de otros, no parecia sino un cielo muy estrellado. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

n'éprouvait ni la crainte ni le découragement. C'était celui de Pizarre, qui se réjouissait secrètement d'avoir enfin amené les choses au point qu'il avait si longtemps désiré. Il vit la nécessité de communiquer ce sentiment à ses compagnons, sans quoi tout serait perdu. Sans dévoiler ses plans, il se mêla parmi eux, les suppliant de ne pas montrer des cœurs faibles dans cette crise, lorsqu'ils se trouvaient face à face avec l'ennemi qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils devaient compter sur eux-mêmes et sur cette Providence qui les avait conduits sains et saufs à travers tant d'épreuves redoutables. Elle ne les abandonnerait pas maintenant; et si le nombre, quelque considérable qu'il fût, était du côté de l'ennemi, cela importait peu si le bras de Dieu combattait pour eux [1]. Le cavalier espagnol agissait sous l'influence combinée de l'audace chevaleresque et du zèle religieux. Le dernier était le plus efficace à l'heure du péril, et Pizarre qui connaissait bien les caractères qu'il avait à gouverner, en leur présentant l'entreprise comme une croisade, rallumait dans le cœur de ses compagnons l'étincelle mourante de l'enthousiasme et relevait leur courage chancelant.

Il assembla ensuite le conseil de ses officiers pour examiner son plan d'opérations, ou plutôt pour leur proposer le plan extraordinaire auquel il s'était arrêté. Ce plan consistait à faire tomber l'Inca dans une embuscade et à le faire prisonnier à la face de son armée! C'était un projet plein de péril, qui pouvait sembler toucher au désespoir. Mais la situation des Espagnols était en effet désespérée. De quelque côté

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 197. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

qu'ils se tournassent, ils étaient menacés des dangers les plus terribles, et il valait mieux les affronter que de reculer timidement, puisqu'il n'y avait pas moyen d'y échapper.

Il était maintenant trop tard pour fuir. D'ailleurs où fuir? Au premier signal de retraite l'armée entière de l'Inca tomberait sur eux. Leurs mouvemeuts seraient prévenus par un ennemi qui connaissait beaucoup mieux qu'eux-mêmes les défilés de la Sierra; les passages seraient occupés et ils seraient enveloppés de tous côtés; le simple fait de ce mouvement rétrograde diminuerait la confiance et en même temps la force effective de ses hommes, tandis qu'il doublerait celle de l'ennemi.

Cependant rester longtemps inactif dans sa position actuelle semblait également périlleux. En supposant même qu'Atahuallpa entretint des dispositions amicales envers les chrétiens, ils ne pouvaient se fier à la durée de tels sentiments. En se familiarisant avec les hommes blancs, l'ennemi cesserait bientôt de voir en eux des êtres surnaturels ou même d'une espèce supérieure. Leur petit nombre exciterait son mépris. Leurs chevaux, leurs armes, et leurs brillants équipements seraient un appât attrayant aux yeux du monarque barbare, et quand il sentirait qu'il était en son pouvoir d'en écraser les possesseurs, il ne tarderait pas à trouver un prétexte. La conduite impérieuse des conquérants dans leur marche à travers ses états en avait déjà fourni un suffisant.

Mais quelle raison avaient-ils de se flatter que l'Inca nourrit une telle disposition à leur égard? C'était un prince artificieux et sans scrupules, et si les informations qu'ils avaient reçues à plusieurs reprises dans leur marche étaient vraies, il avait toujours vu de mauvais œil l'arrivée des

Espagnols. Il était presque impossible qu'il en fût autrement. Ses messages pacifiques n'avaient eu pour but que de les attirer au delà des montagnes où, avec l'aide de ses guerriers, il pourrait facilement les accabler. Ils étaient pris dans les filets que leur avait tendus le rusé monarque.

Leur unique ressource était donc de tourner les artifices de l'Inca contre lui-même, de le prendre, s'il était possible, à son propre piége. Il n'y avait pas de temps à perdre, car chaque jour pouvait ramener les légions victorieuses qui venaient de lui gagner des batailles dans le sud, et augmenter ainsi sa supériorité sur les Espagnols.

On s'exposerait cependant à de grands hasards en rencontrant Atahuallpa en rase campagne, et fût-on victorieux, il y avait peu de probabilité que la personne de l'Inca, qui était d'une si grande importance, tombât entre les mains des vainqueurs. L'invitation de les visiter dans leurs quartiers qu'il avait acceptée avec tant de confiance, fournissait le meilleur moyen de s'assurer cette capture désirable. L'entreprise n'était pas si désespérée, attendu les grands avantages que présentaient la renommée et les armes des envahisseurs, et la soudaineté de l'attaque. Une action concertée suffisait pour compenser et au delà l'inégalité du nombre. Mais il n'était pas nécessaire d'admettre toutes les forces indiennes dans la ville avant l'attaque; et lorsqu'une fois on se serait assuré de la personne de l'Inca, ses partisans surpris d'un événement si extraordinaire, quel que fût leur nombre, n'auraient pas le cœur de continuer la résistance; et Pizarre maître de l'Inca pourrait dicter des lois à l'empire.

Il était aisé de voir dans ce projet audacieux du chef espagnol, qu'il se rappelait le brillant exploit de Cortès,

enlevant le monarque aztèque dans sa capitale. Mais cet enlèvement ne s'était pas fait par la violence, du moins ouvertement, et il reçut la sanction du monarque lui-même, bien qu'elle fut contrainte. Il était vrai aussi que dans ce cas les résultats ne justifiaient pas complétement une répétition de l'expérience, puisque le peuple s'était levé en masse pour immoler à la fois le prince et ses ravisseurs. Toutefois cela avait été dû, en partie du moins, à l'imprudence de ceux-ci. L'expérience avait parfaitement réussi dans le principe, et si Pizarre pouvait se rendre maître de la personne d'Atahuallpa, il s'en remettait du reste sur sa prudence. Ce plan le tirerait au moins de la position critique où il se trouvait, en mettant dans ses mains une garantie inestimable de sa sûreté; et s'il ne pouvait tout d'abord entrer en arrangement avec l'Inca, l'arrivée des renforts de Panama le mettrait bientôt, selon toute probabilité, en état d'y parvenir.

Pizarre ayant concerté ses plans pour le jour suivant, la séance fut levée, et le général s'occupa de pourvoir à la sûreté du camp pendant la nuit. Les approches de la ville furent mises en état de défense; des sentinelles furent postées sur différents points, spécialement au sommet de la forteresse, où elles devaient observer la position de l'ennemi et signaler tous les mouvements qui menaceraient la tranquillité de la nuit. Après avoir pris ces précautions, le commandant espagnol et ses compagnons se retirèrent dans leurs quartiers, mais non pour dormir. Du moins, le sommeil dut venir tard pour ceux qui connaissaient le plan décisif du lendemain, de ce lendemain qui devait être la crise de leur destinée, couronner leur projets ambitieux d'un plein succès, ou les condamner à une ruine irréparable!

CHAPITRE V.

PLAN DÉSESPÉRÉ DE PIZARRE. — ATAHUALLPA VISITE LES ESPAGNOLS. — HORRIBLE MASSACRE. — L'INCA PRISONNIER. — CONDUITE DES CONQUÉRANTS. — PROMESSES MAGNIFIQUES DE L'INCA. — MORT DE HUASCAR.

(1532)

Les nuages de la soirée s'étaient dissipés, et le soleil se levait brillant le lendemain matin, époque mémorable dans les annales du Pérou. C'était le samedi 16 novembre 1532. Le son éclatant de la trompette appela les Espagnols aux armes aux premiers rayons de l'aurore, et Pizarre leur ayant exposé brièvement le plan de l'attaque, fit les dispositions nécessaires.

La *plaza*, comme on l'a dit dans le chapitre précédent, était défendue de trois côtés par des lignes d'édifices peu élevés, composés de salles spacieuses avec de larges portes ou vomitoires ouvrant sur la place. Dans ces salles il posta sa cavalerie divisée en deux corps, l'un sous son frère Fernand, l'autre sous De Soto. Il mit son infanterie dans un autre bâtiment, réservant vingt hommes choisis pour agir avec lui, selon que l'occasion l'exigerait. Dans la forteresse

il établit Pedro de Candia avec un petit nombre de soldats et l'artillerie, comprenant sous ce nom imposant deux petites pièces de canon, appelées fauconneaux. Tous reçurent l'ordre d'attendre à leur poste l'arrivée de l'Inca. Après son entrée dans la grande place ils devaient encore se tenir cachés, évitant d'être aperçus, jusqu'à ce que le signal fut donné par un coup de canon. Ils devaient alors, pousser leurs cris de guerre, s'élancer tous ensemble de leur embuscade, et passant les Péruviens au fil de l'épée, enlever la personne de l'Inca. La disposition de ces salles immenses, ouvertes au niveau de la place semblait faite à dessein pour un *coup de théâtre*. Pizarre recommanda particulièrement l'ordre et l'obéissance implicite afin que dans la précipitation du moment il n'y eût pas de confusion. Tout dépendait du concert, du calme et de la célérité de l'exécution [1].

Pizarre s'assura ensuite que les armes étaient en bon état, fit garnir de clochettes le poitrail des chevaux, pour ajouter par leur tintement à la consternation des Indiens. Il eut soin que les vivres fussent abondants, afin que les troupes fussent mieux disposées à combattre. Ces dispositions étant achevées, la messe fut célébrée avec beaucoup de solennité par les ecclésiastiques qui accompagnaient l'expédition : on invoqua le Dieu des batailles pour qu'il étendît son bouclier sur les soldats qui combattaient pour agrandir le domaine de la Croix, et tous unis avec enthousiasme chantèrent « *Exsurge Domine* » (lève-toi, Seigneur, et juge ta cause [2]).

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 197. — *Carta de Hern. Pizarro*, MS. — Oviedo, *Hist de las Indias*, parte III, lib. VIII, cap. VII.

[2] « Los eclesiasticos i religiosos se ocuparon toda aquella noche en

On eût dit une troupe de martyrs près de livrer leurs vies pour la défense de leur foi, et non une bande d'aventuriers licencieux, méditant un des actes de perfidie les plus atroces dont l'histoire fasse mention. Cependant, quels que fussent les vices du cavalier Castillan, l'hypocrisie n'était pas du nombre. Il sentait qu'il se battait pour la Croix, et dans cette conviction, devenue en ce moment son motif prédominant, il s'aveuglait sur les passions basses qui se mêlaient à l'entreprise. Enflammés d'un zèle religieux, les soldats de de Pizarre envisageaient le prochain conflit avec un redoublement de courage, et leur général voyait avec satisfaction qu'à l'heure de l'épreuve, ses hommes ne manqueraient ni à leur chef ni à eux-mêmes.

La journée était déjà avancée avant qu'on aperçût aucun mouvement dans le camp péruvien, où l'on faisait beaucoup de préparatifs pour se rendre aux quartiers des étrangers avec la pompe et le cérémonial convenable. Un message d'Atahuallpa informa le commandant espagnol qu'il viendrait avec ses guerriers complétement armés, de même que les Espagnols étaient venus à ses quartiers le soir précédent. Ce n'était pas un avis agréable pour Pizarre, bien qu'il n'eût probablement aucune raison de s'attendre au contraire. Mais des objections pouvaient indiquer de la méfiance, ou, peut-être, trahir à un certain point ses projets. Il exprima donc

oracion, pidiendo á Dios el mas conveniente suceso á su sagrado servicio, exaltacion de la fé, ésalvacion de tanto numero de almas, derramando muchas lagrimas i sangre en las disciplinas que tomaron. *Francisco Pizarro animo a los soldados con una mui cristiana platica que les hizo :* con que, i asegurarles los eclesiasticos de parte de Dios i de su Madre Santisima la vitoria, amanecieron todos mui deseosos de dar la batalla, diciendo á voces, *Exsurge Domine, et judica causam tuam.* » Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

sa satisfaction de cet avis, assurant l'Inca que, n'importe comme il viendrait, il serait reçu en ami et en frère [1].

Il était midi avant que le cortége indien se mît en marche; on le vit alors s'avancer sur la grande chaussée dont il couvrait un long espace. En tête venait un corps nombreux de serviteurs dont l'office semblait être de balayer tout ce qui pouvait faire obstacle sur la route. Élevé au dessus de la foule, on apercevait l'Inca porté sur les épaules de ses principaux nobles, tandis que d'autres du même rang marchaient à côté de sa litière, étalant sur leur personne des ornements si éblouissants, que, selon le langage de l'un des conquérants, « ils brillaient comme le soleil [2]. » Mais la plus grande partie des forces de l'Inca se déployait dans les champs qui bordaient la route, et était répandue sur les vastes prairies aussi loin que l'œil pouvait atteindre [3].

Lorsque le cortége royal fut arrivé à un demi mille de la ville, il fit halte, et Pizarre vit, avec surprise, qu'Atahuallpa se préparait à dresser ses tentes, comme pour camper dans cet endroit. Bientôt après, arriva un messager qui apprit

[1] « El Governador respondio : Di á tu senor, que venga en hora buena como quisiere, que de la manera que viniere lo recebiré como amigo i hermano. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 197. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. VII. — *Carta de Hern. Pizarro*, MS.

[2] « Hera tanta la patenaria que traian d' oro y plata, que hera cossa estrana, lo que reluzia con el sol. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[3] Le vieux conquérant si souvent cité n'estime pas le nombre des guerriers péruviens au dessus de 50,000 ; « mas de cincuenta mil que tenia de guerra. » (*Relacion del primer. Descub.*, MS.) Campés au pied des montagnes, le secrétaire de Pizarre les évalue à 30,000 hommes. (Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 196.) Quelqu'agréable qu'il soit à l'imagination de se reposer sur quelque nombre précis, il est très rare qu'on puisse le faire sûrement lorsqu'on estime les levées irrégulières et tumultueuses d'une armée barbare.

aux Espagnols que l'Inca garderait cette position la nuit suivante, et qu'il entrerait dans la ville le lendemain matin.

Cet avis troubla extrêmement Pizarre, qui avait vu, avec la même impatience que ses soldats, la lenteur des mouvements des Péruviens. Les troupes étaient sous les armes depuis l'aube du jour, la cavalerie et l'infanterie à leur poste, attendant sans bruit l'arrivée de l'Inca. Dans toute la ville régnait un profond silence, interrompu seulement de temps en temps par le cri de la sentinelle qui signalait du haut de la forteresse les mouvements de l'armée indienne. Nulle épreuve n'était plus pénible pour le soldat, Pizarre le savait, qu'une incertitude prolongée dans une situation si critique, et il craignait que son ardeur ne s'évanouît et ne fit place à cette sensation nerveuse naturelle à l'âme la plus brave dans une crise semblable, et qui, si elle n'est pas la peur, y touche au moins de près [1]. Il répondit donc à Atahuallpa, le suppliant de ne point changer ses intentions, et ajoutant qu'il avait tout préparé pour le recevoir, et qu'il l'attendait ce soir à souper [2].

Ce message détourna l'Inca de son projet, et faisant enlever de nouveau ses tentes, il reprit sa marche, après avoir averti le général qu'il laisserait en arrière la plus grande

[1] Pedro Pizarro dit qu'un espion indien rapporta à Atahuallpa que les hommes blancs étaient tous entassés en foule dans les grandes salles qui entouraient la place profondément consternés, *llenos de miedo*, ce qui, ajoute-t-il, n'était pas loin de la vérité. *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

« Asentados sus toldos envio á decir al Gobernador que ya era tarde, que él queria dormir alli, que por la manana venia. El Gobernador le envio á decir que le rogaba que viniese luego, porque le esperaba á cenar, é que no habia de cenar hasta que fuese. » *Carta de Hern. Pizarro*, MS.

partie de ses guerriers, et qu'il entrerait dans la ville avec un petit nombre d'entre eux et sans armes [1], préférant passer la nuit à Caxamalca. En même temps, il ordonna qu'on préparât des logements pour lui et sa suite dans un des grands bâtiments en pierres appelé d'un serpent sculpté sur les murs, « la Maison du Serpent [2]. » Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable aux Espagnols. Il semblait que le monarque indien fût impatient de se jeter dans le piége qu'on lui avait tendu ! Le cavalier fanatique ne pouvait manquer de voir là le doigt de la Providence.

Il est difficile de s'expliquer cette conduite flottante d'Atahuallpa, si différente du caractère hardi et décidé que l'histoire lui attribue. Il n'y a aucun doute qu'il visitait les hommes blancs avec une bonne foi parfaite, bien que Pizarre eût probablement raison de supposer que cette disposition amicale reposait sur une base très précaire. Il n'y a pas plus de raison de croire qu'il se défiât de la sincérité des étrangers; autrement il n'aurait pas imaginé sans nécessité de les visiter sans armes. Son premier dessein de venir avec toutes ses forces avait sans doute pour but de déployer sa magnificence royale, et peut-être aussi de faire honneur aux Espagnols; mais lorsqu'il consentit à accepter leur hospitalité et à passer la nuit dans leurs quartiers, il voulut se dispenser de mener avec lui une grande partie de ses soldats, et les visiter d'une manière qui impliquait une confiance

[1] « El queria venir luego, é que venia sin armas. E luego Atabaliva se movio para venir, é dejo allí la gente con las armas, é llevo consigo hasta cinco o seis mil Indios sin armas, salvo que debajo de las camisetas traían unas porras pequeuas, é hondas, é bolsas con piedras. » *Carta de Hern. Pizarro*, MS.

[2] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 197.

entière dans leur bonne foi. Il était trop absolu dans son empire pour soupçonner aisément; et il n'aurait sans doute pu comprendre l'audace avec laquelle une poignée d'hommes comme celle qui se trouvait alors à Caxamalca, méditait une attaque contre un puissant monarque au milieu de son armée victorieuse. Il ne connaissait pas les Espagnols.

Ce fut peu de temps avant le coucher du soleil que l'avant-garde du cortége royal franchit les portes de la ville. D'abord venaient quelques centaines de serviteurs, employés à débarrasser le chemin de tout obstacle, et chantant dans leur marche des chants de triomphe, « qui, à nos oreilles, » dit un des conquérants, « résonnaient comme les chants de « l'enfer [1] ! » Puis venaient d'autres corps, composés de personnes de différentes qualités et habillées de costumes divers. Quelques-uns portaient une étoffe éclatante, à carreaux blancs et rouges, disposés comme les cases d'un échiquier [2]. D'autres étaient tout en blanc, portant des marteaux ou masses en argent ou en cuivre [3]; et les gardes, ainsi que les gens de la suite immédiate du prince, se distinguaient par une riche livrée azur et par une profusion d'ornements éclatants, tandis que les grands pendants d'oreille indiquaient les nobles Péruviens. Élevé fort au dessus de ses vassaux, paraissait ensuite l'Inca Atahuallpa, porté sur une chaise ou litière ouverte, sur laquelle était une espèce de trône en or massif d'une valeur inestimable [4]. Le palanquin

[1] *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] « Blanca y colorada como las casas de un ajedrez. » *Ibid.*, MS.

[3] « Con martillos en la manos de cobre y plata. » *Ibid.*, MS.

[4] « El asiento que traia sobre las andas era un tablon de oro que peso un quintal de oro segun dicen los historiadores, 25,000 pesos o ducados. » Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

était garni des plumes aux vives couleurs des oiseaux du tropique, et orné de plaques d'or et d'argent [1]. Le costume du monarque était beaucoup plus riche que le soir précédent. A son cou pendait un collier d'émeraudes d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires [2]. Sa chevelure courte était parée d'ornements en or, et le *borla* impérial entourait ses tempes. Le maintien de l'Inca était calme et digne, et de sa position élevée, il regardait la foule d'un air tranquille comme un homme habitué au commandement.

Lorsque les premiers rangs du cortége entrèrent dans la grande place, plus vaste, dit un ancien chroniqueur, qu'aucune place de l'Espagne, ils s'ouvrirent à droite et à gauche pour laisser passer la suite royale. Tout était conduit dans un ordre admirable. On laissa le monarque traverser la *plaza* en silence, et pas un Espagnol ne se montra. Quand cinq ou six mille des siens furent entrés dans la place, Atahuallpa s'arrêta, et jetant un regard interrogateur autour de lui, il demanda : « Où sont les étrangers? »

A ce moment, le frère Vincent de Valverde, moine dominicain, chapelain de Pizarre, et depuis évêque de Cuzco, s'avança tenant d'une main son bréviaire ou, selon d'autres récits, une Bible, et de l'autre un crucifix, et s'approchant de l'Inca, il lui dit qu'il venait par l'ordre du

[1] « Luego venia mucha gente con armaduras, patenas, i coronas de oro i plata : entre estos venia Atabaliba, en una litera, aforrada de pluma de papagajos, de muchas colores, guarnecida de chapas de oro i plata. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 198.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

« Venia la persona de Atabaliva, la cual traian ochenta senores en hombros, todos bestidos de una librea azul muy rica, y el bestido su persona muy ricamente con su corona en la cabeza, y al cuello un collar de emeraldas grandes. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

général, pour lui exposer les doctrines de la vraie foi; c'était le but qui avait amené les Espagnols si loin de leur pays. Le frère lui expliqua ensuite aussi clairement qu'il le put la doctrine mystérieuse de la Trinité, et remontant très haut dans son récit, il commença par la création de l'homme, de là il passa à la chute, à la rédemption par Jésus-Christ, au crucifiement, à l'Ascension du Sauveur qui avait laissé l'apôtre Pierre comme vicaire en ce monde. Ce pouvoir avait été transmis aux successeurs de l'apôtre, hommes sages et vertueux, qui, sous le titre de Papes, avaient autorité sur toutes les puissances et tous les potentats de la terre. Un des derniers papes avait chargé le roi d'Espagne, le plus puissant monarque du monde, de conquérir et de convertir les indigènes de l'hémisphère occidental, et son général, François Pizarre, venait pour accomplir cette importante mission. Le moine conclut en suppliant le monarque péruvien de l'accueillir favorablement, d'abjurer les erreurs de sa foi et d'embrasser celle des chrétiens qui lui était annoncée, la seule par laquelle il pût espérer d'être sauvé, et, en outre, de se reconnaître tributaire de l'empereur Charles-Quint, qui, dans ce cas, l'aiderait et le protégerait comme son fidèle vassal [1].

On peut douter qu'Atahuallpa eût saisi tous les anneaux de l'argument curieux par lequel le moine rattacha Pizarre

[1] Montesinos dit que Valverde lut à l'Inca la formule régulière employée par les Espagnols dans leurs conquêtes. (*Annales*, MS., ano 1533.) Mais cette formule, quoiqu'assez absurde, ne comprend pas le cours complet de théologie attribué au chapelain dans cette occasion. Cependant ce n'est pas impossible. Mais j'ai suivi le récit de Fray Naharro, qui tenait ses renseignements des auteurs de cette tragédie et dont le récit détaillé est confirmé par le témoignage plus général de Pizarre et du secrétaire Xerez.

à Saint-Pierre. Il est certain, cependant, qu'il dut recevoir des notions très incorrectes de la Trinité, si, comme l'assure Garcilasso, l'interprète Felipillo la lui expliqua, en disant que « les chrétiens croyaient en trois Dieux et en un Dieu, et que cela faisait quatre[1]. » Mais il n'est pas douteux qu'il comprit parfaitement que le but du discours était de lui persuader de résigner son sceptre et de reconnaître la suprématie d'un étranger.

Les yeux du monarque indien étincelèrent et ses noirs sourcils s'assombrirent encore en répondant : « Je ne serai tributaire d'aucun homme ! Je suis plus grand qu'aucun prince sur la terre. Votre empereur peut être un grand prince ; je n'en doute pas, puisqu'il a envoyé ses sujets si loin à travers les mers, et je consens à le regarder comme un frère. Quant au pape, dont vous parlez, il doit être fou pour donner des pays qui ne lui appartiennent pas. Pour ma foi, » continua-t-il, « je n'en changerai pas. Votre Dieu, dites-vous, fut mis à mort par les hommes même qu'il avait créés. Mais le mien, » dit-il en montrant sa divinité, — qui, dans ce moment, hélas ! s'abaissait dans sa gloire derrière les montagnes, — « mon Dieu vit encore dans les cieux, d'où il regarde ses enfants[2]. »

Il demanda ensuite à Valverde sur quelle autorité il appuyait ses paroles. Le frère désigna le livre qu'il tenait comme son autorité. Atahuallpa, le prenant, en tourna les

[1] « Por dezir Dios trino y uno, dixo Dios tres y uno son quatro, sumando los numeros por darse á entender. » *Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XXIII.

[2] Voyez l'Appendice, n° 8, où le lecteur trouvera les extraits originaux de plusieurs MSS. contemporains se rapportant à l'arrestation d'Atahuallpa.

pages un instant, puis comme l'insulte qu'il avait reçue lui traversait probablement l'esprit, il le jeta vivement à terre, en s'écriant : « Dites à vos compagnons qu'ils me rendront compte de leur conduite dans mon pays, je ne sors pas d'ici que je n'aie reçu pleine satisfaction de toutes les offenses qu'ils ont commises [1]. »

Le moine extrêmement scandalisé de l'outrage fait au livre saint, ne prit que le temps de le relever, et, courant vers Pizarre, il lui apprit ce qui était arrivé, s'écriant en même temps : « Ne voyez-vous pas que, tandis que nous nous épuisons en paroles avec ce chien plein d'orgueil, la campagne se couvrait d'Indiens? Courez-lui sus! Je vous donne l'absolution [2]. » Pizarre vit que l'heure était venue. Il agita

[1] Quelques récits lui font accuser les Espagnols en termes beaucoup plus inconvenants. (Voyez l'Appendice, n° 8.) Mais les paroles ne peuvent guère être rapportées exactement dans une scène si passionnée. Suivant quelques uns, Atahuallpa laissa tomber le volume par accident. (Montesinos, *Annales*, MS., ano 1533. — Balboa, *Hist. du Pérou*, chap. XXII.) Mais les témoins oculaires dont nous avons le récit s'accordent à rapporter la chose comme elle est présentée dans le texte, et, s'il parla avec la chaleur qui lui est imputée, cet acte serait d'accord avec ses paroles.

[2] « Visto esto por el frayle y lo poco que aprovechaban sus palabras, tomo su libro, y abajo su cabeza, y fuese para donde estaba el dicho Pizarro, casi corriendo, y dijole : No veis lo que pasa? para que estais en comedimientos y requerimientos con este pero lleno de soberbia, que venien los campos llenos de Indios? Salid á el! Que yo os absuelvo. » (*Relacion del primer. Descub.*, MS.)

L'historien hésiterait à attribuer sans preuves une conduite si infernale au père Valverde. Deux des conquérants présents, Pedro Pizarro et Xerez, disent simplement que le moine rapporta au commandant l'outrage fait au saint livre. Mais Fernand Pizarre et l'auteur de la *Relacion del primer. Descub.*, tous deux témoins oculaires, et Naharro, Zarate, Gomora, Balboa, Herrera, l'Inca Titucussi Yupanqui, qui tous recueillirent leurs renseignements de témoins oculaires, racontent cette circonstance avec peu de variantes telle qu'elle se trouve dans le texte. Cependant Oviedo adopte

en l'air un pavillon blanc; c'était le signal convenu. Le fatal coup de canon fut tiré de la forteresse. Alors, s'élançant sur la place, le capitaine espagnol et ses compagnons poussèrent leur vieux cri de guerre: « Saint Jacques et tombons sur eux! » Tous les Espagnols qui étaient dans la ville y répondirent par le cri de combat, et, s'élançant des grandes salles où ils étaient cachés, ils se répandirent sur la *plaza*, fantassins et cavaliers, et se jetèrent au milieu de la foule des Indiens. Ceux-ci, étonnés, étourdis par le bruit de l'artillerie et des mousquets dont les édifices d'alentour renvoyaient l'écho comme un tonnerre, aveuglés par la fumée sulfureuse qui tourbillonnait dans la place, furent saisis d'une terreur panique. Ils ne savaient où fuir pour éviter la mort qui les menaçait. Nobles et gens du peuple, tous étaient foulés aux pieds sous les charges furieuses des cavaliers qui frappaient à droite et à gauche sans ménagement, pendant que leurs épées, étincelant dans la fumée, portaient l'épouvante au cœur des malheureux indigènes, qui voyaient alors pour la première fois le cheval et son cavalier dans tout ce qu'ils ont de terrible. Ils ne firent aucune résistance, et, à la vérité, ils n'avaient pas d'armes. Toutes les issues étaient fermées, car l'entrée de la place était encombrée des corps de ceux qui avaient péri en faisant de vains efforts pour fuir, et telle était l'angoisse des survivants, sous la pression effroyable de leurs assaillants, qu'une troupe nombreuse d'Indiens renversa, par des efforts convulsifs, le mur de pierre et de mortier séché, qui formait en partie l'enceinte de la *plaza!* Il tomba laissant une ouver-

le récit de Xerez, et Garcilasso de la Vega insiste sur ce que Valverde était innocent de toutes tentatives ayant pour but d'enflammer les passions de ses compagnons.

ture de plus de cent pas, par laquelle des multitudes se jetèrent dans la campagne, toujours chaudement poursuivies par la cavalerie, qui, sautant par dessus les décombres, s'élança sur les fugitifs, les abattant de tous côtés [1].

Cependant le combat ou plutôt le massacre continuait avec la même ardeur autour de l'Inca, dont la personne était le but principal de l'attaque. Ses nobles fidèles, se ralliant autour de lui, se jetaient au devant des assaillants, et s'efforçaient, en les arrachant de leurs selles ou du moins en offrant leurs poitrines comme but à leur vengeance, de défendre leur maître bien-aimé. Quelques auteurs disent qu'ils portaient des armes cachées sous leurs vêtements. S'il en fut ainsi, cela leur servit peu; car on ne dit pas qu'ils en aient fait usage. Mais l'être le plus timide se défend quand il est aux abois. La preuve qu'ils n'avaient pas d'armes, c'est qu'ils ne se défendirent pas dans cette circonstance [2]. Cependant ils continuaient encore à repousser les cavaliers, s'attachant à leurs chevaux d'une étreinte défail-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 198. — *Carta de Hern. Pizarro*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. VII. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. V. — *Instruccion del Inga Titucussi Yupanqui*, MS.

[2] L'auteur de la *Relacion del primer. Descubrimiento* dit que quelques uns avaient des arcs et des flèches et que d'autres étaient armés de maillets ou massues d'argent et de cuivre, qui toutefois étaient plutôt des ornements que des armes. — Pedro Pizarro et quelques auteurs plus modernes disent que les Indiens apportaient des courroies pour lier les hommes blancs captifs. Fernand Pizarre et le secrétaire Xerez s'accordent à dire que leurs armes étaient cachées sous leurs vêtements; mais, comme ils ne prétendent pas qu'elles aient été employées et que l'Inca avait annoncé qu'il venait sans armes, l'assertion peut bien être mise en doute ou même rejetée. Tous les auteurs sans exception s'accordent à dire qu'on n'essaya pas de résister.

lante, l'un tué, un autre prenait sa place avec une loyauté vraiment touchante.

Le monarque indien, abasourdi, épouvanté, voyait ses fidèles sujets tomber autour de lui sans comprendre à peine sa situation. Sa litière était poussée çà et là, selon que la foule la pressait en avant ou en arrière; et il envisageait ce désastre écrasant, comme un marin en détresse qui, ballotté sur sa barque par les éléments furieux, voit briller les éclairs et entend le tonnerre éclater autour de lui, avec la conscience qu'il ne peut rien faire pour échapper à sa destinée. Enfin, fatigués de cette œuvre d'extermination, les Espagnols quand les ombres du soir devinrent plus épaisses, craignirent qu'après tout leur proie ne leur échappât, et quelques-uns des cavaliers firent un effort désespéré pour terminer cette mêlée d'un seul coup par la mort d'Atahuallpa. Mais Pizarre, qui était le plus rapproché de lui, s'écria d'une voix de stentor : « Que celui qui tient à sa vie ne touche pas à l'Inca [1], » et en étendant le bras pour le protéger, il fut blessé à la main par un de ses soldats; ce fut la seule blessure reçue dans l'action par un Espagnol [2].

La lutte devint alors plus acharnée que jamais autour de la litière royale. Elle vacillait de plus en plus, et enfin plusieurs des nobles qui la portaient ayant été tués, elle fut renversée, et le prince indien aurait été précipité par terre, si sa chute

[1] « El Marquez dio bozes, diciendo, Nadie hiera al Indio so pena de la vida. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Quelles que soient les contradictions des récits castillans sur les autres points, tous s'accordent sur ce fait remarquable qu'aucun Espagnol, excepté le général, ne fut blessé dans cette occasion. Pizarre y vit une preuve que les Espagnols avaient été ce jour-là sous la protection spéciale de la Providence. Voyez Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 199.

n'eût pas été prévenue par les efforts de Pizarre et de quelques autres cavaliers, qui le reçurent dans leurs bras. Le *borla* impérial fut immédiatement arraché de son front par un soldat nommé Estete[1], et le malheureux monarque, fortement escorté, fut conduit dans un des édifices voisins, où il fut soigneusement gardé.

Toute résistance cessa à l'instant. La nouvelle du sort de l'Inca se répandit bientôt dans la ville et dans tout le pays. Le charme qui aurait pu tenir les Péruviens réunis était rompu. Chacun ne pensait qu'à sa sûreté. Les soldats même, qui étaient campés dans les champs voisins, prirent l'alarme en apprenant la fatale nouvelle, et

[1] Miguel Estete, qui conserva longtemps le diadème de soie, comme trophée de son exploit, selon Garcilasso de la Vega (*Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XXVII), autorité médiocre dans toute cette partie de son histoire. Cet auteur populaire, dont l'ouvrage, grâce à sa connaissance supérieure des institutions du pays, a obtenu plus de crédit, même en ce qui concerne la conquête, que les récits des conquérants eux-mêmes, s'est livré avec un excès impardonnable à sa veine romanesque en racontant la prise d'Atahuallpa. Suivant lui, le monarque péruvien, dès le premier moment, traita les envahisseurs avec une déférence suprême, comme les descendants de Viracocha, annoncés par ses oracles comme devant venir et gouverner le pays. Mais si cet hommage flatteur avait été rendu par l'Inca, les conquérants n'auraient pas manqué de le remarquer. Garcilasso avait lu les *Commentaires* de Cortès, comme il nous le dit quelque part, et il est probable que le récit de ce général, fondé à ce qu'il paraît sur une superstition semblable des Aztèques, détermina l'historien à prêter aux Péruviens un sentiment analogue qui, en flattant la vanité des Espagnols, justifiait en quelque façon ses compatriotes du reproche de s'être soumis trop facilement car, bien qu'on pût leur demander de résister à des hommes, c'eût été folie de résister aux décrets du ciel. Cependant la version romanesque de Garcilasso a quelque chose de si agréable pour l'imagination qu'elle a toujours trouvé faveur auprès de la majorité des lecteurs. Les lecteurs anglais pourraient pu trouver un correctif suffisant dans la critique du sage et sceptique Robertson.

on les vit fuir dans toutes les directions devant les Espagnols, qui, dans l'emportement de la victoire, se montraient sans pitié. Enfin la nuit jeta ses ombres sur les fugitifs, et les troupes dispersées de Pizarre se rallièrent encore une fois au son de la trompette sur la place sanglante de Caxamalca.

Le nombre des morts est rapporté, comme à l'ordinaire, avec de grandes différences. Le secrétaire de Pizarre dit que deux mille indigènes périrent[1]. Un descendant des Incas — autorité plus sûre que Garcilasso — en porte le nombre à dix mille[2]. La vérité se trouve généralement entre les extrêmes. Le carnage fut incessant; car il n'y avait rien pour l'arrêter. Il ne paraîtra pas étrange qu'il n'y ait eu aucune résistance, si l'on considère, que les malheureuses victimes étaient sans armes, et que leurs facultés avaient dû être complétement anéanties par l'étrange et effroyable catastrophe qui fondit sur eux si subitement. « Qu'y a-t-il d'étonnant, » dit un ancien Inca à un Espagnol, qui le répète, « qu'y a-t-il d'étonnant que nos compatriotes aient perdu le sens, en voyant le sang couler comme l'eau, et la personne de

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 199.

[2] « Los mataron á todos con los cavallos con espadas con arcabuzes como quien mata ovejas — sin hacerles nadie, resistencia que no se escaparon de mas de diez mil, doscientos. » *Instruc. del Inga Titucussi*, MS.

Ce document, composé de deux cents pages in-folio, est signé par un Inca péruvien, petit-fils du grand Huayna Capac, et par conséquent neveu d'Atahuallpa. Il fut écrit en 1570, et destiné à exposer à Sa Majesté Philippe II les titres de Titucussi et des membres de sa famille aux bontés du roi. Dans le cours de ce mémoire, l'auteur prend occasion de récapituler quelques uns des principaux événements des dernières années de l'empire; et, quoiqu'il soit assez prolixe pour lasser même la patience de Philippe II, il a une grande valeur comme document historique émané d'un membre de la famille royale péruvienne.

l'Inca que nous adorons tous, saisie et enlevée par une poignée d'hommes [1]? Cependant, bien qu'on eût massacré sans interruption, le carnage dura peu de temps. Le temps complet qu'il occupa, le court crépuscule des tropiques, espace de temps qu'il ne dépassa point, ne fut guère que d'une demi-heure; moment bien court en effet, assez long cependant pour décider le sort du Pérou et renverser la dynastie des Incas.

Pizarre tint le soir son engagement avec l'Inca, puisqu'il fit souper Atahuallpa avec lui. Le banquet fut servi dans une des salles qui bordaient la grande place, qui peu d'heures auparavant avait été le théâtre du massacre, et dont le pavé était encore encombré des cadavres des sujets de l'Inca. Le monarque captif fut placé près de son vainqueur. Il semblait ne pas comprendre encore toute l'étendue de son malheur. S'il le comprenait, il montra un courage surprenant. « C'est la fortune de la guerre, » disait-il [2], et, si nous pouvons croire les Espagnols, il exprima son admiration de l'adresse avec laquelle ils s'y étaient pris pour le surprendre au milieu de ses propres troupes [3]. Il ajouta, qu'on l'avait

[1] Montesinos, *Annales*, MS., ano 1532.

Suivant Naharro, les Indiens furent moins épouvantés de l'affreux tumulte causé par l'attaque soudaine des Espagnols, « quoiqu'il fut tel qu'on eût dit que le ciel tombait, » que par une apparition terrible qui se montra dans les airs durant l'attaque. C'était une femme et un enfant, et, à leur côté, un cavalier tout vêtu de blanc sur un coursier blanc comme le lait, — sans doute le vaillant saint Jacques, qui, de son épée flamboyante, frappait l'armée infidèle et la rendait incapable de résister. Le bon père rapporte ce miracle sur le témoignage de trois religieux de son ordre qui étaient présents à l'action et qui le tenaient d'une multitude d'indigènes. *Relacion sumaria*, MS.

[2] « Diciendo que era uso de guerra vencer, i ser vencido. » Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. II, cap. XII.

[3] « Haciendo admiracion de la traza que tenia hecha. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

instruit des progrès des hommes blancs depuis l'heure de leur débarquement, mais qu'il avait été trompé sur leur puissance en considérant leur petit nombre. Il ne doutait pas qu'il ne pût aisément les accabler par la supériorité de ses forces lorsqu'ils arriveraient à Caxamalca, et, comme il souhaitait de voir par lui-même quelle espèce d'hommes c'était, il les avait laissés traverser les montagnes, ayant l'intention de réserver ceux qu'il choisirait pour son service, de s'emparer de leurs armes merveilleuses et de leurs chevaux, et de mettre les autres à mort[1].

Il n'est pas invraisemblable que telle pût être l'intention d'Atahuallpa. Elle explique qu'il n'ait pas occupé les passages des montagnes, qui présentaient des points si faciles à défendre. Mais il est moins vraisemblable qu'un prince, aussi astucieux que le représente le témoignage unanime des conquérants, ait fait un aveu si impolitique de ses motifs secrets. La communication avec l'Inca avait lieu principalement par l'entremise de l'interprète Felipillo, ou petit Philippe, nom de baptême qu'il avait adopté. C'était un jeune homme méchant qui en voulait à Atahuallpa, et dont les interprétations étaient facilement admises par les conquérants, avides de trouver quelque prétexte à leurs sanglantes représailles.

Atahuallpa, comme je l'ai dit ailleurs, avait environ trente ans. Il était bien fait et plus robuste que la plupart de ses compatriotes. Sa tête était grosse, et l'on aurait pu dire qu'il avait une belle figure, n'était que ses yeux, injectés de sang,

[1] « Et à mon avis, » ajoute le conquérant qui rapporte ce discours, « il avait de bonnes raisons de croire qu'il pouvait le faire, puisque rien qu'une intervention miraculeuse du ciel ne pouvait nous sauver. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

donnaient à ses traits une expression farouche. Il était réfléchi dans son parler, grave dans ses manières, dur jusqu'à la sévérité envers ses sujets, quoique avec les Espagnols il se montrât affable, se permettant même quelquefois des saillies de gaieté [1].

Pizarre se montra plein d'égards pour son royal prisonnier, et ne pouvant dissiper le sombre nuage qui couvrait le front du monarque en dépit de son sangfroid affecté, il s'efforça du moins de l'éclairer de quelques rayons. Il le supplia de ne pas se laisser abattre par ses revers; son sort avait été celui de tous les princes qui avaient résisté aux hommes blancs. Ceux-ci étaient venus dans le pays proclamer l'évangile, la religion de Jésus-Christ, et il n'était pas surprenant qu'ils eussent triomphé, étant couverts de son bouclier. Le ciel avait permis que l'orgueil d'Atahuallpa fut humilié, à cause de ses intentions hostiles envers les Espagnols, et des insultes qu'il avait faites au saint livre. Mais il dit à l'Inca de prendre courage et de se fier à lui, car les Espagnols étaient une race généreuse, ne combattant que ceux qui les attaquaient, et pardonnant à tous ceux qui se soumettaient [2]! Atahuallpa put trouver que le massacre de la journée était un exemple assez étrange de cette douceur si vantée.

Avant de se livrer au sommeil, Pizarre harangua brièvement ses troupes sur leur situation actuelle. Lorsqu'il se fut assuré que pas un homme n'était blessé, il les invita à remercier la Providence d'un si grand miracle; sans son secours,

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 203.

[2] « Nosotros vsamos de piedad con nuestros enemigos vencidos, i no hacemos guerra, sino á los que nos la hacen, i pudiendolos destruir, no lo hacemos, antes los perdonamos. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 199.

ils n'auraient jamais pu triompher si aisément de l'armée ennemie, et il comptait bien que leurs vies avaient été réservées pour des choses encore plus grandes. Mais s'ils voulaient réussir, ils avaient encore de leur côté beaucoup à faire. Ils étaient au cœur d'un puissant royaume, entourés d'ennemis profondément attachés à leur souverain. Ils devaient donc être toujours sur leurs gardes et en tout temps prêts à s'éveiller au son de la trompette [1]. Ayant ensuite posé des sentinelles, mis une forte garde à l'appartement de l'Inca et pris toutes les précautions d'un chef vigilant, Pizarre se retira pour se reposer, et si réellement il put croire que, dans les scènes sanglantes de ce jour, il n'avait combattu que pour la cause légitime de la Croix, il dormit sans doute plus paisiblement que la nuit qui avait précédé l'arrestation de l'Inca.

Le lendemain matin, le premier soin du général espagnol fut de faire nettoyer la ville de ses souillures. Les prisonniers, qui étaient en grand nombre dans le camp, furent employés à enlever les morts et à leur donner une sépulture décente. Ensuite, il envoya un corps de trente cavaliers environ aux quartiers occupés dernièrement par Atahuallpa près des bains, pour s'emparer du butin et disperser les débris des forces péruviennes.

Avant midi, le détachement qu'il avait chargé de ce service, revint avec une troupe nombreuse d'Indiens, hommes et femmes. Parmi celles-ci se trouvaient plusieurs des épouses et des esclaves de l'Inca. Les Espagnols n'avaient pas trouvé de résistance; les guerriers péruviens, quoique très supé-

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ubi supra. — Pedro Pizarro, *Descub. i Conq.*, MS.

rieurs en nombre, bien équipés, presque tous jeunes et robustes, la plus grande partie des vétérans étant dans le sud avec les généraux de l'Inca, perdirent tout courage du moment qu'ils virent leur souverain captif. Il n'y avait pas de chef pour prendre sa place; car ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle du Fils du Soleil, et ils semblaient enchaînés par une sorte de charme invisible près du lieu de sa captivité, considérant avec un respect superstitieux les hommes blancs, qui avaient pu exécuter une entreprise si audacieuse [1].

Le nombre des prisonniers indiens était si considérable, que quelques-uns des conquérants étaient d'avis de les mettre tous à mort, ou du moins de leur couper les mains pour les mettre hors d'état de nuire et frapper de terreur leurs compatriotes [2]. La proposition venait sans doute des hommes les plus vils et les plus féroces de la soldatesque. Mais la circonstance seule qu'elle ait pu être faite, montre de quels éléments se composait la bande de Pizarre. Le général la rejeta sur-le-champ comme aussi impolitique qu'inhumane, et il renvoya les Indiens chez eux, avec

[1] Depuis ce moment, dit Ondegardo, les Espagnols, qui jusque-là avaient été désignés par le nom « d'hommes barbus, » *barbudos*, furent appelés par les indigènes d'après le nom de leur Dieu au teint blanc, *Viracochas*. Le peuple de Cuzco, qui n'était pas bien disposé pour l'Inca prisonnier, « regardait les étrangers, » dit cet auteur, « comme étant envoyés par Viracocha lui-même. » (*Rel. prim.*, MS.) Cela nous rappelle une superstition ou plutôt une imagination aimable des anciens Grecs : « l'étranger est envoyé par Jupiter. »

« Πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε. » ΟΔΥΣ. ξ. v. 57.

[2] « Algunos fueron de opinion, que matasen á todos los hombres de guerra, o les cortasen les manos. » Xerez, *Hist. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 200.

l'assurance qu'il ne serait fait aucun mal à ceux qui ne résisteraient pas aux hommes blancs. On en retint cependant un nombre suffisant pour servir les conquérants, qui furent si bien pourvus à cet égard, que les derniers soldats étaient accompagnés d'une suite de domestiques qui eût mieux convenu à la maison d'un seigneur [1].

Les Espagnols avaient trouvé, dans le voisinage des bains, d'immenses troupeaux de lamas, conduits par leurs bergers et destinés à la consommation de la cour. On permit à beaucoup d'entre eux d'errer en liberté dans leurs montagnes natales; cependant Pizarre en fit réserver un certain nombre pour l'usage de l'armée. Et ce nombre ne fut pas petit, si, comme le dit un des conquérants, on tuait souvent en un jour cent cinquante moutons péruviens [2]. Dans le fait, les Espagnols détruisirent ces animaux avec tant d'imprévoyance, qu'en peu d'années les superbes troupeaux, nourris avec tant de soin par le gouvernement péruvien, avaient presque totalement disparu du pays [3].

Le détachement envoyé pour piller la maison de plaisance de l'Inca, rapporta un riche butin en or et en argent, consistant surtout en vaisselle employée à la table royale, et dont la grandeur et le poids surprirent beaucoup les Espagnols. Cette vaisselle, ainsi que plusieurs grosses émeraudes qu'on avait prises en même temps, et les dépouilles précieuses

[1] « Cada Espanol de los que alli ivan tomaron para si mui gran cantidad tanto que como andava todo a rienda suelta havia Espanol que tenia docientas piezas de Indios i Indias de servicio. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[2] « Se matan cada dia, ciento i cinquenta. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 202.

[3] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXX. — Ondegardo, *Rel. seg.*, MS.

« Hasta que los destruian todos sin haver Espanol ni justicia que lo defendiese ni amparase. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

trouvées sur les seigneurs indiens qui avaient péri dans le massacre, furent mises sous bonne garde, pour être partagées plus tard. Les conquérants découvrirent aussi dans la ville de Caxamalca, des magasins remplis d'étoffes de laine et de coton, très supérieures à tout ce qu'ils avaient vu par la finesse du tissu et l'art avec lequel les différentes couleurs étaient fondues ensemble. Elles étaient empilées depuis le sol jusqu'à la voûte des magasins, et en telle quantité, que, lorsque chaque soldat eut pris ce qu'il désirait, la masse n'en fut pas sensiblement diminuée [1].

Pizarre aurait alors volontiers dirigé sa marche sur la capitale du Pérou. Mais la distance était grande et il avait peu de forces. Elles devaient être encore diminuées par la garde nécessaire pour l'Inca, et le général craignait de s'enfoncer plus avant dans un empire ennemi si peuplé et si puissant, ayant dans les mains une proie si précieuse. Il attendait donc avec beaucoup d'anxiété qu'il arrivât des renforts des colonies, et il envoyá un courrrier à San Miguel, pour apprendre aux Espagnols qui y étaient restés ses nouveaux succès, et pour s'assurer s'il y avait eu quelque arrivée de Panama. Pendant ce temps, il occupa ses hommes à faire de Caxamalca une résidence plus convenable pour une armée chrétienne, en construisant une église, ou peut-être en appropriant à cet usage quelque édifice indien, dans lequel les pères dominicains célébrèrent régulièrement la messe avec beaucoup de solennité. Les murs délabrés de la

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 200.

Il y avait, dit le conquérant anonyme, de quoi charger plusieurs vaisseaux. « Todas estas cosas de tiendas y ropas de lana y algodon eran en tan gran cantidad, que á mi parecer fueran menester muchos navios en que supieran. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

cité furent aussi réparés, leur solidité augmentée et toutes les traces de la tempête qui avait passé si récemment sur la ville furent bientôt effacées.

Atahuallpa ne tarda guère à découvrir chez ses vainqueurs, sous les apparences du zèle religieux, une passion cachée, plus puissante dans la plupart des cœurs que la religion ou l'ambition : c'était l'amour de l'or. Il résolut d'en profiter pour obtenir sa liberté. Vu la situation critique de ses affaires, il importait de ne pas tarder longtemps. Son frère Huascar, depuis sa défaite, avait toujours été retenu prisonnier, à la discrétion du vainqueur. Il était alors à Andamarca, à peu de distance de Caxamalca, et Atahuallpa craignait avec raison que, si sa propre captivité était connue, Huascar ne trouvât aisément le moyen de corrompre ses gardes, ne s'échappât et ne se mît à la tête de l'empire contesté, sans rencontrer de rival qui pût le lui disputer.

En conséquence, espérant exécuter son dessein en faisant appel à l'avarice de ses geôliers, il dit un jour à Pizarre que, s'il voulait le mettre en liberté, il s'engagerait à couvrir d'or le plancher de la chambre où ils étaient. Ses auditeurs l'écoutaient avec un sourire incrédule; et comme l'Inca ne recevait pas de réponse, il dit avec emphase « qu'il ne couvrirait pas seulement le plancher, mais qu'il remplirait la chambre d'or aussi haut qu'il pouvait atteindre; » et se mettant sur la pointe du pied, il leva sa main contre le mur. Tous les yeux exprimèrent la surprise; car ces paroles semblèrent la vanterie insensée d'un homme trop avide de recouvrer sa liberté pour peser la valeur de ses mots. Cependant Pizarre était cruellement embarrassé. A mesure qu'il s'avançait dans le pays, beaucoup de choses qu'il avait vues et toutes celles qu'il avait entendues avaient confirmé les rapports

éblouissants qu'on avait reçus d'abord au sujet des richesses du Pérou. Atahuallpa lui-même lui avait fait la peinture la plus brillante de l'opulence de la capitale, où les toits des temples étaient revêtus d'or, tandis que les murailles étaient couvertes de tapisseries et le sol pavé de tuiles de ce précieux métal. Il devait y avoir quelque fondement à tout cela. Dans tous les cas, il était prudent d'accepter la proposition de l'Inca, puisqu'en agissant ainsi, il pouvait réunir tout l'or dont il disposait et par là empêcher les indigènes de le soustraire ou de le cacher. Il acquiesça donc à l'offre d'Atahuallpa, et tirant une ligne rouge sur le mur à la hauteur que l'Inca avait indiquée, il fit enregistrer exactement par le notaire les termes de la proposition. La chambre avait environ dix-sept pieds de large sur vingt-deux de long, et la ligne était tracée sur le mur à neuf pieds du sol [1]. Cet espace devait être rempli d'or; mais il fut entendu que l'or ne devait pas être fondu en lingots, mais conserver la forme des objets qu'on en avait fabriqués, afin que l'Inca eût le bénéfice de l'espace qu'ils occupaient. Il convint en outre de remplir deux fois d'argent une chambre voisine de

[1] J'ai adopté les dimensions données par le secrétaire Xerez (*Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 202). Suivant Fernand Pizarre, la chambre avait neuf pieds de haut, mais trente-cinq de long sur dix-sept ou dix-huit de large. (*Carta*, MS.) Le chiffre le plus modéré est suffisamment élevé.

Stevenson dit qu'on montre encore « une grande chambre, faisant partie de l'ancien palais et actuellement la résidence du Cacique Astopilca, où l'infortuné Inca était retenu prisonnier; » et il ajoute que la ligne tracée sur le mur est encore visible. (*Residence in South America*, vol. II, p. 163.) Le Pérou abonde en ruines aussi anciennes que la conquête, et il ne serait pas surprenant que la mémoire d'un lieu aussi remarquable se fût conservée, bien que ce fut tout autre chose qu'un souvenir qui dût être précieux aux Espagnols.

moindres dimensions, et il demanda deux mois pour accomplir ces conditions [1].

Aussitôt que cet arrangement fut conclu, l'Inca envoya des courriers à Cuzco et dans les autres villes principales du royaume, avec l'ordre d'enlever les ornements et les objets en or, des palais royaux, des temples et des autres édifices publics, et de les transporter à Caxamalca sans perdre de temps. En attendant, il continua de demeurer aux quartiers espagnols, traité avec le respect dû à son rang, et jouissant de toute la liberté qu'on pouvait lui accorder tout en s'assurant de sa personne. Quoiqu'il n'eût pas la permission de sortir, ses membres n'étaient pas enchaînés, et il jouissait de toute l'étendue de ses appartements sous l'œil jaloux d'une garde, qui connaissait trop bien la valeur de son captif pour se relâcher de sa surveillance. On lui accorda la société de ses femmes favorites, et Pizarre prit soin de faire respecter sa vie intime : ses sujets avaient un libre accès auprès de leur souverain, et chaque jour il recevait les visites des seigneurs indiens, qui venaient apporter des présents et faire leurs

[1] Les faits contenus dans le paragraphe précédent sont rapportés avec une uniformité remarquable par les anciens chroniqueurs. (Conf. Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Hern. Pizarro*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, ubi supra. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VI. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXIV. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. II, cap. I.)

Naharro et Herrera disent expressément que Pizarre promit à l'Inca sa liberté, s'il accomplissait la convention. Cela n'est pas confirmé par les autres chroniqueurs, qui cependant ne font pas entendre que le général espagnol ait refusé les conditions. Et comme Pizarre, selon tous les récits, encouragea son prisonnier à remplir sa part du contrat, ce dut être avec la clause sous entendue, sinon exprimée, qu'il serait fidèle à l'autre. Il est très improbable que l'Inca se fût dépouillé de ses trésors, s'il ne l'eût pas compris ainsi.

compliments de condoléance à leur maître infortuné. Dans ces occasions, les plus puissants de ses grands vassaux ne se risquaient jamais en sa présence sans avoir d'abord quitté leurs sandales et sans porter en signe de respect un fardeau sur leurs épaules. Les Espagnols regardaient d'un œil curieux ces actes d'hommage ou plutôt de soumission servile, d'une part, et de l'autre, l'air de parfaite indifférence avec lequel ils étaient reçus comme une chose toute naturelle; et ils conçurent une haute idée du caractère d'un prince qui, même dans l'impuissance où il se trouvait, pouvait inspirer à ses sujets de tels sentiments de respect. Le lever royal était si bien suivi, et les vassaux montraient un tel dévouement au monarque prisonnier, que cela ne pouvait manquer à la fin d'exciter quelques sentiments de défiance chez ses gardiens [1].

Pizarre ne négligea pas l'occasion qui lui était offerte de communiquer les vérités de la révélation à son prisonnier, et lui et son chapelain, le père Valverde, travaillèrent à cette bonne œuvre. Atahuallpa écoutait avec calme et avec une attention apparente. Mais rien ne semblait le toucher autant que l'argument par lequel le guerrier controversiste concluait son discours : ce ne pouvait être le vrai Dieu qu'adorait Atahuallpa, puisqu'il l'avait laissé tomber entre les mains de ses ennemis. Le malheureux monarque convenait de la force de ce raisonnement, reconnaissant que son Dieu l'avait en effet abandonné, lorsque son aide lui eût été le plus nécessaire [2].

[1] *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VI.

[2] « I mas dijo Atabalipa, que estaba espantado de lo que el Governador le havia dicho : que bien conocia que aquel que hablaba en su Idolo, no

Cependant sa conduite envers son frère Huascar, dans ce même temps, prouve trop clairement, que, quelque respect qu'il ait pu montrer pour ceux qui l'instruisaient, les doctrines du christianisme avaient fait peu d'impression sur son cœur. Huascar ne fut pas plus tôt informé de la captivité de son rival et de l'énorme rançon qu'il avait offerte pour sa délivrance, qu'il fit tous les efforts possibles pour recouvrer sa liberté, ainsi que l'avait prévu Atahuallpa, et qu'il envoya ou essaya d'envoyer un message au commandant espagnol, s'engageant à payer une rançon beaucoup plus forte que celle que promettait Atahuallpa, qui n'ayant jamais habité Cuzco, ignorait la quantité des richesses qui s'y trouvaient et les endroits où elles étaient déposées.

Avis de tout ceci fut donné secrètement à Atahuallpa par les personnes chargées de garder son frère, et sa jalousie ainsi éveillée fut encore accrue par la déclaration de Pizarre, qu'il voulait faire amener Huascar à Caxamalca, où il examinerait lui-même le différend, et déciderait lequel des deux avait le plus de droits au sceptre des Incas. Pizarre vit d'abord les avantages d'une compétition qui lui permettait, en jetant son épée dans l'un des plateaux de la balance, de la faire pencher du côté qu'il voudrait. Le parti qui tiendrait de lui le pouvoir serait désormais entre ses mains un instrument, avec lequel il ferait ce qu'il voudrait plus efficacement qu'en son propre nom. Ce fut, comme le sait le lecteur, le jeu joué par Édouard Ier dans les affaires d'Écosse, et par beaucoup, de monarques avant lui et depuis, et, bien que ces exemples aient pu ne pas être connus du soldat illettré,

es Dios verdadero, pues tan poco le aiudo. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 203.

Pizarre avait la conception trop vive pour avoir besoin, du moins en ces matières, des enseignements de l'histoire.

Atahuallpa fut très alarmé de la résolution du commandant espagnol de faire porter devant lui le procès des candidats rivaux; car il craignait, qu'indépendamment des mérites de la cause, la décision ne fût probablement en faveur d'Huascar, que son caractère doux et flexible rendrait un instrument commode entre les mains de ses vainqueurs. Sans plus d'hésitation, il se décida à écarter pour toujours cette cause de jalousie par la mort de son frère. Ses ordres furent immédiatement exécutés, et le malheureux prince fut noyé, à ce qu'on disait généralement, dans la rivière d'Andamarca, déclarant à son dernier soupir que les hommes blancs vengeraient sa mort et que son rival ne lui survivrait pas longtemps [1]. Ainsi périt l'infortuné Huascar, héritier légitime du trône des Incas, à la fleur de l'âge, et au début de son règne; règne assez long cependant pour avoir provoqué le développement do plusieurs qualités aimables et excellentes, quoique sa nature fût trop douce pour lutter avec le caractère hardi et farouche de son frère. Tel est le portrait que nous en font les chroniqueurs indiens et castillans; on doit ajouter cependant, que les premiers étaient parents d'Huascar, et que les derniers n'étaient certainement pas bien disposés pour Atahuallpa [2].

[1] Le lieu où mourut Huascar, et son genre de mort, sont racontés avec beaucoup de contradictions par les historiens. Tous s'accordent sur ce point important qu'il mourut de mort violente à l'instigation de son frère. Conf. Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. III, cap. II. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 204. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VI. — *Instruc. del Inga Titucussi*, MS.

[2] Garcilasso de la Vega et Titucussi Yupanqui descendaient tous deux de

Ce prince reçut la nouvelle de la mort de Huascar avec toute l'apparence de la surprise et de l'indignation. Il fit aussitôt demander Pizarre et lui communiqua cet événement avec les marques du plus profond chagrin. Le chef espagnol refusa d'abord de croire cette fâcheuse nouvelle et dit brusquement à l'Inca que son frère ne pouvait être mort et qu'il répondrait de sa vie [1]. Atahuallpa affirma de nouveau le fait, ajoutant que cet acte avait été accompli à son insu par les gardiens de Huascar qui craignaient qu'il ne profitât des troubles du pays pour s'échapper. Pizarre trouva sur plus amples informations que la nouvelle de sa mort n'était que trop vraie. Si elle fut l'œuvre des officiers d'Atahuallpa sans qu'il en eût donné l'ordre exprès, cela montrerait seulement qu'ils avaient probablement prévenu les désirs de leur maître. Ce crime que rend pour nous plus odieux la parenté des parties, n'était pas apprécié de même chez les Incas; dans ces familles si nombreuses, les liens de la fraternité devaient être très faibles, beaucoup trop faibles pour empêcher le bras du despote de faire disparaître tout obstacle qui embarrassait son chemin.

Huayna Capac, de la pure tige péruvienne, et par conséquent ennemis de leur parent de Quito, qu'ils regardaient comme un usurpateur. Les circonstances mirent les Castillans en collision directe avec Atahuallpa, et il était naturel qu'ils cherchassent à noircir sa réputation en la faisant contraster avec le beau caractère de son rival.

[1] « Sabido esto por el Gobernador, mostro, que le pesaba mucho : i dijo que era mentira, que no le havian muerto, que lo trujesen luego vivo; i sino, que el mandaria matar á Atabalipa. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 204.

CHAPITRE VI.

L'OR DESTINÉ A LA RANÇON COMMENCE D'ARRIVER. — VISITE A PACHACAMAC. — DESTRUCTION DE L'IDOLE. — LE GÉNÉRAL FAVORI DE L'INCA. — VIE DE L'INCA DANS SA PRISON. — CONDUITE DES ENVOYÉS A CUZCO. — ARRIVÉE D'ALMAGRO.

(1533)

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que les émissaires d'Atahuallpa avaient été dépêchés pour réunir l'or et l'argent qui devaient payer sa rançon aux Espagnols. Mais les distances étaient grandes et les rentrées se faisaient lentement : la plupart se composaient de pièces de vaisselle massive, dont quelques-unes pesaient deux ou trois *arrobas* — poids espagnol de vingt-cinq livres. A certains jours on apporta des articles de la valeur de trente ou quarante mille *pesos de oro*, et parfois de cinquante ou même soixante mille *pesos*. Les yeux avides des conquérants couvaient les masses brillantes de trésors, qui étaient sur les épaules des Indiens, et qui, après avoir été soigneusement enregistrées, étaient déposées en lieu sûr et bien gardées. Ils commençaient alors à croire que les magnifiques promesses

de l'Inca seraient remplies; mais comme leur convoitise était aiguisée par le spectacle de tant de richesses, qu'ils auraient à peine osé imaginer, ils devinrent plus avides et plus impatients. Ils ne tenaient aucun compte de la distance et des difficultés de la route, et ils s'emportaient hautement contre la lenteur qu'on mettait à exécuter les ordres du monarque. Ils soupçonnaient même Atahuallpa de n'avoir adopté ce plan qu'afin d'avoir un prétexte de communiquer avec ses sujets des provinces éloignées, et d'agir aussi lentement que possible afin de gagner du temps pour l'exécution de ses projets. Il circulait des bruits d'une insurrection des Péruviens, et les Espagnols redoutaient quelqu'attaque générale et soudaine contre leurs quartiers. Leurs nouvelles acquisitions leur donnaient une cause d'inquiétude de plus. Comme l'avare, ils tremblaient au milieu de leurs trésors[1].

Pizarre rapporta à son prisonnier les bruits répandus parmi les soldats, indiquant, comme un des lieux désignés pour le rendez-vous des Indiens, la ville voisine de Guamachucho. Atahuallpa l'écouta avec un étonnement sincère et repoussa, d'un air indigné, cette imputation comme fausse d'un bout à l'autre. « Aucun de mes sujets, » dit-il, « n'oserait paraître en armes ou lever le doigt sans mes ordres. » « Je suis, » continua-t-il, « en votre pouvoir. Ma vie n'est-elle pas à votre disposition? et quelle meilleure garantie pouvez-vous avoir de ma bonne foi? » Il représenta alors au chef espagnol que les distances de plusieurs villes étaient très considérables; que, bien qu'un message pût être expédié par

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VI. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 204.

la poste en cinq jours, de Caxamalca à Cuzco, au moyen de courriers se relayant, il fallait des semaines pour qu'un porteur fit le même trajet avec une charge sur le dos. « Mais afin de vous convaincre que j'agis de bonne foi, » ajouta-t-il, « je désire que vous envoyiez quelques-uns des vôtres à Cuzco. Je leur donnerai un sauf-conduit, et, arrivés là, ils pourront surveiller l'exécution de mes ordres et voir de leurs yeux qu'il ne se prépare point de mouvements hostiles. » C'était une offre loyale, et Pizarre, désireux d'avoir des renseignements plus précis et plus authentiques sur l'état du pays, en profita avec empressement[1].

Avant le départ de ces émissaires, le général avait envoyé son frère Fernand, avec vingt chevaux environ et un petit corps d'infanterie, à la ville prochaine de Guamachucho, afin de reconnaître le pays et de constater ce qu'il y avait de vrai dans les bruits annonçant que des forces s'y réunissaient. Fernand trouva tout tranquille et fut bien reçu par les indigènes; mais avant de quitter cette ville, il reçut de son frère l'ordre de continuer sa marche jusqu'à Pachacamac, ville située sur la côte à cent lieues au moins de Caxamalca. Cette ville était sacrée, parce qu'elle renfermait le grand temple du dieu de ce nom, que les Péruviens adoraient comme le créateur du monde. On dit que dans leur première occupation du pays, ils y avaient trouvé des autels élevés à ce dieu, et les indigènes l'avaient en si grande vénération, que les Incas, au lieu d'essayer d'abolir son culte, jugèrent plus prudent de le sanctionner conjointement avec celui de leur propre dieu, le Soleil. Les deux temples s'élevaient à

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 203, 204. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

côté l'un de l'autre, sur les hauteurs qui dominaient la ville de Pachacamac, et prospéraient par les offrandes de leurs adorateurs respectifs. « C'était une habile disposition, » dit un ancien auteur, « par laquelle le cruel ennemi de l'homme s'assurait double proie [1]. »

Mais le temple de Pachamac continuait de maintenir son ascendant, et les oracles émanés de son sanctuaire sombre et mystérieux n'avaient pas moins de crédit chez les indigènes de *Tavantinsuyu* (ou « les quatre parties du monde, » nom du Pérou sous les Incas), que les oracles de Delphes chez les Grecs. On faisait des pèlerinages au lieu saint des pays les plus éloignés, et la ville de Pachacamac devint chez les Péruviens ce que la Mecque était chez les Mahométans, ou Cholula pour le peuple d'Anahuac. L'autel du dieu, enrichi par les offrandes des pèlerins, devint peu à peu l'un des plus opulents du pays; et Atahuallpa, impatient de réunir sa rançon aussi promptement que possible, pressa Pizarre d'envoyer un détachement dans cette direction pour s'assurer des trésors, avant qu'ils pussent être cachés par les prêtres du temple.

C'était un voyage très difficile. Les deux tiers de la route longeaient le plateau des Cordillères, coupés quelquefois par les crêtes de la chaîne, ce qui ne retardait pas médiocrement la marche. Heureusement, dans une grande partie du chemin, ils profitèrent de la grande route de Cuzco, et « rien dans la chrétienté, » s'écrie Fernand Pizarre, « n'égale la magnificence de cette route à travers la

[1] « El demonio Pachacama alegre con este concierto, afirman que monstraua en sus respuestas gran contento : pues con lo vno y lo otro era el seruido, y quedauan las animas de los simples malauenturados presas en su poder. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXII.

sierra [1]. » Dans quelques endroits, la cime des roches était si escarpée qu'on y avait taillé des marches pour les voyageurs, et, bien que les côtés fussent bordés de balustrades ou parapets de grosses pierres, les chevaux ne purent les gravir qu'avec la plus grande difficulté. La route était fréquemment traversée par des cours d'eau, sur lesquels étaient jetés des ponts en bois et quelquefois en pierre; cependant parfois, le long des pentes des montagnes, les eaux se précipitaient en torrents si furieux, qu'on ne pouvait les franchir qu'au moyen des ponts d'osier oscillants, dont, jusqu'alors, les Espagnols avaient peu l'expérience. Ils étaient assujétis sur les deux rives à de solides contreforts en pierre. Mais comme ils n'étaient destinés originairement qu'à supporter le piéton ou le lama, et qu'ils paraissaient extrêmement fragiles, les Espagnols hésitaient à s'y risquer avec leurs chevaux. L'expérience, cependant, montra bientôt qu'ils pouvaient porter un poids beaucoup plus fort; et bien que le voyageur, étourdi par la vibration de la longue avenue, fut pris de vertige à la vue du torrent qui roulait ses flots à cent pieds ou plus au dessous de lui, toute la cavalerie passa sans accident. On peut remarquer qu'ils trouvèrent à ces ponts des gens chargés de recevoir de tous les voyageurs un péage au profit du gouvernement [2].

[1] « El camino de las sierras es cosa de ver, porque en verdade en tierra tan fragosa en la cristiandad no se han visto tan hermosos caminos, toda la mayor parte de calzada. » *Carta*, MS.

[2] « Todos los arroyos tienen puentes de piedra o de madera. En un rio grande, que era muy caudaloso é muy grande, que pasamos dos veces, hallamos puentes de red, que es cosa maravillosa de ver : pasamos por ellas los caballos. Tienen en cada pasaje dos puentes, la una por donde pasa la gente comun, la otra por donde pasa el senor de la tierra o sus capitanes : esta tienen siempre cerrada é Indios que la guardan; estos

Les Espagnols furent surpris du nombre et de l'importance des troupeaux de lamas qu'ils virent, broutant les herbes rabougries qui croissent dans les hautes régions des Andes. Quelquefois ils étaient parqués dans des enclos; mais plus ordinairement ils erraient en liberté, sous la conduite de leurs bergers indiens, et les conquérants apprirent alors pour la première fois que ces animaux étaient l'objet d'autant de soin, et leurs migrations réglées avec autant d'exactitude, que celle des immenses troupeaux de mérinos de leur propre pays[1].

Le plateau et ses pentes étaient semés de villes et de villages nombreux, dont quelques-uns assez considérables, et le pays offrait de tous côtés les marques d'une agriculture prospère. On voyait des champs de maïs dans toutes ses phases successives, depuis le vert des épis encore tendres jusqu'au jaune de la moisson parvenue à maturité. Lorsqu'ils descendaient dans les vallées et les ravins profonds qui séparaient les sommets des Cordillères, ils se voyaient entourés de la végétation d'un climat plus chaud qui charmait les yeux par l'aspect riant de mille couleurs brillantes, et enivrait les sens de ses parfums. Partout la fécondité naturelle du sol était stimulée par un système minutieux d'irrigation, distribuant les eaux fécondantes de chaque rivière et de chaque ruisseau, qui descendaient sur les pentes des Andes, tandis que les flancs des montagnes taillés en terrasses, étaient

Indios cobran portazgo de los que pasan. » *Carta de Hern. Pizarro*, MS. — Voy. aussi la *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[1] Une plaisante faute d'impression se trouve dans le récit de cette expédition, par Xerez, dans l'excellente traduction de M. Ternaux-Compans. « On trouve sur toute la route beaucoup de porcs, de lamas. » (*Relation de la Conquête du Pérou*, p. 157.) La leçon *porcs* au lieu de parcs pourrait bien faire croire au lecteur que le porc existait au Pérou avant la conquête.

couverts de jardins et de vergers qui produisaient abondamment les fruits des différentes latitudes. Les Espagnols ne pouvaient assez admirer l'industrie avec laquelle les indigènes avaient profité de la libéralité de la nature, ou suppléé à ce qu'elle refusait, là où elle se montrait plus avare.

Soit par obéissance aux ordres de l'Inca, ou grâce au respect que leurs exploits avaient imprimé à tout le pays, les conquérants furent reçus dans tous les lieux où ils passèrent avec un bienveillance hospitalière. On pourvut à leurs logements, et on leur fournit d'abondantes provisions tirées des magasins placés de distance en distance le long de la route. Dans plusieurs villes les habitants sortirent à leur rencontre en chantant et en dansant, et quand ils se remettaient en marche, on leur fournissait un certain nombre d'hommes vigoureux pour porter leur bagage [1].

Enfin après plusieurs semaines d'un voyage, qui fut pénible malgré tous ces secours, Fernand Pizarre arriva devant la ville de Pachacamac. C'était une ville très peuplée, et plusieurs de ses édifices étaient solidement bâtis. Le temple de la divinité tutélaire se composait d'un vaste bâtiment en pierre, ou plutôt d'un amas de bâtiments, qui, groupés autour d'une éminence conique, avaient plutôt l'air d'une forteresse que d'un établissement religieux. Mais quoique les murs fussent en pierre, le toit n'était fait que d'un chaume léger, selon l'usage des pays où il ne pleut que rare-

[1] *Carta de Hern. Pizarro*, MS. — Estete, ap. Barcia, tom. III, p. 206, 207. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

Ces deux derniers auteurs et Miguel Estete, le *veedor* royal ou inspecteur, accompagnaient Fernand Pizarre dans cette expédition, et, par conséquent, ils furent comme lui témoins oculaires de ce qu'ils rapportent. Le récit d'Estete est incorporé par le secrétaire Xerez dans le sien.

ment ou jamais, et où par conséquent on a surtout à se défendre contre les rayons du soleil.

Fernand Pizarre s'étant présenté à l'entrée inférieure du temple, les gardiens de la porte refusèrent de l'admettre; mais lui s'écriant « qu'il venait de trop loin pour être arrêté par le bras d'un prêtre indien, » força le passage, et suivi de ses hommes il monta la galerie qui conduisait sur le sommet de la montagne à une enceinte, au bout de laquelle s'élevait une sorte de chapelle. C'était le sanctuaire de la divinité redoutée. La porte était garnie d'ornements de cristal, de turquoises et de morceaux de corail [1]. Là les Indiens voulurent encore détourner Pizarre de violer l'enceinte sacrée; tout à coup une secousse de tremblement de terre, qui ébranla les antiques murailles jusque dans leurs fondements, effraya tellement les indigènes qui accompagnaient Pizarre et les habitants de la ville, qu'ils s'enfuirent épouvantés, ne doutant pas que leur Dieu irrité n'ensevelit les envahisseurs sous les ruines ou ne les consumât par le feu de ses éclairs. Mais cette terreur ne passa pas dans le cœur des conquérants, qui sentaient que, là du moins, ils combattaient pour la foi.

Ouvrant violemment la porte, Pizarre et sa troupe pénétrèrent dans l'intérieur; mais au lieu d'une salle, comme ils se l'étaient follement imaginé, brillante d'or et de pierres précieuses, offrandes des adorateurs de Pachacamac, ils se trouvèrent dans une chambre petite et obscure, ou plutôt dans un antre, dont le sol et les parois exhalaient l'odeur repoussante d'une boucherie. C'était le lieu des sacrifices.

[1] « Esta puerta era muy tejida de diversas cosas de corales y turquesas y cristales y otras cosas. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

Ils découvrirent sur le sol quelques monceaux d'or et quelques émeraudes, et leurs yeux s'étant faits à l'obscurité, ils distinguèrent dans le coin le plus reculé de la salle l'idole du dieu. C'était un monstre étrange, fait en bois, avec une tête ressemblant à celle d'un homme. C'était là le dieu par la bouche duquel Satan avait proféré ces oracles fameux qui avaient abusé les Indiens [1].

Arrachant l'idole de son sanctuaire, les Espagnols indignés la traînèrent en plein air, et la mirent en pièces. Le lieu fut ensuite purifié, et on y éleva une grande croix faite de pierre et de plâtre. En peu d'années les murs du temple furent démolis par les colons espagnols, qui y trouvaient une carrière commode pour leurs constructions. Mais la croix subsista, étendant ses bras sur les ruines. Elle demeura au lieu où elle avait été plantée, au centre même de la forteresse du paganisme, et tandis que tout tombait en ruines autour d'elle, elle proclama les triomphes permanents de la Foi.

Les simples indigènes voyant que le ciel n'avait pas de foudres pour les conquérants, et que leur dieu n'avait pas le pouvoir d'empêcher la profanation de son sanctuaire, revinrent peu à peu et offrirent leurs hommages aux étrangers qu'ils regardaient maintenant avec un respect superstitieux. Pizarre profita de cette disposition pour les détacher, s'il était possible, de leur idolâtrie, et bien que

[1] « Aquel era Pachacama, el cual les sanaba de sus enfermedades, y á lo que alli se entendio, el demonio aparecia en aquella cueba á aquellos sacerdotes y hablaba con ellos, y estos entraban con las peticiones y ofrendas de los que venian en romeria; que es cierto que del todo el senorio de Atabalica iban alli, como los Moros y Turcos van á la casa de Meca. » *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Voy. aussi Estete, ap. Barcia, tom. III, p. 209.

n'ayant pas lui-même, nous dit-il, le talent de la prédication, il prononça un discours aussi édifiant sans doute qu'on pouvait l'attendre de la bouche d'un soldat[1]; et, pour conclusion, il leur enseigna le signe de la croix, comme un talisman inestimable pour les garantir des piéges futurs du démon[2].

Mais l'officier espagnol n'était pas assez absorbé par ses travaux spirituels pour n'avoir pas l'œil aux intérêts temporels qui l'avaient attiré de ce côté. Il vit alors avec chagrin qu'il était arrivé un peu trop tard, et que les prêtres de Pachacamac, avertis de sa mission, avaient mis en sûreté la plus grande partie de l'or et l'avaient emporté avant son arrivée. On en découvrit ensuite une certaine quantité enfouie dans les terrains environnants[3]. Ce qu'on obtint fut encore considérable et montant presque à quatre-vingt mille castellanos, somme qui autrefois eût paru compenser des fatigues plus grandes que celles que les Espagnols avaient supportées. Mais ils s'étaient familiarisés avec l'or, et leurs imaginations enflammées par les aventures romanesques où ils venaient de se trouver engagés, s'abandonnaient à des visions que tout l'or du Pérou aurait à peine réalisées.

Fernand recueillit cependant de son expédition un avan-

[1] « E á falta de predicador les hice mi sermon, diciendo el engano en que vivian. » *Carta de Hern. Pizarro*, MS.

[2] *Ibid.*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Estete, ap. Barcia, tom. III, p. 209.

[3] « Y andando los tiepos el capitan Rodrigo Orgonez, y Francisco de Godoy, y otros sacaron gra summa de oro y plata de los enterramientos. Y aun se presume y tiene por cierto, que ay mucho mas; pero, como no se sabe donde esta enterrado, se pierde. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXII.

tage, qui servit beaucoup à le consoler de la perte de son trésor. Tandis qu'il était à Pachacamac, il apprit que le chef indien Challcuchima se trouvait avec une troupe considérable, dans le voisinage de Xauxa, ville assez forte, à une grande distance dans les montagnes. Cet homme, proche parent d'Atahuallpa, était son général le plus habile, et, avec Quizquiz, alors à Cuzco, il avait remporté dans le sud les victoires qui avaient placé l'Inca sur le trône. Par sa naissance, ses talents et sa grande expérience, il n'avait point de supérieur parmi les sujets du royaume. Pizarre comprit qu'il importait de s'assurer de sa personne. Voyant que ce seigneur indien refusait de se trouver sur son passage à son retour, il se détermina à marcher d'abord sur Xauxa, et à s'emparer de lui dans ses propres quartiers. Un tel projet, en considérant l'énorme inégalité du nombre, pouvait sembler désespéré même pour les Espagnols; mais le succès leur avait donné une telle confiance, qu'ils daignaient à peine calculer les chances.

La route à travers les montagnes présentait de plus grandes difficultés que celle qu'ils avaient suivie d'abord. Pour augmenter les obstacles, les fers des chevaux étaient usés, et leurs sabots souffraient beaucoup sur un terrain dur et pierreux. On n'avait pas de fer sous la main; rien que de l'or ou de l'argent. Dans la circonstance actuelle, ils se servirent de ces métaux, et Pizarre fit ferrer d'argent les chevaux de toute la troupe. Ce travail fut exécuté par des ouvriers indiens, et il remplit si bien sa destination, que, pendant le reste de la marche, ce métal précieux remplaça le fer [1].

[1] « Hicieron hacer herrage de herraduras é clavos para sus caballos de plata, los cuales hicieron los cien Indios fundidores muy buenos é cuantos quisieron de ellos, con el cual herrage andubieron dos meses. » (Oviedo,

Xauxa était une ville grande et populeuse, quoiqu'il soit difficile d'ajouter foi, à cette assertion des conquérants, que cent mille personnes s'assemblaient habituellement dans la grande place de la ville[1]. Le général péruvien, disait-on, campait, avec une armée de trente-cinq mille hommes, à quelques milles seulement de la ville. On lui persuada avec quelque difficulté d'avoir une entrevue avec Pizarre. Ce dernier lui parla avec courtoisie et le pressa de venir avec lui aux quartiers castillans à Caxamalca, lui disant que c'était la volonté de l'Inca. Depuis la captivité de son maître, Challcuchima était resté incertain de la conduite qu'il devait tenir. L'arrestation soudaine et mystérieuse de l'Inca par une race d'êtres qui semblaient tombés des nuages, et cela encore au moment même de son triomphe, avait entièrement troublé l'esprit du général péruvien. Il n'avait formé aucun plan pour délivrer l'Inca, et il ne savait pas même si un mouvement dans ce but lui serait agréable. Il se soumit donc à ses ordres, désirant à tout évènement avoir une entrevue personnelle avec son souverain. Pizarre atteiguait son but sans coup férir. Le barbare, mis en contact avec l'homme blanc, semblerait avoir été frappé par son génie supérieur, de même que l'animal sauvage est, dit-on, subjugué par le regard ferme du chasseur.

Hist. de las Indias, MS., parte III, lib. VII, cap. XVI.) L'auteur de la *Relacion del primero Descubrimiento*, MS., dit qu'ils ferrèrent leurs chevaux avec de l'argent et du cuivre. Et un autre conquérant nous assure qu'ils employèrent l'or et l'argent. (*Relatione d'un Capitano Spagnuolo*, ap. Ramusio, *Navigationi et Viaggi*. Venetia, 1655, tom. III, fol. 376.) Tous s'accordent pour l'argent.

[1] « Era mucha la gente de aquel pueblo i de sus comarcas, que al parecer de los Espanoles se juntaban cada dia en la plaça principal cien mil personas. » Estete, ap. Barcia, tom. III, p. 230.

Challcuchima arriva suivi d'un nombreux cortége. Il était porté dans une chaise sur les épaules de ses vassaux, et en accompagnant les Espagnols à leur retour, à travers le pays, il reçut partout des habitants des hommages qui n'étaient rendus qu'au favori du monarque. Cependant toute cette pompe s'évanouit lorsqu'il arriva en présence de l'Inca, dont il s'approcha les pieds nus, portant sur son dos un léger fardeau qu'il avait reçu d'une personne de sa suite. En approchant, le vieux guerrier leva les mains au ciel et s'écria : « Que n'étais-je ici! cela ne serait point arrivé; » s'étant ensuite agenouillé, il baisa les mains et les pieds de son royal maître et les baigna de larmes. Atahuallpa, de son côté, ne trahit pas la moindre émotion, et ne témoigna par aucun signe la satisfaction que lui causait la présence de son conseiller favori, qu'en lui souhaitant simplement la bienvenue. La froide contenance du monarque contrastait étrangement avec la sensibilité loyale du sujet [1].

Le rang de l'Inca le plaçait à une distance incommensurable au dessus de ses plus fiers vassaux, et les Espagnols eurent des occasions fréquentes d'admirer l'ascendant qu'il conservait sur ses sujets, même dans son abaissement actuel, et le respect avec lequel ils approchaient de sa personne. Pedro Pizarre rapporte une entrevue où il assistait, entre Atahuallpa et un des seigneurs de sa cour, qui avait obtenu la permission de visiter quelque point éloigné du pays à condition de revenir à un certain jour. Il fut retenu un peu au delà du temps désigné; et, lorsqu'il reparut en présence de son souverain avec un léger don pour se le rendre favorable,

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

« On n'avait jamais rien vu de pareil, » s'écrie Estete, « depuis que les Indes étaient découvertes. » Estete, ap. Barcia, tom. III, p. 231.

ses genoux tremblaient si fort qu'il semblait, dit le chroniqueur, qu'il allait tomber à terre. Son maître cependant le reçut amicalement et le congédia sans une parole de reproche [1].

Atahuallpa prisonnier était toujours traité par les Espagnols avec autant de respect qu'auparavant. Ils lui enseignèrent le jeu de dés et le jeu plus compliqué des échecs, où il devint expert, et il aimait à tromper par ce moyen les heures d'ennui de sa captivité. Vis-à-vis de ses sujets, il maintenait autant que possible son ancienne grandeur et le cérémonial accoutumé. Il était entouré de ses femmes et des jeunes filles de son harem, qui, comme à l'ordinaire, le servaient à table et remplissaient les autres charges domestiques autour de sa personne. Un corps de seigneurs indiens se tenait dans l'antichambre; mais ils ne se présentaient jamais devant lui sans être appelés, et lorsqu'ils entraient, ils se soumettaient au cérémonial humiliant, imposé aux plus puissants de ses sujets. Sa table était servie en vaisselle d'or et d'argent. Son costume qu'il changeait souvent se composait de manteaux de laine de vigogne, si fine qu'elle avait l'apparence de la soie. Il le remplaçait quelquefois par une robe en peau de chauve-souris, aussi douce et aussi lisse que du velours. Autour de sa tête, il portait le *llautu*, turban ou châle de laine du tissu le plus délicat, roulé en plis, de couleurs brillantes et variées, et il continuait encore à entourer ses tempes du *borla*, dont la frange écarlate, mêlée d'or, lui couvrait en partie les yeux. L'image de la royauté avait encore du charme pour lui, quand la réalité s'était évanouie. Aucun vêtement ou usten-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

sile qui avait une fois appartenu au souverain du Pérou, ne pouvait jamais servir à l'usage d'une autre personne. Lorsqu'il ne s'en servait plus, on le déposait soigneusement dans un coffre destiné à cet usage, puis on le brûlait. C'eût été un sacrilége d'appliquer à des usages vulgaires ce qui avait été consacré par l'attouchement de l'Inca [1].

Peu de temps après l'arrivée du détachement de Pachacamac, vers la fin de mai, les trois émissaires revinrent de Cuzco. Ils avaient été très heureux dans leur mission. Grâce aux ordres de l'Inca et au respect que les hommes blancs inspiraient alors dans tout le pays, les Espagnols avaient trouvé partout une réception favorable. Ils avaient été portés sur les épaules des indigènes dans les *hamacas*, ou chaises du pays; et, comme ils avaient fait tout le chemin jusqu'à la capitale sur la grande route impériale, le long de laquelle il y avait des relais de porteurs indiens établis à des intervalles déterminés, ils accomplirent ce voyage de plus de six cents milles, non seulement sans encombre, mais avec toutes les facilités du luxe. Ils traversèrent plusieurs villes populeuses et trouvèrent toujours les indigènes disposés à les vénérer comme des êtres d'une nature supérieure. A Cuzco, on les reçut avec des réjouissances publiques, ils furent logés somptueusement et tous leurs besoins furent prévenus par le dévouement obséquieux des habitants.

Leurs rapports sur la capitale confirmèrent tout ce que Pizarre avait entendu dire jusque là de la richesse et de la population de cette cité. Quoiqu'ils y fussent restés plus d'une semaine, ils ne l'avaient pas vue tout entière. Ils

[1] Cette description des habitudes personnelles d'Atahuallpa est tirée de Pedro Pizarro, qui le vit souvent dans sa prison. Comme sa curieuse relation est peu connue, j'ai extrait l'original dans l'*Appendice*, n° 9.

trouvèrent le grand temple du soleil littéralement couvert de plaques d'or. Ils étaient entrés dans l'intérieur et ils avaient vu les momies royales assises dans leurs siéges rehaussés d'ornements d'or en bosse, et revêtues de robes couvertes d'une profusion d'ornements. Les Espagnols eurent le bon goût de les respecter, comme l'Inca le leur avait prescrit d'avance; mais ils exigèrent que les plaques qui recouvraient les murs fussent toutes enlevées. Les Péruviens obéirent à contre-cœur à l'ordre de leur souverain de dépouiller le temple national, que chaque habitant de la ville regardait avec un orgueil et une vénération particulière. Ils aidèrent les conquérants avec moins de répugnance à dépouiller de leurs ornements quelques-uns des autres édifices, où l'or, toutefois, étant mêlé d'une forte proportion d'alliage, avait beaucoup moins de valeur [1].

Le nombre des plaques qu'ils enlevèrent du temple du soleil était de sept cents, et quoiqu'elles ne fussent sans doute pas d'une grande épaisseur, on les compare pour la dimension au couvercle d'un coffre de dix ou douze pouces de large [2]. L'édifice était entouré d'une corniche d'or pur, mais qui était si solidement fixée dans la pierre, qu'elle défia heureusement tous les efforts des spoliateurs. Les Espagnols se plaignirent du peu d'empressement des Indiens dans cette œuvre de destruction, et dirent qu'il y avait d'autres parties de la ville renfermant des édifices riches en or et en

[1] *Rel. d'un Capitano Spagn.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 375. — Pedro Pizarro, *Descub. y conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. II, cap. XII, XIII.

[2] « I de las chapas de oro, que esta casa tenia, quitaron setecientas planchas..... á manera de tablas de caxas, de á tres i á quatro palmos de largo. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 232.

argent qu'on ne leur avait pas permis de voir. En réalité leur mission, qui était au moins très ingrate, avait été rendue doublement odieuse par la manière dont ils l'avaient exécutée. Les envoyés étaient des hommes de très bas lieu; enorgueillis des honneurs que leur rendaient les indigènes, ils se regardaient comme y ayant droit, et méprisaient les pauvres Indiens comme une race infiniment au dessous des Européens. Ils ne montrèrent pas seulement la rapacité la plus dégoûtante, mais ils traitèrent les premiers seigneurs avec une insolence sans frein. Ils allèrent même, dit-on, jusqu'à violer l'asile des couvents et à braver les sentiments religieux des Péruviens par leurs amours scandaleuses avec les vierges du Soleil. Les habitants de Cuzco furent si exaspérés, qu'ils se seraient portés à quelque violence contre eux, sans leur respect habituel pour l'Inca, au nom duquel les Espagnols étaient venus. Toutefois, les Indiens rassemblèrent autant d'or qu'il était nécessaire pour satisfaire leurs indignes visiteurs et s'en débarrasser aussi vite que possible [1]. Ce fut une grande faute de Pizarre d'envoyer de pareilles gens; il y avait, même dans sa suite, des hommes qui, dans d'autres occasions, montrèrent qu'ils avaient quelque sentiment de respect pour eux-mêmes, sinon pour les indigènes.

Les messagers rapportaient avec eux, outre l'argent, deux cents *cargas* ou charges d'or complètes [2]. C'était un

[1] Herrera, *Hist. General*, ubi supra.

[2] Le secrétaire de Pizarre s'exprime ainsi : « I vinieron docientas cargas de oro, i veinte i cinco de plata. » (Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, ubi supra.) Quatre Indiens, dit-il, portaient une charge. « Cargas de paligueres, que las traen quatro Indios. » La signification du mot *paligueres*, qui n'est pas espagnol, est douteuse. Ternaux-Compans suppose, assez ingénieusement, qu'elle peut se rapprocher de celle du mot *palanquin*, avec lequel cette expression a de l'analogie.

accroissement considérable aux contributions d'Atahuallpa; et bien que le trésor fût encore fort au dessous de la marque prescrite, le monarque voyait approcher avec satisfaction le moment où serait entièrement réalisée sa rançon.

Peu de temps auparavant, il s'était passé un fait qui changea la condition des Espagnols, et qui eut une influence défavorable sur les destinées de l'Inca. C'était l'arrivée d'Almagro à Caxamalca avec un renfort considérable. Ce chef avait réussi, après de grands efforts, à équiper trois vaisseaux et à rassembler un corps de cent cinquante hommes, avec lesquels il fit voile de Panama dans les derniers temps de l'année précédente. Dans son voyage, il fut rejoint par un petit renfort venant de Nicaragua, de sorte que ses forces s'élevaient en tout à cent cinquante hommes de pied et cinquante chevaux, bien pourvus de munitions de guerre. Ses vaisseaux furent conduits par le vieux pilote Ruiz; mais après avoir atteint la baie de Saint-Mathieu, il s'avança lentement le long de la côte, contrarié, comme à l'ordinaire, par les vents et les courants, et rencontrant toutes les difficultés inhérentes à cette longue navigation. Par une raison quelconque, il n'eut pas le bonheur d'obtenir des nouvelles de Pizarre, et ses compagnons, dont la plupart étaient des aventuriers novices, étaient si découragés, qu'en arrivant à Puerto Viejo, ils proposèrent d'abandonner l'expédition et de retourner immédiatement à Panama. Heureusement, un d'entr'eux, qu'Almagro avait envoyé en avant à Tumbez, rapporta des nouvelles de Pizarre et de la colonie qu'il avait fondée à San Miguel. Ranimé par ces nouvelles, le cavalier continua son voyage, et réussit, vers la fin de décembre 1532, à amener tout son monde sain et sauf à l'établissement espagnol.

Là, il apprit la marche de Pizarre à travers les mon-

tagnes, l'arrestation de l'Inca, et bientôt après l'énorme rançon offerte pour sa délivrance. Almagro et ses compagnons écoutèrent avec une surprise non déguisée ces nouvelles de leur associé et d'un changement de fortune si rapide et si merveilleux qu'il semblait presque magique. En même temps, il reçut d'un des colons l'avis de ne pas se remettre au pouvoir de Pizarre, dont le mauvais vouloir à son égard était connu.

Peu après l'arrivée d'Almagro à San Miguel, on en donna avis à Caxamalca, et un billet de son secrétaire Perez, fit savoir à Pizarre que son associé n'était pas venu dans le but de coopérer avec lui, mais dans l'intention d'établir un gouvernement indépendant. Les deux capitaines espagnols semblent avoir été entourés d'esprits bas et turbulents, qui cherchaient à les brouiller ensemble, espérant, sans doute, trouver leur avantage dans la rupture. Pour cette fois, cependant, leurs machinations criminelles échouèrent.

Pizarre fut ravi de l'arrivée d'un renfort si considérable, qui lui donnerait les moyens de poursuivre ses succès comme il l'avait désiré et de continuer la conquête du pays. Il tint peu de compte de la communication du secrétaire; car quel que pût être le projet primitif d'Almagro, Pizarre savait que la riche veine qu'il avait ouverte, lui assurerait infailliblement sa coopération pour exploiter le pays. Il eut donc la magnanimité — car il y a quelque chose de magnanime à étouffer les suggestions d'une rivalité mesquine, pour obéir à la saine politique — d'envoyer tout aussitôt vers son ancien compagnon, et de l'inviter avec de nombreuses assurances d'amitié à venir à Caxamalca. Almagro qui était d'une nature franche et insouciante, reçut l'invitation dans l'esprit qui l'avait inspirée et, après quelque délai nécessaire,

il s'avança dans l'intérieur du pays. Mais avant de quitter San Miguel, ayant découvert la conduite perfide de son secrétaire, il le punit de sa trahison en le faisant pendre sur-le-champ [1].

Almagro atteignit Caxamalca vers le milieu de février 1533. Les soldats de Pizarre sortirent pour recevoir leurs compatriotes, et les deux capitaines s'embrassèrent avec toutes les marques d'une satisfaction cordiale. Tous les différends passés furent ensevelis dans l'oubli, et ils semblèrent se préparer uniquement à s'entr'aider, en poursuivant la brillante carrière que leur ouvrait alors la conquête d'un empire.

Il y avait une personne à Caxamalca sur qui cette arrivée des Espagnols produisit une impression très différente de celle qu'elle avait faite sur leurs compatriotes. C'était l'Inca Atahuallpa. Il ne vit dans les nouveaux venus qu'un nouvel essaim de sauterelles prêtes à dévorer son malheureux pays, et il sentit que ses ennemis se multipliant ainsi autour de lui, les chances de recouvrer sa liberté, ou de la conserver une fois recouvrée, se trouvaient diminuées. Une petite circonstance, insignifiante en elle-même, mais où la superstition vit quelque chose d'effrayant, vint en ce moment assombrir sa situation.

Un phénomène remarquable, semblable à un météore, ou peut-être était-ce une comète, fut aperçu dans le ciel par quelques soldats qui le montrèrent à Atahuallpa. Il le contempla pendant quelques minutes avec beaucoup d'attention, et s'écria alors d'un air abattu, « qu'un signe semblable avait

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 204, 205. — *Relacion sumaria*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. III, cap. I.

été vu dans le ciel peu de temps avant la mort de son père Huayna Capac [1]. » Depuis ce jour, il sembla en proie à la tristesse, regardant l'avenir avec défiance et avec une vague terreur. C'est ainsi que, dans les moments de danger, l'esprit, comme les sens, acquiert une pénétration maladive dans ses perceptions; et la moindre modification du cours régulier de la nature qui aurait passé inaperçue dans les temps ordinaires, paraît significative à l'œil superstitieux, comme se liant d'une manière ou d'une autre à la destinée de l'individu.

[1] *Rel. d'un Capitano Spagn.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 377. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXV.

CHAPITRE VII.

— —

VALEUR IMMENSE DU TRÉSOR. — IL EST PARTAGÉ ENTRE LES TROUPES. — BRUITS D'UN SOULÈVEMENT. — PROCÈS DE L'INCA. — SON EXÉCUTION. — RÉFLEXIONS.

(1533)

L'arrivée d'Almagro produisit un changement considérable dans les vues de Pizarre, en le mettant en état de reprendre des opérations actives et de poursuivre ses conquêtes dans l'intérieur des terres. Le seul obstacle était la rançon de l'Inca, et les Espagnols avaient attendu patiemment que le retour de leurs envoyés eût élevé le trésor à une valeur considérable, bien qu'il fût encore au dessous de la limite convenue. Mais maintenant, leur avarice l'emportait sur leur patience, et ils demandaient hautement le partage immédiat de l'or. Attendre plus longtemps ne ferait qu'encourager les attaques de leurs ennemis, tentés par une proie si attrayante. Tant que le trésor n'était pas estimé, personne n'en connaissait la valeur, ni ce qui lui en devait revenir. Il valait mieux le partager sur le champ, et que chacun possédât et défendit son bien. En outre plusieurs étaient disposés à s'en retourner dans leur pays et à emporter leur part d'or avec eux pour l'y mettre en sûreté. Mais ceux-là étaient en petit nombre; tandis que la plupart ne désiraient que de

quitter leurs quartiers actuels, et de marcher immédiatement vers Cuzco. Ils pensaient trouver plus d'or dans cette capitale qu'ils ne pourraient s'en procurer en prolongeant leur séjour et chaque heure était précieuse pour empêcher les habitants de cacher leurs trésors, intention qu'ils avaient déjà laissé paraître.

Pizarre fut spécialement touché de cette dernière considération; il sentait que, s'il n'occupait la capitale, il ne pouvait espérer se rendre maître de l'empire. Sans plus de délai, on convint de partager le trésor.

Cependant avant d'y procéder, il fallait réduire la totalité en lingots d'un titre et d'un poids uniformes; car le butin se composait d'une variété infinie d'articles, dans lesquels l'or se trouvait à des degrés de pureté très différents. Ces articles consistaient en gobelets, aiguières, plateaux, vases de toutes formes et de toutes grandeurs, ornements et ustensiles pour les temples et les palais royaux, tuiles et plaques pour la décoration des édifices publics, imitations curieuses de plantes et d'animaux divers. Parmi les plantes, la plus belle était le maïs, dont l'épi d'or était renfermé dans ses larges feuilles d'argent, d'où pendait un gland formé de fils du même métal. On admirait beaucoup aussi une fontaine qui lançait un jet brillant d'or, tandis qu'au dessous des oiseaux et des animaux de la même matière se jouaient dans les eaux. La délicatesse du travail, la beauté et l'habile exécution du dessin, excitèrent l'admiration de meilleurs juges que les grossiers conquérants du Pérou [1].

[1] *Relatione de Pedro Sancho*, ap. Ramusio, *Viaggi*, tom. III, fol. 399. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 233. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VII.

Oviedo vit à Saint-Domingue les objets que Ferdinand Pizarre portait

Avant de briser ces échantillons de l'art indien, il fut décidé d'en envoyer à l'empereur un certain nombre qui seraient déduits du cinquième royal. Ils donneraient une idée de l'habileté des indigènes et témoigneraient du prix de la conquête. On choisit quelques-uns des plus beaux articles, jusqu'à la valeur de cent mille ducats, et Fernand Pizarre fut désigné pour les porter en Espagne. Il devait obtenir une audience de Charles, et en même temps qu'il mettrait les trésors à ses pieds, il lui rendrait compte des actes des conquérants, et demanderait qu'on ajoutât à leurs pouvoirs et à leurs dignités.

Personne dans l'armée n'était plus propre à cette mission, par son adresse et sa connaissance des affaires, que Fernand Pizarre; personne ne semblait plus capable de poursuivre efficacement ces demandes près de l'orgueilleuse cour de Castille. Mais d'autres raisons déterminèrent ce choix dans la conjoncture.

Son ancienne jalousie contre Almagro s'envenimait toujours dans son cœur, et il avait vu l'arrivée de ce chef avec des sentiments de répugnance qu'il ne prit pas soin de cacher. Il le regardait comme venant partager les fruits de la victoire et frustrer son frère des honneurs qui lui étaient dûs. Au lieu de rendre le salut cordial d'Almagro, à leur première entrevue, l'arrogant cavalier se tint à l'écart dans un sombre silence. Son frère François fut très mécontent d'une conduite qui menaçait de renouveler leur ancienne querelle, et il engagea Fernand à l'accompagner aux quartiers d'Almagro, et à faire quelques excuses de son

en Castille, et il s'étend sur plusieurs vases magnifiquement travaillés, richement ciselés, d'or très pur, ayant douze pouces de haut et trente de tour. *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XVI.

incivilité [1]. Mais, malgré cette apparence de réconciliation, le général pensa que l'occasion actuelle était favorable pour éloigner son frère du théâtre des opérations, où son esprit factieux faisait plus que compenser ses éminents services [2].

La fonte de la vaisselle fut confiée aux orfèvres du pays, à qui on demandait ainsi de détruire l'ouvrage de leurs mains. Ils travaillèrent jour et nuit; mais la quantité de métal à refondre était si considérable qu'il fallut un mois entier. Lorsque le tout fut réduit en lingots d'un titre uniforme, ils furent pesés soigneusement, sous la surveillance des inspecteurs royaux. On trouva que la valeur totale de l'or était d'un million trois cent vingt-six mille cinq cent trente-neuf *pesos de oro*, ce qui, en tenant compte de la plus-value de l'argent au seizième siècle, équivaudrait probablement aujourd'hui à près de *trois millions et demi de livres sterling*, ou un peu moins de *quinze millions et demi de dollars* [3].

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. II, cap. III.

[2] Suivant Oviedo, il fut convenu que Fernand Pizarre aurait une part beaucoup plus considérable dans la rançon de l'Inca que celle à laquelle il avait droit, dans l'espoir qu'il se trouverait assez riche pour ne jamais désirer de revenir au Pérou. « Trabajaron de le embiar rico por quitarle de entre ellos, y porque yendo muy rico como fue no tubiese voluntad de tornar á aquellas partes. » *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XVI.

[3] *Acta de Reparticion del Rescate de Atahuallpa*, MS. — Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 232.

Pour la réduction des sommes mentionnées dans cet ouvrage, je me suis servi, — comme je l'avais déjà fait dans l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, — des travaux de M. Clemencin, ancien secrétaire de l'Académie royale d'histoire de Madrid. Ce savant éminent, dans le sixième volume des *Mémoires de l'Académie*, préparés entièrement par lui-même, a inséré un essai très bien fait sur la valeur des monnaies sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Bien que cette époque, — fin du quinzième siècle, —

La quantité d'argent fut estimée à cinquante et un mille six cents dix marcs. Il est sans exemple qu'un pareil butin, et sous la forme la plus réalisable, en argent comptant, pour ainsi dire, soit tombé en partage à une petite bande d'aventuriers, tels que les conquérants du Pérou. L'or était le grand objet des expéditions des Espagnols dans le Nouveau Monde. Il est remarquable que leur succès ait été si complet. S'ils eussent pris la route des Anglais, des Français ou des Hollandais sur les côtes du continent septentrional, quelle différence de résultat! Il est également digne de remarque que la richesse ainsi soudainement acquise, en les détournant des sources lentes, mais plus sûres et plus durables, de la prospérité nationale, ait fini par leur glisser

fut un peu antérieure à celle de la conquête du Pérou, ses calculs approchent assez de la vérité pour notre but, puisque la circulation monétaire espagnole n'avait pas encore été beaucoup affectée par cette cause perturbatrice, — l'affluence des métaux précieux du Nouveau Monde.

Dans les recherches sur la monnaie d'un siècle reculé, nous pouvons considérer en premier lieu sa valeur spécifique, — c'est à dire la valeur qu'elle tire du poids, de la pureté, etc., du métal, choses faciles à déterminer. En second lieu, nous pouvons rechercher la valeur commerciale ou comparative de la monnaie, c'est à dire la valeur fondée sur la comparaison de la quantité de marchandises que la même somme eût payée autrefois et de celle qu'elle paierait aujourd'hui. Cette dernière recherche est très embarrassante par la difficulté de trouver un article qui puisse être considéré comme le véritable étalon de la valeur. Le blé, étant cultivé et consommé universellement, a été généralement choisi par les économistes comme offrant cette mesure fixe, et Clemencin l'a adopté dans ses calculs. En prenant le blé comme régulateur, il a essayé de déterminer la valeur des principales monnaies en circulation du temps des rois catholiques. Il ne fait aucune mention dans son traité du *peso de oro*, dénomination par laquelle on exprimait les sommes plus fréquemment que par aucune autre pendant la première partie du seizième siècle. Mais il fixe la valeur spécifique et commerciale du *castellano*, que plusieurs anciens auteurs, comme Oviedo, Herrera et Xerez, s'accordent à donner comme l'équiva-

entre les mains, les laissant parmi les plus pauvres nations de la chrétienté.

Il s'éleva alors une nouvelle difficulté au sujet du partage du trésor. Les compagnons d'Almagro prétendaient être admis au partage, et comme ils égalaient et que même ils surpassaient un peu en nombre les soldats de Pizarre, cela eût réduit notablement les profits de ces derniers. « Nous n'étions pas ici, il est vrai, » disaient les soldats d'Almagro à leurs camarades, « lors de la prise de l'Inca, mais nous avons monté la garde pour le surveiller à notre tour, depuis qu'il est captif; nous vous avons aidés à défendre vos trésors, et maintenant nous vous donnons les moyens d'aller plus loin et d'assurer vos conquêtes. Nous sommes tous, ajoutaient-

lent exact du *peso de oro*. Il résulte de ses calculs que la valeur spécifique du *castellano*, qu'il fixe aussi en réaux, est égale à *trois dollars et sept cents de notre monnaie*, tandis que sa valeur commerciale est à peu près qnadruple on de *onze dollars soixante-sept cents, égaux à deux livres douze schellings et six pence sterling*. En adoptant *celle valeur approximative du* peso de oro, *dans la première partie du seizième siècle*, le lecteur peut facilement calculer par lui-même la valeur, à cette époque, des sommes mentionnées dans ces pages, dont la plupart sont exprimées sous cette dénomination.

Je me suis d'autant plus étendu dans cet exposé que, dans mon précédent onvrage, je m'étais borné à la valeur commerciale de l'argent, laquelle étant beaucoup plus élevée qne la valeur spécifique, fondée sur la qualité et le poids du métal, un ingénieux correspondant pensa qu'elle donnait au lecteur une idée exagérée des sommes mentionnées dans mon histoire. Mais il me semble que c'est seulement cette valeur comparative ou commerciale qui intéresse le lectenr, puisqu'elle indiqne la quantité de marchandises représentée par une somme donnée; il peut de la sorte connaître la valeur réelle de cette somme; on adopte ainsi le principe, exprimé dans la vieille maxime de Hudibras, mais en le renversant :

« What is *worth* in any thing,
But so much money as 'twill bring *? »

* Quelle est la *valeur* d'une chose, sinon l'argent qu'elle rapportera ?

ils, également engagés dans une cause commune, et les profits doivent se partager également entre nous. »

Mais cette manière d'envisager les choses n'était pas du goût des compagnons de Pizarre. Ils alléguaient que le contrat d'Atahuallpa avait été fait avec eux exclusivement; qu'ils s'étaient emparés de l'Inca, qu'ils s'étaient assurés de sa rançon, enfin qu'ils avaient couru tous les risques de l'entreprise, et qu'ils n'étaient pas disposés maintenant à en partager les fruits avec tous ceux qui arrivaient après eux. — On ne pouvait nier qu'il n'y eût beaucoup de force dans ce raisonnement, et il fut enfin convenu entre les chefs que les compagnons d'Almagro, abandonneraient leurs prétentions pour une somme stipulée, peu considérable, et se jetteraient dans la carrière qui leur était ouverte pour faire eux-mêmes leur fortune. Cette affaire délicate étant ainsi réglée de bon accord, Pizarre se prépara avec beaucoup de solennité au partage des dépouilles impériales. Les troupes furent assemblées sur la grande place, et le général espagnol, « ayant la crainte de Dieu devant les yeux, » dit l'acte, « invoqua l'assistance du ciel pour accomplir cette œuvre en sa présence, consciencieusement et selon la justice[1]. » Cet appel peut paraître assez déplacé dans le partage d'un butin si injustement acquis; cependant, à vrai dire, si l'on considère la grandeur du trésor et le pouvoir que s'attribuait Pizarre de le distribuer selon les mérites respectifs des individus, il y eut peu d'actes de sa vie qui entrainassent une plus lourde responsabilité. On pouvait dire que de sa décision actuelle

[1] « Segun Dios Nuestro Senor le diere á entender teniendo su conciencia y para lo mejor hazer pedia el ayuda de Dios Nuestro Senor, é imboco el auxillo divino. » *Acta de Reparticion del Rescate*, MS.

dépendait le sort à venir de chacun de ses compagnons, — la pauvreté ou l'indépendance du reste de ses jours.

Le cinquième royal fut d'abord déduit, en y comprenant la remise déjà envoyée en Espagne. La part de Pizarre s'éleva à cinquante-sept mille deux cent vingt-deux *pesos* d'or et deux mille trois cent cinquante marcs d'argent. Il eut en outre la grande chaise ou trône de l'Inca, en or massif, évalué vingt-cinq mille *pesos de oro*. On paya à son frère Fernand trente et un mille quatre-vingt *pesos* d'or et deux mille trois cent cinquante marcs d'argent. De Soto reçut dix-sept mille sept cent quarante *pesos* d'or et sept cent vingt-quatre marcs d'argent. La plupart des autres cavaliers, au nombre de soixante, reçurent huit mille huit cent quatre-vingt *pesos* d'or et trois cent soixante-deux marcs d'argent. Cependant on donna plus à quelques-uns, et d'autres en petit nombre eurent beaucoup moins. L'infanterie comptait en tout cent cinq hommes. Il fut accordé à près d'un cinquième d'entre eux quatre mille quatre cent quarante *pesos* d'or par tête et cent quatre-vingts marcs d'argent, moitié de la part des cavaliers. Le reste reçut un quart de moins, bien que là encore il y eût des exceptions, et que quelques-uns fussent obligés de se contenter d'une part du butin beaucoup moins considérable[1].

La nouvelle église de San Francisco, le premier temple chrétien du Pérou, fut dotée de deux mille deux cent vingt *pesos* d'or. La somme assignée aux troupes d'Almagro n'était pas excessive, si ce n'était que vingt mille *pesos*[2]; et celle

[1] Les détails de la distribution sont donnés dans les *Acta de Reparticion del Rescate*, actes dressés et signés par le notaire royal. Ce document, qui est par conséquent d'une autorité incontestable, est au nombre des MSS. choisis pour moi dans la collection de Munoz.

[2] « Se diese á la gente que vino con el Capitan Diego de Almagro para

qui fut réservée aux colons de San Miguel, qui ne s'élevait qu'à quinze mille *pesos*, est étrangement faible [1]. Il se trouvait parmi eux plusieurs soldats qui, au commencement de l'expédition, comme le lecteur peut se le rappeler, abandonnèrent leurs compagnons et retournèrent à San Miguel. Ceux-là avaient certainement peu de droit à être compris dans la distribution du butin. Mais la plus grande partie de la colonie se composait d'invalides, dont la santé avait été détruite par leurs anciennes fatigues, et qui, avec une volonté ferme et un cœur intrépide, faisaient encore un bon service dans leur poste de la côte. Il n'est pas aisé d'expliquer par quels motifs ils avaient perdu leur droit à une plus ample rémunération.

Il n'est rien dit, dans l'acte de partage, d'Almagro lui-même, qui, aux termes du contrat originel, pouvait réclamer une part du butin égale à celle de son associé. Il n'est pas non plus question de Luque, l'autre associé. Luque, il est vrai, ne pouvait plus profiter des trésors de ce monde. Il était mort peu de temps avant qu'Almagro quittât Panama [2]; trop tôt pour apprendre le succès complet de l'entreprise, qui eût échoué sans ses efforts; trop tôt pour connaître les exploits et les crimes de Pizarre. Mais le licencié Espinosa,

ayuda á pagar sus deudas y fletes y suplir algunas necesidades que traian veinte mil pesos. » (*Acta de Reparticion del Rescate*, MS.) Herrera dit que l'on paya 100,000 *pesos* aux soldats d'Almagro. (*Hist. General*, dec. V, lib. II, cap. III.) Mais cela n'est pas porté dans l'acte.

[1] « En treinta personas que quedaron en la ciudad de san Miguel de Piura dolientes y otros que no vinieron ni se hallaron en la prision de Atagualpa y toma del oro porque algunos son pobres y otros tienen necesidad senalaba 15,000 p^s de oro para los repartir S. Senoria entre las dichas personas. » *Ibid.*, MS.

[2] Montesinos, *Annales*, M., ano 1533.

qu'il représentait et qui, à ce qu'il paraît, avait avancé les fonds pour l'expédition, vivait toujours à Saint-Domingue, et les prétentions de Luque lui étaient transférées d'une manière explicite. Cependant on ne peut prononcer avec certitude à la distance où nous sommes de ce temps sur l'autorité d'un témoignage purement négatif, et l'on doit admettre comme une forte présomption de l'équité générale de Pizarre dans ce partage, qu'aucune plainte, soit des parties présentes, soit des chroniqueurs contemporains, n'est venue jusqu'à nous [1].

Le partage de la rançon étant achevé, il semblait qu'il n'y avait plus d'obstacle à ce que les Espagnols reprissent leurs opérations et se missent en marche pour Cuzco. Mais que devait-on faire d'Atahuallpa? Dans la solution de cette question, tout ce qui était utile était juste [2]. Le délivrer serait mettre en liberté l'homme même qui pouvait devenir leur plus dangereux ennemi; un homme qui, par sa naissance et sa position royale, rallierait toute la nation autour de lui, placerait sous son contrôle tout le mécanisme et toutes les ressources du gouvernement; un homme enfin, qui d'un mot pourrait concentrer toutes les forces de son peuple contre les Espagnols, et retarder, ainsi pour long-

[1] Le « Capitaine espagnol, » cité plusieurs fois, qui nous dit qu'il fut un des hommes désignés pour garder le trésor, se plaint, à la vérité, qu'une grande quantité de vases d'or et d'autres objets demeurèrent indivis, injustice palpable, selon lui, envers les honnêtes conquérants qui avaient gagné le tout par leurs fatigues. (*Rel. d'un Capitano Spagnuolo*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 378, 379.) L'auteur montre pleinement dans toute sa relation l'esprit grossier et avide qui caractérisait les aventuriers du Pérou.

[2] « Y esto tenia por justo, pues era provechoso. » C'est le sentiment qu'Herrera attribue à Pizarre. *Hist. General*, dec. V, lib. III, cap. IV.

temps, sinon complétement empêcher, la conquête du pays. Le retenir en captivité n'entraînait guère moins de difficultés, la garde d'un prisonnier si important obligerait les Espagnols à diviser leurs forces de manière à en paralyser la puissance, et d'ailleurs comment espérer, quelle que fût leur vigilance, empêcher qu'il ne fût délivré dans les passages dangereux des montagnes.

L'Inca lui-même demandait hautement sa liberté. La rançon promise, à la vérité, n'avait pas été entièrement payée. On peut douter qu'elle l'eût jamais été, vu les obstacles suscités par les gardiens des temples, qui semblaient disposés à cacher les trésors, plutôt qu'à dépouiller ces dépôts sacrés pour satisfaire la cupidité des étrangers. Ce fut aussi un malheur pour le monarque indien, qu'une bonne part de l'or, et du plus pur, consistât en plaques ou tuiles plates, qui, bien que d'un grand prix, étaient sous une forme compacte qui ne grossissait pas beaucoup le monceau. Mais une somme immense avait été déjà réalisée, et l'Inca pouvait alléguer qu'elle eût été encore plus forte sans l'impatience des Espagnols. Dans tous les cas, c'était une rançon magnifique, telle que jamais prince ou potentat n'en avait payé de semblable.

Atahuallpa fit valoir ces considérations auprès de plusieurs des cavaliers, et spécialement auprès de Hernando De Soto, qui était avec lui sur le pied d'une plus grande familiarité, que Pizarre. De Soto rapporta la demande d'Atahuallpa à son général; mais celui-ci évita de répondre directement. Il ne découvrit pas les sombres projets qu'il nourrissait dans son esprit[1]. Peu de temps après, il fit préparer par le notaire un

[1] « I como no ahondaban los designios que tenia le replicaban; pero el

acte, dans lequel il acquittait complétement l'Inca de toute obligation ultérieure, relativement à sa rançon. Il ordonna qu'on le proclamât publiquement dans le camp; mais en même temps il déclara ouvertement que la sûreté des Espagnols exigeait que l'Inca fût retenu en prison jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts [1].

Cependant l'ancien bruit que les indigènes méditaient une attaque commença à circuler parmi les soldats. Il se répétait de bouche en bouche, toujours en grossissant. On rapportait qu'une armée innombrable se rassemblait à Quito, pays natal d'Atahuallpa, et que trente mille Caraïbes étaient en route pour la soutenir [2]. Les premiers conquérants espagnols distribuaient indistinctement les Caraïbes dans les différentes parties de l'Amérique, et les regardaient avec horreur comme une race de cannibales.

Il n'était pas facile de découvrir l'origine de ces bruits. Il y avait dans le camp un nombre considérable d'Indiens, du parti de Huascar, et par conséquent hostiles à Atahuallpa.

respondia, que iba mirando en ello. » Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. III, cap. IV.

[1] « Fatta quella fusione, il Governatore fece vn atto innanzi al notaro nel quale liberaua il Cacique Atabalipa et l'absolueua della promessa et parola che haueua data a gli Spagnuoli che lo presero della casa d'oro c'haueua lo concessa, il quale fece publicar publicamente a suon di trombe nella piazza di quella città di Caxamalca. » (Pedro Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 399.) L'autorité est irrécusable, du moins pour tous les faits qui témoignent contre les conquérants, — puisque la *Relatione* était d'un des secrétaires de Pizarre et fut autorisée par les signatures du général et de ses grands officiers.

[2] « De la gente natural de Quito vienen docientos mil hombres de guerra, i treinta mil Caribes, que comen carne humana. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 233. Voyez aussi Pedro Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, ubi supra.

Mais son plus grand ennemi était Felipillo, l'interprète de Tumbez, dont il a déjà été question. Ce jeune homme avait conçu une passion pour une des concubines royales, ou comme le disent quelques-uns, sa liaison avec elle avait été découverte[1]. Cette circonstance était arrivée aux oreilles d'Atahuallpa, qui s'en était senti profondément outragé. « Une telle insulte faite par un personnage si vil, était, » disait-il, « une indignité plus difficile à supporter que sa captivité[2]; » et il dit à Pizarre, « que, d'après la loi péruvienne, elle devait être expiée, non seulement par la mort du criminel, mais aussi par celle de sa famille et de toute sa parenté[3]. » Felipillo était trop utile aux Espagnols pour être traité si sommairement, et ils n'attachaient sans doute pas une telle importance à une offense qu'ils avaient autorisée, si l'on nous dit vrai, par leur propre exemple[4]. Cependant Felipillo apprit bientôt les sentiments de l'Inca à son égard, et dès ce moment il le regarda avec une haine mortelle. Malheureusement sa méchanceté trouva promptement moyen de se satisfaire.

[1] « Pues estando asi atravesose un demonio de una lengua que se dezi ffelipillo unos de los muchachos que el marquez avia llevado á Espana que al presente hera lengua y andava enamorado de una muger de Atabalipa. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

L'amour et la méchanceté de Felipillo, qui ne semblent fondés d'après Quintana que sur l'autorité de Garcilasso (voyez *Espanoles Célebres*, tom. II, p. 210, note), sont affirmés très explicitement par Zarate, Naharro, Gomara, Balboa, tous contemporains, quoiqu'ils ne fussent pas présents personnellement à l'armée comme Pedro Pizarre.

[2] « Diciendo que sentia mas aquel desacato, que su prision. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VII.

[3] *Ibid.*, loc. cit.

[4] « E le habian tomado sus mugeres é repartidolas en su presencia é usaban de ellas de sus adulterios. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXII.

Les bruits d'un soulèvement parmi les indigènes désignaient Atahuallpa comme en étant l'auteur. Challcuchima fut examiné sur ce sujet, mais il confessa son ignorance entière de tout projet semblable, qu'il qualifia de calomnie. Pizarre porta ensuite la chose devant l'Inca lui-même, lui répétant les histoires qui circulaient, en ayant l'air d'y croire. « Quelle est cette trahison, » dit le général, « que vous méditez contre moi, — moi, qui vous ai toujours traité avec honneur, me fiant à vos paroles, comme à celles d'un frère? » « Vous plaisantez, » répondit l'Inca, qui peut-être ne sentait pas la gravité de cette confidence, « vous plaisantez toujours avec moi. Comment moi ou mon peuple pourrions-nous penser à conspirer contre des hommes aussi vaillants que les Espagnols? Ne vous raillez pas ainsi de moi, je vous prie [1]. » « Il dit cela, » poursuit le secrétaire de Pizarre, « du ton le plus calme et le plus naturel, souriant tout le temps pour dissimuler son mensonge, de sorte que nous étions tous étonnés de trouver tant de ruse chez un barbare [2]. »

Ce n'était pas avec ruse, mais avec la conscience de son innocence, comme le prouva depuis l'événement, qu'Atahuallpa parlait ainsi à Pizarre. Cependant il aperçut promptement les causes, peut-être les conséquences, de l'accusation. Il voyait un sombre abime ouvert sous ses pieds, et il était entouré d'étrangers, sans pouvoir attendre d'aucun d'eux

[1] « Burlaste commigo? siempre me hablas cosas de burlas? Qué partesomos yo, i toda mi gente, para enojar á tan valientes hombres como vosotros? No me digas esas burlas. » Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 234.

[2] « De que los Espanoles que se las han oido, estan espantados de vér en vn hombre barbaro tanta prudencia. » *Ibid.*, loc. cit.

conseil ou protection. La vie d'un monarque captif n'est pas longue d'ordinaire; et Atahuallpa pouvait apprendre cette vérité en songeant à Huascar. Il déplorait amèrement l'absence de Fernand Pizarre; car, tout étrange que cela puisse sembler, l'âme hautaine de ce cavalier avait été touchée de la situation du roi prisonnier, et il l'avait traité avec un respect qui lui avait gagné l'estime particulière et la confiance de l'Indien. Cependant ce dernier ne perdit pas de temps pour essayer de dissiper les soupçons du général et pour démontrer son innocence. « Ne suis-je pas, » disait-il à Pizarre, « un pauvre captif entre vos mains? Comment pourrais-je former les projets que vous m'imputez, moi qui en serais la première victime, s'ils venaient à éclater? Et vous connaissez peu mon peuple, si vous croyez qu'un tel mouvement se ferait sans mes ordres, lorsque les oiseaux même, dans mes états, » disait-il, avec un certain degré d'exagération, « oseraient à peine voler contre ma volonté. [1] »

Mais ces protestations d'innocence eurent peu d'effet sur les troupes, parmi lesquelles le bruit d'un soulèvement général continuait à s'accréditer d'heure en heure. On disait qu'une force considérable était déjà rassemblée à Guamachucho, à moins de cent milles du camp, et qu'on pouvait s'attendre à être attaqué d'un moment à l'autre. Le trésor que les Espagnols avaient acquis présentait un butin séduisant, et leurs alarmes s'accroissaient par la crainte de le perdre. Les patrouilles furent doublées. Les chevaux tenus sellés et bridés. Les soldats dormaient tout armés, et Pizarre faisait

[1] « Pues si yo no lo quiero, ni las aves bolarán en mi tierra. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VII.

régulièrement sa ronde pour voir si chaque sentinelle était à son poste. La petite armée, en un mot, se préparait à repousser une attaque soudaine.

Il n'est pas vraisemblable que des hommes que trouble la peur soient très scrupuleux sur les moyens d'en éloigner la cause. On entendait des murmures mêlés de menaces contre l'Inca, auteur de ces machinations. Plusieurs commençaient à demander sa mort comme nécessaire à la sûreté de l'armée. Parmi ceux-là les plus violents étaient Almagro et ses compagnons. Ils n'avaient pas été témoins de la prise d'Atahuallpa. Ils n'avaient aucune sympathie pour lui dans sa fortune déchue. Ils le regardaient seulement comme un embarras, et leur désir maintenant était d'avancer leur fortune dans le pays, puisqu'ils avaient obtenu si peu de l'or de Caxamalca. Ils étaient soutenus par le trésorier Riquelme et par les autres officiers royaux. Ces hommes avaient été laissés à San Miguel par Pizarre, qui ne se souciait pas d'avoir des espions officiels de ses mouvements. Mais ils étaient venus au camp avec Almagro, et ils demandaient hautement la mort de l'Inca, comme indispensable à la tranquillité du pays et aux intérêts de la couronne[1].

Pizarre était, ou semblait être, sourd à ces suggestions, montrant une répugnance visible à en venir à des mesures extrêmes envers son prisonnier[2]. Il y en avait quel-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 400.

Ces cavaliers étaient tous présents au camp.

[2] « Aunque contra voluntad del dicho Gobernador, que nunca estubo bien en ello. » *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Voyez aussi Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, ubi supra.

ques-uns, et parmi eux Hernando de Soto, qui le soutenaient dans ces intentions et qui regardaient des mesures semblables comme n'étant pas justifiées par l'évidente culpabilité d'Atahuallpa. Dans cet état de choses, le général espagnol se décida à envoyer un petit détachement à Guamachucho pour reconnaître le pays et vérifier quel était le fondement des bruits d'insurrection. De Soto fut mis à la tête de l'expédition, qui ne devait durer que peu de jours, la distance n'étant pas grande.

Après le départ de ce cavalier, l'agitation au lieu de diminuer parmi les soldats, s'accrut à un tel point, que Pizarre, incapable de résister à leurs importunités, consentit à mettre immédiatement Atahuallpa en jugement. Il n'était que convenable, et certainement il était plus sûr, d'observer les formes d'un tribunal. On organisa une cour, que les deux capitaines, Pizarre et Almagro, durent présider en qualité de juges. Un procureur général fut chargé de poursuivre au nom de la couronne, et un conseil fut assigné au prisonnier.

Les charges présentées contre l'Inca, rédigées sous forme d'interrogatoire, étaient au nombre de douze. Les plus importantes étaient d'avoir usurpé la couronne et assassiné son frère Huascar; d'avoir dissipé les revenus publics depuis la conquête du pays par les Espagnols, et de les avoir prodigués à ses parents et à ses favoris; de s'être rendu coupable d'idolâtrie et d'actes adultères en se permettant ouvertement la pluralité des femmes; enfin d'avoir essayé d'exciter une insurrection contre les Espagnols [1].

[1] Garcilasso de la Vega spécifie les charges portées contre l'Inca. (*Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XXXVII.) On pourrait souhaiter de les trouver spécifiées par quelqu'un des acteurs de cette tragédie. Mais Garcilasso avait accès aux meilleures sources d'information, et là où il n'a aucun

La plupart de ces accusations avaient rapport aux usages nationaux ou aux relations personnelles de l'Inca, sur lesquelles les Espagnols n'avaient évidemment aucune juridiction; elles sont si absurdes, qu'elles provoqueraient le sourire, si elles n'excitaient pas un sentiment plus profond. La dernière fut la seule importante dans ce procès, et ce qui en prouve la faiblesse, c'est le soin que l'on prit de l'étayer par les autres. La simple énonciation des articles devait suffire pour montrer que le sort de l'Inca était déjà décidé.

On examina un certain nombre de témoins indiens, et leur témoignage, en passant à travers l'interprétation de Felipillo, prenait, dit-on, quand il le fallait, une couleur très différente. L'examen fut bientôt achevé, et, « il y eut une chaude discussion, » nous assure un des secrétaires de Pizarre, « au sujet du bien ou du mal probable qui résulterait de la mort d'Atahuallpa [1]. » C'était une question d'utilité. Il fut

motif pour mentir, comme dans cette circonstance, on peut probablement s'en fier à sa parole. Le fait qu'un procès fut institué formellement contre le monarque indien est reconnu implicitement par plusieurs auteurs contemporains, par Gomara, Oviedo et Pedro Sancho. Oviedo le caractérise comme « un document méchamment inventé, et encore plus mal écrit, imaginé par un prêtre factieux et sans principes, un notaire grossier sans conscience et d'autres gens de la même trempe, qui étaient tous intéressés à cette vilenie. » (*Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXII.) La plupart des autorités s'accordent sur les deux charges principales, l'assassinat d'Huascar et la conspiration contre les Espagnols.

[1] « Doppo l'essersi molto disputato, et ragionato del danno et vtile che saria potuto auuenire per il viuere o morire di Atabalipa, fu risoluto che facesse guistitia di lui. » (Pedro Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 400.) C'est le langage d'un auteur qu'on peut regarder comme l'organe de Pizarre lui-même. Suivant lui, le conclave qui agita cette « question d'utilité » se composait des « officiers de la couronne et de ceux de l'armée, d'un certain docteur savant en droit, qui se trouva être avec eux, et du révérend père Vicente de Valverde. »

trouvé coupable, — on ne nous dit pas si ce fut de tous les crimes allégués contre lui, — et il fut condamné à être brûlé vif dans la grande place de Caxamalca. Sa sentence devait être mise à exécution le soir même. On ne devait même pas attendre le retour de De Soto, bien que les renseignements apportés par lui dussent établir définitivement la vérité ou le mensonge des bruits concernant l'insurrection des indigènes. Il était désirable d'appuyer cette procédure de l'autorité du Père Valverde, et on soumit au moine une copie du jugement pour qu'il y apposât sa signature. Il la donna sans hésitation, déclarant qu'à son avis, l'Inca méritait la mort dans tous les cas [1].

Il se trouva cependant quelques hommes dans ce conclave de soldats qui résistèrent à ces mesures despotiques. Ils les regardaient comme une triste récompense de toutes les faveurs que leur avait accordées l'Inca, qui jusque-là n'avait éprouvé de leur part que des injustices. Ils objectaient que les preuves étaient tout à fait insuffisantes, et ils refusaient à un tel tribunal le droit de juger un prince souverain au milieu de ses propres états. S'il devait être mis en jugement, il fallait l'envoyer en Espagne, et porter sa cause devant l'Empereur qui, seul, avait le pouvoir de prononcer.

Mais la grande majorité, — et ils étaient dix contre un, — rejeta ces objections, en déclarant que le crime d'Atahuallpa n'était pas douteux, et qu'ils voulaient prendre la responsabilité de sa punition. On enverrait en Castille une relation complète des procédures, et l'Empereur saurait quels étaient

[1] « Respondio, que firmaria, que era, bastante, para que el Inga fuese condenado á muerte, porque aun en lo exterior quisieron justificar su intento. » Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. III, cap. IV.

les serviteurs loyaux de la couronne et quels étaient ses ennemis. La dispute alla si loin, qu'elle menaça un moment d'amener une rupture ouverte et violente; enfin, convaincu que la résistance était inutile, le parti le plus faible, réduit au silence, mais non pas satisfait, se contenta de faire enregistrer une protestation écrite contre ces procédures, qui devaient laisser une tache indélébile sur les noms de tous ceux qui y prenaient part[1].

Lorsque la sentence fut communiquée à l'Inca, il en fut extrêmement surpris. Depuis quelque temps, il est vrai, il regardait ce dénouement comme probable, et on l'avait entendu s'exprimer en ce sens avec ceux qui l'entouraient. Mais la probabilité d'un tel événement est très différente de la certitude, — surtout lorsqu'il se présente aussi soudainement et aussi rapproché. Cette conviction accablante abattit un moment son courage, et il s'écria les larmes aux yeux : « Qu'avons-nous fait, moi ou mes enfants pour mériter une telle destinée? Et par vos mains encore, » dit-il en s'adressant à Pizarre, « vous qui n'avez rencontré chez mon peuple qu'amitié et bienveillance, avec qui j'ai partagé mes trésors, qui n'avez reçu de moi que des bienfaits! » Il demanda ensuite du ton le plus pitoyable que sa vie fut épargnée, promettant toutes les garanties qu'on pourrait exiger pour

[1] Garcilasso a conservé les noms de quelques-uns de ceux qui résistèrent avec tant de courage, quoiqu'inutilement, au cri populaire qui demandait le sang de l'Inca. (*Com. Real.*, parte II, lib. I, cap. XXXVII.) Ils avaient raison, sans doute, en refusant à un tel tribunal le droit de juger un prince indépendant comme l'était l'Inca du Pérou; mais ils étaient moins fondés à supposer que l'empereur, leur maître, avait un meilleur titre. Vattel (livre II, ch. IV) condamne spécialement ce prétendu jugement d'Atahuallpa, comme un outrage manifeste à la loi des nations.

la sûreté de tous les Espagnols, — s'engageant à doubler la rançon qu'il avait déjà payée, si on lui en donnait le temps [1].

Un témoin oculaire nous assure que Pizarre était visiblement affecté, en s'éloignant de l'Inca, dont il ne pouvait écouter l'appel, en opposition à la voix de l'armée et à son propre sentiment de ce qui était dû à la sécurité du pays [2]. Atahuallpa, voyant qu'il ne pouvait fléchir son vainqueur, reprit son calme habituel, et se soumit dès ce moment à son sort avec le courage d'un guerrier indien.

L'arrêt de l'Inca fut proclamé au son de la trompette dans la grande place de Caxamalca; deux heures après le coucher du soleil, les soldats espagnols s'assemblèrent sur la *Plaza*, à la lueur des torches, pour assister à l'exécution de la sentence. Ce fut le 29 août 1533. Atahuallpa fut amené les chaines aux pieds et aux mains; car il avait toujours été tenu aux fers depuis l'agitation qu'avait excitée dans l'armée la crainte d'une attaque. Le Père Vicente de Valverde était à son côté, s'efforçant de lui administrer des consolations et, s'il était possible, de lui persuader, à sa dernière heure, d'abjurer sa superstition et d'embrasser la religion de ses conquérants. Il voulait sauver, dans l'autre monde, l'âme de sa victime de l'expiation terrible à laquelle il avait, avec tant d'empressement, condamné son corps dans celui-ci.

Pendant la captivité d'Atahuallpa, il lui avait fréquemment expliqué les doctrines chrétiennes, et le monarque

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. III, cap. IV. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VII.

[2] Pedro Pizarra dit : « Je vis moi-même pleurer le général. » « *Yo vide llorar* al marques de pesar por no podelle dar la vida porque cierto temio los requirimientos y el rriezgo que havia en la tierra si se soltava. » *Descub. y Conq.*, MS.

indien saisit avec beaucoup de sagacité les raisonnements de son instituteur. Mais ils n'avaient pas porté la conviction dans son esprit, et, quoiqu'il écoutât patiemment, il n'avait pas montré de disposition à renoncer à la foi de ses pères. Le dominicain lui fit un dernier appel à cette heure solennelle, et lorsqu'Atahuallpa fut attaché au poteau, entouré de fagots qui devaient allumer son bûcher funèbre, Valverde, élevant la voix, le supplia de l'embrasser et de se faire baptiser, lui promettant que, s'il y consentait, la mort cruelle à laquelle il était condamné serait commuée en la peine plus douce du *garrote*, — espèce de supplice par strangulation, employée en Espagne pour les criminels [1].

Le malheureux monarque demanda s'il en était réellement ainsi, et, comme Pizarre le lui confirma, il consentit à abjurer sa religion et à recevoir le baptême. La cérémonie fut célébrée par le Père Valverde, et le nouveau converti reçut le nom de Juan de Atahuallpa; le nom de Jean lui était donné en l'honneur de saint Jean-Baptiste, dont on célébrait la fête ce jour-là [2].

Atahuallpa exprima le désir que ses restes pussent être transportés à Quito, lieu de sa naissance, pour être conservés avec ceux de ses ancêtres maternels. Puis, s'adressant à

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 234. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 400.

Le *garrote* est un supplice qui s'inflige au moyen d'une corde passée autour du cou du criminel, à la partie postérieure de laquelle est attaché un bâton. En tournant le bâton le nœud se serre et la suffocation amène la mort. Ce fut probablement ainsi qu'Atahuallpa fut exécuté. En Espagne, on substitua à la corde un collier en fer, qui est serré au cou du supplicié au moyen d'un écrou.

[2] Velasco, *Hist. de Quito*, tom. Ier, p. 372.

Pizarre, il le supplia pour dernière requête de prendre pitié de ses jeunes enfants et de les recevoir sous sa protection. N'y avait-il personne dans cette assemblée qui l'entourait avec tant de cruauté, à qui il pût s'adresser pour protéger ses enfants? Peut-être pensait-il qu'il n'y avait personne aussi en état de le faire, et que les vœux exprimés si solennellement à cette heure seraient respectés même par son vainqueur.

Reprenant alors son maintien stoïque, qui avait été un moment ébranlé, il se soumit tranquillement à son sort, pendant que les Espagnols, se pressant autour de lui, marmottaient leur *credo* pour le salut de son âme [1]! Ainsi périt le dernier des Incas de la mort d'un vil malfaiteur!

J'ai déjà parlé de la personne et des qualités d'Atahuallpa. Il avait une belle figure, mais trop farouche pour être agréable. Son corps était musculeux et bien proportionné, son

[1] « Ma quando se lo vidde appressare per douer esser morto, disse che raccomendaua al goucrnatore i suoi piccioli figliuoli che volesse tenersegli appresso, et con queste vltime parole, e dicendo per l'anima sua li Spagnuoli che erano all' intorno il Credo, fu subito affogato. » Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 399.

Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 234. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. VII.

La mort d'Atahuallpa a plusieurs points de ressemblance avec celle de Caupolican, le grand chef Araucanien, décrite dans l'épopée historique d'Ercilla. Tous deux embrassèrent la religion de leurs vainqueurs sur le bûcher; cependant Caupolican fut beaucoup moins heureux que le monarque péruvien, puisque sa conversion ne lui épargna pas les tortures de la mort la plus douloureuse. Il fut empalé et percé de flèches. Ce passage plein de verve peint si fidèlement le caractère de ces premiers aventuriers, chez qui le fanatisme du croisé se mêlait à la cruauté du conquérant, et il a tant de rapport à mon sujet, que je le citerais volontiers s'il n'était trop long. Voyez *La Araucana*, parte II, canto XXIV.

air imposant, et sa conduite parmi les Espagnols fut d'une politesse, d'autant plus intéressante, qu'il s'y mêlait une teinte de mélancolie. On l'accuse d'avoir été cruel dans ses guerres, et de s'être montré sanguinaire dans ses vengeances [1]. Cela peut être vrai, mais le pinceau d'un ennemi peut être soupçonné d'outrer les ombres du portrait. On convient qu'il était brave, magnanime et libéral [2]. Tous reconnaissent qu'il avait une pénétration et une vivacité d'intelligence extraordinaires. Ses exploits comme guerrier avaient mis sa valeur hors de doute. Le plus bel hommage qu'elle pût recevoir, c'est la répugnance que les Espagnols montrèrent à le remettre en liberté. Ils le redoutaient comme ennemi, et ils lui avaient fait trop de mal pour croire qu'il pût être leur ami. Cependant, dès le principe, sa conduite envers eux avait été très amicale, et ils y répondirent par la prison, le vol et la mort.

Le corps de l'Inca resta sur le lieu de l'exécution pendant toute la nuit. Le lendemain matin, il fut transporté à l'église de San Francisco, où ses obsèques furent célébrées avec beaucoup de solennité. Pizarre et les principaux cavaliers y

[1] « C'est ainsi qu'il porta la peine de ses erreurs et de ses cruautés, » dit Xerez. « Car c'était de l'aveu de tous, le plus grand boucher que le monde eût jamais vu, ne se faisant aucun scrupule de raser une ville entière pour la plus légère offense, et de massacrer mille personnes pour la faute d'une seule. » (*Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 234.) Xerez était le secrétaire particulier de Pizarre. Sancho qui, au départ de Xerez pour l'Espagne, lui succéda dans cet office, paie un tribut plus convenable à la mémoire de l'Inca; il s'assure qu'il « est reçu dans la gloire divine, puisqu'il mourut repentant de ses péchés et dans la vraie foi d'un chrétien. » Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 399.

[2] « El hera muy regalado, y muy Senor, » dit Pedro Pizarro. (*Descub. y Conq.*, MS.) « Mui dispuesto, sabio, animoso, franco, » dit Gomara. (*Hist. de las Ind.*, cap. CXVIII.)

assistèrent en deuil, et les troupes écoutèrent avec une dévote attention l'office des morts célébré par le Père Valverde [1]. La cérémonie fut interrompue par les cris et les sanglots de plusieurs voix aux portes de l'église. Celles-ci s'ouvrirent tout à coup, et une troupe de femmes indiennes, épouses et sœurs du défunt, se précipitant dans la grande nef, environnèrent le cadavre. Ce n'était pas là, disaient-elles, la manière de célébrer les rites funèbres d'un Inca, et elles déclarèrent leur intention de se sacrifier sur sa tombe et de l'accompagner au pays des esprits. Les assistants, outrés de cette conduite frénétique, dirent aux femmes qu'Atahuallpa était mort dans la foi chrétienne, et que le Dieu des chrétiens abhorrait de tels sacrifices. Ils les firent ensuite sortir de l'église, et plusieurs d'entre elles, retirées dans leurs logements, se donnèrent la mort, dans la vaine espérance d'accompagner leur seigneur bien-aimé aux brillantes demeures du soleil [2].

Les restes d'Atahuallpa furent déposés, malgré sa demande, dans le cimetière de San Francisco [3]. Mais, lorsque les Espagnols quittèrent Caxamalca, on dit qu'ils en furent secrètement enlevés et portés, comme il l'avait désiré, à Quito. Les colons d'une époque plus récente supposèrent qu'on pouvait

[1] Le secrétaire Sancho semble croire que les Péruviens durent regarder ces honneurs funèbres comme une ample compensation des injustices que pouvait avoir éprouvées Atahuallpa, puisqu'ils l'élevaient d'abord au niveau des Espagnols! Ped. Sancho, *Rel.* ap. Ramusio, loc. cit.

[2] *Relacion del primer. Descub.*, MS.

Voyez l'*Appendice*, n° 10, où j'ai cité dans le texte original plusieurs des récits contemporains de l'exécution d'Atahuallpa qui, étant manuscrits, ne sont pas très accessibles, même aux Espagnols.

[3] « Oi dicen los Indios que está su sepulcro junto á una cruz de piedra blanca que esta en el cementerio del convento de S° Francisco. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1533.

avoir enfoui des trésors avec le corps. Mais, en fouillant le sol, on ne découvrit ni ces trésors ni les restes de l'Inca [1].

Un jour ou deux après ces tragiques événements, Hernando de Soto revint de son excursion. Sa surprise et son indignation furent grandes en apprenant ce qui s'était passé en son absence. Il chercha aussitôt Pizarre, et le trouva, dit le chroniqueur, « avec un grand chapeau de feutre rabattu sur les yeux en signe de deuil, » et donnant toutes les marques extérieures du chagrin [2]. « Vous avez agi témérairement, » lui dit brusquement De Soto; « Atahuallpa a été bassement calomnié. Il n'y avait pas d'ennemi à Guamachucho, pas de soulèvement parmi les indigènes. Je n'ai trouvé sur ma route que des démonstrations bienveillantes, et tout est tranquille. S'il était nécessaire de faire le procès de l'Inca, il devait être conduit en Castille et jugé par l'Empereur. J'aurais moi-même garanti sa sûreté à bord du vaisseau [3]. » Pizarre avoua qu'il avait agi avec précipitation, et dit qu'il avait été trompé par Riquelme, Valverde et les autres. Ces accusations arrivèrent bientôt aux oreilles du

[1] Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXII.

Suivant Stevenson : « Dans la chapelle de la prison commune, qui faisait anciennement partie du palais, l'autel s'élève sur la pierre où Atahuallpa fut placé et étranglé par les Espagnols, et sous laquelle il fut enterré. » (*Residence in South America*, vol. II, p. 163.) Montesinos, qui écrivait plus d'un siècle après la conquête, nous dit « que, dans la prison de Caxamalca, on voyait encore des taches de sang sur une large dalle où Atahuallpa fut *décapité*. » (*Annales*, MS., ano 1533.) — Il est difficile que l'ignorance et la crédulité puissent aller plus loin.

[2] « Hallaronle monstrando mucho sentimiento con un gran sombrero de fieltro puesto en la cabeza por luto é muy calado sobre los ojos. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXII.

[3] *Ibid.*, MS., ubi supra. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Voyez *Appendice*, n° 10.

trésorier et du dominicain, qui se justifièrent à leur tour et accusèrent Pizarre en face, comme le seul responsable du fait. La dispute s'échauffa, et les assistants les entendirent se donner un démenti les uns aux autres [1] ! Cette querelle ignoble entre les chefs, sitôt après l'événement, est le meilleur commentaire de l'iniquité de leurs procédés et de l'innocence de l'Inca.

Le traitement que souffrit Atahuallpa, du premier moment au dernier, forme sans aucun doute un des plus sombres chapitres de l'histoire des colonies espagnoles. Il peut y avoir eu des massacres accomplis sur une plus grande échelle et des exécutions accompagnées d'un plus grand raffinement de cruauté. Mais les annales sanglantes de la conquête ne présentent pas d'autre exemple d'une persécution froide et systématique, dirigée non pas contre un ennemi, mais contre un homme dont toute la conduite avait été celle d'un ami et d'un bienfaiteur.

Depuis l'instant où Pizarre et ses compagnons étaient entrés dans la sphère d'influence d'Atahuallpa, les indigènes leur avaient tendu une main amie. Leur premier acte, en traversant les montagnes, fut d'enlever le monarque et de massacrer son peuple. Son arrestation pouvait être défendue par ceux qui pensaient que la fin justifie les moyens, sous prétexte qu'elle était indispensable pour assurer le triomphe

[1] Ce fait remarquable est fourni par Oviedo, non dans le corps de son récit, mais dans un de ces chapitres supplémentaires où il fait entrer les anecdotes les plus mélangées, quoique souvent les plus importantes, relatives aux grands événements de son histoire. Comme il connaissait familièrement les principaux acteurs de ces faits, les renseignements qu'il recueillait, à peu près au hasard, sont d'une grande autorité. Le lecteur trouvera le récit de la mort de l'Inca, par Oviedo, extrait en original avec les autres témoignages sur cette catastrophe dans l'*Appendice*, n° 10.

de la croix. Mais on ne peut alléguer la même excuse pour le massacre d'une population désarmée et sans défense, — massacre aussi gratuit que pervers.

La longue captivité de l'Inca avait été employée par le conquérant à le dépouiller de ses trésors tombés sous la dure étreinte de l'avarice. Pendant toute cette triste période, il s'était conduit avec une générosité et une bonne foi singulières. Il avait ouvert un libre passage aux Espagnols dans toutes les parties de son empire, et leur avait fourni toutes facilités pour l'exécution de leurs plans. Lorsqu'ils furent accomplis, et qu'il ne fut plus pour eux qu'un embarras, au mépris de leur engagement exprès ou implicite de le remettre en liberté, — et quoique Pizarre, ainsi que nous l'avons vu, eût acquitté son prisonnier par un acte formel de toute obligation ultérieure sur l'article de la rançon, — il fut traduit devant un tribunal dérisoire, et, sous des prétextes également faux et frivoles, il fut condamné à un supplice atroce. Du premier moment au dernier la politique des conquérants espagnols envers leur malheureuse victime est empreinte de barbarie et de fraude.

Il est difficile de ne pas considérer Pizarre comme responsable à un haut degré de cette politique. Ses partisans se sont efforcés de montrer qu'il y fut contraint par la nécessité, et qu'en ce qui concerne spécialement la mort de l'Inca, il céda contre son gré à des instances étrangères [1]. Mais

[1] « Contra su volontad sentencio á muerte á Atabalipa. » (Pedro Pizzaro, *Descub. y Conq.*, MS.) « Contra volontad del dicho Gobernador. » (*Relacion del primer. Descub.*, MS.) « Ancora che molto li dispiacesse di venir a questo atto. » (Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 399.) Oviedo lui-même semble vouloir admettre la possibilité que Pizarre ait été trompé. « Que tambien se puede creer que era enganado. » *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXII.

toute faible qu'est cette apologie, l'historien, qui a les moyens de comparer les différents témoignages de l'époque, arrivera à une conclusion différente. Il lui paraîtra que Pizarre sentait probablement depuis longtemps que la disparition d'Atahuallpa était essentielle au succès de son entreprise. Il prévit tout l'odieux qu'il encourrait en mettant à mort son prisonnier sans motifs suffisants; pendant qu'il travaillait à se les procurer, il reculait encore devant la responsabilité de l'acte et aima mieux l'accomplir en cédant aux suggestions des autres que de son propre mouvement. Comme plus d'un politique sans principes, il souhaitait recueillir le profit d'une mauvaise action et laisser les autres en porter le blâme.

Les secrétaires de Pizarre disent qu'Almagro et ses compagnons furent les premiers à demander la mort de l'Inca. Ils furent soutenus hautement par le trésorier et les officiers royaux, qui la jugeaient indispensable aux intérêts de la couronne; enfin, les bruits d'une conspiration excitèrent la même clameur parmi les soldats, et Pizarre, avec toute son affection pour son prisonnier, ne put refuser de le mettre en jugement. La formalité d'un jugement était nécessaire pour donner une apparence de justice aux procédures. Il est évident que ce ne fut qu'une formalité; c'est ce que prouve la précipitation indécente avec laquelle l'affaire fut conduite; — l'examen des preuves, la sentence et l'exécution eurent lieu le même jour. La multiplicité des charges, destinée à donner la plus forte base à la culpabilité de l'accusé, eut un effet contraire, en prouvant seulement la résolution de le convaincre. Si Pizarre avait éprouvé la répugnance qu'il affectait à le condamner, pourquoi fit-il partir De Soto, le meilleur ami d'Atahuallpa, lorsque l'enquête allait être instituée? Pourquoi la sentence fut-elle exécutée si sommaire-

ment pour empêcher le retour de ce cavalier de démontrer la futilité du grief principal, — le seul, au fait, qui intéressât les Espagnols? La farce solennelle du deuil et du profond chagrin affecté par Pizarre, qui, par ces honneurs rendus à l'Inca mort, voulait faire croire à la considération sincère qu'il avait eue pour lui pendant sa vie, était un voile trop transparent pour tromper les plus crédules.

On ne prétend pas par ces réflexions disculper le reste de l'armée, et surtout les officiers, de leur part dans l'infamie de cet acte. Mais Pizarre, comme chef de l'armée, était responsable de la conduite de celle-ci; car il n'était pas homme à se laisser arracher l'autorité des mains, ou à céder timidement aux impulsions des autres. Il ne cédait même pas à ses propres mouvements. Toute sa carrière nous le montre, soit en bien, soit en mal, agissant avec une politique froide et calculée.

On a souvent répété une anecdote qui explique la conduite de Pizarre, du moins jusqu'à un certain degré, par un ressentiment personnel. L'Inca avait demandé à un des soldats espagnols d'écrire le nom de Dieu sur son ongle. Le monarque le montra ensuite à plusieurs de ses gardes successivement, et comme tous le lisaient, et que chacun prononçait le même mot, l'esprit pénétrant du barbare fut ravi d'une chose qui lui semblait presque miraculeuse et avec laquelle la science de sa nation n'offrait aucune analogie. Lorsqu'il montra le mot à Pizarre, celui-ci garda le silence, et l'Inca, voyant qu'il ne savait pas lire, conçut du mépris pour un chef moins instruit que ses soldats. Il ne le cacha pas entièrement, et Pizarre, qui en connaissait la cause, ne put ni l'oublier ni le pardonner [1]. Cette anecdote

[1] Cette anecdote se trouve dans Garcilasso de la Vega (*Com. Real.*,

ne repose pas sur une très grave autorité. Elle peut être vraie, mais il est inutile de chercher les motifs de la conduite de Pizarre dans une rancune personnelle, lorsqu'on aperçoit tant de preuves d'un noir dessein et d'une politique réfléchie.

Cependant les artifices du chef espagnol ne réussirent pas à réconcilier ses compatriotes avec l'atrocité de ses procédés. Il est curieux d'observer la différence de ton chez les premiers historiens de l'événement, pendant qu'il était encore récent, et chez ceux qui écrivirent après qu'un laps de quelques années eut montré la tendance de l'opinion publique. Les premiers avouent hardiment le fait comme exigé par la convenance, sinon par la nécessité, tandis qu'ils maltraitent, sans mesurer les termes, la réputation de leur infortunée victime [1]. Les derniers, au contraire, en atténuant les erreurs de l'Inca et en rendant justice à sa bonne foi, condamnent sans restriction les conquérants. Le ciel, disent-ils, marqua leur conduite du sceau de sa réprobation, en leur donnant à tous une fin prématurée et misérable [2]. Cet arrêt des contemporains a été pleinement

parte II, lib. I, cap. XXXVIII) et n'est rapportée à ma connaissance par aucun autre auteur de l'époque.

[1] J'ai déjà remarqué les épithètes accumulées par Xerez sur la cruauté de l'Inca. Sa relation fut imprimée en Espagne, en 1534, l'année qui suivit l'exécution. « L'orgueilleux tyran, » dit l'autre secrétaire, Sancho, « aurait payé la bienveillance et les bons traitements qu'il avait reçus du gouverneur et de chacun de nous de la même monnaie dont il payait habituellement ses serviteurs, sans aucune faute de leur part, c'est à dire en les faisant mettre à mort. » (Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 399.) « Il méritait de mourir, » dit le vieux conquérant espagnol cité ci-dessus, « et tout le pays se réjouit d'en être délivré. » (*Rel. d'un Capitano Spagnuolo*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 377.

[2] « Las demostraciones que despues se vieron bien manifiestan lo muy

ratifié par celui de la postérité[1]; la persécution d'Atahuallpa est regardée avec justice comme ayant laissé une tache ineffaçable sur les armes espagnoles au Nouveau Monde.

injusta que fué,..... puesto que todos quantos entendieron en ella tuvieron despues muy desastradas muertes. » (Naharro, *Relacion sumaria*, MS.) Gomara tient à peu près le même langage. « No ai que reprehender á los que le maturon, pues el tiempo, i sus pecados los castigaron despues; cá todos ellos acabaron mal. » (*Hist. de las Ind.*, cap. CXVIII.) Selon le premier auteur, Felipillo expia son forfait quelque temps après, Almagro l'ayant fait pendre dans l'expédition de Chili; « il avoua alors, » *disent quelques-uns*, « qu'il avait altéré et tourné contre Atahuallpa la déposition faite en faveur de son innocence. » Oviedo, disposé ordinairement à excuser les excès de ses compatriotes, condamne sans réserve toute cette procédure (voyez Appendice, n° 10), qui, dit un autre auteur, « remplit de piété quiconque a une étincelle d'humanité dans le cœur. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[1] L'exemple le plus éclatant est fourni par Quintana dans son mémoire sur Pizarre (*Espanoles celebres*, tom. II), où l'auteur, s'élevant au dessus du préjugé national, qui aveugle trop souvent ses compatriotes, tient d'une main impartiale la balance de la critique historique et distribue le blâme aux acteurs de ces affreuses scènes.

CHAPITRE VIII.

DÉSORDRES AU PÉROU. — MARCHE SUR CUZCO. — RENCONTRE AVEC LES INDIGÈNES. — CHALLCHUCHIMA BRULÉ. — ARRIVÉE A CUZCO — DESCRIPTION DE LA VILLE. — TRÉSORS QU'ON Y TROUVE.

(1533-1534)

L'Inca était souverain du Pérou dans un sens particulier. Il obtenait de ses sujets une obéissance plus implicite qu'aucun despote; car son autorité atteignait la conduite la plus secrète, la pensée même de l'individu. Il était révéré comme un être surhumain [1]. Il n'était pas simplement le chef de l'État, mais le centre où convergeaient toutes les institutions, la clef de voûte dont la suppression devait entraîner la ruine de l'édifice politique. C'est ce qui arriva à la mort d'Atahuallpa [2]. Sa mort non seulement laissa le

[1] « L'Inca était tellement respecté, » dit Pizarre, « qu'il lui suffisait d'ordonner pour qu'un Péruvien se jetât sur-le-champ dans un précipice, se pendît ou mît fin à sa vie de la manière qu'il prescrivait. » (*Descub. y Conq.*, MS.)

[2] Oviedo nous dit que le véritable nom de l'Inca était *Atabaliva* et que les Espagnols l'écrivaient mal ordinairement, parce qu'ils pensaient plutôt à s'emparer du trésor qu'à s'enquérir du nom de celui qui le possédait. (*Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XVI.) Néanmoins

trône vacant sans héritier bien déterminé, mais la manière dont elle arriva apprit aux Péruviens qu'une main plus forte que celle de leurs Incas avait maintenant saisi le sceptre, et que la dynastie des enfants du Soleil avait disparu pour toujours.

Les conséquences naturelles d'une telle conviction ne tardèrent pas à suivre. Le bel ordre des anciennes institutions fut brisé, l'autorité qui le contrôlait ayant cessé d'exister. Les Indiens se jetèrent dans des excès d'autant plus grands qu'ils échappaient à la contrainte extraordinaire à laquelle ils avaient été précédemment soumis. Des villages furent brûlés, des temples et des palais mis au pillage, et l'or qu'ils renfermaient dispersé ou caché. L'or et l'argent prirent de la valeur aux yeux du Péruvien, lorsqu'il vit l'importance qu'y attachaient ses vainqueurs. Les métaux précieux qui ne servaient auparavant qu'aux besoins de l'État ou à la décoration des fêtes religieuses, furent alors entassés et enterrés dans les cavernes et dans les forêts. On assurait que la quantité d'or et d'argent cachée par les indigènes dépassait de beaucoup ce qui tomba dans les mains des Espagnols [1]. Les provinces reculées secouèrent alors le joug des Incas. Leurs généraux, à la tête d'armées éloignées, agirent pour leur

j'ai préféré l'autorité de Garcilasso, qu'on doit croire bien informé, étant lui-même Péruvien et proche parent de l'Inca. Ses compatriotes, dit-il, prétendaient que les coqs importés au Pérou par les Espagnols prononçaient en chantant le nom d'Atahuallpa; « et moi et les autres enfants indiens, » ajoute l'historien, « quand nous étions à l'école, nous avions coutume de les imiter. » *Com. Real.*, parte I, lib. IX, cap. XXIII.

[1] « Ce que l'Inca donna aux Espagnols, » dirent quelques nobles indiens à Benalcazar, le conquérant de Quito, « n'était qu'un grain de blé, comparé au monceau qu'il avait devant lui. » (Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXII.) Voyez aussi Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

propre compte. Ruminavi, qui commandait sur les frontières de Quito, chercha à détacher ce royaume de l'empire péruvien, et à rétablir son ancienne indépendance. Le pays, en un mot, était dans cet état où un ancien ordre de choses disparait et où le nouveau n'est pas encore établi. Il était en révolution.

Les auteurs de la révolution, Pizarre et ses compagnons, restaient cependant à Caxamalca. Mais le premier acte du général espagnol fut de nommer un successeur à Atahuallpa. Il devait être plus aisé de gouverner sous le nom de l'autorité vénérée à laquelle les Indiens rendaient hommage depuis si longtemps, et il n'était pas difficile de trouver un successeur. Le véritable héritier de la couronne était un second fils de Huayna Capac, nommé Manco, frère légitime de l'infortuné Huascar. Mais Pizarre connaissait trop peu les dispositions de ce prince, et il ne se fit aucun scrupule de préférer un frère d'Atahuallpa et de le présenter aux seigneurs Indiens comme leur futur Inca. Nous ne savons rien du caractère du jeune Toparca, qui se résigna probablement sans répugnance à une destinée qui, bien qu'humiliante à quelques égards, était plus élevée que celle qu'il aurait pu espérer obtenir, selon le cours régulier des événements. On observa, aussi bien que le temps le permettait, les cérémonies qui accompagnaient un couronnement péruvien; le front du jeune Inca fut entouré du *borla* impérial par les mains de son vainqueur, et il reçut l'hommage de ses vassaux indiens. Ils montrèrent d'autant moins de répugnance à le rendre, que la plupart des Indiens qui se trouvaient dans le camp appartenaient à la faction de Quito.

Toutes les pensées se tournèrent alors avidement vers Cuzco, dont les descriptions les plus brillantes circulaient

parmi les soldats, et dont on représentait les temples et les palais royaux comme étincelants d'or et d'argent. L'imagination ainsi exaltée, Pizarre et toutes ses troupes, se montant presque à cinq cents hommes, dont la cavalerie probablement formait presque un tiers, partirent au commencement de septembre de Caxamalca, lieu à jamais mémorable pour avoir été le théâtre de quelques-unes des scènes les plus étranges et les plus sanglantes que l'histoire ait rapportées. Tous marchaient pleins d'ardeur, les soldats de Pizarre dans l'espoir de doubler leurs richesses actuelles, et les compagnons d'Almagro dans la perspective de partager également les dépouilles avec « les premiers conquérants [1]. » Le jeune Inca et le vieux chef Challcuchima accompagnaient la marche dans leurs litières, escortés d'une suite nombreuse de vassaux, et voyageant avec autant de pompe et de cérémonie que s'ils avaient été en possession d'un pouvoir réel [2].

Ils suivirent dans leur marche la grande route des Incas, qui s'étendait à travers les régions élevées des Cordillères jusqu'à Cuzco. Elle était à peu près d'une largeur uniforme, bien qu'elle fût construite avec plus ou moins de soin, suivant la nature du sol [3]. Quelquefois elle traversait des vallées unies, qui, par elles-mêmes, présentaient peu d'obstacles au voyageur; ou bien elle suivait le cours d'un torrent de la montagne; ce torrent, qui serpentant au pied de quelque rocher qui

[1] Les « premiers conquérants, » selon Garcilasso, étaient spécialement honorés par ceux qui les suivirent, quoiqu'en général moins considérables et d'un rang moins élevé que les derniers venus. *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. IX.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 400.

[3] « Va todo el camino de una traza y anchura hecho á mano. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

surplombait, ne laissant qu'un espace étroit pour poser le pied; dans d'autres endroits encore, où la sierra était si escarpée qu'elle semblait fermer le passage, la route, s'accommodant aux sinuosités naturelles du terrain, tournait autour des hauteurs, qu'il aurait été impossible de gravir en droite ligne [1].

Mais, bien qu'elle fût dirigée avec beaucoup d'habileté, c'était un passage redoutable pour la cavalerie. La montagne était taillée en escalier, mais les rebords du rocher entamaient le sabot des chevaux; et, quoique les cavaliers fussent à pied et les conduisissent par la bride, ils souffraient beaucoup dans les efforts qu'ils faisaient pour se soutenir [2]. La route était construite pour l'homme et le lama agile, et la seule bête de somme de grande taille qui eût pu s'en accommoder était la mule prudente et au pied sûr, dont les Espagnols n'étaient pas alors pourvus. Par un hasard singulier, l'Espagne était le pays de la mule; de sorte que le Pérou reçut promptement l'animal même qui semble créé pour les passages difficiles des Cordillères.

Un autre obstacle, qui se rencontrait souvent, était les torrents profonds se précipitant en fureur du haut des Andes. Ils étaient traversés de ponts suspendus en osier, dont les matériaux fragiles furent rompus au bout de quelque temps par le pas pesant de la cavalerie, et les brèches qui s'y firent ajoutaient beaucoup aux dangers du passage. Dans ces occasions, les Espagnols imaginèrent de passer les rivières sur des radeaux, en faisant nager leurs chevaux qu'ils tenaient par la bride [3].

[1] « En muchas partes viendo lo que está adelante, parece cosa impossible poderlo pasar. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 404.

[3] *Ibid.*, ubi supra. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

Tout le long de la route, ils trouvèrent des maisons de poste établies à des intervalles réguliers pour la commodité des courriers royaux, et des magasins de grains et d'autres denrées, préparés dans les villes principales pour les armées indiennes. Les Espagnols profitèrent de la sage prévoyance du gouvernement péruvien. Ayant traversé plusieurs hameaux et plusieurs villes de quelque importance, dont les principales étaient Guamachucho et Guanuco, Pizarre, après une marche pénible, arriva en vue de la riche vallée de Xauxa. Quoique la marche fût fatigante, ils avaient peu souffert, excepté en traversant les crêtes hérissées des Cordillères qui leur barraient parfois le chemin, sauvage encadrement des belles vallées qui parsemaient comme des pierreries ces régions élevées. Dans les passages de la montagne, ils furent incommodés par le froid ; car, pour marcher plus rapidement, ils s'étaient débarrassés de tout bagage superflu et étaient même dépourvus de tentes [1]. Le vent glacial des montagnes pénétrait l'épaisse armure des soldats; mais les pauvres Indiens, vêtus plus légèrement et habitués à un climat tropical, souffrirent cruellement. L'Espagnol semblait avoir une dureté physique aussi bien que morale qui le rendait presqu'indifférent au climat.

La marche n'avait pas été inquiétée par les ennemis. Mais plus d'une fois ils en avaient aperçu des traces dans des villages fumants et des ponts ruinés. De temps en temps des rapports avaient annoncé à Pizarre que des guerriers se trouvaient sur sa route; on avait vu parfois de petites

[1] « La notte dormirono tutti in quella campagna senza coperto alcuno sopra la neue ne pur hebber souuenimento di legne ne da mangiare. » Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 401.

troupes d'Indiens, comme des nuages obscurs à l'extrémité de l'horizon, qui s'évanouissaient à l'approche des Espagnols. En atteignant Xauxa, cependant, ces nuages se rassemblèrent en une sombre masse de guerriers, formée sur le bord opposé de la rivière qui coulait à travers la vallée.

Les Espagnols s'avancèrent vers la rivière qui, grossie par la fonte des neiges, était alors d'une largeur considérable, quoique peu profonde. Le pont avait été détruit; mais les conquérants, s'y précipitant sans hésiter, gagnèrent à la nage et à gué, du mieux qu'ils purent, la rive opposée. Les Indiens, qui se croyaient couverts par cet obstacle, déconcertés par ce mouvement hardi, prirent la fuite après avoir lancé une volée de traits inutiles. La crainte donnait des ailes aux fugitifs; mais le cheval et son cavalier étaient plus rapides, et les vainqueurs tirèrent une sanglante vengeance de leurs ennemis pour avoir osé songer à la résistance.

Xauxa était une ville considérable. C'était celle dont il a été question, comme ayant été visitée par Fernand Pizarre. Elle était située au milieu d'une verte vallée, fertilisée par mille petits ruisseaux, où l'industrieux laboureur indien détournait les eaux de la rivière qui coulait lentement à travers les prairies. Il y avait dans la ville plusieurs vastes édifices en pierre brute, et un temple assez important à l'époque des Incas. Mais le bras fort du Père Valverde et de ses compatriotes renversa bientôt les divinités païennes de leur place d'honneur, et établit en leur lieu les images sacrées de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Pizarre proposa de s'arrêter là quelques jours et d'y fonder une colonie espagnole. Il pensait que c'était une position favorable pour tenir en échec les montagnards indiens, tan-

dis qu'elle offrait en même temps une communication facile avec la côte. Cependant il résolut d'envoyer en avant De Soto avec un détachement de soixante chevaux, pour reconnaître le pays et rétablir les ponts détruits par l'ennemi [1].

L'actif cavalier partit aussitôt, mais il trouva des obstacles considérables sur sa route. Les traces des ennemis devenaient plus nombreuses à mesure qu'il avançait. Les villages étaient brûlés, les ponts détruits; des rochers et des arbres énormes gisaient dans le chemin pour entraver la marche de la cavalerie. Comme il approchait de Bilcas, ville autrefois importante, aujourd'hui effacée de la carte, il eut dans un défilé une vive rencontre avec les indigènes, qui lui coûta deux ou trois cavaliers. La perte était légère; mais toute perte était sensible aux Espagnols, peu accoutumés depuis quelque temps à la résistance.

Le capitaine espagnol, avançant toujours, traversa la rivière Abancay et les larges eaux de l'Apurimac; et comme il approchait de la sierra de Vilcaconga, il apprit qu'un corps considérable d'Indiens l'attendait dans les passes dangereuses des montagnes. La sierra était à plusieurs lieues de Cuzco; et le cavalier, désirant d'atteindre l'autre versant avant la tombée de la nuit, fit avancer imprudemment ses chevaux fatigués. Quand il fut bien engagé dans ces défilés entourés de rocs, une multitude de guerriers armés, qui semblaient sortir de chaque caverne et de chaque buisson de la sierra, remplit l'air de ses cris de guerre et se précipita comme un torrent sur les envahisseurs, tandis qu'ils gravissaient avec

[1] *Carta de la Justicia y Regimiento de la Ciudad de Xauja*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. IV, cap. IX. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

peine les pentes escarpées. Les hommes et les chevaux furent culbutés par la furie de l'attaque, et les premières files, roulant sur ceux qui étaient au dessous, répandirent le désordre et la consternation dans leurs rangs. De Soto essaya en vain de rétablir l'ordre et, s'il était possible, de charger les assaillants. Les chevaux étaient aveuglés et rendus furieux par les traits, tandis que les indigènes désespérés, s'attachant à leurs jambes, s'efforçaient de les empêcher de gravir le sentier du roc. De Soto vit qu'à moins de gagner un terrain plat qui s'ouvrait à quelque distance devant lui, tout serait perdu. Animant donc ses hommes par le vieux cri de guerre qui allait toujours au cœur d'un Espagnol, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval fatigué, et, vaillamment soutenu par sa troupe, il perça les rangs épais des guerriers et, les rejetant à droite et à gauche, il réussit enfin à atteindre la plaine.

Là, les deux partis s'arrêtèrent quelques moments comme par un consentement mutuel. Les Espagnols abreuvèrent leurs chevaux dans une petite rivière qui traversait la plaine[1]; ces animaux ayant repris haleine, De Soto et ses hommes firent une charge désespérée sur les assaillants. Les intrépides Indiens soutinrent le choc avec fermeté; le résultat du combat était encore douteux, lorsque les ténèbres s'épaississant autour d'eux, séparèrent les combattants.

Les deux partis se retirèrent alors du champ de bataille et prirent leurs positions respectives à une portée de trait l'un de l'autre, de sorte que, dans le silence de la nuit, on pouvait entendre distinctement les voix des guerriers de part et d'autre. Mais les réflexions des deux armées étaient très

[1] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 405.

différentes. Les Indiens, exaltés par un triomphe momentané, attendaient le lendemain avec confiance pour le compléter. Du côté des Espagnols, le découragement était en proportion. Ils n'étaient pas préparés à cette vigueur de résistance chez un ennemi jusque-là si doux. Plusieurs cavaliers étaient tombés; l'un d'eux frappé par une hache d'armes péruvienne, qui lui avait fendu la tête jusqu'au menton, montrait la puissance de l'arme et du bras qui la maniait[1]. Plusieurs chevaux aussi avaient été tués, et leur perte était presqu'aussi vivement sentie que celle de leur cavalier, vu les frais et la difficulté du transport de ces animaux dans ces régions éloignées. Peu d'hommes ou de chevaux étaient sans blessures, et les alliés indiens avaient souffert encore davantage.

Il semblait, probable d'après l'opiniâtreté déployée et un certain ordre observé dans l'attaque, qu'elle était dirigée par quelque chef ayant de l'expérience militaire, peut-être par le chef indien Quizquiz, qui, disait-on, se tenait aux environs de Cuzco avec une force considérable.

Malgré des motifs raisonnables de crainte pour le lendemain, De Soto, comme un intrépide cavalier qu'il était, s'efforçait de soutenir le courage de ses compagnons. S'ils avaient battu l'ennemi lorsque leurs chevaux étaient harassés et leurs propres forces presque épuisées, combien leur serait-il plus aisé de vaincre, quand hommes et chevaux seraient remis par le repos de la nuit! et il leur dit de « se confier au Tout-Puissant, qui n'abandonnerait jamais ses fidèles serviteurs dans cette extrémité. » L'événement justifia la confiance de De Soto.

De temps en temps, dans sa marche, il avait envoyé à

[1] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 405.

Pizarre des avis de l'état menaçant du pays; celui-ci enfin, sérieusement alarmé, craignit que le cavalier ne fût accablé sous la supériorité du nombre. En conséquence, il détacha, pour le secourir, Almagro avec presque tout le reste de la cavalerie, sans l'embarrasser d'infanterie, afin qu'il pût marcher plus vite. Ce chef énergique s'avança à marches forcées, stimulé par les nouvelles qu'il reçut sur sa route, et il fut assez heureux pour atteindre le pied de la sierra de Vilcaconga la nuit même qni suivit l'engagement.

Là, ayant appris la rencontre, il poussa en avant sans faire halte, bien que ses chevaux fussent épuisés. La nuit était extrêmement sombre, et Almagro craignant de tomber dans le bivouac de l'ennemi et voulant avertir De Soto de son approche, commanda à ses trompettes de sonner, jusqu'à ce que le bruit retentissant à travers les défilés des montagnes, réveillât ses compatriotes, en résonnant à leurs oreilles comme la musique la plus joyeuse. Ils répondirent aussitôt avec leurs cors, et eurent bientôt la satisfaction d'embrasser leurs libérateurs[1].

L'effroi de l'armée péruvienne fut grand, lorsque la lumière du matin montra le nouveau renfort survenu aux Espagnols. Il était inutile de résister à un ennemi qui prenait des forces dans la lutte, et qui semblait se multiplier à volonté. Sans essayer de renouveler le combat, ils profitèrent d'un brouillard épais qui couvrait les pentes inférieures des montagnes, pour effectuer leur retraite, et ouvrirent le passage aux envahisseurs. Les deux cavaliers continuèrent donc leur marche jusqu'à ce qu'ils eussent tiré

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. V, cap. III.

leurs troupes de la sierra, et, ayant pris une forte position, ils résolurent d'y attendre l'arrivée de Pizarre [1].

Ce général se tenait, pendant ce temps, à Xauxa, où il était fort inquiet des bruits qui lui parvenaient sur l'état du pays. Son entreprise jusque-là avait marché si facilement qu'il n'était pas mieux préparé que son lieutenant à trouver de la résistance chez les indigènes. Il ne semblait pas comprendre que la nature la plus douce pouvait être enfin soulevée par l'oppression, et que le meurtre de l'Inca, qu'ils regardaient avec une vénération si respectueuse, devait vraisemblablement, si la chose était possible, les tirer de leur apathie.

Les nouvelles qu'il reçut alors de la retraite des Péruviens, lui firent grand plaisir; il fit dire une messe et offrir des actions de grâces au ciel, « qui s'était montré si favorable aux chrétiens dans toute cette grande entreprise. L'Espagnol était toujours un Croisé. Il était, au XVI[e] siècle, ce que le *Cœur de Lion* et ses chevaliers étaient au XII[e], avec une différence : le chevalier de cette époque combattait pour la croix et pour la gloire, tandis que l'or et la croix étaient le mot d'ordre de l'Espagnol. L'esprit chevaleresque s'était affaibli devant l'esprit du commerce; mais le feu de l'enthousiasme religieux brûlait toujours, aussi vif sous la cotte de maille du conquérant américain, que jadis sous l'armure de fer du guerrier en Palestine.

Il semblait probable que quelque personnage important avait organisé, ou du moins encouragé, cette résistance des

[1] Le récit de l'affaire de De Soto avec les Indiens est donné avec plus ou moins de détail par Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 405. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. Tous ces auteurs étaient dans l'armée.

indigènes, et le soupçon tomba sur le chef captif Challcuchima. Il fut accusé d'entretenir une correspondance secrète avec son confédéré, Quizquiz. Pizarre se rendit auprès du seigneur indien, et l'accusant de conspirer, il lui reprocha, comme précédemment à son maître, son ingratitude envers les Espagnols, qui l'avaient traité si généreusement. Il conclut en protestant que, s'il ne faisait pas en sorte que les Péruviens missent bas les armes et se soumissent immédiatement, il serait brûlé vif en arrivant aux quartiers d'Almagro [1].

Le chef indien écouta cette terrible menace avec le plus grand calme. Il nia toute communication avec ses compatriotes, et dit que, pendant sa captivité du moins, il n'avait aucun pouvoir pour les amener à se soumettre. Il garda ensuite un silence obstiné, et Pizarre ne poussa pas les choses plus loin [2]. Mais il plaça une forte garde auprès de son prisonnier, et le fit mettre aux fers. C'était un procédé sinistre, et qui avait été le signe précurseur de la mort d'Atahuallpa.

Avant de quitter Xauxa, il arriva un malheur aux Espagnols : leur créature, le jeune Inca Toparca mourut. Le soupçon tomba naturellement sur Challcuchima, maintenant pris comme bouc émissaire pour tous les torts de sa nation [3]. Ce fut un désappointement pour Pizarre qui

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 406.

[2] *Ibid.*, ubi supra.

[3] Il semble, au langage de la lettre adressée à l'empereur par la municipalité de Xauxa, que les troupes elles-mêmes étaient loin d'être convaincues du crime de Challcuchima. « Publico fue, aunque dello no ubo averiguacion in certenidad, que el capitan Chaliconiman le abia dado ierbas o a beber con que murio. » *Carta de la Just. y Reg. de Xauja*, MS.

espérait abriter ses actes à venir sous cette ombre de royauté [1].

Le général jugea plus prudent de ne pas risquer de perdre ses trésors en les emportant avec lui, et en conséquence il les laissa à Xauxa, sous la garde de quarante soldats, qui y restèrent en garnison. Il n'arriva aucun événement important dans la route, et Pizarre ayant opéré sa jonction avec Almagro, leurs forces réunies entrèrent bientôt dans la vallée de Xaquixaguama, à cinq lieues environ de Cuzco. C'était une de ces brillantes oasis, qu'on trouve si souvent cachées au milieu des Andes, et qu'embellit encore par le contraste, le caractère sauvage du pays qui les entoure. Une rivière traversait la vallée, fournissant les moyens d'arroser le sol, et le vêtissant d'une verdure perpétuelle; la végétation riche et fleurie s'y déployait comme dans un jardin. La beauté du lieu et sa fraîcheur délicieuse le recommandaient comme résidence aux seigneurs péruviens, et les flancs des montagnes étaient semés de villas qui leur offraient une retraite agréable dans les chaleurs de l'été [2]. Cependant au centre de la vallée, s'ouvrait une fondrière de quelqu'étendue formée par les fréquents débordements des eaux; mais l'industrie des architectes indiens, avait construit une

[1] Suivant Velasco, Toparca, auquel il donne cependant un autre nom, arracha avec dédain le diadème que lui avait donné Pizarre et mourut de chagrin au bout de peu de semaines. (*Hist. de Quito*, tom. I, p. 377.) Cet auteur, jésuite de Quito, semble se croire obligé de présenter Atahuallpa et sa famille sous un aussi beau jour que s'il avait été expressément engagé en leur faveur. Ses autorités, — quand il condescend à en citer, — appuient trop rarement ses récits pour nous inspirer beaucoup de confiance dans son exactitude.

[2] « Avia en este valle muy sumptuosos aposentos y ricos adonde los senores del Cuzco salian a tomar sus plazeres y solazes. » Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCI.

chaussée solide, pavée de grosses pierres et reliée à la grande route, qui traversait toute la largeur du marais [1].

Pizarre s'arrêta plusieurs jours dans cette vallée, faisant profiter ses troupes des magasins bien approvisionnés des Incas. Son premier acte fut de mettre en jugement Challcuchima, si l'on peut appeler jugement un procès où l'arrêt semblait donner la main à l'accusation. Nous ne connaissons pas la nature des preuves. Elles furent suffisantes pour satisfaire les capitaines espagnols sur la culpabilité du chef ennemi. Il n'est pas du tout incroyable que Challcuchima ait secrètement encouragé dans le peuple un mouvement destiné à assurer la liberté de son pays et la sienne. Il fut condamné à être brûlé vif sur le lieu même. « Quelques-uns trouvèrent que c'était une mesure cruelle, » dit Herrera; « mais ceux qui se conduisent par la raison d'État, sont portés à fermer les yeux sur toute autre considération [2]. » On ne voit pas pourquoi ce mode cruel d'exécution fut adopté si souvent par les conquérants espagnols, si ce n'est que l'Indien était un infidèle, et que le feu semble avoir été regardé dès une époque reculée comme la peine due au mécréant, étant le symbole de cette flamme inextinguible qui l'attendait dans le séjour des damnés.

Le Père Valverde accompagna le chef péruvien au bûcher. Il semble avoir toujours été présent à ce triste moment, avide d'en profiter pour convertir la victime, si cela était possible. Il peignit de sombres couleurs le sort effrayant de l'incrédule, à qui les eaux du baptême pouvaient seules assurer les gloires ineffables du paradis [3]. Il ne semble pas qu'il lui ait

[1] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCI.
[2] *Hist. General*, dec. V, lib. VI, cap. III.
[3] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 406.

promis aucune commutation de peine en ce monde. Mais ses arguments tombaient sur un cœur de roc, et le chef indien répondit froidement qu'il ne comprenait pas la religion des hommes blancs [1]. On pouvait lui pardonner de ne pas comprendre la beauté d'une croyance qui, à ce qu'il semblait, avait porté pour lui des fruits si amers. Au milieu de ses tortures, il montra le courage caractéristique de l'Indien d'Amérique, chez qui la puissance de souffrir triomphe de la puissance de persécution de ses ennemis, et il mourut, invoquant à son dernier soupir le nom de Pachacamac. Les hommes mêmes de sa suite apportèrent les fagots pour alimenter les flammes qui le consumèrent [2].

Bientôt après ce tragique événement, Pizarre fut surpris par la visite d'un noble péruvien, qui vint en grande pompe, accompagné d'une suite nombreuse et brillante. C'était le jeune prince Manco, frère de l'infortuné Huascar, et légitime héritier de la couronne. Conduit devant le chef espagnol, il annonça ses prétentions au trône, et réclama la protection des étrangers. On dit qu'il avait pensé à leur résister par les armes et encouragé les attaques dirigées contre eux pendant la marche; mais voyant l'inutilité de la résistance, il avait changé de politique, au grand déplaisir de ses nobles plus résolus que lui. Quoi qu'il en soit, Pizarre écouta sa requête avec une satisfaction singulière; car il vit, dans ce nouveau rejeton de la vraie tige royale, un instrument plus utile à ses projets qu'il n'aurait pu le trouver dans la famille de Quito pour laquelle les Péruviens n'avaient que peu de

[1] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 406.

[2] *Ibid.*, loc. cit. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

Le MS. du vieux conquérant est tellement endommagé dans cet endroit qu'une grande partie de son récit est entièrement effacée.

sympathie. Il reçut donc le jeune homme avec une grande cordialité, et il n'hésita pas à l'assurer qu'il avait été envoyé dans le pays par son maître, le souverain de la Castille, pour défendre les droits de Huascar à la couronne et punir l'usurpation de son rival [1].

Conduisant avec lui le prince indien, Pizarre reprit alors sa marche. Elle fut interrompue pendant quelques heures par un parti d'indigènes qui l'attendaient dans la sierra voisine. Il y eut une vive escarmouche, dans laquelle les Indiens se battirent avec beaucoup de courage et firent quelque mal aux Espagnols; mais ces derniers, enfin, s'étant dégagés, réussirent à passer le défilé, et l'ennemi ne se soucia pas de les suivre en rase campagne.

Il était tard dans l'après-midi, lorsque les conquérants arrivèrent en vue de Cuzco [2]. Le soleil couchant inondait en plein de ses rayons la cité impériale, où tant d'autels étaient consacrés à son culte. Les rangées d'édifices peu élevés, brillant sous ses rayons comme autant de lignes d'une lumière argentée, couvraient le centre de la vallée et les pentes inférieures des montagnes, dont les formes fantastiques se dressaient dans l'ombre autour de cette belle cité comme pour la préserver des profanations qui la menaçaient. Il était si tard, que Pizarre résolut de différer son entrée jusqu'au lendemain matin.

On fit cette nuit là bonne garde dans le camp, et les soldats dormirent tout armés. Mais elle se passa sans qu'on fût inquiété par l'ennemi, et le lendemain de bonne heure, le

[1] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 406. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « Y dos haros antes que el sol se pusiese, llegaron á vista de la ciudad del Cuzco. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

15 novembre 1533, Pizarre se prépara à faire son entrée dans la capitale du Pérou [1].

La petite armée fut formée en trois divisions, dont le centre, ou « la bataille, » comme on l'appelait, était conduit par le général. Les faubourgs étaient encombrés d'une multitude innombrable d'indigènes, qui étaient accourus de la ville et de la contrée environnante pour assister à ce spectacle pompeux et, pour eux, plein de menaces. Tous regardaient avec une avide curiosité les étrangers dont les terribles exploits avaient retenti dans les parties les plus reculées de l'empire. Ils contemplaient avec étonnement leurs armes brillantes, et leurs teints blancs, qui semblaient les proclamer les véritables enfants du soleil : ils écoutaient avec un sentiment de crainte mystérieuse la trompette qui jetait ses sons prolongés à travers les rues de la capitale, et le sol qui résonnait sous le pas pesant des chevaux.

Le général espagnol marcha directement vers la grande place. Elle était entourée d'édifices peu élevés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs palais des Incas. Un de ceux-ci, bâti par Huayna Capac, était surmonté d'une tour, tandis que le rez-de-chaussée était occupé par une ou plusieurs salles immenses, comme celles de Caxamalca, où les nobles péruviens célébraient leurs fêtes dans les mauvais temps. Ces édifices offraient des logements convenables pour les troupes; toutefois, pendant les premières semaines, elles restèrent sous leurs tentes dressées sur la *plaza*, leurs chevaux

[1] Les chroniqueurs diffèrent sur la date précise. Il ne peut y avoir de meilleures autorités que le récit de Pedro Sancho et la lettre des magistrats de Xauxa que j'ai suivis dans le texte.

attachés près d'elles, prêtes à repousser toute insurrection des habitants [1].

La capitale des Incas, quoique au dessous de l'*El Dorado* qui avait séduit leurs imaginations crédules, étonna les Espagnols par la beauté de ses édifices, la longueur et la régularité de ses rues, le bon ordre et l'air d'aisance, et même de luxe, qui paraissait dans sa nombreuse population. Elle surpassait de beaucoup tout ce qu'ils avaient vu jusque-là dans le Nouveau Monde. La population de la ville est évaluée par un des conquérants à deux cent mille habitants, et celle des faubourgs, au même nombre [2].

Je n'ai pas trouvé que ce chiffre fut confirmé par aucun autre auteur. Mais quelque exagéré qu'il soit, il est certain que Cuzco était la métropole d'un grand empire, la résidence de la Cour et des principaux nobles; qu'elle était peuplée des plus habiles ouvriers ou artisans de toutes sortes, qui trouvaient l'emploi de leur industrie dans les enceintes royales. La ville avait en même temps une nombreuse garnison

[1] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 407. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. X. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] « Esta ciudad era muy grande i mui populosa de grandes edificios i comarcas, quando los Espanoles entraron la primera vez en ella havia gran cantidad de gente, seria pueblo de mas de 40 mill. vecinos solamente lo que tomaba la ciudad, que arravalles i comarca en deredor del Cuzco á 10 o 12 leguas creo yo que havia docientos mill. Indios porque esto era lo mas poblado de todos estos reinos. » (*Conq. i Pob. del Piru*, MS.) On compte ordinairement le *vecino*, ou « père de famille, » comme représentant cinq individus. Cependant le père Valverde, dans une lettre écrite peu d'années après, parle de la ville comme n'ayant que trois ou quatre mille maisons à l'époque de l'occupation et les faubourgs dix-neuf ou vingt mille. (*Carta al Emperador*, MS., 20 de Marzo 1539.) Il est possible qu'il n'ait compté que les maisons les plus considérables, sans tenir compte des huttes de boue ou plutôt des bicoques qui formaient une si grande partie d'une ville péruvienne.

et était enfin le rendez-vous des émigrants des provinces les plus éloignées. Les contrées d'où venait cette population mélangée étaient indiquées par des costumes particuliers, et surtout par des parures de tête, qui se trouvaient si rarement chez l'Indien d'Amérique; leurs couleurs variées, donnaient un aspect pittoresque aux groupes et aux foules dans les rues. L'ordre et le décorum maintenu dans cette réunion si mélangée, montraient l'excellente police de la capitale, où le seul bruit qui troublât le repos des Espagnols était celui des festins et des danses, que les indigènes, avec une heureuse indifférence, prolongeaient toujours jusqu'à une heure avancée de la nuit [1].

Les beaux édifices (et ils étaient très nombreux), étaient de pierre, ou revêtus de pierre [2]. Parmi les principaux se trouvaient les résidences royales; chaque souverain bâtissant un nouveau palais à son usage, qui, bien que peu élevé, couvrait une grande étendue de terrain. Les murs étaient souvent teints ou peints de couleurs éclatantes, et on nous assure que quelquefois les portes étaient en marbre de diverses couleurs [3]. « Pour la délicatesse des ouvrages en pierre, dit encore un des conquérants, les indigènes surpas-

[1] « Heran tantos los atambores que de noche se oian por todas partes bailando y cantando y beviendo que toda la mayor parte de la noche se les pasava en esto cotidianamente. » Ped. Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « La maggior parte di queste case sono di pietra, et l'altre hano la metá della facciata di pietra. » Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 413.

[3] « Che sono le principali della cittá dipinte et lauorate, et di pietra : et la miglior d'esse é la casa di Guainacaba Cacique vecchio, et la porta d'essa è di marmo bianco et rosso, et d'altri colori. » (*Ibid.*, ubi supra.) Les édifices étaient habituellement en pierre de taille. Il peut y avoir eu du porphyre des montagnes voisines employé avec la pierre, et les Espagnols le prirent pour du marbre.

saient beaucoup les Espagnols, quoique les toits de leurs demeures, au lieu d'être couverts en tuiles, ne le fussent qu'en chaume, mais disposés avec beaucoup d'art [1]. » Le climat de Cuzco, favorisé du soleil, n'exigeait pas des matériaux très solides pour se défendre contre le mauvais temps.

L'édifice le plus important était la forteresse, plantée sur un roc solide, qui s'élevait hardiment au dessus de la cité. Elle était construite en pierres de taille, si délicatement travaillée qu'il était impossible de découvrir les joints des blocs; ses approches étaient défendues par trois parapets demi-circulaires, formés de masses de rochers si énormes qu'ils ressemblaient à ce genre de constructions connues des architectes sous le nom de cyclopéennes. La forteresse atteignait à une hauteur rare dans l'architecture péruvienne; du sommet de la tour, l'œil du spectateur planait sur une magnifique perspective, où les formes sauvages des montagnes, les rochers, les bois et les cascades se mêlaient à la riche verdure de la vallée, avec la brillante cité au premier plan, le tout fondu dans une douce harmonie sous l'azur profond d'un ciel tropical.

Les rues étaient longues et étroites. Elles étaient alignées avec une régularité parfaite, se croisant à angle droit, et de la grande place, partaient quatre rues principales, qui se reliaient aux grandes routes de l'empire. La place elle-même et plusieurs parties de la ville étaient pavées d'un

[1] « Todo labrado de piedra muy prima, que cierto toda la canteria desta cibdad hace gran ventaja á la de Espana, aunque carecen de teja que todas las casas sino es la fortaleza, que era hecha de azoteas son cubiertas de paja, aunque tan primamente puesta, que parece bien. » *Rel. del primer. Descub.*, MS.

caillou fin [1]. Au milieu de la capitale, coulait une rivière d'une eau limpide, si on ne devait pas plutôt l'appeler un canal, dont les rives étaient revêtues de pierres sur une longueur de vingt lieues [2]. Des ponts construits de même en larges dalles étaient jetés par intervalles sur cette rivière, de manière à présenter une communication facile entre les différents quartiers de la capitale [3].

Le plus somptueux édifice de Cuzco, au temps des Incas, était sans aucun doute le grand temple dédié au soleil, qui, incrusté de plaques d'or, comme je l'ai déjà remarqué, était entouré de couvents et de dortoirs destinés aux prêtres, avec des jardins et de larges parterres étincelants d'or. Tous les ornements extérieurs avaient déjà été enlevés par les

[1] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, p. 413.

Il y a dans la lettre de la municipalité de Xauxa un passage qui vaut la peine d'être cité, comme confirmant par la meilleure autorité quelques-uns des détails intéressants donnés dans le texte. « Esta cibdad es le mejor e maior que en la tierra se ha visto, i aun en Yndias: e decimos á V. M. ques tan hermosa i de tan buenos edeficios que en Espana seria muy de ver; tiene las calles por mucho concierto en pedradas i por medio dellas un cano enlosado; la plaza es hecha en cuadra i empedrada de quijas pequenas todas, todas las mas de las casas son de Senores Principales hechas de canteria, esta en una ladera de un zerro en el cual sobre el pueblo esta una fortaleza mui bien obrada de canteria, tan de ver que por Espanoles que han andado Reinos estranos dicen no haver visto otro de edeficio igual al della. » *Carta de la Just. y Reg. de Xauja*, MS.

[2] « Un rio, el cual baja por medio de la cibdad y desde que nace, mas de veinte leguas por aquel valle abajo donde hay muchas poblaciones, va enlosado todo por el suelo, y las varrancas de una parte y de otra hechas de cantaria labrada, cosa nunca vista, ni oida. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[3] Le lecteur trouvera dans ce chapitre quelques répétitions de ce que j'ai déjà dit, dans l'introduction, de Cuzco sous les Incas. Mais les faits rapportés ici sont tirés pour la plupart de sources différentes, et quelques répétitions étaient inévitables pour donnner une idée distincte de la capitale.

conquérants, tous à l'exception de la frise d'or, qui étant scellée dans les pierres, entourait encore le bâtiment principal. Il est probable que les récits touchant la richesse de la ville, si avidement accueillis parmi les Espagnols, dépassaient beaucoup la vérité; autrement, les Indiens auraient très bien réussi à cacher leurs trésors aux envahisseurs. Cependant il en restait encore beaucoup, non seulement dans le grand temple du soleil, mais dans les temples inférieurs qui abondaient dans la capitale.

Pizarre en entrant à Cuzco, avait publié un ordre défendant aux soldats de violer le domicile des habitants [1]. Mais les palais étaient nombreux, et les troupes ne perdirent pas de temps pour piller ce qu'ils renfermaient, de même que pour dépouiller les édifices religieux. Les décorations intérieures leur donnèrent un butin considérable. Ils enlevèrent les bijoux et les riches ornements qui paraient les momies royales dans le temple de Coricancha. Indignés que les habitants eussent caché leurs trésors, ils les mirent dans quelques occasions à la torture, et essayèrent d'en arracher la révélation de leurs cachettes [2]. Ils trompèrent la paix des sépultures, où les Péruviens déposaient quelquefois leurs effets précieux, et forcèrent les tombeaux à rendre les morts qu'ils renfermaient. Les avares conquérants ne laissèrent pas un lieu sans l'explorer, et ils rencontrèrent parfois une mine de richesse qui récompensa leur peine.

Dans une caverne près de la ville, ils trouvèrent un certain nombre de vases en or pur, richement ornés de figures en

[1] « Pues mando el marquez dar vn pregon que ningun Espanol fuese á entrar en las casas de los naturales o tomalles nada. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXXIII.

bosses représentent des serpents, de sauterelles et d'autres animaux. Parmi les dépouilles, il se trouvait quatre lamas en or, et dix ou douze statues de femmes, quelques-unes en or, d'autres en argent, « dont la vue seule, » dit l'un des conquérants avec une certaine naïveté, « faisait vraiment grand plaisir. » L'or était mince probablement, car les figures étaient toutes grandes comme nature; plusieurs étant réservées pour le cinquième royal, ne furent pas fondues, mais envoyées en Espagne sous leur forme première [1]. Les magasins étaient fournis de marchandises curieuses, telles que robes des nuances les plus diverses, des ouvrages en coton et en plumes, sandales d'or, pantoufles du même métal pour les femmes, costumes entièrement composés de perles d'or [2]. Les grains et les autres provisions de bouche dont les magasins étaient remplis, étaient méprisés par les conquérants uniquement occupés à satisfaire leur soif de l'or [3]. Le temps vint où le grain eût été bien plus précieux.

Cependant la valeur des trésors de la capitale n'égalait pas les espérances exaltées qu'avaient conçues les Espagnols. Mais le déficit fut rempli par le butin qu'ils avaient ramassé

[1] « Et fra l'altre cose singolari, era veder quattro castrati di fin oro molto grandi, et 10 o 12 statue di done, della grandezza delle done di quel paese tutte d'oro fino, cosi belle et ben fatte come se fossero viue... Queste furono date nel quinto che toccaua a S. M. » (Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 409.) « Muchas estatuas y figuras de oro y plata enteras, hecha la forma toda de una muger, y del tamano della, muy bien labradas. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] « Avia ansi mismo otras muchas plumas de diferentes colores para este efecto de hacer rropas que vestian los senores y senoras y no otro en los tiempos de sus fiestas; avia tambien mantas hechas de chaquira, de oro, y de plata, que hera vnas quentecitas muy delicadas, que parecia cosa de espanto ver su hechura. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[3] Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

en différents lieux pendant la marche. Dans un endroit, par exemple, ils trouvèrent dix planches ou barres d'argent massif, ayant chacune vingt pieds de long, un pied de large, et deux ou trois pouces d'épaisseur. Elles étaient destinées à décorer la maison d'un seigneur inca [1]. Tous les trésors furent portés à une masse commune, comme à Caxamalca; après qu'on en eut retranché quelques-uns des plus beaux spécimens pour la couronne, le reste fut livré aux orfèvres indiens pour être fondu en lingots d'un titre uniforme. Le partage du butin se fit d'après le même principe que la première fois. Il y avait quatre cent quatre-vingts soldats, y compris la garnison de Xauxa, qui devaient recevoir chacun une part, celle des cavaliers étant le double de celle des fantassins. La valeur du butin est fixée diversement par ceux qui assistèrent au partage. Suivant quelques-uns, elle dépassait de beaucoup la rançon d'Atahuallpa. D'autres l'estiment à moins haut, Pedro Pizarre dit que chaque cavalier reçut six mille *pesos de oro*, et chaque soldat d'infanterie, moitié de cette somme [2]; cependant Pizarre fit les mêmes distinctions que la première fois, quant au rang des parties prenantes et à leurs services relatifs. Mais Sancho, notaire royal, et secrétaire du général, estime la somme totale beaucoup au dessous de cette importance, n'excédant pas cinq cent quatre-vingt mille deux cents *pesos de oro*, et deux cent quinze mille marcs d'argent [3].

[1] « Pues andando yo buscando mahiz o otras cosas para comer, acaso entre en vn buhio donde halle estos tablones de plata que tengo dicho que heran hasta diez y de largo tenian veinte peinte pies y de anchor de vno y de gordor de tres dedos, di noticia dello al marquez y el y todos los demas que con el estavan entraron á vello. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] *Descub. y Conq.*, MS.

[3] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 409.

En l'absence de rapports officiels, il est impossible de déterminer la vérité. Mais on peut rappeler que le récit de Sancho est contresigné de Pizarre, et par le trésorier royal, Riquelme, et par conséquent il témoigne sans doute de la somme effective dont les conquérants rendirent compte à la couronne.

Quel que soit le chiffre que nous admettions, la somme, jointe à celle qu'on avait reçue à Caxamalca, pouvait bien satisfaire les convoitises des plus avares. L'affluence soudaine de tant de richesses, et sous une forme aussi transportable, au milieu d'une troupe d'aventuriers insouciants, peu accoutumés à posséder de l'argent, eut son effet naturel. Elle leur fournit les moyens de jouer, passion si forte et si commune chez les Espagnols, qu'elle peut être regardée comme un vice national. Il se perdit et il se gagna en un seul jour des fortunes suffisantes pour assurer l'indépendance d'une vie entière ; plus d'un joueur acharné, par un coup de dé malheureux, ou par un tour de cartes, se vit dépouillé en peu d'heures du fruit de plusieurs années de travail et obligé de recommencer son métier de rapine. On cite entre autres un cavalier nommé Leguizano. Il avait reçu pour sa part du butin l'image du soleil, qui représentée en relief sur une plaque d'or bruni, s'étalait sur la muraille dans un endroit retiré du grand temple, et qui par une raison quelconque, peut-être à cause de la délicatesse du travail, n'avait pas été fondu comme les autres ornements. Le prodigue perdit cette riche récompense dans une seule nuit; de là le proverbe espagnol, *Juega el Sol antes que amanezca.* « Jouer le soleil avant qu'il soit levé [1]. »

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XX.

L'effet d'une telle surabondance des métaux précieux se fit aussitôt sentir sur les prix. On ne pouvait acquérir les objets les plus ordinaires que pour des sommes exorbitantes. Une main de papier se vendait dix *pesos de oro;* une bouteille de vin soixante, une épée quarante ou cinquante, un manteau cent, et quelquefois davantage; une paire de souliers coûtait trente ou quarante *pesos de oro*, et l'on ne pouvait avoir un bon cheval à moins de cent vingt-cinq [1]. Quelques-uns achetèrent à un prix encore plus élevé. Chaque article augmentait de prix à mesure que l'or et l'argent, signes représentatifs de toutes les valeurs, s'avilissaient. Enfin, l'or et l'argent semblaient les seules choses à Cuzco qui ne fussent point une richesse. Il se trouva cependant quelques hommes assez sages pour retourner contents de leur gain dans leur pays natal. Là leurs richesses leur apportèrent l'aisance et la considération, et en excitant l'envie de leurs concitoyens, les poussèrent à chercher fortune en courant les mêmes aventures.

[1] Xerez, *Conq. del Peru*, ap. Barcia, t. III, p. 233.

CHAPITRE IX.

COURONNEMENT DU NOUVEL INCA. — RÈGLEMENTS MUNICIPAUX. — MARCHE DÉSASTREUSE D'ALVARADO. — SON ENTREVUE AVEC PIZARRE — FONDATION DE LIMA. — ARRIVÉE EN ESPAGNE DE FERNAND PIZARRE. — SENSATION PRODUITE A LA COUR — QUERELLES D'ALMAGRO ET DES PIZARRES.

(1534-1535)

Le premier soin du général espagnol, après le partage du butin, fut de placer Manco sur le trône et de le faire reconnaître par ses compatriotes. En conséquence, il leur présenta le jeune prince comme leur futur souverain, le fils légitime de Huayna Capac, et le véritable héritier du sceptre péruvien. La proclamation fut reçue avec enthousiasme par le peuple attaché à la mémoire de son illustre père, et satisfait d'être encore gouverné par un monarque de la ligne antique de Cuzco.

On fit tout ce qu'il fallait pour entretenir l'illusion de la population indienne. Les cérémonies du couronnement furent soigneusement observées. Le jeune prince accomplit les veilles et les jeûnes prescrits, et au jour désigné, les nobles et le peuple, avec tous les soldats espagnols, s'assem-

blèrent dans la grande place de Cuzco, pour assister à la cérémonie finale. La messe fut dite publiquement par le Père Valverde, et l'Inca Manco reçut le diadème frangé du Pérou, non de la main du grand-prêtre de sa nation, mais de celle de son vainqueur, Pizarre. Les seigneurs indiens promirent ensuite obéissance dans la forme ordinaire; après quoi, le notaire royal lut à haute voix l'acte qui proclamait la suprématie de la couronne castillane et qui requérait tous ceux qui étaient présents de rendre hommage à son autorité. Cette sommation fut expliquée par un interprète, et chacun accomplit la cérémonie de l'hommage en faisant flotter deux ou trois fois la bannière royale de Castille. Manco fit ensuite raison au chef espagnol avec un gobelet d'or, rempli de *chica*, et celui-ci ayant embrassé cordialement le nouveau monarque, les trompettes annoncèrent la fin de la cérémonie [1]. Mais ce n'était pas l'accent du triomphe, c'était celui de l'humiliation; car il proclamait que l'étranger en armes avait mis le pied dans le palais des Incas péruviens; que la cérémonie du couronnement était une parade misérable, leur prince lui-même un mannequin, dans les mains de son vainqueur, et que la gloire des enfants du soleil s'était évanouie pour toujours.

Cependant le peuple embrassa avec empressement cette illusion et sembla disposé à accepter cette image de son ancienne indépendance. L'avénement du jeune monarque fut célébré par toutes les fêtes et les réjouissances habituelles. Les momies de ses royaux ancêtres furent exposées dans la grande place avec les ornements qui leur restaient

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 407.

encore. Chacune d'elles était servie par un nombreux entourage, qui remplissait tous les offices domestiques, comme si celui qui en était l'objet eût été vivant et en eût compris le sens. Ces fantômes prirent place à la table du banquet, maintenant, hélas! dépouillée des services magnifiques qui avaient coutume d'y briller à ces grandes fêtes, et les convives burent à longs traits à la santé des illustres morts. Les danses succédèrent au festin, et les fêtes, se prolongeant jusqu'à une heure avancée, continuèrent de nuit en nuit dans cette population irréfléchie, comme si ses vainqueurs n'eussent pas été retranchés dans la capitale [1]! Quel contraste avec les Aztèques lors de la conquête du Mexique!

Pizarre s'occupa ensuite d'organiser à Cuzco une administration municipale, semblable à celles des villes de son pays. On désigna deux *alcades* et huit *regidores*. Parmi ces derniers fonctionnaires, se trouvaient ses frères Gonzalo et Juan. Les serments officiels furent prêtés avec beaucoup de solennité, le 24 mars 1534, en présence des Espagnols et des Péruviens, sur la place publique, comme si le général eût voulu montrer à ces derniers par cette cérémonie, que tandis qu'ils conservaient l'apparence de leurs anciennes institutions, le pouvoir réel était transféré désormais aux conquérants [2].

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

« Luego por la manana iba al enterramiento donde estaban cada uno por orden embalsamados como es dicho, y asentados en sus sillas, y con mucha veneracion y respeto, todos por orden los sacaban de alli y los trahian á la ciudad, teniendo cada uno su litera, y hombres con su librea, que le trujesen, y ansi desta manera todo el servicio y aderezos como si estubiera vivo. » *Relacion del primer. Descub.*, MS.

[2] Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 409. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1534. — *Actto de la fundacion del Cuzco*, MS.

Cet acte, qui appartient à la collection de Munoz, rapporte non seule-

Il engagea les Espagnols à s'établir dans la ville par des concessions libérales de terrains et de maisons, ce que les nombreux palais et édifices publics des Incas lui permirent de faire; plus d'un cavalier, qui avait été trop pauvre dans son pays pour trouver un domicile, se voyait maintenant propriétaire d'une demeure spacieuse qui eût pu recevoir la suite d'un prince [1]. Depuis ce moment, dit un ancien chroniqueur, Pizarre qui jusque là avait été désigné sous son titre militaire de « capitaine général, » prit celui de « gouverneur [2]. » Tous deux lui avaient été conférés par concession royale.

Il ne négligea pas non plus les intérêts de la religion. Le père Valverde, dont la nomination à l'évêché de Cuzco reçut peu de temps après la sanction papale, se prépara à remplir les devoirs de sa charge. On choisit, pour bâtir la cathédrale de son diocèse, un lieu faisant face à la *plaza*. Un vaste monastère s'éleva ensuite sur les ruines de la superbe demeure du soleil; les murs furent construits avec les anciennes pierres; l'autel fut érigé à l'endroit où brillait l'image éclatante de la divinité péruvienne, et les cloîtres du temple indien furent foulés par les religieux de Saint-

ment les noms des magistrats, mais ceux des *vecinos* qui formèrent la première population de la capitale *chrétienne*.

[1] *Actto de la fundacion del Cuzco*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. VII, cap. IX et seq.

Lorsqu'un édifice était d'une grandeur immense, comme il arriva pour quelques-uns des temples ou des palais, il était assigné à deux ou même à trois des conquérants qui en prenaient chacun sa part. Garcilasso, qui décrit la ville telle qu'elle était devenue bientôt après la conquête, rappelle avec une prolixité suffisante les noms des cavaliers entre lesquels les édifices furent distribués.

[2] Montesinos, *Annales*, ano 1534.

Dominique [1]. Pour rendre la métamorphose plus complète, la maison des vierges du soleil fut remplacée par un couvent catholique romain [2]. Des églises chrétiennes et des monastères remplacèrent les anciens édifices, et ceux qu'on laissa subsister furent dépouillés de leurs ornements païens et placés sous la protection de la Croix.

Les pères de Saint-Dominique, les frères de la Merci et d'autres missionnaires mirent alors la main à l'œuvre de la conversion. Nous avons vu que Pizarre fut obligé par la couronne d'emmener dans ses vaisseaux un certain nombre de ces saints personnages ; chaque vaisseau successivement amenait un renfort d'ecclésiastiques. Ils n'avaient pas tous, comme l'évêque de Cuzco, des cœurs si desséchés par le fanatisme qu'ils fussent fermés à la sympathie pour les malheureux indigènes [3]. Plusieurs étaient des hommes d'une humilité singulière, qui suivaient la trace du conquérant pour

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. III, cap. XX; lib. VI, cap. XXI. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

[2] Ulloa, *Voyage to S. America*, book VII, ch. XII.

« Les religieuses indiennes, » dit l'auteur de la *Relacion del primer. Descub.*, « vivaient chastement et saintement. » — « Leur chasteté n'était qu'une feinte, » dit Pedro Pizarro, « car elles avaient constamment des intrigues avec les assistants du temple. » (*Descub. y Conq.*, MS.) — Lequel croire? — Entre des assertions si contradictoires nous pouvons accepter la plus favorable aux Péruviens. Les préjugés des conquérants ne les inclinaient certainement pas de ce côté.

[3] Cependant il est juste de dire en faveur de Valverde que ce n'est pas ainsi que s'expriment à son égard les rudes soldats de la conquête. La municipalité de Xauxa, dans une communication à la cour, exalte le dominicain comme un prêtre exemplaire et savant, qui avait donné beaucoup de consolations très utiles à ses compatriotes. « Es persona de mucho exemplo i doctrina i con quien todos los Españoles an tenido mucho consuelo. » (*Carta de la Just. y Reg. de Xauxa*, MS.) Et cependant cela n'est pas incompatible avec une extrême indifférence pour les droits naturels des indigènes.

répandre les semences de la vérité spirituelle, et qui se dévouaient avec un zèle désintéressé à la propagation de l'Évangile. Ainsi leurs pieux travaux les désignaient comme les vrais soldats de la Croix, et montraient que le but annoncé si hautement de porter sa bannière chez les nations païennes n'était pas une simple vanterie.

Les efforts pour évangéliser les païens honorent les conquêtes espagnoles. Le Puritain, avec un zèle religieux égal, fit peu comparativement pour la conversion de l'Indien, satisfait, à ce qu'il semble, de s'être assuré le privilége inestimable d'adorer Dieu à sa manière. Souvent les autres aventuriers qui se sont établis au Nouveau Monde respectaient eux-mêmes trop peu la religion, pour s'inquiéter beaucoup de la propager chez les sauvages. Mais les missionnaires espagnols ont montré depuis le premier jour jusqu'au dernier un vif intérêt au bien spirituel des indigènes. Sous leurs auspices, des églises magnifiques ont été élevées, des écoles pour l'instruction élémentaire fondées, et toutes les mesures raisonnables ont été prises pour étendre la connaissance de la vérité religieuse, pendant qu'ils portaient leurs missions dans des régions éloignées et presque inaccessibles, ou qu'ils rassemblaient leurs disciples indiens en communautés, comme le bon Las Casas à Cumana, ou les jésuites en Californie et au Paraguay. En tout temps, l'ecclésiastique courageux fut prêt à élever la voix contre la cruauté du conquérant et la cupidité non moins destructive du colon; et lorsque ses remontrances étaient inutiles, comme il arrivait trop souvent, il continuait encore de consoler ceux qui avaient le cœur brisé, d'enseigner au pauvre Indien la résignation à son sort et d'éclairer les ténèbres de son intelligence par la révélation d'une existence plus sainte et plus

heureuse. — En repassant l'histoire sanglante des colonies espagnoles, il est juste et consolant à la fois de songer que la même nation, qui envoya le conquérant au cœur dur, envoya le missionnaire pour accomplir l'œuvre de bienfaisance et répandre la lumière de la civilisation chrétienne sur les régions les plus reculées du Nouveau Monde.

Tandis que le gouverneur, comme nous l'appellerons dorénavant, était à Cuzco, il reçut l'avis réitéré, qu'une force considérable était dans le voisinage, sous le commandement de Quizquiz, officier d'Atahuallpa. En conséquence, il détacha Almagro avec un petit corps de cavalerie et une troupe considérable d'Indiens commandés par l'Inca Manco, pour disperser les ennemis, et, s'il se pouvait, s'emparer de leur chef. Manco était d'autant plus disposé à prendre part à l'expédition, que les ennemis étaient des soldats de Quito, qui, ainsi que leur commandant, n'étaient pas bien disposés pour lui.

Almagro, avec la rapidité qui le caractérisait, ne tarda pas à atteindre le chef indien. Il y eut plusieurs combats assez vifs, et enfin l'armée de Quito se replia vers Xanxa, et un engagement général, près de cette ville, décida le sort de la guerre par la déroute complète des indigènes. Quizquiz s'enfuit vers les plaines élevées de Quito, où il résista encore avec un courage indomptable à un corps espagnol, jusqu'à ce qu'enfin ses soldats, fatigués de ces longues et inutiles hostilités, massacrèrent de sangfroid leur général [1]. Ainsi mourut le dernier des deux grands officiers d'Atahuallpa,

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XX. — Ped. Sancho, *Rel.*, ap. Ramusio, tom. III, fol. 408. — *Relacion del primer. Descub.*, MS.



qui auraient pu, si leur courage eût été secondé par celui de la nation, défendre longtemps avec succès leur territoire contre les envahisseurs.

Quelque temps auparavant, le gouverneur espagnol avait reçu, pendant son séjour à Cuzco, la nouvelle d'un événement plus alarmant pour lui que toutes les hostilités indiennes. C'était l'arrivée sur la côte d'une force espagnole considérable, sous le commandement de don Pedro de Alvarado, le vaillant officier qui avait servi sous Cortès avec tant de gloire, dans la guerre du Mexique. Cet officier, après avoir contracté en Espagne une brillante alliance, à laquelle sa naissance et son rang militaire lui donnaient droit, était retourné dans son gouvernement de Guatemala, où son avarice avait été éveillée par les magnifiques récits qu'il recevait journellement des conquêtes de Pizarre. Il apprit que ces conquêtes se bornaient au Pérou, mais que le royaume septentrional de Quito, l'ancienne résidence d'Atahuallpa et sans doute le dépôt principal de ses trésors, restait encore intact. Feignant de regarder ce pays comme en dehors de la juridiction du gouverneur, il dirigea immédiatement une flotte considérable, qu'il avait destinée aux îles des Épices, du côté de l'Amérique du Sud, et au mois de mars 1534, il débarqua dans la baie de Coraques, avec cinq cents hommes, dont la moitié était de la cavalerie, et tous bien pourvus d'armes et de munitions. C'était l'armée la mieux équipée et la plus formidable qui eut encore paru dans les mers du sud [1].

Quoique ce fût une invasion évidente du territoire concédé

[1] Les auteurs varient sur le nombre. Mais il ressort d'une enquête légale faite à Guatemala que ses forces montaient à 500 hommes, dont 230 cavaliers. *Informacion echa en Santiago*, sct. 15, 1536, MS.

à Pizarre par la Couronne, l'insouciant cavalier résolut de marcher aussitôt sur Quito. Conduit par un guide indien, il comptait suivre la route directe des montagnes, passage extrêmement difficile, même dans la saison la plus favorable.

Après le passage du Rio Dable, le guide d'Alvarado l'abandonna, de sorte qu'il s'égara bientôt dans les labyrinthes compliqués de la sierra; et comme il s'élevait de plus en plus dans les régions froides, il se trouva entouré de neiges et de glaces, auxquelles ses hommes, levés dans les chaudes provinces de Guatemala, étaient fort mal préparés. Le froid devenant plus intense, plusieurs d'entre eux, étaient si engourdis, qu'ils n'avançaient qu'avec beaucoup de difficulté. L'infanterie, obligée de faire des efforts, se comportait mieux. Mais plusieurs cavaliers furent gelés raides sur leurs selles. Les Indiens, encore plus sensibles au froid, périssaient par centaines. Les Espagnols, pressés autour de leurs misérables bivouacs, alimentés par le rare combustible qu'ils pouvaient ramasser, et presque sans nourriture, attendaient dans un sombre silence l'approche du jour. Cependant la lumière du matin qui éclairait froidement ces tristes solitudes, ne leur apportait aucune joie. Elle ne faisait que leur montrer plus clairement l'étendue de leur misère. Continuant de gravir les tortueux Puertos Nevados, ou Passages Neigeux, leur chemin était tristement marqué par des lambeaux de vêtements, des armures brisées, des ornements en or, et d'autres richesses pillées dans la marche, par des cadavres, ou par les malheureux qu'on laissait seuls dans ces déserts. Quant aux chevaux, leurs carcasses n'encombraient pas longtemps la route; elles étaient promptement saisies et dévorées, à moitié crues, par les soldats affa-

més pareils aux condors qui planaient alors en troupes au dessus de leurs têtes, ils mangeaient avidement les chairs les plus repoussantes pour apaiser les déchirements de la faim.

Alvarado, désirant beaucoup s'assurer le butin qui était tombé dans ses mains au commencement de sa marche, encourageait chacun à prendre tout l'or qu'il voudrait dans la masse commune, ne réservant que le cinquième royal. Mais ils lui répondaient avec une horrible dérision, « qu'il n'y avait d'or pour eux que ce qui se mangeait. » Toutefois dans cette extrémité, qui ce me semble, aurait pu rompre les liens mêmes de la nature, on cite quelques exemples touchants de dévouement. Des soldats perdirent la vie en secourant leurs camarades, des pères et des maris (quelques-uns des cavaliers étaient accompagnés de leurs femmes) au lieu de sauver leur propre vie aimèrent mieux rester et périr dans les neiges avec les objets de leur tendresse.

Pour ajouter à leurs maux, l'air fut rempli pendant plusieurs jours de poussière et de cendres, qui aveuglaient les hommes et rendaient la respiration très difficile [1]. Il paraît probable que ce phénomène fut causé par l'éruption du Cotopaxi, qui, à vingt lieues sud-est environ de Quito, élève son cône colossal et parfaitement symétrique bien au dessus de la limite des neiges éternelles; c'est le plus beau et le plus terrible des volcans de l'Amérique [2]. Au moment de l'expé-

[1] « Il commença à pleuvoir des parcelles de terre, » dit Oviedo, « qui aveuglaient les hommes et les chevaux, et les arbres et les buissons étaient souillés de sang. » *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XX.

[2] Garcilasso dit que la pluie de cendre venait du « *volcano de Quito.* » (*Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. II.) Cieza de Leon dit simplement d'un des volcans de ce pays. (*Cronica*, cap. XLI.) Ni l'un ni l'autre ne dit le nom. Humboldt adopte l'opinion commune, suivant laquelle ils voulaient parler de Cotopaxi. *Researches*, I, 123.

dition d'Alvarado, il était en éruption, la première dont il soit parlé, quoique ce ne soit pas sûrement la plus ancienne [1]. Depuis cette époque, il a eu de fréquentes commotions, faisant jaillir ses nappes de flammes à la hauteur d'un demi mille, vomissant des cataractes de lave qui ont englouti dans leur cours des villes et des villages, et ébranlant la terre par des tonnerres souterrains, qui, à la distance de plus de cent lieues, retentissaient comme le bruit de l'artillerie [2]. Les compagnons d'Alvarado, ignorant la cause du phénomène, égarés dans des chemins ensevelis sous la neige, chose étrange à leurs yeux, enveloppés d'une atmosphère chargée de cendres, s'épouvantèrent de cette confusion des éléments que la nature semblait avoir préparée pour les faire périr. Quelques-uns de ces hommes étaient des soldats de Cortès, endurcis par plus d'une marche pénible et plus d'une rencontre avec les Aztèques. Ils avouaient maintenant que cette guerre des éléments était plus terrible que toutes les autres.

Enfin, après des souffrances que les plus courageux eux-mêmes n'auraient pu probablement endurer que peu de jours encore, Alvarado sortit des neiges de ces défilés et arriva sur le plateau, élevé de plus de neuf mille pieds au dessus de l'océan, dans le voisinage de Riobamba. Mais un

[1] Une tradition populaire des indigènes prétend qu'un grand fragment de porphyre, qui est près de la base du cône, fut lancé pendant une éruption qui arriva au moment de la mort d'Atahuallpa. Mais une telle tradition passera difficilement pour historique.

[2] M. de Humboldt donne une description détaillée de cette montagne formidable. (*Researches*, I, 118 et seq.) La Condamine est encore plus complet. (*Voyage à l'Équateur*, p. 48-56, 156-160.) Ce dernier philosophe aurait voulu essayer d'escalader les flancs presque perpendiculaires du volcan, mais personne ne fut assez hardi pour le seconder.

quart de sa vaillante armée avait été laissé en pâture au condor du désert, outre la plupart (deux mille environ) de ses auxiliaires indiens. Un grand nombre de chevaux étaient morts aussi; les hommes et les chevaux qui avaient échappé, avaient tous été plus ou moins gravement atteints par l'excès du froid et des souffrances. — Tel fut le terrible passage des Puertos Nevados, que j'ai raconté brièvement, comme un épisode de la conquête péruvienne, mais dont la relation détaillée, quoiqu'il n'ait duré que quelques semaines, donnerait l'idée des difficultés que rencontrèrent les Espagnols mieux que des volumes de récits ordinaires[1].

Lorsque Alvarado, après s'être arrêté quelque temps pour reposer ses troupes épuisées, reprit sa marche à travers le large plateau, il fut surpris de voir sur le sol des empreintes de pieds de chevaux. Les Espagnols étaient donc venus là avant lui, et après toutes ses fatigues et ses souffrances, d'autres l'avaient prévenu dans l'entreprise contre Quito! Il est nécessaire d'expliquer ceci en peu de mots.

Lorsque Pizarre quitta Caxamalca, comprenant l'importance croissante de San Miguel, le seul port par où l'on pût

[1] Le récit le plus animé et le plus complet de la marche d'Alvarado se trouve dans Herrera, qui a emprunté la plume de Tite Live décrivant le passage des Alpes par Annibal. (*Hist. general*, dec. V, lib. VI, cap. I, II, VII, VIII, IX.) Voy. aussi Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XX, et *Carta de Pedro de Alvarado al Emperador*, San Miguel, 15 de Enero, 1535, MS.

Alvarado, dans la lettre citée ci-dessus, qui est conservée dans la collection de Munoz, explique avec effronterie à l'empereur les motifs de son expédition. Dans ce document il parle très brièvement de sa marche, s'occupant surtout des négociations avec Almagro et accompagnant ses remarques de sourdes insinuations sur la politique suivie par les conquérants.

alors entrer dans le pays, il envoya un homme en qui il avait grande confiance pour en prendre le commandement. Cet homme était Sébastien Benalcazar qui, depuis, plaça son nom au premier rang des conquérants de l'Amérique du Sud, par son courage, sa capacité et sa cruauté. Mais à peine arrivé dans son gouvernement, il reçut, comme Alvarado, de tels rapports sur la richesse de Quito, qu'il se détermina, sans ordres, à en essayer la conquête avec les forces dont il disposait.

A la tête de cent quarante soldats, cavaliers et fantassins, et d'un corps nombreux d'auxiliaires indiens, il s'avança sur la large chaîne des Andes, à l'endroit où se déploie le plateau de Quito, par une route plus sûre et plus courte que celle qu'Alvarado avait prise. Dans les plaines de Riobamba, il rencontra le général indien Ruminavi. Plusieurs engagements eurent lieu avec un succès douteux, mais enfin la science l'emporta où le courage était égal, et Benalcazar victorieux planta l'étendard de Castille sur les tours antiques d'Atahuallpa. Il nomma la ville San Francisco del Quito, en l'honneur de son général, François Pizarre. Mais il fut très mortifié quand il s'aperçut que ces prétendues richesses étaient une fiction ou qu'elles avaient été cachées par les indigènes. La ville fut tout ce qu'il gagna par ses victoires, — l'écaille sans la perle précieuse qui lui donnait sa valeur. Tandis qu'il dévorait son chagrin, il reçut la nouvelle de l'approche de son supérieur Almagro[1].

Aussitôt que l'on avait appris à Cuzco l'expédition d'Alva-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. IV, cap. XI, XVIII; lib. VI, cap. V, VI. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XIX. — *Carta de Benalcazar*, MS.

rado, Almagro partit pour San Miguel avec une petite troupe, se proposant d'y prendre un renfort et de marcher aussitôt contre les envahisseurs. Il fut très étonné en arrivant dans cette ville d'apprendre le départ du commandant. Doutant de la loyauté de ses motifs, Almagro, avec la bouillante ardeur d'un jeune homme, quoiqu'il fût réellement affaibli par les infirmités de l'âge, n'hésita pas à suivre aussitôt Benalcazar à travers les montagnes.

L'intrépide vétéran, surmontant tous les obstacles avec son énergie ordinaire, arriva en peu de semaines avec sa petite troupe dans les plaines élevées qui s'étendent autour de la ville indienne de Riobamba, bien qu'il eût eu, dans sa marche plus d'une chaude rencontre avec les indigènes, dont le courage et la persévérance formaient un contraste assez frappant avec l'apathie des Péruviens. Mais le feu n'était qu'assoupi dans le cœur du Péruvien. Son heure n'était pas encore venue.

A Riobamba, Almagro fut bientôt rejoint par le commandant de San Miguel, qui désavoua, peut-être sincèrement, toute intention déloyale dans l'expédition non autorisée qu'il avait entreprise. Ainsi renforcé, le capitaine espagnol attendit tranquillement l'arrivée d'Alvarado. Les forces de ce dernier, quoique en moins bon état, étaient très supérieures par le nombre et l'équipement à celles de son rival. Se rencontrant dans les vastes plaines de Riobamba, il semblait qu'un combat acharné se livrerait immédiatement, et que les habitants du pays auraient la satisfaction de voir leurs souffrances vengées par ceux mêmes qui les leur avaient infligées. Mais la politique d'Almagro était d'éviter ce résultat.

On entama des négociations dans lesquelles chaque partie exposa ses prétentions sur le pays. Pendant ce temps les

soldats d'Alvarado se mêlèrent librement à leurs compatriotes de l'armée ennemie; ceux-ci leur firent une peinture si magnifique de la richesse et des merveilles de Cuzco, que plusieurs d'entre eux furent tentés de quitter leur service actuel pour celui de Pizarre. Leur chef lui-même, convaincu que Quito ne présentait pas une récompense digne des sacrifices qu'il avait faits et qu'il devrait faire encore, s'il insistait sur ses prétentions, sentit plus vivement la témérité d'une entreprise qui sans doute encourrait le blâme de son souverain. Dans cette disposition, ils n'eurent pas de peine à se mettre d'accord; il fut convenu, comme base de l'arrangement, que le gouverneur paierait cent mille *pesos de oro* à Alvarado, et que ce dernier, de son côté, lui remettrait sa flotte, ses troupes et toutes ses provisions et munitions. Ses vaisseaux, grands et petits, étaient au nombre de douze, et la somme qu'il reçut, bien que considérable, ne couvrait pas ses dépenses. Ce traité conclu, Alvarado demanda une entrevue à Pizarre avant de quitter le pays [1].

Pendant ce temps, le gouverneur avait quitté la capitale

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. VI, cap. VIII-X. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XX. — *Carta de Benalcazar*, MS.

Les auteurs varient beaucoup sur le montant du boni que reçut Alvarado. Mais Alvarado ainsi qu'Almagro, dans leurs lettres à l'empereur, jusqu'ici inconnues des historiens, s'accordent sur la somme que nous donnons dans le texte. Alvarado se plaint de n'avoir eu d'autre parti à prendre que de l'accepter, quoique avec perte pour lui et pour la couronne, et en faisant échouer son expédition, comme il en fait modestement l'aveu. (*Carta de Alvarado al Emperador*, MS.) Almagro dit cependant que la somme payée valait trois fois les frais de son armement; « sacrifice, » ajoute-t-il, « qu'il fit pour conserver la paix qu'on ne saurait payer trop cher. » Étrange sentiment pour un conquérant castillan! *Carta de Diego Almagro al Emperador*, MS., 15 Oct., 1534.

péruvienne pour se porter vers la côte, voulant repousser l'invasion qui pouvait être tentée dans cette direction par Alvarado, dont il ignorait encore les mouvements réels. Il laissa Cuzco à la garde de son frère Juan, cavalier dont les manières étaient propres, selon lui, à gagner le bon vouloir de la population indigène. Pizarre laissa aussi quatre-vingt-dix hommes comme garnison de la capitale et comme noyau de sa colonie future. Prenant ensuite avec lui l'Inca Manco, il s'avança jusqu'à Xauxa. Dans cette ville, le prince indien lui donna le divertissement d'une de ces grandes chasses nationales, telle qu'on l'a décrites dans cette histoire; il y fut tué une multitude d'animaux sauvages, et les vigognes et d'autres espèces de brebis péruviennes qui erraient sur les montagnes, furent chassées dans des enceintes fermées, et dépouillées de leurs fines toisons [1].

[1] *Carta de la Just. y Reg. de Xauja*, MS. — *Relacion del primer. Descub.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. VI, cap. XVI. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1534.

Ici l'auteur de la *Relacion del primer. Descubrimiento del Piru*, MS., si souvent cité dans cet ouvrage, termine brusquement son ouvrage. C'est un écrivain sensé et un bon observateur, et, quoiqu'il ait sa part de la tendance nationale à exagérer et à forcer les couleurs, il écrit comme un homme qui veut être honnête et qui a vu ce qu'il décrit.

Le notaire Pedro Sancho termine aussi à Xauxa sa *Relacion*, qui embrasse une période beaucoup plus courte que le récit précédent, mais qui est également authentique. Venant du secrétaire de Pizarre et contresignée par ce général lui-même, cette relation peut être, en effet, regardée comme une très haute autorité. Et toutefois on doit évidemment faire de graves réserves à cause de la source d'où elle émane; car on doit la regarder comme le récit fait par Pizarre lui-même de ses actions, dont quelques-unes avaient grand besoin d'apologie. On doit ajouter, pour rendre justice au général et à son secrétaire, que la relation ne diffère pas essentiellement des autres récits contemporains, et que les tentatives pour colorer les parties blâmables de la conduite des conquérants n'importunent pas le lecteur.

Nous devons la publication de ce journal à Ramusio, dont les travaux

Le gouverneur espagnol s'avança ensuite vers Pachacamac, où il reçut l'agréable nouvelle de l'accommodement avec Alvarado, et peu après celui-ci lui rendit lui-même visite avant de se rembarquer.

L'entrevue se passa avec courtoisie et avec une bienveillance, au moins apparente, des deux côtés; car il n'y avait plus de causes réelles de jalousie. Ils se regardèrent l'un l'autre, on peut le croire, avec beaucoup d'intérêt, comme ayant accompli des exploits si distingués dans la carrière des aventures. La comparaison était un peu à l'avantage d'Alvarado; car, bien que Pizarre eût l'air imposant, il n'avait pas l'extérieur brillant, la gaieté et la désinvolture qui, non moins que l'éclat de son teint, et ses cheveux dorés du soleil, avaient acquis au conquérant de Guatemala, dans ses campagnes contre les Aztèques, le *sobriquet* de *Tonatiuh*, « Enfant du Soleil. »

Des fêtes joyeuses animèrent alors la cité antique de Pachacamac. Au lieu des chants et des sacrifices qu'on y avait offert si souvent en l'honneur de la divinité indienne, les murs retentiraient du bruit des tournois et des joûtes moresques, par lesquels les belliqueux aventuriers aimaient à rappeler les jeux de leur terre natale. Quand ces fêtes furent terminées, Alvarado se rembarqua pour son gouvernement de Guatemala, où son esprit inquiet l'engagea bientôt dans d'autres entreprises qui abrégèrent sa carrière aventureuse. Son expédition au Pérou le caractérise complétement. Elle fut motivée par l'injustice, conduite avec témérité, et se termina par un désastre [1].

éclairés nous ont conservé plus d'une production contemporaine importante, mais dans des traductions.

[1] Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Francisco Pizarro al Senor de Molina*, MS. Alvarado

La soumission du Pérou pouvait alors être regardée en quelque sorte comme accomplie. Il est vrai que quelques tribus barbares résistaient encore dans l'intérieur, et Alonzo de Alvarado, officier prudent et habile, fut employé à les réduire. Benalcazar était toujours à Quito, dont plus tard le roi le nomma gouverneur. Là il enracina profondément la puissance espagnole, en reculant la limite de la conquête vers le nord. Cuzco, l'ancienne capitale de la monarchie indienne, s'était soumise. Les armées d'Atahuallpa avaient été battues et dispersées. L'empire des Incas était dissous, et le prince, qui portait alors le diadème péruvien, n'était qu'une ombre de roi, qui tenait son autorité du vainqueur.

Le premier acte du gouverneur fut de déterminer l'emplacement de la future capitale de ce vaste empire colonial. Cuzco, reculé dans les montagnes, était beaucoup trop loin de la côte pour un peuple commerçant. Le petit établissement de San Miguel était trop au nord. Il valait mieux choisir une position plus centrale, facile à trouver dans quelqu'une des vallées fertiles qui bordent la mer Pacifique. Telle était celle de Pachacamac que Pizarre occupait alors. Mais, après un plus mûr examen, il préféra la vallée voisine de Rimac, située au nord, et qui tirait son nom, signifiant dans la langue Quichua « celui qui parle, » d'une idole célèbre, dont l'autel était très fréquenté par les Indiens à cause des oracles qu'elle rendait. Dans la vallée coulait une large rivière, d'où, comme d'une grande artère, les indigènes

mourut en 1541 d'une blessure que lui fit un cheval qui roula sur lui lorsqu'il essayait de gravir une montagne escarpée dans la Nouvelle Galice. La même année, par une coïncidence singulière, sa femme, qui était fort belle, périt dans sa résidence de Guatemala, submergée par un torrent des montagnes voisines.

avaient dérivé, selon leur usage mille ruisseaux qui serpentaient à travers de belles prairies.

Pizarre fixa sur cette rivière l'emplacement de sa nouvelle capitale, à un peu moins de deux lieues de l'embouchure, qui en s'élargissant formait un hâvre commode pour le commerce, dont l'œil prophétique du fondateur voyait déjà flotter les pavillons sur ses eaux, et dans un avenir peu éloigné. La position centrale de ce lieu le recommandait comme une résidence convenable pour le gouverneur du Pérou; de là, il pourrait entretenir des communications faciles avec les différentes parties du pays et étendre une surveillance vigilante sur ses vassaux indiens. Le climat était délicieux et, quoiqu'à douze degrés sud de la ligne, il était si bien tempéré par les brises rafraîchissantes qui soufflent généralement de l'océan Pacifique ou des pentes glacées des Cordillères, que la chaleur y était moins forte que dans les latitudes correspondantes du même continent. Il ne pleuvait jamais sur la côte, mais cette sécheresse était corrigée par un nuage de vapeurs suspendu pendant l'été sur la vallée comme un rideau, la défendant contre les rayons d'un soleil tropical, et distillant imperceptiblement une humidité rafraîchissante, qui revêtait les campagnes de la plus brillante verdure.

On donna à la ville le nom de *Ciudad de los Reyes*, ou ville des Rois, en l'honneur du jour (c'était le 6 janvier 1535, fête de l'Épiphanie), où l'on dit qu'elle fut fondée, et plus probablement où l'emplacement fut déterminé, car la fondation semble avoir eu lieu douze jours plus tard [1]. Mais le nom Castillan cessa d'être employé dès la première généra-

[1] C'est ce que dit Quintana, qui suit ce qu'il appelle une autorité sûre, le père Bernabe Cobo, dans son livre intitulé : *Fundacion de Lima.* — *Espanoles celebres*, tom. II, p. 250, nota.

tion, et fut remplacé par celui de Lima, dérivé du nom originaire de Rimac, corrompu par les Espagnols [1].

La ville fut tracée sur un plan très régulier. Les rues devaient être beaucoup plus larges qu'il n'était ordinaire dans les villes espagnoles et parfaitement droites, se coupant à angles droits et assez éloignées les unes des autres pour laisser de grands espaces aux jardins, et aux places publiques. Elle avait la forme d'un triangle, ayant pour base la rivière, dont les eaux étaient amenées au moyen de conduits en pierre dans toutes les rues principales, donnant ainsi la facilité d'arroser les terrains autour des maisons.

Le gouverneur n'eut pas plus tôt décidé l'emplacement et le plan de la ville, qu'il commença ses opérations avec l'énergie qui le caractérisait. On rassembla les Indiens à une distance de plus de cent milles, pour aider aux travaux. Les Espagnols se mirent vigoureusement à l'œuvre sous les yeux de leur chef. Ils quittèrent l'épée pour l'outil de l'ouvrier. Le camp fut converti en une ruche de travailleurs diligents, et aux bruits de la guerre succéda le bourdonnement pacifique d'une population occupée. La *plaza*, qui était vaste, devait être entourée par la cathédrale, le palais du vice-roi, celui de la municipalité, et d'autres édifices publics; les fondations furent posées sur une échelle et avec une solidité, qui a défié les assauts du temps, et dans quelques occasions, les secousses plus redoutables des tremblements de terre, qui,

[1] Les MSS. des anciens conquérants montrent comment dès le commencement le nom de Lima se substitua à la dénomination indienne primitive. « Y el marquez se passo á Lima y fundo la ciudad de los rreyes que agora es. » (Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.) — « Asimismo ordenaron que se pasasen el pueblo que tenian en Xauxa poblado á este Valle de Lima donde agora en esta ciudad de los i aqui se poblo. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

à différentes époques, ont renversé des parties de cette belle capitale [1].

Tandis que ces événements se passaient, Almagro, ou le Maréchal, comme il est nommé ordinairement par les chroniqueurs du temps, était allé à Cuzco, où Pizarre l'envoyait pour prendre le commandement de cette capitale. Il reçut aussi des instructions pour entreprendre, soit par lui-même, soit par ses capitaines, la conquête des contrées méridionales faisant parties du Chili. Almagro, depuis son arrivée à Caxamalca, avait paru vouloir étouffer ses anciens ressentiments contre son associé, ou du moins en dissimuler l'expression, et il avait consenti à prendre un commandement sous lui, conformément aux ordres du roi. Il avait même la magnanimité de parler honorablement de Pizarre dans ses dépêches, comme d'un homme plein de sollicitude pour les intérêts du gouvernement. Cependant il ne se fia pas à son associé jusqu'à négliger d'envoyer un agent confidentiel pour représenter ses services, lorsque Fernand Pizarre partit pour sa mission dans la mère patrie.

Celui-ci, après avoir touché à Saint Domingue, était arrivé sans accident à Séville, en janvier 1534. Outre le cinquième royal, il apportait en or un demi million de *pesos*, avec une grande quantité d'argent, appartenant à de simples aventuriers, dont quelques-uns, satisfaits de leur gain, étaient revenus en Espagne sur le même vaisseau. La douane était remplie de lingots massifs, de vases de différentes formes,

[1] Montesinos, *Annales*, MS., ano 1535. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. On peut encore distinguer les restes du palais de Pizarre dans le *Callejon de Petateros*, dit Stevenson, qui donne de Lima la meilleure description que l'on puisse trouver dans aucun des voyages modernes que j'aie consultés. *Residence in South America*, vol. II, ch. VIII.

d'imitations d'animaux, de fleurs, de fontaines, et d'autres objets, exécutés avec plus ou moins d'art et tous en or pur, au grand étonnement des spectateurs qui affluaient du pays environnant, pour admirer ces productions merveilleuses de l'art indien [1]. La plupart des objets fabriqués appartenaient à la couronne, et Fernand Pizarre, après un court séjour à Séville, choisit quelques-uns des plus magnifiques échantillons, et traversa le pays jusqu'à Calatayud, où l'empereur tenait les cortès d'Aragon.

Fernand fut admis aussitôt en présence du roi, et obtint une audience gracieuse. Il était plus familiarisé que ses frères avec les cours, et ses manières, lorsqu'il se trouvait dans des situations qui réprimaient l'arrogance naturelle de son caractère, étaient pleines de grâce et même séduisantes. Il raconta alors d'un ton respectueux les aventures de son frère et de sa petite troupe, les fatigues qu'ils avaient endurées, les difficultés qu'ils avaient surmontées, la prise de l'Inca péruvien et sa magnifique rançon. Il n'avait pas à parler du massacre de ce prince infortuné, car cet événement tragique, arrivé depuis son départ, lui était encore inconnu. Il s'étendit sur la fertilité du sol, et sur la civilisation du peuple, démontrée par ses progrès dans les différents arts mécaniques; il étalait comme preuve les ouvrages en laine et en coton, et les riches ornements d'or et d'argent. Les yeux du monarque étincelèrent de plaisir à la vue de ces derniers. Il était trop sage pour ne pas apprécier les avantages d'une conquête qui lui assurait une contrée si riche en ressources agricoles. Mais les profits en

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. VI, cap. XIII. — *Lista de todo lo que Hernando Pizarro trajo del Peru*, ap. MSS. de Munoz.

devaient être nécessairement lents et graduels, et on peut l'excuser d'avoir écouté avec plus de satisfaction le tableau que faisait Pizarre des richesses minérales du pays; car ses projets ambitieux avaient épuisé le trésor impérial, et il vit, dans les flots d'or qui se répandaient sur lui si à l'improviste, le moyen immédiat de le remplir.

Charles ne fit donc aucune difficulté d'accorder les demandes de l'heureux aventurier. Toutes les concessions qui avaient été faites jusque-là à Pizarre et à ses associés furent pleinement confirmées, et les limites de la juridiction du gouverneur furent étendues à soixante-dix lieues plus au sud. Les services d'Almagro ne furent pas oubliés cette fois. On lui accorda le pouvoir de découvrir et de posséder le pays jusqu'à deux cents lieues, à partir de la limite méridionale du territoire de Pizarre [1]. Charles, pour plus grande preuve de satisfaction, daigna gracieusement adresser aux deux commandants une lettre, dans laquelle il les complimentait de leur bravoure et les remerciait de leurs services. Cet acte de justice envers Almagro aurait été très honorable pour Fernand Pizarre, vu les relations peu amicales qu'ils avaient ensemble, s'il n'eût pas été rendu nécessaire par la présence à la cour des agents du maréchal, qui, ainsi qu'on l'a dit, se tenaient prêts à suppléer à ce qui manquerait aux récits de l'envoyé.

Dans ce déploiement de la générosité royale, Fernand

[1] Le pays à conquérir reçut le nom de Nouvelle Tolède, dans la concession royale, comme les conquêtes de Pizarre avaient été désignées sous celui de Nouvelle Castille. Mais cette tentative de changer le nom indien fut aussi inutile que la première, et l'ancienne dénomination de Chili désigne encore cette bande étroite de terre fertile, entre les Andes et l'Océan, qui s'étend au sud du grand continent.

Pizarre, on le croira facilement, ne se retira pas sans récompense. Il fut logé comme étant de la cour; il fut fait chevalier de Santiago, le plus estimé des ordres de chevalerie en Espagne; on lui donna le pouvoir d'équiper un armement et d'en prendre le commandement, et les officiers royaux à Séville furent requis de l'aider dans ses projets et de faciliter son embarquement pour les Indes [1].

L'arrivée de Fernand Pizarre, et les rapports répandus par lui et ses compagnons, produisirent chez les Espagnols une telle sensation qu'on n'en avait pas éprouvé depuis le premier voyage de Colomb. La découverte du Nouveau Monde avait rempli les esprits d'espérances indéfinies de richesse, dont presque toutes les expéditions suivantes avaient prouvé l'illusion. La conquête du Mexique, bien qu'elle excitât l'admiration générale, comme un exploit brillant et merveilleux, n'avait cependant pas produit les riches résultats que l'on avait si follement rêvés. Les magnifiques promesses que François Pizarre avait présentées à son dernier voyage en Espagne n'avaient pas ranimé la confiance de ses compatriotes, rendus incrédules par des désappointements répétés. Il n'y avait de certain que les difficultés de l'entreprise, et la méfiance des résultats se montra suffisamment par le petit nombre d'adhérents, et ceux-là même de la pire espèce, qui voulurent courir les chances de l'aventure.

Mais en ce moment ces promesses étaient réalisées. Ce n'était plus à des récits qu'il fallait croire, mais à l'or lui-même étalé avec profusion. Tous les yeux se tournaient maintenant vers l'Ouest. Le dissipateur y vit le pays où il

[1] Herrera, loc. cit.

referait sa fortune aussi vite qu'il s'était ruiné. Le marchand, au lieu de chercher les précieuses denrées de l'orient, se tourna du côté opposé et se promit un gain beaucoup plus considérable, dans un pays où les articles les plus communs, et d'un usage nécessaire à la vie, étaient d'un prix si exorbitant. Le cavalier, avide d'acquérir l'or et la gloire à la pointe de sa lance, pensa qu'il trouverait un beau champ pour ses prouesses dans les plaines élevées des Andes. Fernand Pizarre vit que son frère avait bien jugé en permettant à tant d'hommes de sa petite armée de retourner dans leurs foyers, sûr que la vue de leurs richesses en attirerait dix sous sa bannière pour un seul qui la quittait.

En peu de temps, il se vit à la tête d'un des armements les plus nombreux et probablement les mieux équipés, qui eussent quitté les côtes d'Espagne, depuis la grande flotte d'Ovando, au temps de Ferdinand et d'Isabelle. Il ne fut guère plus heureux que celui-ci. A peine Fernand fut-il en mer, qu'une violente tempête fondit sur l'escadre, et le força de rentrer au port et de s'y réparer. Enfin il traversa l'Océan, et arriva sain et sauf au petit port de Nombre de Dios. Mais nuls préparatifs n'avaient été faits pour son arrivée, et, comme il fut retenu quelque temps avant de pouvoir franchir les montagnes, ses gens souffrirent beaucoup de la rareté des vivres. Dans cette extrémité les choses les plus malsaines furent dévorées avidement, et plus d'un cavalier dépensa ses petites épargnes pour se procurer une subsistance misérable. La maladie, comme il est ordinaire, suivit de près la famine, et un grand nombre des malheureux aventuriers, succombant sous les coups inaccoutumés du climat, moururent au seuil même du pays qu'ils allaient découvrir.

C'était un récit qui se répétait souvent dans l'histoire des

aventuriers espagnols. Quelques-uns, plus heureux que les autres, rencontraient une chance inattendue, et des centaines d'hommes attirés par leur succès, se pressaient dans la même route. Mais le riche butin qui se trouvait à la surface avait déjà été enlevé par les premiers venus, et leurs successeurs devaient gagner leur trésor par des efforts pénibles et longtemps soutenus.—Plusieurs, découragés et ruinés, retournèrent au rivage natal, tandis que d'autres restaient où ils étaient pour mourir dans le désespoir. Ils pensaient exploiter des mines d'or; mais ils ne faisaient que creuser leurs tombeaux.

Cependant il n'en fut pas ainsi de tous les compagnons de Pizarre. Plusieurs, traversant l'Isthme avec lui pour passer à Panama, arrivèrent au Pérou à une époque où, dans les chances désespérées des révolutions du pays, quelques-uns obtinrent des postes éminents et avantageux. Parmi ceux qui atteignirent les premiers la côte du Pérou, était un émissaire envoyé par les agents d'Almagro pour l'informer de l'importante concession qui lui avait été faite par la couronne. La nouvelle lui arriva juste au moment où il faisait son entrée à Cuzco, où il fut reçu avec respect par Juan et Gonzalo Pizarre, qui, pour obéir aux ordres de leur frère, remirent aussitôt le gouvernement de la capitale entre les mains du maréchal. Mais Almagro fut extrêmement enorgueilli de se trouver revêtu par son souverain d'un commandement qui le rendait indépendant d'un homme qui l'avait si profondément blessé, et il déclara que, dans l'exercice de son autorité, il ne reconnaissait plus de supérieur. Il fut confirmé dans cette disposition hautaine par plusieurs de ses compagnons qui prétendaient que Cuzco était au sud du territoire concédé à Pizarre et, par conséquent, faisait partie de celui qui était accordé au maréchal. Parmi ces derniers se trouvaient plusieurs des

hommes d'Alvarado, qui, bien que d'une condition plus relevée que les soldats de Pizarre, étaient beaucoup plus indisciplinés, et avaient contracté l'habitude d'une licence désordonnée sous ce chef peu scrupuleux [1]. Ils montrèrent alors peu de souci de la population indigène de Cuzco : non contents des édifices publis, ils s'emparèrent des demeures des particuliers, lorsqu'elles étaient à leur convenance, s'appropriant sans cérémonie ce qu'elles renfermaient, enfin respectant aussi peu les personnes ou les propriétés que si la ville eut été prise d'assaut [2].

Taudis que cela se passait dans l'ancienne capitale du Pérou, le gouverneur était toujours à Lima, où il fut très troublé en apprenant les nouveaux honneurs conférés à son associé. Il ne savait pas que sa juridiction avait été étendue à soixante-dix lieues plus au sud, et il soupçonnait comme Almagro que la capitale des Incas ne se trouvait pas comprise légalement dans ses limites actuelles. Il vit tout le dommage qu'il éprouverait vraisemblablement, si cette ville tombait dans les mains de son rival, qui aurait ainsi des

[1] Pour la discipline ils présentaient un contraste frappant avec les conquérants du Pérou, si nous en croyons Pedro Pizarro qui nous assure que ses compagnons n'auraient pas pris seulement un épi de blé sans la permission de leur général. « Quo los que pasamos con el marquez á la conquista no ovo hombre que osase tomar vna mazorca do mahiz sin licencia. » *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « Se entraron de paz en la ciudad del Cuzco i los salieron todos los naturales á rescibir i les tomaron la ciudad con todo quanto havia de dentro llenas las casas de mucha ropa i algunas oro i plata i otras muchas cosas, i las que no estaban bien llenas las echian de lo que tomaban de las demas casas de la dicha ciudad, sin pensar que en ello hacian ofensa alguna Divina ni humana, i porquesta es una cosa larga i casi incomprehensible, la dexase al juicio de quien mas entiende aunque en el dano rescebido por parte de los naturales cerca deste articulo yo sé harto por mis pecados que no quisiera saber ni haver visto. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

moyens presque indéfinis de satisfaire sa cupidité et celle de ses compagnons. Il sentit que, dans cette circonstance, il n'était pas prudent de laisser Almagro s'emparer d'avance d'un pouvoir auquel il n'avait encore aucun droit légitime; car les dépêches renfermant le brevet était encore avec Fernand Pizarre à Panama, et il n'était arrivé au Pérou que la copie d'un extrait tronqué.

Il envoya donc l'ordre à ses frères de reprendre le gouvernement de Cuzco, motivant cette mesure auprès d'Almagro sur ce qu'il ne serait pas convenable, lorsqu'il recevrait ses lettres de créance, d'être trouvé déjà en possession de son poste. Il concluait en le pressant de commencer sans retard son expédition du sud.

Mais ni le maréchal, ni ses amis ne pouvaient consentir à déposer si tôt une autorité qu'ils regardaient maintenant comme son droit. Les Pizarre de leur côté persistaient à la réclamer. La dispute s'échauffait de plus en plus. Chaque parti avait ses adhérents; la ville était divisée en factions, la municipalité, les soldats, et même la population indienne, prirent parti dans la querelle. On allait en venir à des violences qui menaçaient d'ensanglanter la capitale, lorsque Pizarre lui-même parut tout à coup [1].

En apprenant les fatales conséquences de ses ordres, il s'était hâté d'accourir à Cuzco, où il fut accueilli avec une joie évidente par les indigènes et par les Espagnols modérés, désireux de détourner l'orage. La première personne qu'il vit fut Almagro, qu'il embrassa avec une apparente cordialité dans les manières; sans montrer aucun ressentiment,

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. VII, cap. VI. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

il s'enquit de la cause des troubles. Le maréchal répondit en rejetant le blâme sur les frères de Pizarre; mais, quoique le gouverneur les reprît de leur violence avec quelqne sévérité, il fut bientôt évident que toutes ses sympathies étaient de leur côté, et le danger d'une querelle entre les deux associés sembla plus grand qu'auparavant. Heureusement, elle fut ajournée par l'intervention de quelques amis communs, qui montrèrent plus de prudence que leurs chefs. Par leurs soins une réconciliation fut opérée sur les bases de l'ancien pacte.

Il fut convenu que l'amitié demeurerait inviolable de part et d'autre, et par une clause qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux deux parties, on régla qu'aucun des deux n'accuserait et ne dénigrerait l'autre, particulièrement dans les dépêches à l'empereur, ni n'entretiendrait de communication avec le gouvernement métropolitain à l'insu de l'autre; enfin que les dépenses et les profits de la future découverte seraient partagés également entre les associés. La colère du ciel était appelée avec les imprécations les plus solennelles sur la tête de celui qui violerait ce pacte, et on priait le Tout-Puissant de punir le coupable par la perte de ses biens et de sa vie en ce monde et par la damnation éternelle dans l'autre [1]! De plus les parties s'obligèrent à l'observation du contrat par un serment solennel sur le saint sacrement, tenu dans les mains du Père Barthélemy de Ségovie, qui termina la cérémonie en célébrant la messe. Le procès-verbal entier, et les articles de

[1] « E suplicamos á su infinita bonda que á qualquier de nos que fuere en contrario do lo asi convenido, con todo rigor de justicia permita la perdicion de su anima, fin y mal acavamiento de su vida, destruicion y perdimientos de su familia, honrras y hacienda. » *Capitulacion entre Pizarro y Almagro*, 12 de Junio 1535, MS.

la convention, furent soigneusement enregistrés par le notaire dans un acte du 12 juin 1535, et attestés par une longue liste de témoins [1].

Ainsi les deux associés, après avoir foulé aux pieds les liens de l'amitié et de l'honneur, espéraient se lier par les nœuds sacrés de la religion. La nécessité de recourir à une mesure si extraordinaire, aurait pu leur prouver qu'elle était inutile.

Peu de temps après cet accommodement, le maréchal proclama l'expédition du Chili; un grand nombre d'hommes gagnés par ses manières populaires et ses largesses, ou plutôt par ses prodigalités, se joignirent avec empressement à l'entreprise, qu'ils s'imaginaient follement devoir les conduire à des richesses plus grandes encore que celles qu'ils avaient trouvées au Pérou. Deux Indiens, Paulo Topa, frère de l'Inca Manco, et Villac Umu, grand prêtre de la nation, furent envoyés en avant avec trois Espagnols pour préparer le passage de la petite armée. Un détachement de cent cinquante hommes, sous un officier nommé Saavedra, les suivit de près. Almagro resta en arrière pour rassembler de nouvelles recrues; mais avant d'avoir complété ses levées, il se mit en marche, ne se trouvant pas en sûreté, vu la diminution de ses forces, dans le voisinage de Pizarre [2]. Le reste de ses troupes devait le suivre, lorsqu'elles seraient rassemblées.

[1] Ce document remarquable est conservé dans les archives de Simancas. On le trouvera complet en castillan, *Appendice*, n° 11.

[2] « El Adelantado Almagro despues que se vido en el Cuzco descarnado de su jente temio al marquez no le prendiese por las alteraciones pasadas que havia tenido con sus hermanos como ya hemos dicho, i dicen que por ser avisado dello tomo la posta i se fue al pueblo de Paria donde estava su Capitan Saavedra. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

Ainsi soulagé de la présence de son rival, le gouverneur retourna sans plus de délai vers la côte, où il reprit le travail de l'organisation du pays. Outre la ville principale « des Rois, » il en fonda d'autres le long du Pacifique, destinées à devenir des marchés florissants pour le commerce. Il nomma la plus importante Truxillo, en l'honneur du lieu de sa naissance, et l'établit dans une position déjà indiquée par Almagro[1]. Il fit aussi de nombreux *repartimientos* de terres et d'Indiens parmi ses compagnons, à la manière ordinaire des conquérants Espagnols[2]; mais ici l'ignorance des ressources réelles du pays amena des résultats très différents de son intention, car le terrain le moins étendu devint assez souvent le plus riche à cause des trésors cachés dans son sein[3].

Mais rien ne réclamait autant les soins de Pizarre que la métropole naissante de Lima. Il pressa si vivement le travail, et il fut si bien secondé par la multitude d'ouvriers dont il disposait, qu'il eut la satisfaction de voir sa jeune capitale, avec ses édifices imposants, et ses magnifiques jardins,

[1] *Carta de F. Pizarro a Molina*, MS.

[2] J'ai sous les yeux deux copies de concessions d'*encomiendas* faites par Pizarre, l'une datée de Xanxa, 1534, l'autre de Cuzco, 1539. — Elles enjoignent positivement au colon de donner l'instruction religieuse aux indigènes confiés à ses soins, et de les traiter avec douceur et modération. On peut conclure l'inutilité de ces recommandations de ce que le contemporain anonyme souvent cité se plaint qu'à partir de ce moment la peste de la servitude personnelle, également funeste au corps et à l'âme du maître et de l'esclave, s'était établie parmi les Indiens. (*Conq. i Pob. del Piru*, MS.) Ce transport d'honnête indignation qu'on ne pouvait attendre des farouches conquérants est sans doute d'un ecclésiastique.

[3] « El Marquez hizo encomiendas en los Espanoles, las quales fueron por noticias que ni el sabia lo que dava ni nadie lo que rescebia sino a tiento ya poco mas ò menos, y asi muchos que pensaron que se les dava pocos se hallaron con mucho y al contrario. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

grandir et s'achever rapidement. On aime à remarquer quelques traits plus doux dans le caractère de ce farouche soldat, ainsi occupé à réparer les ravages de la guerre, et à jeter les fondements d'un empire plus civilisé que celui qu'il avait renversé. Ces paisibles travaux faisaient contraste avec la vie d'agitation incessante où il avait été engagé jusqu'alors. Elle semblait aussi mieux assortie à son âge qui l'invitait naturellement au repos. Si nous en croyons ses chroniqueurs, aucune partie de sa carrière ne lui donna plus de satisfaction. Il est certain qu'aucune ne sourit davantage aux regards de la postérité, et, au milieu des malheurs et de la désolation que Pizarre et ses compagnons apportèrent dans la malheureuse patrie des Incas, Lima, la belle cité des Rois, survit encore comme l'œuvre la plus glorieuse de sa création, la plus splendide perle des rivages du Pacifique.

CHAPITRE X.

ÉVASION DE L'INCA. — RETOUR DE FERNAND PIZARRE. — SOULÈVEMENT DES PÉRUVIENS. — SIÉGE ET INCENDIE DE CUZCO. — DÉTRESSE DES ESPAGNOLS. — ASSAUT DE LA FORTERESSE. — CRAINTE DE PIZARRE. — L'INCA LÈVE LE SIÉGE.

(1535-1536)

Tandis que l'absence d'Almagro, son rival, délivrait Pizarre de toute inquiétude immédiate en ce qui le concernait, son autorité était menacée du côté qu'il croyait le moins dangereux, c'est à dire par la population indigène du pays. Jusque-là les Péruviens avaient montré un caractère doux et soumis, qui inspirait trop de mépris à leurs conquérants pour laisser place à la crainte. Ils avaient acquiescé passivement à l'usurpation des envahisseurs; ils avaient vu un monarque massacré, un autre placé sur le trône vacant, leurs temples dépouillés, leur capitale et leur pays conquis et partagé par les Espagnols; mais, à l'exception d'escarmouches accidentelles dans les passes des montagnes, pas un coup n'avait été frappé pour défendre leurs droits. C'était pourtant la nation belliqueuse qui avait étendu ses conquêtes sur une si grande partie du continent!

Quoique dans sa carrière Pizarre ne se fit aucun scrupule pour atteindre son but, il n'avait pas habituellement autorisé ces actes de cruauté inutile qui avaient trop souvent souillé les armes de ses compatriotes dans d'autres parties du continent, et qui avaient détruit en peu d'années une population presque entière à Hispaniola. Il avait frappé un coup terrible, en se saisissant d'Atahuallpa, et il semblait compter sur ce souvenir pour répandre la terreur parmi les indigènes. Il avait même affecté quelque respect pour les institutions du pays, et il avait remplacé le monarque qu'il avait fait périr, par un autre de la ligne légitime. Cependant cela n'était qu'une apparence. Le royaume avait éprouvé une révolution du genre le plus décisif. Ses anciennes institutions étaient détruites. Son aristocratie, descendue du ciel, était presque abaissée au niveau du paysan. Le peuple était devenu serf des conquérants. Les maisons de la capitale, — du moins après l'arrivée des officiers d'Alvarado, — furent saisies, et le vainqueur se les appropria. Les temples furent changés en écuries; les résidences royales en baraques pour les troupes. La sainteté des maisons religieuses fut violée. Des milliers de matrones et de vierges qui, malgré leur foi erronée, vivaient chastement recluses dans des établissements conventuels, furent alors renvoyées, et devinrent la proie d'une soldatesque licencieuse [1]. Une épouse favorite du jeune Inca

[1] Ainsi le dit l'auteur de la *Conquista i Poblacion del Piru*, auteur contemporain qui décrit ce qu'il a vu lui-même ou connu par le témoignage d'autrui. Plusieurs circonstances, surtout l'indignation qu'il exprime sur les excès des conquérants, font supposer que c'était un ecclésiastique, un de ces hommes de bien qui suivirent l'expédition cruelle dans un but de charité et de miséricorde. Il faut espérer que sa crédulité l'a conduit à exagérer les méfaits de ses compatriotes.

Suivant lui, six mille femmes de condition vivaient dans les couvents

fut débauchée par les officiers castillans. L'Inca lui-même, traité avec une indifférence méprisante, trouva qu'il n'était qu'un misérable esclave, sinon un instrument, dans les mains de ses vainqueurs [1].

Cependant l'Inca Manco était un homme d'un esprit élevé et d'un cœur courageux, qui eût pu soutenir la comparaison avec les plus braves de ses ancêtres dans les beaux jours de l'empire. Piqué au vif par les humiliations auxquelles il était exposé, il pressa Pizarre à plusieurs reprises de lui rendre l'exercice réel du pouvoir, comme il en avait l'apparence. Mais Pizarre éluda une requête si incompatible avec ses projets ambitieux, ou, même, avec la politique de l'Espagne, et on laissa le jeune Inca et sa noblesse méditer en secret sur leurs injures, et attendre patiemment l'heure de la vengeance.

de Cuzco, chacune servie par quinze et vingt suivantes, et la plupart de celles qui ne périrent pas dans la guerre subirent un sort encore plus triste, ayant été livrées à la prostitution. — Le passage est si remarquable et le manuscrit si rare que je le citerai dans l'original. « De estas senoras del Cuzco es cierto de tener grande sentimiento el que tuviese algnna humanidad en el pecho, que en tiempo de la prosperidad del Cuzco quando los Espanoles entraron en el havia grand cantidad de senoras que tenian sus casas i sus asientos mui quietas i sosegadas i vivian mui politicamente i como mui buenas mugeres, cada senora acompanada con quince o veinte mugeres que tenia de servicio en su casa bien traidas i aderezadas, i no salian menos desto i con grand onestidad i gravedad i atavio a su usanza, i es la cantidad destas senoras principales creo yo que en el... que avia mas de seis mil sin las de servicio que creo yo que eran mas de veinte mil mugeres sin las de servicio i mamaconas que eran las que andavan como beatas i dende á dos anos casi no se allava en el Cuzco i su tierra sino cada qual i qual porque muchas murieron en la guerra que huvo i las otras vinieran las mas á ser malas mugeres. Senor perdone á quien fue la causa desto i a quien no lo remedia pudiendo. » (*Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[1] *Ibid.*, ubi supra.

Les dissensions des Espagnols semblèrent présenter une occasion favorable. Les chefs Indiens tinrent plusieurs conférences sur ce sujet, et le grand-prêtre Villac Umu insista sur la nécessité d'un soulèvement, aussitôt qu'Almagro aurait retiré ses forces de la ville. Il serait alors comparativement facile, en attaquant les envahisseurs dans leurs différents postes, dispersés qu'ils étaient sur la surface du pays, de les accabler sous le nombre, et de secouer leur joug détesté, avant que l'arrivée de nouveaux renforts y enchaînât pour jamais ses compatriotes. On projeta un soulèvement général, et ce fut à cause de cela que le grand-prêtre fut choisi par l'Inca pour accompagner Almagro dans sa marche, afin de s'assurer la coopération des indigènes du pays, et revenir ensuite secrètement, — comme il le fit en effet, — pour prendre part à l'insurrection.

Pour mettre leur plan à exécution, il devenait nécessaire que l'Inca Manco quittât la ville et se présentât à son peuple. Il ne trouva aucune difficulté à sortir de Cuzco, où sa présence était à peine remarquée des Espagnols, de même que son pouvoir nominal était tenu en peu de considération par les conquérants hautains et confiants. Mais dans la capitale il y avait un corps d'Indiens alliés, plus attentifs à ses mouvements. Ils étaient de la tribu des Canares, race guerrière du Nord, trop récemment soumise par les Incas pour sympathiser beaucoup avec eux et avec leurs institutions. Il y en avait environ mille dans la ville, et comme ils avaient conçu quelque soupçon des projets de l'Inca, ils avaient l'œil sur ses mouvements, et signalèrent promptement son absence à Juan Pizarre.

Celui-ci, à la tête d'un petit corps de cavalerie, se mit aussitôt à la poursuite du fugitif, qu'il eut le bonheur de

découvrir dans un fourré de roseaux, où il cherchait à se cacher, à peu de distance de la capitale. Manco fut arrêté, ramené prisonnier à Cuzco et placé sous bonne garde dans la forteresse. La conspiration sembla dès lors avortée, et il ne restait aux malheureux Péruviens qu'à pleurer leurs espérances déçues, et à exhaler leur désappointement dans des ballades mélancoliques, qui racontaient la captivité de leur Inca et la chute de sa maison [1].

Pendant que cela se passait, Fernand Pizarre revint à Ciudad de los Reyes, rapportant la commission royale qui étendait les pouvoirs de son frère et ceux qui avaient été concédés à Almagro. L'envoyé apportait aussi les patentes royales conférant à François Pizarre le titre de *marquis de los Atavillos*, province du Pérou. Ainsi l'heureux aventurier se plaçait au rang de l'orgueilleuse aristocratie de Castille, dont peu de membres pouvaient se vanter, s'ils en avaient le courage, de s'être élevés de si bas, de même qu'un plus petit nombre encore pouvait justifier leur grandeur, en citant de plus grands services rendus à la Couronne.

Le nouveau marquis résolut de ne pas envoyer pour le moment la commission au maréchal, qu'il voulait engager plus avant dans la conquête du Chili, afin que son attention fut détournée de Cuzco, qui cependant, à ce que son frère lui assurait, se trouvait alors sans aucun doute dans les limites nouvellement reculées de son territoire. Pour mieux s'assurer ce lot important, il envoya Fernand prendre en personne le gouvernement de la capitale, comme celui de ses frères dont les talents et l'expérience lui inspiraient le

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. I, II. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. II, cap. III.

plus de confiance. Fernand, malgré sa conduite arrogante envers ses compatriotes, avait toujours montré une sympathie peu commune pour les Indiens. Il avait été l'ami d'Atahuallpa, et même à un tel point, qu'on prétendait que, s'il eût été au camp, la catastrophe de l'infortuné monarque eût été probablement prévenue. Il témoigna alors la même disposition bienveillante pour son successeur Manco. Il fit mettre en liberté le prince péruvien et l'admit graduellement dans une sorte d'intimité. Le rusé Péruvien profita de sa liberté pour mûrir ses plans d'insurrection, mais avec tant de précaution qu'aucun soupçon ne traversa l'esprit de Fernand. Le secret et le silence sont des traits caractéristiques de l'Américain, presque aussi invariablement que la couleur particulière de sa peau. Manco révéla à son vainqueur l'existence de plusieurs trésors et les endroits où ils avaient été cachés ; quand il eut ainsi gagné sa confiance, il stimula encore davantage sa cupidité par la description d'une statue en or pur de son père Huayna Capac, qu'il demanda la permission d'apporter d'une caverne secrète où elle était déposée dans les Andes voisines. Fernand, aveuglé par son avarice, consentit au départ de l'Inca.

Il envoya avec lui deux soldats espagnols, moins pour le surveiller, que pour le seconder dans l'objet de son expédition. Une semaine se passa, cependant l'Inca ne revenait pas, et l'on ne put en obtenir aucune nouvelle. Fernand vit alors son erreur, surtout lorsque ses propres soupçons furent confirmés par les rapports défavorables des Indiens alliés. Sans plus de délai, il expédia son frère Juan, à la tête de soixante chevaux, à la poursuite du prince péruvien, avec l'ordre de le ramener encore une fois prisonnier dans sa capitale.

Juan, avec sa troupe bien armée, traversa rapidement les environs de Cuzco, sans découvrir aucun vestige du fugitif. Il trouva le pays remarquablement silencieux et désert, jusqu'à ce qu'il approchât de la chaine montagneuse qui entoure la vallée du Yucay, à six lieues environ de la ville; là, il rencontra les deux Espagnols qui avaient accompagné Manco. Ils apprirent à Pizarre que ce n'était qu'à la pointe de l'épée qu'il pourrait reprendre l'Inca; le pays tout entier était en armes, et le chef péruvien, à la tête des insurgés, se préparait à marcher sur la capitale. Toutefois ils n'avaient souffert aucune violence, et l'Inca leur avait permis de s'en retourner.

Le capitaine espagnol trouva ce récit pleinement confirmé, lorsqu'il arriva à la rivière Yucay; les bataillons indiens étaient rassemblés sur la rive opposée, au nombre de plusieurs milliers d'hommes qui, ayant à leur tête leur jeune monarque, se préparaient à lui disputer le passage. Il semblait qu'ils ne pussent trouver leur position suffisamment forte sans mettre, comme de coutume, une rivière entre eux et leur ennemi. Les Espagnols ne furent pas arrêtés par cet obstacle. La rivière, quoique profonde, était étroite; ils s'y jetèrent hardiment et firent passer leurs chevaux à la nage, au milieu d'une pluie de pierres et de flèches qui retentissaient comme la grêle sur les armures, trouvant parfois quelque point vulnérable; mais ces blessures ne faisaient que les exciter à des efforts plus désespérés. Les barbares reculèrent lorsque les Espagnols eurent réussi à prendre terre; mais, sans leur laisser le temps de se former, ils revinrent avec un courage qu'ils avaient rarement montré jusque là, et les enveloppèrent de tous côtés avec des forces très supérieures. Le combat devint terrible. Plusieurs des

Indiens étaient armés de lances à pointes de cuivre d'une trempe presque aussi dure que celle de l'acier, de massues énormes et de haches de combat du même métal. Leurs armes défensives aussi étaient excellentes à quelques égards, consistant en épais pourpoints de coton piqué, en écus couverts de peaux, en casques richement ornés d'or et de bijoux ou présentant quelquefois, comme ceux des Mexicains, la forme fantastique de têtes d'animaux sauvages, garnies de rangées de dents qui grimaçaient au dessus du visage du guerrier[1]. Toute l'armée avait un air de fierté martiale, réglée par une discipline militaire très supérieure à ce que les Espagnols avaient vu jusqu'alors dans le pays.

La petite troupe des cavaliers, ébranlée par la furie de l'attaque des Indiens, fut d'abord mise en désordre, mais enfin s'encourageant les uns les autres par le vieux cri de guerre de « St-Iago, » ils se formèrent en colonne serrée, et chargèrent hardiment au plus épais des ennemis. Ceux-ci incapables de soutenir le choc, se dispersèrent ou furent foulés sous les pieds des chevaux et percés par les lances des cavaliers. Cependant la fuite fut encore soumise à un certain ordre ; les Indiens se retournaient par moment pour envoyer une volée de flèches ou pour porter des coups furieux avec leurs haches et leurs massues. Ils combattaient comme sentant qu'ils étaient sous les yeux de leur Inca.

[1] « Es gente, » dit Oviedo, « muy belicosa é muy diestra ; sus armas son picas, ó ondas, porras é alabardas de plata é oro é cobre. » (*Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XVII.) Xerez a fait l'énumération des armes indigènes des Péruviens. (*Conq. del Peru*, ap. Barcia, tom. III, p. 200.) Le père Velasco a beaucoup ajouté à ce catalogue. Suivant lui, ils se servaient d'épées de cuivre, de poignards et d'autres armes européennes. (*Hist. de Quito*, tom. I, p. 178-180.) Il n'insiste pas sur leur connaissance des armes à feu avant la conquête !

Le soir arriva, avant qu'ils eussent entièrement quitté la plaine et qu'ils se fussent retirés dans les lieux forts des hautes montagnes qui entourent la belle vallée du Yucay. Juan Pizarre et sa petite troupe campèrent dans la plaine au pied des montagnes. Il avait comme toujours remporté la victoire malgré l'immense supériorité numérique des ennemis; cependant il n'avait jamais vu un terrain si bien disputé, et sa victoire lui coûtait la vie de plusieurs hommes et de plusieurs chevaux, tandis que beaucoup d'autres étaient blessés, et presque mis hors de combat par les fatigues de la journée; mais il comptait que la leçon sévère donnée à l'ennemi, dont le massacre avait été considérable, anéantirait l'esprit de résistance. Il se trompait.

Le lendemain matin, son effroi fut grand en voyant les passages des montagnes remplis de sombres lignes de guerriers, s'étendant aussi loin que l'œil pouvait pénétrer dans les profondeurs de la Sierra, tandis que les masses épaisses d'ennemis étaient rassemblées, comme des nuages chargés de tonnerres, le long des pentes et des sommets, prêtes à fondre en furie sur les assaillants. Le terrain, tout à fait défavorable aux manœuvres de la cavalerie, donnait tout avantage aux Péruviens, qui, de leur position élevée, faisaient rouler des rocs énormes et envoyaient une grêle de projectiles sur la tête des Espagnols. Juan Pizarre ne voulait pas s'engager davantage dans ce périlleux défilé; quoiqu'il eût chargé l'ennemi à plusieurs reprises et l'eût repoussé avec une perte considérable, la seconde nuit le trouva avec des hommes et des chevaux fatigués et blessés et aussi peu avancé dans l'objet de son expédition que le soir précédent. Après avoir encore perdu un jour ou deux en hostilités infructueuses, il reçut un appel de son frère qui le

pressait de retourner en toute hâte à Cuzco alors assiégée par l'ennemi!

Il commença sans délai sa retraite, traversa de nouveau la vallée, qui venait d'être un théâtre de carnage, passa la rivière Yucay, et par une rapide contre-marche, suivi de près d'un ennemi victorieux qui célébrait son succès par des chants ou plutôt des hurlements de triomphe, il arriva avant la tombée de la nuit en vue de la capitale.

Mais le spectacle qui s'offrit à ses yeux était très différent de celui qui l'avait frappé à son départ quelques jours auparavant. Tous les environs, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, étaient occupés par une puissante armée, qu'un calcul approximatif faisait monter au nombre de deux cent mille guerriers [1]. Les sombres lignes des bataillons indiens s'étendaient jusqu'à la limite des montagnes; tandis que tout à l'entour, l'œil n'apercevait que les aigrettes et les bannières flottantes des chefs, mêlées aux riches panoplies fabriquées en plumes, rappelant à ceux qui avaient servi sous Cortès le costume militaire des Aztèques. Au dessus de tout le reste s'élevait une forêt de longues lances et de haches d'armes bordées de cuivre, qui, s'agitant çà et là dans une confusion sauvage, brillaient aux rayons du soleil couchant, comme la lumière qui se joue à la surface d'un océan sombre et troublé. C'était la première fois que les Espagnols voyaient une armée indienne dans son appareil le plus formidable, une armée telle que les Incas en conduisaient à la guerre, lorsque la bannière du soleil parcourait le pays en triomphe.

[1] « Pues junta toda la gente quel ynga avia embiado á juntar que á lo que se entendio y los Indios dixeron fueron dozientos mil Indios de guerra los que vinieron á poner este cerco. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

Cependant les hardis cavaliers, s'ils furent d'abord troublés à cette vue, reprirent bientôt courage, serrèrent les rangs, et s'apprêtèrent à se faire jour à travers l'armée assiégeante. Mais l'ennemi parut éviter le combat, et s'écartant à leur approche, leur laissa la libre entrée de la capitale. Les Péruviens, probablement, voulaient attirer le plus d'ennemis possible dans le piége, comprenant que plus ils seraient nombreux, plus ils sentiraient promptement les approches de la famine [1].

Fernand Pizarre accueillit son frère avec joie, car il augmentait notablement ses forces, qui ne dépassaient pas alors en tout deux cents hommes, cavaliers et fantassins [2], outre mille Indiens auxiliaires, nombre insignifiant en comparaison des multitudes qui se pressaient aux portes. Cette nuit se passa pour les Espagnols dans des sentiments de profonde anxiété et dans l'appréhension naturelle de ce qui se passerait le lendemain. Ce fut dans les premiers jours de février 1536 que commença le siége de Cuzco; siége mémorable, qui provoqua le déploiement le plus héroïque de la valeur indienne et européenne, et mit les deux races aux prises avec plus d'acharnement qu'il n'était encore arrivé dans la conquête du Pérou.

Le nombre des ennemis ne semblait pas moins formidable durant la nuit qu'à la lumière du jour. On voyait leurs feux, éclairant la vallée et le sommet des montagnes, aussi nombreux, dit un témoin oculaire, que « les étoiles du

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. IV. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXXXIII.

[2] « Y los pocos Espanoles que heramos aun no dozientos todos. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

ciel par une nuit d'été sans nuages [1]. » Avant que ces feux eussent pâli devant la lumière du matin, les Espagnols furent éveillés par le bruit effroyable de la conque, de la trompette et de l'attabal, mêlée aux farouches cris de guerre des barbares, qui lançaient des volées de projectiles de toutes sortes, dont la plupart tombaient inoffensifs dans la ville. Mais d'autres produisaient un effet plus sérieux. C'était des flèches enflammées et des pierres brûlantes enveloppées dans du coton qui avait été trempé dans quelque substance bitumineuses, et qui, laissant dans l'espace de longues traînées de lumière, tombaient sur les toits des édifices et y mettaient bientôt le feu [2]. Ces toits, même ceux des plus beaux monuments, étaient uniformément en chaume, et brûlaient aussi facilement que l'amadou. En un moment le feu éclata sur les points les plus opposés de la ville. Il se communiqua promptement à la charpente intérieure des bâtiments, et de vastes nappes de flammes mêlées de fumée s'élevèrent vers le ciel, projetant une lueur sinistre sur tous les objets. L'atmosphère raréfiée augmenta l'impétuosité du vent, et les flammes excitées s'étendirent rapidement de maison en maison, jusqu'à ce qu'enfin leurs tourbillons poussés de côté et d'autre par la tempête, s'élevèrent en grondant comme un volcan. La chaleur devenait intense, et les nuages de fumée se rassemblant sur la ville comme un

[1] « Pues de noche heran tantos los fuegos que no parecia sino vn cielo muy sereno lleno de estrellas. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « Unas piedras rredondas y hechallas en el fuego y hazellas asqua embolvianlas en vnos algodones y poniendolas en hondas las tiravan a las casas donde no alcanzavan á poner fuego con las manos, y ansi nos quemavan las casas sin entendello. Otras veces con flechas encendidas tirandolas á las casas que como heran de paja luego se encendian. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

sombre voile, causaient une sorte de suffocation et presque de cécité, dans les quartiers où ils étaient chassés par le vent [1].

Les Espagnols étaient campés dans la grande place, en partie sous des tentes, et en partie dans la salle de l'Inca Viracocha, sur l'emplacement occupé depuis par la cathédrale. Trois fois, dans le cours de cette journée affreuse, le toit du bâtiment prit feu ; mais quoiqu'on ne fit aucun effort pour l'éteindre, les flammes s'apaisèrent sans avoir causé beaucoup de dommages. Ce miracle fut attribué à la bienheureuse Vierge que plusieurs des combattants chrétiens virent distinctement planant au dessus de l'endroit où devait être élevé le temple dédié à son culte [2].

Heureusement l'espace découvert qui entourait la petite troupe de Fernand, la séparait du théâtre immédiat de l'incendie. Il fournissait un moyen de préservation semblable à celui qu'emploie le chasseur américain, qui essaye de s'entourer d'un cercle de terrains dévastés, lorsqu'il est sur-

[1] « I erá tanto el humo que casi los oviera de aogar i pasaron grand travajo por esta causa i sino fuera porque de la una parte de la plaza no havia casas i estava desconorado no pudieran escapar porque si por todas partes les diera el humo i el calor siendo tan grande pasaron travajo, pero la divina providencia lo estorvo. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

[2] Le temple fut dédié à Notre-Dame de l'Assomption. L'apparition de la Vierge fut visible non seulement pour les chrétiens, mais pour les guerriers indiens, dont plusieurs la racontèrent à Garcilasso de la Vega, entre les mains duquel le merveilleux perd rarement son éclat. (*Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXV.) Elle est aussi attestée par le père Acosta, qui vint dans le pays quarante ans après cet événement. (Lib. VII, cap. XXVII.) Les deux auteurs témoignent du secours opportun donné par saint Jacques, qui avec son bouclier, déployant la devise de son ordre militaire et armé de son épée flamboyante, poussa son coursier blanc au plus épais des ennemis. On pouvait toujours se fier au saint patron de l'Espagne quand sa présence était nécessaire, *dignus vindice nodus.*

pris par un incendie dans les prairies. Le feu continua tout le jour d'exercer ses ravages, et à la nuit devinrent même plus effrayants; à la clarté lugubre des flammes, les malheureux Espagnols pouvaient apercevoir la consternation peinte sur le visage de leurs compagnons, tandis que, dans les faubourgs et sur les pentes des montagnes voisines, on pouvait voir la foule des assiégeants contemplant avec une joie infernale l'œuvre de destruction. Au dessus de la ville au nord, s'élevait la vieille forteresse, rougie par la lueur des flammes, jetant un regard menaçant sur les ruines de la belle cité qu'elle ne pouvait plus protéger, et dans le lointain on pouvait apercevoir les formes sombres des Andes, s'élevant dans leur grandeur solitaire vers les régions du silence éternel, bien au dessus du tumulte sauvage qui grondait d'une manière si terrible à leur pied.

Telle était l'étendue de la ville que plusieurs jours se passèrent avant que la fureur de l'incendie s'épuisât. Tours et temples, huttes et palais tombèrent devant lui. Heureusement, parmi les édifices qui échappèrent se trouvaient la magnifique maison du Soleil et le couvent voisin des Vierges du Soleil. Leur position isolée présentait des ressources dont les Indiens voulurent bien se servir par des motifs de piété pour les conserver[1]. Plus de la moitié de la capitale, si

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXIV.

Le père Valverde, évêque de Cuzco, qui prit une part si importante à l'arrestation d'Atahuallpa, était absent du pays à cette époque, mais il revint l'année suivante. Dans une lettre à l'empereur, il met en contraste l'état florissant de la capitale lorsqu'il la quitta et celui où il la retrouva, dépouillée, comme ses faubourgs, de ses anciennes gloires. « Si je n'avais su la place de la ville, » dit-il, « je ne l'aurais jamais reconnue. » Le passage est trop remarquable pour ne pas le citer. La lettre originale existe dans les archives de Simancas. « Certifico á V. M. que si no me

longtemps le siége favori de la civilisation occidentale, l'orgueil des Incas et le brillant séjour de leur divinité tutélaire, fut réduite en cendres par les mains de ses propres enfants. C'était une sorte de consolation pour eux de penser qu'elle brûlait sur la tête de ses conquérants, dont elle était à la fois le trophée et le tombeau.

Tant que dura l'incendie, les Espagnols ne firent aucune tentative pour éteindre les flammes. Leurs efforts n'eussent servi de rien. Cependant ils ne se livraient pas sans résistance aux attaques de l'ennemi et sortaient de temps en temps pour le repousser. Mais les charpentes écroulées et les débris épars des maisons, présentaient des obstacles sérieux aux mouvements des chevaux; et lorsqu'ils étaient écartés en partie par les efforts de l'infanterie et des alliés indiens, les Péruviens plantaient des pieux et dressaient dans le chemin des barricades non moins embarrassantes[1]. C'était

acordara del sitio desta ciudad yo no la conosciera, á lo menos por los edificios y pueblos della; porque quando el Gobernador D. Franzisco Pizarro entró aqui y entré yo con él estava este valle tan hermoso en edificios y poblazion que en torno tenia que era cosa de admiracion vello, porque aunque la ciudad en si no ternia mas de 3 o 4,000 casas, ternia en torno quasi á vista 19 o 20,000; la fortaleza que estava sobre la ciudad parescia desde á parte una mui gran fortaleza de las de Espana : agora la mayor parte de la ciudad esta toda derivada y quemada; la fortaleza no tiene quasi nada enhiesso; todos los pueblos de alderredor no tienen sino las paredes que por maravilla ai casa enbierta! La cosa que mas contentamiento me dio en esta ciudad fué la iglesia, que para en Indias es harto buena casa, aunque segun la riqueza a havido en esta tierra pudiera ser mas semejante al templo de Salomon. » *Carta del Obispo F. Vicente de Valverde al Emperador*, MS., 20 de Marzo 1539.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

« Los Indios ganaron el Cuzco casi todo desta manera que enganando la calle hivan haciendo una pared para que los cavallos ni los Espanoles no los pudiesen romper. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

une affaire longue et dangereuse de les enlever, car les pionniers étaient exposés aux coups des archers ennemis, et le Péruvien atteignait sûrement son but. Lorsqu'enfin les obstacles étaient enlevés et qu'un libre passage était ouvert à la cavalerie, elle se précipitait avec une impétuosité irrésistible sur les ennemis, qui, repoussés en désordre, étaient taillés en pièces par les cavaliers, ou percés de leurs lances. Le carnage était grand dans ces occasions; mais les Indiens, sans se décourager, revenaient d'ordinaire à la charge avec une nouvelle ardeur, et, tandis que des troupes fraîches faisaient face aux Espagnols, d'autres embusquées dans les ruines, mettaient les cavaliers en désordre en les assaillant sur les flancs. Les Péruviens excellaient au maniement de l'arc et de la fronde, et ces rencontres, malgré la supériorité des Espagnols, leur coûtèrent plus d'hommes que leur état de détresse ne leur permettait d'en sacrifier, perte peu compensée par celle dix fois plus grande de l'ennemi. Une arme particulière aux guerres de l'Amérique du Sud fut employée avec quelque succès par les Péruviens. C'était le *lasso,* longue corde terminée par un nœud, qu'ils jetaient adroitement sur le cavalier ou dans laquelle ils enchevêtraient les pieds de son cheval, de manière à les faire tomber l'un et l'autre. Plus d'un Espagnol fut ainsi fait prisonnier [1].

Harassés, dormant tout armés, leurs chevaux attachés à côté d'eux, prêts à toute heure pour l'action, les Espagnols n'avaient de repos ni jour ni nuit. Pour ajouter à leurs embarras, la forteresse qui dominait la ville et commandait complétement la grande place où ils étaient campés, avait

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. IV.

reçu une si faible garnison par suite de leur sécurité, qu'à l'approche des Péruviens, elle avait été abandonnée sans coup férir. Elle était occupée maintenant par un corps considérable d'ennemis, qui de cette position élevée lançaient de temps en temps une grêle de traits qui contribuaient beaucoup à incommoder les assiégés. Leur capitaine se repentait alors amèrement de la sécurité imprévoyante qui lui avait fait négliger un poste si important.

Leur détresse était encore aggravée par les bruits qui leur arrivaient continuellement de l'état de la contrée. On disait que le soulèvement était général dans le pays. Les Espagnols qui vivaient dans leurs plantations isolées avaient tous été massacrés. Lima, Truxillo et les villes principales étaient assiégées et devaient tomber bientôt au pouvoir de l'ennemi; les Péruviens étaient maîtres des passages, et toutes les communications étaient coupées, de sorte qu'ils ne pouvaient attendre aucun secours de leurs compatriotes habitant sur la côte. Telles étaient les tristes récits, exagérés, mais non sans fondement, qui, du camp des assiégeants, se répandaient alors dans la ville. Pour donner plus de crédit à ces bruits, huit ou dix têtes humaines furent jetées dans la *plaza*, et les Espagnols reconnurent avec horreur sur ces visages sanglants les traits de ceux de leurs compagnons, qu'ils savaient demeurer seuls sur leurs terres [1].

Vaincus par l'impression de ces horreurs, plusieurs étaient d'avis d'abandonner immédiatement la place comme n'étant plus tenable et de s'ouvrir un passage vers la côte avec leurs bonnes épées. Il y avait dans ce parti une audace qui char-

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. VIII, cap. IV. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

mait l'esprit aventureux des Castillans. Il valait mieux, disaient-ils, périr dans une lutte courageuse pour sauver leur vie, que de mourir ignominieusement, comme des renards tapis dans leurs trous pour y être asphyxiés par le chasseur.

Mais les Pizarres, de Rojas, et quelques autres des principaux cavaliers refusèrent de consentir à une mesure qui, disaient-ils, les couvrirait de honte [1]. Cuzco était le digne prix pour lequel ils avaient combattu; c'était l'antique capitale de l'empire, et, quoiqu'il fût maintenant en cendres, il se relèverait de ses ruines aussi glorieux qu'auparavant. Tous les yeux se tournaient sur eux comme sur ses défenseurs, et leur faiblesse, en donnant confiance à l'ennemi, pourrait décider du sort de leurs compatriotes dans tout le pays. Ils étaient placés à ce poste comme au poste d'honneur, et mieux valait périr que l'abandonner.

Il semblait en effet qu'il n'y eût pas d'alternative, tous les chemins étaient coupés par un ennemi qui avait une connaissance parfaite du pays et qui occupait tous les passages. Mais cet état de choses ne pouvait durer longtemps. L'Indien ne pouvait à la longue lutter contre le blanc. L'esprit d'insurrection s'éteindrait de lui-même. Cette grande armée devait se fondre, les indigènes n'étant pas habitués aux privations d'une campagne prolongée. Des renforts arrivaient journellement des colonies, et pourvu que les Castillans ne se manquassent pas à eux-mêmes pendant une saison, ils

[1] « Pues Hernando Piçarro nunca estuvo en ello y les respondia que todos aviamos de morir y no desamparar el Cuzco. Juntavanse à estas consultas Hernando Piçarro y sus hermanos, Graviel de Rojas, Hernan Ponce de Leon, el Thesorero Riquelme. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

seraient secourus par leurs compatriotes qui ne les laisseraient pas périr dans les montagnes comme des proscrits.

Les paroles encourageantes et l'air résolu des cavaliers, allèrent au cœur de leurs compagnons; car l'âme de l'Espagnol répondait promptement à l'appel de l'honneur, sinon à celui de l'humanité. Tous consentirent à rester jusqu'au bout auprès de leurs chefs. Mais, s'ils devaient demeurer dans leur position actuelle, il était nécessaire de déloger l'ennemi de la forteresse, et avant de risquer cette entreprise dangereuse, Fernand Pizarre résolut de frapper un coup propre à intimider les assiégeants et à les empêcher de faire d'autres tentatives pour l'inquiéter dans ses quartiers.

Il communiqua son plan d'attaque à ses officiers, et formant sa petite troupe en trois détachements, il les plaça sous le commandement de son frère Gonzalo, de Gabriel de Rojas, officier en qui il avait beaucoup de confiance, et de Fernand Ponce de Léon. Les pionniers indiens furent envoyés en avant, pour écarter les décombres, et les trois divisions s'avancèrent simultanément par les principales avenues vers le camp des assiégeants. Les maraudeurs qu'elles rencontrèrent sur leur route furent aisément taillés en pièces, et les trois corps, s'élançant impétueusement dans les lignes en désordre des Péruviens, les surprirent complétement. Pendant quelques moments il y eut peu de résistance et le carnage fut affreux. Mais les Indiens se rallièrent peu à peu et se remettant à peu près en ordre, revinrent au combat avec le courage d'hommes habitués depuis longtemps au danger. Ils combattaient corps à corps avec leurs massues et leurs haches garnies de cuivre, pendant qu'une grêle de dards, de pierres et de flèches pleuvait sur les chrétiens.

Les barbares montrèrent plus de discipline qu'on ne s'y

serait attendu; on dit qu'ils la devaient à quelques prisonniers Espagnols, dont l'Inca, qui avait généreusement épargné leurs vies, prit parfois des leçons dans l'art de la guerre. Les Péruviens avaient appris aussi à manier avec quelque adresse les armes de leurs vainqueurs; on les voyait armés de boucliers, de casques et d'épées de fabrique européenne et même, en certains cas, montés sur les chevaux qu'ils avaient pris aux blancs [1]. Le jeune Inca, en particulier, vêtu à l'européenne, montait un cheval de guerre qu'il maniait avec beaucoup d'adresse; et, une longue pique à la main, il conduisait ses soldats à l'attaque. — Cette promptitude à adopter les armes et la tactique supérieures des conquérants, indique une civilisation plus avancée que celle de l'Aztèque, qui, dans sa longue lutte avec les Espagnols, ne revint jamais assez de la terreur que lui inspirait le cheval pour se risquer à le monter.

Mais quelques jours ou quelques semaines d'éducation ne suffisaient pas pour se familiariser avec des armes et encore moins avec une tactique si différentes de celles auxquelles les Péruviens avaient été accoutumés jusque-là. Dans cette occasion, quoique le combat fût bravement soutenu, il ne dura pas longtemps. Après une lutte vaillante dans laquelle les indigènes se jetaient sans crainte sur les cavaliers, essayant de les arracher de leurs selles, ils furent obligés de céder à leurs charges réitérées. Plusieurs furent foulés aux pieds, d'autres abattus par les larges épées des Espagnols, tandis que les arquebusiers, soutenant la cavalerie, faisaient

[1] Herrera nous assure que les Péruviens tournèrent même les armes à feu de leurs ennemis contre eux, forçant leurs prisonniers de mettre les mousquets en état et de leur fabriquer de la poudre. *Hist. General*, dec. V, ib. VIII, cap. V, VI.

un feu roulant qui causait de grands ravages sur les flancs et à l'arrière garde des fugitifs. Enfin, rassasié de carnage et pensant que le châtiment qu'il avait infligé à l'ennemi le garantissait pour le moment de ses attaques, le général ramena ses troupes dans la capitale[1].

Sa première entreprise fut alors de reconquérir la citadelle. C'était un projet dangereux. La forteresse, qui dominait la partie nord de la ville, s'élevait sur une éminence de rochers, si escarpée, qu'elle était inaccessible de ce côté où elle n'était défendue que par une simple muraille. L'accès en était plus facile du côté de la campagne; mais là elle était protégée par deux murailles demi-circulaire, ayant chacune environ douze cents pieds de long, et fort épaisses. Elles étaient bâties en pierres massives, ou plutôt en rochers, superposés sans ciment, de manière à former une sorte de construction rustique. Le niveau du terrain derrière ces lignes de défense était élevé de manière à permettre aux soldats de la garnison de lancer leurs flèches sur les assaillants, tandis qu'ils étaient eux-mêmes protégés par le parapet. En dedans du mur intérieur se trouvait la forteresse, se composant de trois fortes tours, l'une très haute, qui, avec une plus petite, était occupée actuellement par l'ennemi, sous le commandement d'un seigneur inca, guerrier d'une valeur éprouvée et prêt à la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cette entreprise périlleuse fut confiée par Fernand Pizarre à son frère Juan, cavalier qu'animait l'ardeur et l'esprit aventureux de la chevalerie errante des romans. Comme on devait approcher de la forteresse par les passages des

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. IV, V.

montagnes, il devenait nécessaire de détourner d'un autre côté l'attention des ennemis. Un peu avant le coucher du soleil, Juan Pizarre quitta la ville avec un corps choisi de cavaliers et prit une direction opposée à celle de la forteresse, pour que l'armée assiégeante pût supposer que son but était d'aller au fourrage. Mais exécutant une contremarche pendant la nuit, il trouva heureusement les passages sans défense, et arriva devant la muraille extérieure de la forteresse sans avoir donné l'alarme à la garnison [1].

On entrait par une ouverture étroite au centre du rempart; mais elle était alors fermée par d'énormes pierres qui semblaient faire corps avec le reste de la maçonnerie. Ce fut une affaire assez longue de déplacer ces masses pesantes de manière à ne pas éveiller la garnison. Les nations indiennes qui attaquaient rarement pendant la nuit, ne connaissaient pas assez l'art de la guerre pour se garantir contre les surprises en plaçant des sentinelles. Lorsque ce travail fut achevé, Juan Pizarre et sa vaillante troupe franchirent la porte, et s'avancèrent vers le second parapet.

Mais leurs mouvements n'avaient pas été conduits si secrètement qu'ils échappassent à l'attention, et ils trouvèrent la cour intérieure fourmillant de guerriers, qui, à l'approche des Espagnols, lancèrent une grêle de traits et les forcèrent de faire halte. Juan Pizarre, sentant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, ordonna à la moitié de ses hommes de mettre pied à terre, et se mettant à leur tête, il se prépara à ouvrir pour la seconde fois une brèche dans les fortifications. Il avait été blessé à la mâchoire quelques jours auparavant, et comme il trouva que son casque le

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

gênait, il le quitta imprudemment, se fiant à son bouclier pour se garantir [1]. Marchant à la tête de ses hommes, il les encourageait au travail, en face d'une pluie de pierres, de javelines et de flèches, qui aurait pu faire reculer le plus ferme courage. Les bonnes cottes de maille des Espagnols ne les protégeaient pas toujours; mais d'autres prenaient la place de ceux qui tombaient, tant qu'enfin la brèche fut faite, et la cavalerie s'y précipitant, renversa tout ce qui s'opposait à son passage.

Le parapet fut alors abandonné, et les ennemis s'enfuyant en désordre dans l'enceinte, se réfugièrent sur une sorte de plateforme ou terrasse commandée par la tour principale. Ralliés en cet endroit, ils envoyèrent de nouvelles volées de traits contre les Espagnols, tandis que la garnison de la forteresse jetait sur leurs têtes des fragments de rocs et des pièces de bois. Juan Pizarre, toujours des premiers, s'élança sur la terrasse, encourageant ses hommes de sa voix et de son exemple; mais à ce moment, il fut frappé à la tête par une grosse pierre, son bouclier ne le couvrant pas alors, et il fut porté à terre. L'intrépide capitaine continua encore d'animer de la voix ses compagnons, jusqu'à ce que la terrasse fût prise et ses malheureux défenseurs passés au fil de l'épée. Les douleurs devinrent alors trop aiguës et il fut transporté à la ville, où malgré les efforts qu'on fit pour le sauver, il ne survécut qu'une quinzaine de jours et mourut dans de grandes souffrances [2]. Il suffit de dire que c'était

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « Y estando batallando con ellos para echallos de alli Joan Piçarro se descnido descubrirse la cabeça con la adarga y con las muchas pedradas que tiravan le acertaron vna en la caveça que le quebraron los cascos y dende á quince dias murio desta herida y ansi herido estuvo forcejando con

un Pizarre pour attester sa bravoure. Mais on peut ajouter à sa louange que sa valeur était tempérée par la courtoisie. Sa nature paraissait douce par le contraste qu'elle présentait avec le caractère hautain de ses frères, et ses manières l'avaient rendu le favori de l'armée. Il avait servi dès le commencement de la conquête du Pérou, et aucun nom sur la liste des conquérants n'est moins flétri par le reproche de cruauté, ou ne possède à un plus haut degré tous les attributs d'un chevalier loyal et vaillant [1].

Quoique profondément sensible au malheur de son frère, Fernand Pizarre vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour profiter des avantages obtenus jusque-là. Confiant la garde de la ville à Gonzalo, il se mit à la tête des assaillants et poussa vigoureusement le siége des forteresses. L'une se rendit après une courte résistance. L'autre et la plus formidable des deux tenait encore sous le brave seigneur inca qui la commandait. C'était un homme aux formes athlétiques, qu'on pouvait voir marchant à grands pas le long des créneaux, armé d'un bouclier et d'une cuirasse espagnols, et tenant dans sa main une massue formidable garnie de pointes ou nœuds en cuivre. Avec cette arme terrible il renversait tous ceux qui tentaient de s'ouvrir un passage dans la forteresse. On dit qu'il tua de sa main quelques uns de ses compagnons qui proposaient de se rendre. Fernand

los Yndios y Espanoles hasta que se gano este terrado y ganado le abaxaron al Cuzco. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[1] « Hera valiente, » dit Pedro Pizarro, « y muy animoso, gentil hombre, magnanimo y afable. » (*Descub. y Conq.*, MS.) Zarate prend congé de lui avec ce bref panégyrique : « Fue gran pérdida en la tierra, porque era Juan Piçarro mui valiente, i experimentado en las guerras de los Indios, i bien quisto, i amado de todos. » *Conq. del Peru*, lib. III, cap. III.

se prépara à emporter la place par escalade. Des échelles furent dressées contre les murs ; mais aussitôt qu'un Espagnol arrivait au dernier échelon, il était jeté en bas par le bras puissant du guerrier indien. Son activité égalait sa force, et il semblait se trouver en chaque endroit au moment où sa présence y était nécessaire.

Cette bravoure remplit d'admiration le général espagnol ; car il savait honorer la valeur même chez un ennemi. Il ordonna qu'on ne lui fit aucun mal, mais qu'on le prit vivant, s'il était possible [1]. Cela n'était pas aisé. Enfin, de nombreuses échelles ayant été plantées le long de la tour, les Espagnols montèrent de plusieurs côtés en même temps, et sautant dans la place, ils accablèrent le peu de combattants qui faisaient encore mine de résister. Mais on ne put prendre le chef Inca ; voyant que la résistance devenait inutile, il s'élança au bord des créneaux, et jetant sa massue loin de lui, s'enveloppa dans son manteau et se précipita la tête la première [2]. Il mourut comme un ancien Romain. Il avait frappé son dernier coup pour la liberté de son pays, et il dédaigna de survivre à la honte de sa nation. Le chef castillan laissa une petite garnison pour assurer sa conquête, et retourna en triomphe à ses quartiers.

Les semaines se succédaient, et aucun secours n'arrivait aux Espagnols assiégés. Ils commençaient depuis longtemps

[1] « Y mando Hernando Piçarro á los Espanoles que subian que no matesen á este Yndio sino qne se lo tomasen á vida, jurando de no matalle si lo avia bivo. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « Visto este orejon qne se lo avian ganado y le avian tomado por dos o tres partes el fuerte, arrojando las armas se tapo la caveça y el rrostro con la manta y se arrojo del cubo abajo mas de cien estados, y ansi se hizo pedazos. A Hernando Piçarro le peso mucho por no tomalle à vida. » *Ibid.*, MS.

à sentir les approches de la famine. Heureusement, ils étaient fournis d'eau par les rivières qui coulaient à travers la ville. Mais, quoiqu'ils eussent bien ménagé leurs ressources, leurs provisions étaient épuisées, et depuis quelque temps, ils étaient réduits aux rares provisions de grain qu'ils pouvaient recueillir dans les magasins et les maisons en ruines, la plupart consumées par le feu, ou au produit de quelque heureuse excursion [1] Cette dernière ressource était entourée de grandes difficultés; car chaque expédition amenait avec l'ennemi une rencontre sanglante, qui coûtait ordinairement la vie à plusieurs Espagnols, et plus cher encore aux Indiens alliés. Cependant, ces pertes avaient du moins un avantage en diminuant le nombre d'hommes à nourrir. Mais le nombre total des assiégés était si petit, que toute perte augmentait notablement pour ceux qui survivaient les difficultés de la défense.

Comme les mois se passaient sans leur apporter aucune nouvelle de leurs compatriotes, leurs craintes redoublaient sur leur sort. Ils savaient bien que le gouverneur ferait tous les efforts possibles pour les tirer de leur situation désespérée. Comme il n'avait pas réussi, il était probable que sa position n'était pas meilleure, ou, peut-être, lui et ses compagnons avaient-ils déjà succombé à la fureur des rebelles. Il était triste de penser qu'ils étaient abandonnés seuls dans le pays, loin de tout secours humain, pour périr misérablement dans les montagnes par les mains des barbares.

Cependant, l'état actuel des choses, quoique extrêmement sombre, n'était pas tout à fait aussi désespéré qu'ils l'imaginaient. L'insurrection, il est vrai, avait été générale dans

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXIV.

le pays, du moins dans la partie qu'occupait les Espagnols. Elle avait été si bien concertée qu'elle éclata presque simultanément; et les conquérauts qui vivaieut sur leurs propriétés, dans une sécurité insouciante, avaient été massacrés au nombre de plusieurs centaines. Une armée indienne était campée devant Xauxa, et une autre armée considérable avait occupé la vallée du Rimac et assiégeait Lima. Mais le pays autour de la capitale était découvert et plat, et très favorable à la cavalerie. Aussitôt que Pizarre se vit menacé, il envoya contre les Péruviens une troupe assez forte pour les mettre promptement en fuite, et poursuivant son avantage, il leur infligea un si terrible châtiment, que, bien qu'ils continuassent toujours à se montrer de loin et à couper ses communications avec l'intérieur, ils n'avaient pas envie de s'aventurer sur l'autre rive du Rimac.

Les nouvelles que le général espagnol reçut alors de l'état du pays lui inspirèrent les craintes les plus sérieuses. Il était particulièrement inquiet du sort de la garnison de Cuzco, et il fit des efforts réitérés pour secourir cette capitale. Quatre détachements, se montant en tout à plus de quatre cents hommes, dont la moitié était de la cavalerie, furent envoyés par lui en différentes fois, sous quelques-uns de ses plus braves officiers. Mais aucun n'atteignit le lieu de sa destination. Les indigènes les laissaient adroitement s'avancer dans l'intérieur du pays, jusqu'à ce qu'ils fussent complétement engagés dans les gorges des Cordillères. Ils les enveloppaient alors en nombre très supérieur, et des hauteurs qu'ils occupaient, ils faisaient pleuvoir leurs traits sur la tête des Espagnols, ou les écrasaient sous le poids des fragments de rocher qu'ils faisaient rouler sur eux du somme des montagnes. Dans quelques occasions le détachement tout

entier fut taillé en pièces jusqu'au dernier homme. D'autres fois, quelques traînards seulement s'échappèrent pour raconter la fatale nouvelle à leurs compatriotes de Lima [1].

Pizarre était consterné. Il avait les plus tristes pressentiments sur le sort des Espagnols dispersés dans le pays, et il doutait même de la possibilité de s'y maintenir sans être secouru du dehors. Il envoya un vaisseau à la colonie voisine de Truxillo, pressant les habitants d'abandonner la place avec tous les effets, et de le rejoindre à Lima. Heureusement cette mesure ne fut pas adoptée. Plusieurs de ses hommes voulaient se servir des vaisseaux qui étaient à l'ancre dans le port pour s'échapper immédiatement du pays, et se réfugier à Panama. Pizarre ne voulut pas écouter un conseil si lâche, qui impliquait l'abandon des braves de l'intérieur qui comptaient encore sur lui pour les défendre. Il coupa court aux espérances de ces esprits timides en faisant partir tous les vaisseaux qui se trouvaient alors dans le port avec différentes missions. Il fit parvenir ainsi aux gouverneurs de Panama, de Nicaragua, de Guatemala, et du Mexique, des lettres représentant le triste état de ses affaires, et demandant leur secours. Sa lettre à Alvarado, alors établi à Guatemala, nous a été conservée. Il le conjure par tous les sentiments de l'honneur et du patriotisme de lui venir en aide, avant

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. V. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. V. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXVIII.

Suivant l'historien des Incas, quatre cent soixante-dix Espagnols périrent dans ces expéditions. Cieza de Leon estime le nombre total des chrétiens qui périrent dans cette insurrection à sept cents, dont plusieurs, ajoute-t-il, furent tués avec beaucoup de cruauté. (*Cronica*, cap. LXXXII.) L'estimation ne semble pas exagérée, vu l'étendue et le courage de l'insurrection.

qu'il soit trop tard. Sans secours, les Espagnols ne pourraient se maintenir plus longtemps au Pérou, et ce grand empire serait perdu pour la couronne de Castille. Il s'engage enfin à partager avec lui les conquêtes qu'ils pourront faire avec leurs forces réunies [1]. De telles concessions faites à l'homme même dont, peu de mois auparavant, Pizarre aurait acheté l'absence à n'importe quel prix, prouvent suffisamment son extrême détresse. Les secours si instamment sollicités arrivèrent à temps, non pour apaiser l'insurrection indienne, mais pour l'aider dans une lutte tout aussi formidable avec ses propres compatriotes.

On était au mois d'août. Plus de cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencement du siége de Cuzco, cependant les légions péruviennes campaient toujours autour de la ville. Le siége s'était prolongé bien au delà des limites ordinaires chez les Indiens, et témoignait la résolution des indigènes d'exterminer les blancs. Mais les Péruviens eux-mêmes souffraient depuis quelque temps du manque de subsistances. Ce n'était pas chose aisée de nourrir une armée si nombreuse; la ressource des magasins de grains, préparés avec tant de prévoyance par les Incas, ne leur rendit que peu de services, attendu que les provisions avaient été employées avec prodigalité, et même dissipées, par les Espagnols, à leur arrivée dans le pays [2]. La saison des semailles était arrivée, et l'Inca savait bien que si ses compagnons les

[1] « E crea V. S° sino somos socorridos re perdera el Cuzco, ques la cosa mas senalada é de mas importancia que se puede descubrir, é luego nos perderémos todos; porque somos pocos é tenemos pocas armas, é los Indios estan atrevidos. » *Carta de Francisco Pizarro a Don Pedro de Alvarado, desde la Ciudad de los Reyes*, 29 de Julio 1536, MS.

[2] Ondegardo, *Rel. prim. y Seg.*, MS.

négligeaient, ils seraient visités par un fléau encore plus terrible que leurs envahisseurs. Ayant donc congédié la plus grande partie de ses soldats, il leur ordonna de retourner dans leurs foyers, et, lorsque les travaux des champs seraient terminés, de revenir pour reprendre le blocus de la capitale. L'Inca réserva un détachement considérable pour accompagner sa personne, et il se retira à Tambo, place forte au sud de la vallée du Yucay, et résidence favorite de ses ancêtres. Il plaça aussi un nombreux corps d'observation dans les environs de Cuzco, pour surveiller les mouvements de l'ennemi, et empêcher l'arrivée des secours.

Les Espagnols virent avec joie se dissoudre la puissante armée qui avait si longtemps entouré la ville. Ils ne tardèrent pas à profiter de cette circonstance, et Fernand Pizarre, pendant cette retraite temporaire, se hâta d'envoyer des partis de fourrageurs courir le pays, pour rapporter des provisions à ses soldats affamés. Ces courses furent si heureuses, qu'en une occasion deux mille têtes de bétail (moutons péruviens) furent enlevées des plantations indiennes et amenées sans accident à Cuzco [1]. Cela délivra l'armée pour le moment de toutes craintes de disette.

Cependant ces incursions se faisaient à la pointe de la lance, et il en résultait plus d'un combat désespéré, dans lequel coulait le plus noble sang de la chevalerie espagnole. Les luttes, il est vrai, n'avaient pas lieu seulement entre des détachements considérables, mais des escarmouches s'engageaient entre de faibles corps, et dégénéraient quelquefois en combats personnels. L'inégalité n'était pas aussi grande

[1] « Recoximos hasta dos mil cavezas de ganado. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

qu'on aurait pu le supposer dans ces combats singuliers; le guerrier péruvien avec sa fronde, son arc et son *lasso*, n'était pas un adversaire méprisable pour le cavalier en cotte de mailles, qu'il osait quelquefois affronter corps à corps, avec sa formidable hache de guerre. Le terrain des environs de Cuzco devint un champ de bataille, comme la *vega* de Grenade, où le chrétien et le païen déployaient les traits caractéristiques de leurs tactiques respectives, et il se fit plus d'une action héroïque à qui il ne manqua que le chant d'un ménestrel pour l'entourer d'une gloire semblable à celle qui illustra les derniers jours de l'islamisme en Espagne [1].

Mais Fernand Pizarre ne se contenta pas de se tenir uniquement sur la défensive, et il méditait un coup hardi, qui devait mettre fin à la guerre. C'était la prise de l'inca Manco, qu'il espérait surprendre dans ses quartiers à Tambo.

Il choisit pour cette expédition environ quatre-vingts de ses cavaliers les mieux montés, avec un petit corps d'infanterie, et, faisant un grand détour par les défilés les moins fréquentés de la montagne, il arriva devant Tambo sans donner l'alarme à l'ennemi. Il trouva la place mieux fortifiée qu'il ne se l'était imaginée. Le palais ou plutôt la forteresse des Incas était située sur une montagne élevée, dont les flancs escarpés du côté par où s'approchaient les Espagnols, étaient taillés en terrasses, défendues par de fortes murailles

[1] Pedro Pizarro raconte plusieurs de ces faits d'armes, dont quelques uns témoignent de sa bravoure. Il rapporte un acte de cruauté peu à l'honneur de son général Fernand Pizarre, qui, dit-il, après une rencontre acharnée, fit couper la main droite à tous ses prisonniers, et les renvoya ainsi mutilés vers leurs compatriotes! (*Descub. y Conq.*, MS.) De telles atrocités ne sont pas souvent rapportées par les chroniqueurs, et nous pouvons espérer que c'étaient des exceptions à la politique générale des conquérants.

en pierres et en briques cuites au soleil [1]. La place était imprenable de ce côté. Sur le revers opposé, elle regardait le Yucay, et le terrain descendait par une pente douce vers la plaine où il roulait ses eaux profondes dans un lit étroit [2]. C'était par là qu'il fallait donner l'assaut.

Traversant la rivière sans beaucoup de difficulté, le commandant espagnol s'avança sur le *glacis* en pente douce avec aussi peu de bruit que possible. L'aube du jour paraissait à peine sur les montagnes, et Pizarre, en approchant des défenses extérieures, qui de même que dans la forteresse de Cuzco, consistaient en un fort parapet de pierre entourant l'enceinte, s'avança rapidement, croyant la garnison encore plongée dans le sommeil. Mais des milliers d'yeux étaient ouverts sur lui et. lorsque les Espagnols arrivèrent à portée de l'arc, une multitude de sombres figures se levèrent soudainement au dessus du rempart; on vit l'Inca, la lance à la main, à cheval dans l'enceinte, et dirigeant les opérations de ses troupes [3]. En même temps l'air fut obscurci par d'innombrables projectiles, des pierres, des javelines et des flèches, qui tombaient sur les troupes comme un ouragan, et les montagnes retentirent du sauvage cri de guerre de l'ennemi. Les Espagnols surpris, et plusieurs grièvement blessés, s'ébranlèrent, et, bien que ralliés promptement, ils eussent fait deux tentatives pour renouveler l'attaque, ils furent enfin obligés de reculer, incapables de résister à l'impé-

[1] « Tambo tan fortalescido que hera cosa de grima, por quel assiento donde Tambo esta es muy fuerte, de andenes muy altos y de muy gran canterias fortalescidos. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « El rio de Yucay ques grande por aquella parte va muy angusto y hondo. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[3] « Parecia el Inga á caballo entre su gente, con su lança en la mano. » Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. VII.

tuosité des assaillants. Pour ajouter au désordre, la vallée derrière eux était couverte par les eaux, que les indigènes, en ouvrant les écluses, avaient détournées du lit de la rivière, de sorte que leur position n'était plus tenable [1]. On tint alors un conseil de guerre, et il fut décidé qu'on abandonnerait l'attaque comme désespérée, et qu'on se retirerait en aussi bon ordre que possible.

Le jour s'était passé dans ces opérations inutiles, et Fernand, à la faveur des ténèbres, fit partir en avant son infanterie et ses bagages, prenant lui-même le commandement du centre, et confiant l'arrière garde à son frère Gonzalo. Heureusement on repassa la rivière sans accident, bien que les ennemis, prenant confiance dans leurs forces, fussent sortis de leurs remparts et se fussent mis à la poursuite des Espagnols, qu'ils inquiétaient par des décharges multipliées. Plus d'une fois ils serrèrent de si près les fugitifs, que Gonzalo et sa cavalerie furent obligés de faire volte-face et d'exécuter une de ces charges impétueuses qui punissaient efficacement leur audace et suspendaient la poursuite. Cependant l'ennemi victorieux continua d'inquiéter les cavaliers désappointés, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des passages des montagnes et arrivés en vue des murs de la capitale. Ce fut le dernier triomphe de l'Inca [2].

[1] « Pues hechos dos o tres acometimientos á tomar este pueblo tantas vezes nos hizieron bolver dando de manos. Ansi estuvimos todo este dia hasta puesta de sol; los Indios sin entendello nos hechaven el rrio en el llano dondo estavamos, y aguardar mas perescieramos aqui todos. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] *Ibid.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. VIII, cap. VII.

Parmi les manuscrits que je dois à la libéralité de l'illustre savant espagnol, le regrettable Navarrete, le plus remarquable qui ait rapport à cette histoire est l'ouvrage de Pedro Pizarre, *Relaciones del Descubrimiento y Conquista de los Reynos del Peru*. Mais il semble qu'il n'a été conservé qu'une seule copie de ce document important, dont l'existence était peu connue jusqu'à ce qu'elle tombât entre les mains de Monsieur de Navarrete; cependant elle n'échappa pas aux recherches infatigables de Herrera, comme le montre évidemment la mention de plusieurs incidents, dont quelques-uns sont personnels à Pedro Pizarre, que l'historien des Indes n'a pu tirer d'aucune autre source. Le manuscrit a été donné récemment au public dans la collection inestimable de documents historiques maintenant en voie de publication à Madrid, sous des auspices qui, nous pouvons en avoir la confiance, assureront son succès. Comme l'ouvrage imprimé ne m'est arrivé que lorsque mes travaux actuels étaient très avancés, j'ai préféré m'appuyer sur la copie manuscrite pour le reste de mon récit, comme j'avais été forcé de le faire pour la première partie.

On ne sait de l'auteur, à ma connaissance, que ce qu'il dit incidemment de lui-même dans son histoire. Il était de Toledo, en Estramadure, province qui envoya une foule d'aventuriers au Nouveau Monde, et d'où émigra aussi la famille de François Pizarre à laquelle Pedro était allié. Lorsque ce chef partit pour entreprendre la conquête du Pérou, après avoir reçu sa commission de l'empereur en 1529, Pedro Pizarre, alors âgé seulement de quinze ans, l'accompagna en qualité de page. Il resta pendant trois ans attaché à la maison de son général, et ensuite il continua de suivre sa bannière comme soldat de fortune. Il fut témoin oculaire de la plupart des événements mémorables de la conquête, et il semble avoir possédé à un haut degré la confiance de son chef, qui l'employa dans quelques missions difficiles, où il fit preuve de sangfroid et de bravoure. Il est vrai que sur tous ces points nous sommes obligés de nous en rapporter à lui-même. Mais il raconte ses exploits d'un ton honnête et sans effort extraordinaire pour les relever outre mesure. Il parle de lui-

même à la troisième personne, et comme son manuscrit n'était pas destiné uniquement à la postérité, il n'aurait guère osé altérer gravement la vérité, quand le mensonge eût été si facile à découvrir.

Après la conquête, notre auteur demeura encore attaché à la fortune de son général, et resta près de lui dans tous les troubles qui suivirent. Lors de l'assassinat de Pizarre, il se retira à Aréquipa, pour jouir tranquillement de la concession de terres et d'Indiens, qui lui avait été accordée en récompense de ses services. Il y était, lorsque éclata la grande révolte sous Gonzalo Pizarre. Mais il resta sujet fidèle et préféra, nous dit-il, manquer à son nom et à sa famille, plutôt qu'à son souverain. Gonzalo, en représailles, s'empara de ses biens, et se serait porté à de plus graves extrémités contre lui, lorsque Pedro Pizarre tomba entre ses mains à Lima, sans l'intervention de son lieutenant le célèbre Francisco de Carbajal, à qui le chroniqueur avait eu autrefois l'occasion de rendre un service important. Carbajal le reconnut, en épargnant sa vie dans deux occasions; mais à la seconde il dit froidement : « Personne n'a droit à deux vies, et si vous tombez une troisième fois entre mes mains, Dieu seul peut vous en accorder une autre. » Heureusement Pizarre ne trouva pas l'occasion de mettre cette menace à l'épreuve. Après la pacification du pays, il se retira de nouveau à Aréquipa; mais au ton plaintif de ses réflexions, il semblerait qu'il ne fut pas pleinement réintégré dans les propriétés que lui avait coûtées son dévouement loyal à la couronne. Nous entendons parler de lui pour la dernière fois en 1571, année dont il date l'achèvement de son histoire.

Le récit de Pizarre comprend toute la conquête, depuis la première expédition qui sortit de Panama jusqu'aux troubles qui suivirent le départ du président Gasca. La première partie de l'ouvrage fut composée sur ouï-dire et, par conséquent, ne constitue pas un document d'une autorité suprême; mais on peut dire qu'à partir du moment où François Pizarre revint de son voyage en Castille, en un mot, tout ce qui concerne la conquête du pays, est raconté d'après son observation personnelle comme témoin oculaire et acteur. Cela

donne à son récit une valeur à laquelle il ne pourrait prétendre comme œuvre littéraire. Pizarre est un soldat, et il avait sans doute aussi peu d'éducation qu'en ont ordinairement ceux qui ont été formés dès l'enfance à cette rude école, la moins favorable de toutes aux progrès intellectuels et moraux. Il eut en outre le bon sens de ne pas aspirer à une perfection qu'il ne pouvait atteindre. Nulle ambition de beau style ; aucun de ces ornements affectés qui ne font que mettre plus en évidence l'impuissance de celui qui veut s'en parer. Son but était simplement de raconter l'histoire de la conquête telle qu'il l'avait vue. Il avait à s'occuper des faits, non des paroles, qu'il laissa sagement à ceux qui entrèrent dans le champ, après le départ des travailleurs, pour y glaner ce qu'ils pouvaient recueillir après eux.

On peut croire que la situation de Pizarre l'exposa nécessairement aux influences de parti et altéra ainsi le caractère de son récit. Il n'est pas difficile, en effet, de reconnaître la bannière sous laquelle il s'est enrôlé. Il écrit comme un homme de parti et, cependant, comme un honnête homme, dont le jugement sur les affaires n'est point faussé au delà de ce qu'on doit attendre sous l'influence d'opinions préconçues. Il n'emploie aucun artifice pour faire naître une conviction en tel ou tel sens chez son lecteur, encore moins découvre-t-on aucune tentative pour changer le caractère des faits. Il croit évidemment ce qu'il dit, et c'est là le grand point qu'on doit désirer. Nous pouvons faire la part des influences naturelles de sa position. S'il était plus impartial, le critique de nos jours s'exagérant l'influence du préjugé et de la partialité, serait seulement plus exposé à se tromper.

Pizarre n'est pas seulement indépendant, il est parfois caustique dans le blâme des hommes sous lesquels il servait. Cela arrive surtout lorsque leurs mesures sont trop contraires à ses intérêts personnels, ou à ceux de l'armée. Quant aux infortunés indigènes, il n'a pas plus de souci de leurs souffrances, que les Juifs n'en avaient autrefois de celles des Philistins, qu'ils considéraient comme livrés à leurs épées, et dont ils regardaient les terres comme leur héritage

légitime. Le dur conquérant ne montre pas de miséricorde dans le traitement qu'il fait souffrir à l'infidèle.

Pizarre était le représentant du siècle où il vécut. Cependant, c'est aller trop loin que de jeter une telle flétrissure sur l'époque. Il représente plus fidèlement l'esprit des farouches guerriers qui renversèrent la dynastie des Incas. Ce ne fut pas seulement un croisé, combattant pour étendre l'empire de la croix sur le païen plongé dans les ténèbres. L'or était son grand objet, la mesure à laquelle il appréciait la valeur de la conquête, la récompense qu'il demandait d'une vie de fatigue et de danger. C'est de ces visions dorées, bien plus que de visions de gloire, et surtout de gloire céleste, que l'aventurier repaissait son imagination grossière et mondaine. Pizarre ne s'éleva pas au dessus de sa caste, ni du côté intellectuel, ni du côté moral. Son histoire ne montre ni grande pénétration, ni vigueur et étendue de pensée. C'est l'œuvre d'un soldat, racontant simplement sa sanglante histoire. Il doit tout son prix à cette circonstance qu'il vient d'un homme qui fut acteur, et cela, aux yeux du compilateur moderne, lui donne plus d'importance que n'en ont les meilleurs ouvrages de seconde main. C'est le métal brut, qui, étant soumis aux procédés réguliers de purification et de raffinement, peut recevoir l'empreinte qui le rend propre à la circulation.

Un autre auteur, que j'ai eu occasion de citer, et dont les ouvrages dorment encore manuscrits, est le licencié Fernand Montesinos. Il est, à tous égards, l'opposé du chroniqueur militaire dont nous venons de parler. Il florissait un siècle environ après la conquête. Par conséquent la valeur de ses écrits, comme autorité historique, tient à ce qu'il a été très à portée de consulter les documents originaux. A cet égard, il eut de grands avantages. Il fut envoyé deux fois au Pérou, avec un titre officiel, qui l'obligeait de visiter les différentes parties du pays. Ces deux missions l'occupèrent quinze années; tandis que sa position lui donnait accès aux archives coloniales et aux dépôts littéraires, il pouvait vérifier ses recherches jusqu'à un certain point, par l'observation actuelle du pays.

De là résultèrent ses deux ouvrages historiques, *Memorias Antiguas Historiales del Peru*, et ses *Annales*, cités quelquefois dans ces pages. Le premier commence par l'histoire primitive du pays, — très primitive, on doit le croire, puisqu'elle remonte au délnge. La première partie de ce traité se compose principalement d'arguments ayant pour but de démontrer l'identité du Pérou avec l'Ophir ou pays de l'or du temps de Salomon. Cette hypothèse, dont l'invention n'appartient pas à l'auteur, peut donner une idée assez juste du caractère de son esprit. Dans le cours de son ouvrage, il suit la ligne des princes Incas, dont les exploits et les noms mêmes ne s'accordent pas du tout avec le catalogue de Garcilasso; circonstance qui est loin cependant de prouver son inexactitude. Mais on doutera peu que l'auteur ne mérite ce reproche, en lisant les légendes absnrdes racontées du ton grave de la confiance par Montesinos, qui partageait largement la crédulité et l'amour du merveilleux propre à une époque déjà éloignée et peu éclairée.

Le même caractère est visible dans ses *Annales*, exclusivement consacrées à la conquête. Là, à la vérité, l'auteur descend des nuages où il s'était égaré et reprend terre, et l'on ne devrait plus s'attendre à trouver de grossiers démentis à la vérité ou du moins à la probabilité. Mais celui qui aura occasion de comparer son récit avec celui des auteurs contemporains, y trouvera fréquemment des causes de méfiance. Cependant, Montesinos a un mérite. Dans ses recherches étendues, il a rencontré quelquefois des pièces originales, qu'il a souvent transcrites dans son ouvrage et qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver ailleurs.

Ses écrits ont été loués par quelques savants, ses compatriotes, comme dénotant des recherches exactes et un auteur bien informé. Mes études personnelles ne les placeraient pas très haut comme autorités historiques. Ils me semblent mériter peu d'éloges, soit pour l'exactitude des faits, soit pour la sagacité des réflexions. La froide indifférence qu'ils témoignent sur les souffrances des indigènes est un trait odieux, moins excusable chez un auteur du XVIIe siècle,

que chez un des premiers conquérants dont les passions étaient enflammées par de longues hostilités. M. Ternaux-Compans a traduit les *Memorias Antiguas* avec son élégance et sa précision ordinaires, pour sa collection de documents originaux relatifs au Nouveau Monde. Il parle dans la préface de rendre un jour le même service aux *Annales*. Je ne sache pas qu'il l'ait fait, et je ne puis m'empêcher de penser que l'habile traducteur ne trouve un sujet plus digne de ses études dans quelques-uns des manuscrits de la riche collection de Munoz, qui sont en sa possession.



LIVRE IV.

GUERRES CIVILES ENTRE LES CONQUÉRANTS.

CHAPITRE PREMIER.

MARCHE D'ALMAGRO VERS LE CHILI. — SOUFFRANCES DES TROUPES. — IL REVIENT ET S'EMPARE DE CUZCO. — AFFAIRE D'ABANCAY. — GASPAR DE ESPINOSA. — ALMAGRO ABANDONNE CUZCO. — NÉGOCIATIONS AVEC PIZARRE.

(1535-1537)

Tandis que les événements rapportés dans le chapitre précédent se passaient, le maréchal Almagro était engagé dans sa mémorable expédition du Chili. Il était parti, comme nous l'avous vu, n'emmenant qu'une portion de ses forces, et laissant son lieutenant, qui devait le suivre avec le reste. Pendant la première partie du chemin, il profita de la grande route militaire des Incas, qui s'étendait bien loin au sud à travers le plateau. Mais en approchant du Chili, le commandant espagnol s'engagea dans les défilés des montagnes où l'on ne distinguait plus aucun vestige de chemin. Là sa marche fut entravée par tous les obstacles qui tiennent à la nature sauvage des Cordillères : ravins profondément déchirés étroits sentiers frayés sur leurs flancs; par les lamas, serpentant à des hauteurs vertigineuses au dessus des précipices; rivières se précipitant avec furie le long des

pentes des montagnes et se jetant en cataractes effrayantes dans l'abîme béant; sombres forêts de pins qui semblaient ne pas finir et ensuite de nouvelles étendues de plateaux désolés, sans un buisson ou un arbrisseau pour abriter le le voyageur contre le vent qui balayait les sommets glacés de la Sierra.

Le froid était si intense, que plusieurs perdirent les ongles, les doigts eux-mêmes, et quelquefois les membres. D'autres furent aveuglés par l'étendue éblouissante des neiges, où se réfléchissaient les rayons du soleil dont l'éclat devenait intolérable dans l'atmosphère subtile de ces régions élevées. A tous ces maux, comme d'ordinaire, se joignit la faim; car dans ces tristes solitudes on ne voyait aucune végétation qui pût suffire à la nourriture de l'homme, aucun être vivant, excepté le grand oiseau des Andes, planant au haut des airs en attendant sa proie. Elle lui était trop fréquemment fournie par les malheureux indiens, qui, incapables, à cause de leurs vêtements légers, de soutenir la rigueur du climat, périssaient sur la route. La faim était si pressante, que les malheureux survivants se nourrissaient des cadavres de leurs compatriotes, et les Espagnols tiraient une nourriture analogue des cadavres de leurs chevaux, littéralement gelés dans les défilés de la montagne [1]. Tels étaient les terribles supplices que la nature infligeait à ceux qui pénétraient témérairement dans ces retraites solitaires et sauvages.

Cependant le cœur des Espagnols, malgré leurs propres souffrances, ne semble pas avoir été touché de compassion

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. V, lib. X, cap. I. III.—Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. IX, cap. IV. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

en faveur des indigènes relativement plus faibles qu'eux. Leur route était partout marquée par des hameaux brûlés et désolés, dont les habitants étaient forcés de lui servir de bêtes de somme. On les enchaînait par bandes de dix ou douze, et aucune infirmité ou faiblesse de corps ne dispensait le malheureux captif du travail commun, jusqu'à ce que parfois il tombât mort, sous le poids de ses chaines par le seul effet de l'épuisement [1]. Les compagnons d'Alvarado sont accusés d'avoir été plus cruels que ceux de Pizarre, et l'on peut se rappeler que plusieurs des soldats d'Almagro provenaient de cette origine. On dit que le général voyait ces énormités avec déplaisir et faisait ce qu'il pouvait pour les réprimer. Cependant il ne donnait pas un bon exemple par sa propre conduite, s'il est vrai qu'il fit brûler vifs trente chefs indiens pour venger le massacre de trois de ses compagnons [2]! Le cœur saigne

[1] *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

L'auteur doit avoir fait partie de cette expédition, car il parle d'après ses observations personnelles. Les pauvres indigènes avaient au moins un ami dans le camp chrétien. « I si en el Real havia algun Espanol que era buen ranchcador i cruel i matava muchos Indios tenianle por buen hombre i en grand reputacion i el quel era inclinado á hacer bien i hacer buenos tratamientos a los naturales i los favorecia no era tenido en tan buena estima, *he apuntado esto que vi con mis ojos i en que por mis pecados anduve* porque entiendan los que esto leyeren, que de la manera que aqui digo i con mayores crueldades harto se hizo esta jornada i descubrimiento de Chile. »

[2] « I para castigarlos por la muerte desto tres Espanoles juntolos en un aposento donde estava aposentado i mando cavalgar la jente de cavallo i la de apie que guardasen las puertas i todos estuviesen apercividos i los prendio i en conclusion hizo que mar mas de 30 senores vivos atados cada uno a su palo. » (*Conq. i Pob. del Piru*, MS.) Oviedo, qui montre toujours les durs sentiments des colons, l'excuse en alléguant le vieux prétexte de la nécessité, *fue necesario este castigo*, et il ajoute que depuis un Espagnol pouvait envoyer un messager d'un bout du pays à l'autre, sans

au récit de telles atrocités, exercées sur un peuple inoffensif, ou du moins dont tout le crime était de trop bien défendre son pays.

Au point de vue moral, il est très dangereux d'être le plus fort. Mis en contact avec l'homme à demi civilisé, l'Européen, si démesurément supérieur par ses qualités et sa force effective, le regarde comme peu au dessus de la brute, et comme né ainsi qu'elle pour le servir. Il sent qu'il a un droit naturel, pour ainsi dire, à son obéissance, et que cette obéissance doit se mesurer, non sur les forces du barbare, mais sur la volonté de son vainqueur. La résistance devient un crime qui ne peut être lavé que dans le sang de la victime. Ce n'est pas seulement des Espagnols qu'on raconte de telles atrocités. Partout où l'homme civilisé et le sauvage ont été mis en contact, en Orient ou en Occident, l'histoire a été trop souvent écrite en caractères de sang.

Au sortir de ce chaos sauvage de montagnes, les Espagnols atteignirent la verte vallée de Coquimbo, vers le 30e degré de latitude sud. Là ils firent halte pour se reposer dans ses plaines fertiles, après les souffrances et les fatigues sans exemple qu'ils avaient eues à supporter. Pendant ce temps, Almagro envoyait en avant un officier avec un détachement considérable pour reconnaître l'aspect du pays vers le sud. Peu après, il eut le plaisir d'être rejoint par le reste de ses forces sous son lieutenant Rodrigo Orgonez. C'était un homme remarquable, et qui partagea la destinée ultérieure d'Almagro.

Il était natif d'Oropesa; il s'était formé dans les guerres d'Italie et avait été enseigne dans l'armée du Connétable de

crainte qu'on lui fît aucun mal. *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. IX, cap. IV.

Bourbòn au fameux sac de Rome. C'était une bonne école pour y apprendre son rude métier et pour endurcir son cœur contre une sensibilité trop vive aux souffrances humaines. Orgonez était un excellent soldat, fidèle à son chef, hardi, intrépide, inflexible dans l'exécution de ses ordres. Ses services attirèrent l'attention de la Couronne, et bientôt après cette époque, il fut élevé au rang de maréchal de la Nouvelle Tolède. Cependant on peut douter si son caractère ne le rendait pas plutôt propre à la situation d'agent subalterne, qu'à une position entraînant une plus haute responsabilité.

Almagro reçut aussi le brevet royal, qui lui conférait ses nouveaux pouvoirs et sa juridiction territoriale. Cette pièce avait été retenue par les Pizarre jusqu'au dernier moment. Ses soldats, depuis longtemps dégoûtés de leurs marches pénibles et peu profitables, demandèrent à grands cris à s'en retourner. Cuzco, disaient-ils, était compris sans aucun doute dans les limites de son gouvernement, et il valait mieux prendre possession de ces cantonuements confortables que d'errer comme des proscrits dans ces affeux déserts. Ils rappelèrent à leur général que c'était le seul moyen de pourvoir aux intérêts de son fils Diego. C'était un bâtard d'Almagro, que son père chérissait avec une tendresse extravagante, justifiée, plus qu'il n'est ordinaire, par les espérances que donnait ce jeune homme.

Après une absence d'environ deux mois, l'officier envoyé en exploration rapporta des renseignements peu encourageants des régions méridionales du Chili. La seule terre de promission pour les Espagnols était celle qui produisait l'or[1].

[1] C'est le langage d'un Espagnol : « I como no le parecio bien la tierra por no ser quajada de oro. » *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

Il avait pénétré jusqu'à la distance de cent lieues, point où s'était probablement bornée la conquête des Incas, sur la rivière Maule[1]. Les Espagnols s'étaient heureusement arrêtés au pays d'Arauco, où le sang de leurs compatriotes devait bientôt couler comme l'eau, et qui conserve encore une orgueilleuse indépendance au milieu de l'humiliation générale des races indiennes qui l'entourent.

Almagro céda alors sans beaucoup de répugnance aux importunités répétées de ses soldats, et se dirigea vers le Nord. Il est inutile de raconter sa marche en détail. Découragé par la difficulté du passage des montagnes, il prit la route qui longe la côte et qui le conduisit à travers le grand désert d'Atacama. En traversant cette triste solitude, qui se prolonge, pendant près de cent lieues, jusqu'aux frontières septentrionales du Chili, offrant à peine dans toute son étendue une oasis de verdure pour ranimer le voyageur défaillant, Almagro et ses hommes éprouvèrent d'aussi grandes souffrances, bien que d'un autre genre, que celles qu'ils avaient supportées dans les défilés des Cordillères. En effet, on ne trouverait guère aujourd'hui un général qui voulût se risquer à conduire une armée dans ces tristes régions. Mais l'Espagnol du XVIe siècle avait une force de corps et un élan d'esprit qui le portaient à mépriser les obstacles, au point de justifier cette vanterie de l'historien, « qu'il luttait indifféremment tout à la fois contre l'homme, les éléments et la famine[2]! »

[1] Suivant Oviedo, cent cinquante lieues et très près du bout du monde, lui disait-on, *cerca del fin del mundo*. (*Hist. de las Indias*, MS. parte III, lib. IX, cap. V.) On ne doit pas s'attendre à rencontrer des notions géographiques très exactes chez les grossiers conquérants de l'Amérique.

[2] « Peleando en un tiempo con los enemigos, con los elementos, i con la hambre. » Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. X, cap. II.

Après avoir traversé le terrible désert, Almagro atteignit l'ancienne ville d'Aréquipa, à soixante lieues environ de Cuzco. Là il apprit avec étonnement l'insurrection des Péruviens, et de plus, que le jeune Inca Manco se trouvait encore avec une force redoutable à peu de distance de la capitale. Il avait eu autrefois des rapports d'amitié avec ce prince, et il résolut, avant d'aller plus loin, d'envoyer une ambassade à son camp et de convenir d'une entrevue avec lui aux environs de Cuzco. Les émissaires d'Almagro furent bien reçus par l'Inca, qui allégua ses griefs contre les Pizarre, et désigna la vallée du Yucay comme le lieu où il conférerait avec le maréchal. Le général espagnol continua donc sa marche, et prenant la moitié de sa troupe, dont le nombre total était un peu au dessous de cinq cents hommes, il se transporta en personne au lieu du rendez-vous, tandis que le reste de son armée établissait ses quartiers à Urcos, à six lieues environ de la capitale [1].

Les Espagnols de Cuzco, effrayés par l'arrivée de ce nouveau corps de troupes dans leur voisinage, doutèrent lorsqu'ils apprirent le côté d'où il venait, s'il leur apportait de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Fernand Pizarre sortit de la ville avec une petite troupe, et s'approchant d'Urcos, il apprit avec beaucoup d'inquiétude le projet qu'avait Almagro d'insister sur ses prétentions à la ville de Cuzco. Quoique ses forces fussent très inférieures à celles de son rival, il résolut de lui résister.

Cependant les Péruviens, témoins des conférences entre les soldats des deux camps, soupçonnèrent quelque intelligence secrète entre les deux partis qui pourrait compromettre

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. IX, cap. VI.

la sûreté de l'Inca. Ils communiquèrent leur méfiance à Manco, et celui-ci, adoptant les mêmes sentiments, ou ayant dès le commencement médité une surprise contre les Espagnols, tomba tout à coup sur eux dans la vallée du Yucay avec un corps de quinze mille hommes. Mais les vétérans du Chili étaient trop familiarisés avec la tactique indienne pour se laisser surprendre. En dépit d'un vif engagement de plus d'une heure, où Orgonez eut un cheval tué sous lui, les indigènes furent enfin repoussés avec une grande perte, et l'Inca fut si affaibli par ce coup, qu'il ne pouvait plus guère donner d'inquiétudes pour le moment [1].

Almagro ayant alors rejoint la division laissée à Urcos, ne vit plus d'obstacle à ses opérations sur Cuzco. Il envoya d'abord une ambassade à la municipalité de la ville, demandant qu'elle le reconnût comme gouverneur légitime, et présentant en même temps une copie des lettres de créance que lui avait envoyées la couronne. Mais la question de juridiction n'était pas facile à résoudre, puisqu'elle dépendait de la connaissance de la vraie latitude, que les grossiers compagnons de Pizarre ne pouvaient guère posséder. La concession royale avait placé sous la juridiction de celui-ci tout le pays s'étendant à deux cent soixante-dix lieues sud de la rivière de Santiago, située à un degré vingt minutes nord de l'équateur. Deux cent soixante-dix lieues du méridien, selon nos mesures, tomberaient à plus d'un degré en deçà de Cuzco, et comprendraient à peine la ville de Lima ellemême. Mais les lieues espagnoles qui ne sont que de dix-sept

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. IV. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXI.

et demie au degré[1], porteraient la limite méridionale à un demi degré environ au delà de la capitale des Incas qui fût tombée ainsi dans la juridiction de Pizarre[2]. Cependant la ligne de démarcation passait si près du territoire contesté, que le résultat véritable pouvait être raisonnablement mis en doute lorsqu'on n'avait pas fait d'observations scientifiques exactes pour l'obtenir, et chaque parti se hâtait d'affirmer, comme il arrive toujours en pareil cas, que sa prétention était claire et incontestable[3].

Sur cette sommation d'Almagro, les autorités de Cuzco, ne voulant donner d'ombrage ni à l'un ni à l'autre des chefs rivaux, décidèrent qu'elles attendraient jusqu'à ce qu'elles pussent consulter, ce qu'elles promirent de faire immédiatement, certains pilotes mieux instruits qu'elles-mêmes de la position du Santiago. En attendant, une trêve fut convenue entre les parties, chacune s'engageant solennellement à s'abstenir de toutes mesures hostiles et à rester tranquille dans ses cantonnements actuels.

[1] « Contando diez i siete leguas i media por grado. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. III, cap. V.

[2] De bonne heure le gouvernement s'était efforcé de prévenir toute dispute touchant les limites des juridictions respectives. Les termes des premières concessions donnèrent lieu à quelque mésintelligence, et dè 1536, Fray Jomas de Berlanga, évêque de Terre-Ferme, avait été envoyé à Lima, avec de pleins pouvoirs pour décider la question des limites, en fixant la latitude de la rivière de Santiago et en mesurant deux cent soixante-dix lieues du méridien au sud. Mais Pizarre, ayant engagé Almagro dans son expédition du Chili, ne se soucia pas de voir réveiller la question, et l'évêque retourna, *re infectâ*, dans son diocèse très mécontent du gouverneur. Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. III, cap. I.

[3] « Tout le monde assure, » dit Oviedo dans une lettre à l'empereur, que Cuzco se trouve dans le territoire d'Almagro. » Oviedo était, probablement, l'homme le mieux informé des colonies. Cependant cela était une erreur. *Carta desde S^to Domingo*, MS., 25 de Oct. 1539.

Le temps était devenu froid et pluvieux. Les soldats d'Almagro, très mécontents de leur position qui était inondée par les eaux, découvrirent promptement que Fernand Pizarre, contrairement à la convention, s'occupait activement de se fortifier dans la ville. Ils apprirent aussi avec effroi qu'un renfort considérable, envoyé de Lima par le gouverneur, sous le commandement d'Alonso de Alvarado était en marche pour secourir Cuzco. Ils s'écrièrent qu'ils étaient trahis, et que la trêve n'avait été qu'un artifice pour s'assurer de leur inaction jusqu'à l'arrivée des secours attendus. Dans cet état d'excitation, il ne fut pas très difficile de persuader à leur général, trop porté à soumettre son propre jugement à celui des conseillers téméraires qui l'entouraient, de violer le traité et de s'emparer de la capitale [1].

A la faveur d'une nuit obscure et orageuse (8 avril 1537), il entra dans la ville sans opposition, se rendit maître de la principale église, établit de forts partis de cavalerie à la tête des principales avenues pour prévenir les surprises, et détacha Orgonez avec un corps d'infanterie pour forcer le logis de Fernand Pizarre. Ce capitaine était logé, avec son frère Gonzalo, dans une des grandes salles construites par les Incas pour les divertissements publics, avec des portes immenses qui ouvraient sur la *plaza*. La garnison était de vingt soldats, qui, lorsque les portes furent enfoncées, se présentèrent hardiment pour défendre leur chef. Il s'ensuivit un vif combat, dans lequel il y eut quelques hommes tués, jusqu'à ce qu'enfin Orgonez, provoqué par cette résistance

[1] Suivant Zarate, Almagro, en entrant dans la capitale, ne trouva aucune trace des projets imputés à Fernand, et s'écria « qu'il avait été trompé. » *Conq. del Peru*, lib. III, cap. IV. Il avait probablement été trop crédule.

obstinée, mit le feu au toit très combustible de l'édifice. Il fut bientôt en flammes, et les poutres embrasées, tombant sur la tête des soldats qui étaient à l'intérieur, ils forcèrent leur chef hésitant à se rendre sans condition. A peine les Espagnols furent-ils sortis de l'édifice, que le toit tout entier s'écroula avec un fracas épouvantable [1].

Almagro était maître de Cuzco. Il ordonna qu'on s'assurât des Pizarre et de quinze ou vingt des principaux cavaliers, et qu'on les retînt prisonniers. Excepté en ce qui était nécessaire pour assurer son autorité, il ne semble s'être rendu coupable d'aucun acte de violence envers les habitants [2], et il nomma un des plus habiles officiers de Pizarre, Gabriel de Rojas, gouverneur de la ville. La municipalité, dont les yeux étaient alors ouverts sur la validité des prétentions d'Almagro, n'hésita plus à reconnaître ses droits à posséder Cuzco.

La première démarche du maréchal fut d'envoyer un message au camp d'Alonso de Alvarado, faisant connaître à cet officier qu'il occupait la ville, et le sommant de lui obéir comme à son supérieur légitime. Alvarado se trouvait, avec un corps de cinq cents hommes, cavalerie et infanterie, à Xauxa, à treize lieues environ de la capitale. Il avait été détaché plusieurs mois auparavant pour secourir Cuzco; mais, ce qui était inexplicable, et, comme le prouva l'événement, très malheureux pour la capitale péruvienne, il resta

[1] *Carta de Espinall, Tesorero de N. Toledo*, 15 de Junio 1539. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXI.

[2] C'est ce qui est généralement attesté. Cependant Pedro Pizarro, qui était du parti opposé et se trouvait parmi ceux qui furent emprisonnés par Almagro, se plaint de ce que ce chef leur ait enlevé leurs chevaux et leurs autres propriétés. *Descub. y Conq.*, MS.

à Xauxa, sous prétexte de défendre cette ville et les environs contre les insurgés [1]. Il se montra alors fidèle à son général, et lorsque les ambassadeurs d'Almagro arrivèrent dans son camp, il les mit aux fers et donna avis de ce qui se passait au gouverneur à Lima.

Almagro, irrité de l'emprisonnement de ses envoyés, se prépara aussitôt à marcher contre Alonso de Alvarado, et prit des moyens efficaces pour le forcer à se soumettre. Son lieutenant, Orgonez, le pressa beaucoup de faire tomber les têtes des Pizarre avant de partir, affirmant « que, tant qu'ils vivraient, la vie de son général ne serait pas en sûreté; » et concluant par le proverbe espagnol : « Les morts ne mordent pas [2]. » Mais, bien que le maréchal détestât Fernand dans son cœur, il recula devant une mesure si violente; indépendamment des autres considérations, il avait encore de l'attachement pour son ancien associé, François Pizarre, et ne voulait pas rompre avec lui pour toujours. Se contentant donc de placer ses prisonniers sous bonne garde dans un des bâtiments en pierre, dépendant de la Maison du Soleil, il se mit à la tête de ses troupes, et quitta la capitale, pour aller chercher Alvarado.

Cet officier avait pris position au delà du *Rio de Abancay*, où il se trouvait avec le gros de sa petite armée à la tête d'un pont qui traverse ce rapide cours d'eau, tandis qu'un

[1] Le secrétaire de Pizarre, Picado, avait une *encomienda* dans ce voisinage, et Alvarado, qui lui avait des obligations personnelles, y resta, dit-on, à son instigation. (Herrera, *Hist. general*, dec. V, lib. VIII, cap. VII.) Alvarado était un bon officier, jusque-là et depuis il eut pleinement la confiance des Pizarre; et nous pouvons présumer qu'il y avait quelque explication de sa conduite que nous ne connaissons pas.

[2] « El muerto no mordia. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. II, cap. VIII.

fort détachement occupait un poste commandant un gué au dessous. Mais dans ce détachement se trouvait un cavalier très considéré dans l'armée, Pedro de Lerma, qui, mécontent de son général, était entré en correspondance avec le parti opposé. Par son avis, Almagro, en arrivant sur les bords de la rivière, s'établit près du pont en face d'Alvarado, comme s'il se préparait à forcer le passage, concentrant ainsi sur ce point l'attention de son adversaire. Mais quand l'obscurité fut arrivée, il détacha un corps considérable, sous les ordres d'Orgonez, pour passer le gué, et opérer de concert avec Lerma. Orgonez exécuta sa commission avec sa hardiesse ordinaire. Le gué fut franchi, quoique le courant fût si rapide, que plusieurs de ses hommes furent entraînés et périrent dans les eaux. Leur chef lui-même reçut une grave blessure à la bouche en gagnant l'autre rive; mais sans s'effrayer, il encouragea ses hommes, et tomba sur l'ennemi avec furie. Il fut joint promptement par Lerma et les soldats qu'il avait gagnés, et comme on ne pouvait plus distinguer l'ami de l'ennemi, la déroute des gens d'Alvarado fut complète.

Cependant, Alvarado, éveillé par le bruit de l'attaque de ce côté, se hâta d'aller soutenir son officier; Almagro, saisissant l'occasion, traversa le pont, dispersa le petit détachement laissé pour le défendre, et tomba sur l'arrière-garde d'Alvarado, qui se vit enveloppé de tous les côtés. La lutte ne dura pas longtemps; le malheureux chef, ne sachant sur qui compter, se rendit avec toutes ses troupes, à l'exception seulement de celles qui avaient déjà déserté à l'ennemi. Telle fut la bataille d'Abancay comme on l'appela du nom de la rivière sur les bords de laquelle elle fut livrée, le 12 juillet 1537. Jamais victoire ne fut plus complète ni rem-

portée avec moins d'effusion de sang, et Almagro revint en triomphe à Cuzco, avec une troupe de prisonniers, à peine inférieure en nombre à sa propre armée [1].

Tandis que ces événements se passaient, François Pizarre était resté à Lima, attendant avec anxiété l'arrivée des renforts qu'il avait sollicités, pour marcher au secours de la capitale des Incas assiégée. Son appel n'était pas resté sans réponse. Il y avait, entre autres, un corps de deux cent cinquante hommes, conduit par le licencié Gaspar de Espinosa, l'un des trois premiers associés, comme on peut s'en souvenir, qui s'engagèrent dans la conquête du Pérou. Il avait alors quitté sa résidence de Panama, et venait en personne, pour la première fois, à ce qu'il semble, relever la fortune en déclin de ses associés. Pizarre reçut aussi un vaisseau chargé de provisions, de munitions de guerre, et des autres choses nécessaires, outre une riche garde-robe pour lui-même, envoyée par Cortès, le conquérant du Mexique, qui tendait généreusement la main à son parent, au jour du besoin [2].

Avec une force se montant à quatre cent cinquante hommes, dont la moitié était de la cavalerie, le gouverneur quitta Lima et se dirigea vers la capitale des Incas. Il n'était pas encore loin, lorsqu'il reçut les nouvelles du retour d'Almagro, de la prise de Cuzco, et de l'emprisonnement de ses frères; avant qu'il eût le temps de se remettre de ce coup,

[1] *Carta de Francisco Pizarro al Obispo de Tierra Firme*, MS., 28 de Agosto 1539. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Indias*, MS., ubi supra. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Carta de Espinall*, MS.

[2] « Fernando Cortés, embio con Rodrigo de Grijalva en vn proprio navio suio, desde la Nueva Espana, muchas armas, tiros, jaeces, adereços vestidos de seda, i vna ropa de martas. » Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXXXVI.

il apprit la défaite totale et la prise d'Alvarado. Consterné par les succès rapides de son rival, il revint en toute hâte à Lima, qu'il mit dans le meilleur état de défense, pour l'assurer contre les mouvements hostiles, qui seraient probablement dirigés, pensait-il, contre cette capitale elle-même. En même temps, loin de se livrer aux transports de son ressentiment ou à des plaintes contre son ancien compagnon, il déplorait seulement qu'Almagro eût recouru à ces moyens violents, pour décider leur litige, et cela, si nous l'en croyons, moins pour des considérations personnelles que pour le préjudice que cela pouvait causer aux intérêts de la couronne [1].

Mais, tout en s'occupant activement de ses préparatifs, il ne négligea pas d'essayer l'effet des négociations. Il envoya à Cuzco une ambassade, composée de plusieurs personnes dans la discrétion desquelles il plaçait la plus grande confiance, ayant à leur tête Espinosa, comme l'homme le plus intéressé à un arrangement amiable.

Le licencié, à son arrivée, ne trouva pas Almagro dans une disposition aussi favorable à un accommodement qu'il aurait pu le souhaiter. Enflé par ses récents succès, il aspirait alors non seulement à la possession de Cuzco, mais à celle de Lima, comme compris dans les limites de sa juridiction. Ce fut en vain qu'Espinosa fit valoir par tous les arguments que pouvait suggérer la prudence, la convenance de modérer ses demandes. Ses prétentions, sur Cuzco du moins, ne pouvaient être contestées, et il se déclarait prêt à les soutenir au péril de sa vie. Le licencié répondait froidement en citant l'énergique proverbe castillan : *El vencido*

[1] Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. II, cap. VII.

vencido, y el vencidor perdido : « Le vaincu est vaincu, et le vainqueur perdu. »

L'influence que les arguments modérés du licencié auraient pu avoir éventuellement sur l'imagination exaltée du soldat est douteuse; mais, malheureusement pour la négociation, elle se termina brusquement par la mort de Espinosa lui-même, arrivée d'une manière très inattendue, quoique (chose étrange à cette époque) sans soupçon d'empoisonnement [1]. Ce fut une grande perte pour les deux adversaires dans l'état de fermentation de leurs esprits; car il avait la gravité de caractère qui appartient aux conseils sages et modérés, et plus d'intérêt que personne à les recommander.

Le nom de Espinosa est mémorable dans l'histoire, se liant de bonne heure à l'expédition du Pérou, qui, sans l'emploi opportun, quoique secret, de ses fonds, n'aurait pu s'accomplir. Il avait longtemps résidé dans les colonies espagnoles de la Terre Ferme et de Panama, où il avait servi en diverses qualités, quelquefois comme fonctionnaire légal, présidant les cours de justice [2], assez souvent comme chef actif dans les premières tentatives de conquête et de découverte. Dans ces diverses fonctions, il acquit une haute réputation de probité, d'intelligence et de courage, et sa mort, dans la crise actuelle, était assurément la perte la plus fâcheuse que pût faire le pays.

Toute tentative de négociations fut alors abandonnée;

[1] *Carta de Pizarro al Obispo de Tierra Firme*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. II, cap. XIII. — *Carta de Espinall*, MS.

[2] Il s'attira quelque haine, comme président, dans le procès et la condamnation du malheureux Vasco Nunez de Balboa. Mais on doit reconnaître qu'il fit de grands efforts pour résister aux procédés tyranniques de Pedrarias, et il recommanda fortement le prisonnier à l'indulgence. Voyez Herrera, *Hist. general*, dec. II, lib. II, cap. XXI, XXII.

Almagro annonça son intention de descendre vers la côte, où il pourrait fonder une colonie et établir un port à son usage. Cela lui assurerait les moyens si essentiels de communiquer avec la mère-patrie, et là il reprendrait les négociations pour l'accommodement de sa querelle avec Pizarre. Avant de quitter Cuzco, il envoya Orgonez, avec un fort détachement, contre l'Inca, ne voulant pas laisser la capitale exposée en son absence à d'autres inquiétudes de ce côté.

Mais l'Inca, découragé par sa dernière défaite, et peut-être dans l'impossibilité de rassembler une force suffisante pour résister, abandonna sa forteresse de Tambo, et se retira dans les montagnes. Orgonez l'y poursuivit chaudement par monts et par vaux, jusqu'à ce qu'enfin, abandonné de tous ses compagnons, et accompagné d'une seule de ses femmes pour lui tenir compagnie, le malheureux prince se réfugia dans les profondeurs les moins accessibles des Andes [1].

Avant de quitter la capitale, Orgonez pressa de nouveau son général de faire tomber les têtes des Pizarre, et ensuite de marcher aussitôt sur Lima. Par cet acte décisif il terminerait la guerre, et s'assurerait pour toujours contre les machinations de ses ennemis. Cependant un nouvel ami s'était levé en faveur des prisonniers. C'était Diego de Alvarado, frère de ce Pedro qui avait conduit la malheureuse expédition de Quito, comme on l'a dit dans un chapitre précédent. Après le départ de son frère, Diego s'était attaché à la fortune d'Almagro, il l'avait accompagné au Chili, et, comme c'était un cavalier de haute naissance et qu'il avait quelques qualités vraiment nobles, il avait pris un

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS.

ascendant mérité sur son général. Alvarado avait fréquemment visité Fernand Pizarre dans sa prison où, pour tromper l'ennui de la captivité, il s'amusait à jouer, suivant le goût passionné des Espagnols. On jouait gros jeu, et Alvarado perdit la somme énorme de quatre-vingt mille castillans d'or. Il s'empressa de payer sa dette; mais Fernand Pizarre refusa péremptoirement de recevoir l'argent. Par cette générosité politique, il s'assura un avocat important dans le conseil d'Almagro. Il en recueillait maintenant le fruit. Alvarado représenta au maréchal que la mesure conseillée par Orgonez, non seulement blesserait les sentiments de ses partisans, mais de plus amènerait sa ruine par l'indignation qu'elle exciterait à la cour. Almagro s'étant rendu à ces considérations plus en rapport avec son caractère, Orgonez, affligé de sa résolution, protesta que le jour viendrait où il se repentirait de cette indulgence intempestive. « Jamais, » disait-il, « les Pizarre n'oublièrent une injure; celle qu'ils avaient déjà reçue d'Almagro les avait atteints trop profondément pour être pardonnée. » Paroles prophétiques!

En quittant Cuzco, le maréchal donna des ordres pour que Gonzalo Pizarre et les autres prisonniers fussent étroitement détenus. Il prit avec lui Fernand et le fit garder sévèrement pendant la marche. Descendant rapidement vers la côte, il atteignit l'agréable vallée de Chincha à la fin d'août. Là il s'occupa de jeter les fondements d'une ville portant son nom, qui pût balancer la ville des rois, défiant, pour ainsi dire, son rival sur ses propres frontières. Au milieu de cette occupation, il reçut la nouvelle que Gonzalo Pizarre, Alonso de Alvarado et les autres prisonniers, ayant gagné leurs gardes, s'étaient échappés de Cuzco, et il apprit bientôt après leur arrivée au camp de Pizarre.

Irrité par cette nouvelle, le maréchal ne fut pas adouci par les insinuations d'Orgonez, qui disait que c'était le résultat de son indulgence imprudente; cela aurait pu devenir fatal à Fernand, mais l'attention d'Almagro fut détournée par les négociations que François Pizarre proposait de reprendre.

Après les premiers rapports entre les deux parties, on convint de s'en remettre à la décision d'un seul arbitre, Francisco de Bovadilla, frère de l'Ordre de la Merci. Bien qu'il habitât Lima et qu'on pût le supposer sous l'influence de Pizarre, sa réputation d'intégrité disposa Almagro à lui confier exclusivement la décision du débat. Orgonez, d'un caractère moins confiant que son chef, ne partageait pas cette foi implicite à l'impartialité du frère [1].

On arrangea une entrevue entre les chefs rivaux. Elle eut lieu à Mala, le 13 novembre 1537; mais la conduite des deux chefs à l'égard l'un de l'autre fut très différente de celle qu'ils avaient tenue dans leurs anciennes rencontres. Almagro, il est vrai, ôtant son bonnet, s'avança avec son air habituel d'ouverture, pour saluer son ancien camarade; mais Pizarre daignant à peine rendre le salut, demanda avec hauteur pourquoi le maréchal s'était emparé de sa ville de Cuzco et avait emprisonné ses frères. Cela amena une récrimination de son associé. La discussion prit le ton d'aigreur d'une altercation, jusqu'à ce qu'Almagro supposant d'après une insinuation (ou ce qu'il prit pour tel) de quelqu'un de

[1] *Carta de Gutierrez al Emperador*, MS., 10 février 1539. — *Carta de Espinall*, MS. — Oviedo, *Hist. de las Ind.*, MS., ubi supra. — Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. II, cap. VIII-XIV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. VIII. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

la suite de Pizarre, qu'on préparait une trahison, quitta brusquement l'appartement, monta à cheval, et regagna au galop ses quartiers à Chincha [1]. La conférence se termina, comme on devait s'y attendre d'après l'animation des premiers moments, en élargissant la brèche qu'elle devait fermer. Le frère, laissé entièrement à lui-même, rendit sa sentence arbitrale après avoir délibéré quelque temps. Il décida qu'un vaisseau, ayant à bord un pilote habile, serait envoyé pour déterminer la latitude exacte de la rivière de Santiago, limite septentrionale du territoire de Pizarre, à laquelle toutes les mesures devaient se rapporter. En même temps Cuzco devait être rendue par Almagro, et Fernand Pizarre mis en liberté, à condition de quitter le pays dans le délai de six semaines pour retourner en Espagne. Les deux parties devaient se retirer sur leurs territoires incontestés, et renoncer à toute hostilité [2].

Cette sentence, comme on peut le supposer, très satisfaisante pour Pizarre, fut reçue par les compagnons d'Almagro avec indignation et mépris. Ils avaient été vendus, s'écriaient-ils, par leur général, brisé qu'il était par l'âge et les infir-

[1] On dit que Gonzalo Pizarro plaça en embuscade un corps considérable pour enlever le maréchal, et que ce dernier fut averti du danger par un honorable cavalier du parti opposé, qui répéta ce distique d'une vieille ballade :

« Tiempo es el caballero,
Tiempo es de andar de aqui. »

(Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. III, cap. IV.) Pedro Pizarro admet la réalité du projet de Gonzalo, dont l'exécution fut empêchée par les ordres du gouverneur, qui, nous dit le chroniqueur, avec une simplicité ou une assurance édifiante, était un observateur religieux de sa parole. « Porque el Marquez Don Francisco Piçarro hera hombre que guardava mucho su palabra. » *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Espinall*, MS.

mités. Leurs ennemis jouiraient de l'agréable séjour de Cuzco, tandis qu'ils seraient rejetés dans les solitudes désolées de Charcas. Ils se doutaient peu que cette apparence misérable cachait les riches trésors de Potosi. Ils dénonçaient l'arbitre comme un soudoyé du gouverneur, et on entendait, parmi les troupes, des murmures encouragés par Orgonez, demandant la tête de Fernand. Jamais ce cavalier ne fut dans un plus grand danger. Mais son bon génie sous la forme d'Alvarado s'interposa de nouveau pour le protéger. Sa vie pendant sa captivité fut une succession de sursis [1].

Cependant le gouverneur, son frère, n'était pas disposé à l'abandonner à son sort. Au contraire, il était prêt maintenant à faire toutes les concessions pour assurer sa liberté. Les concessions, ce général politique le savait bien, coûtent peu à ceux qui ne s'inquiètent pas de les observer. Après quelques négociations préliminaires, une autre sentence plus équitable, ou, en tout cas, plus satisfaisante pour le parti mécontent, fut prononcée. Les articles principaux portaient que, jusqu'à ce que des instructions définitives sur ce point, fussent arrivées de Castille, la ville de Cuzco et son territoire resteraient entre les mains d'Almagro, et que Fernand Pizarre serait mis en liberté, à la condition ci-devant stipulée de quitter le pays dans six semaines. — Quand les termes de cette convention furent communiqués à Orgonez, cet officier montra l'opinion qu'il en avait, en passant ses

[1] Espinall, trésorier d'Almagro, dénonce le frère, « comme s'étant montré un véritable démon par cette sentence. » (*Carta el Emperador*, MS.) Et Oviedo, juge moins passionné, cite sans désapprobation un cavalier qui dit au père qu'une « sentence si injuste n'avait pas été prononcée depuis le temps de Ponce Pilate ! » *Hist. de las Indias*, MS., parte III, lib. VIII, cap. XXI.

doigts autour de son cou, et en s'écriant : « Qu'il m'en a coûté d'être fidèle à mon général [1] ! »

Almagro, afin de faire plus d'honneur à son prisonnier, le visita en personne, et lui annonça que dès ce moment il était libre. Il exprima en même temps l'espoir, que « tous les différends passés seraient ensevelis dans l'oubli, et que dorénavant ils ne se souviendraient plus que de leur ancienne amitié. » Fernand répondit, avec une cordialité apparente, que « pour lui il ne désirait rien de plus. » Il jura ensuite de la manière la plus solennelle, et engagea son honneur de chevalier, et cette parole avait peut-être dans sa pensée autant de valeur que son serment, qu'il observerait fidèlement les termes stipulés dans le traité. Le maréchal le conduisit ensuite à ses quartiers, où il prit part à une collation avec les principaux officiers; plusieurs d'entre eux avec Diego de Almagro, le fils du général, escortèrent ensuite le cavalier au camp de son frère qui avait été transféré dans la ville voisine de Mala. La compagnie reçut un accueil très cordial du gouverneur, qui la traita avec une hospitalité courtoise et prodigua surtout les égards au fils de son ancien associé. Enfin, à leur retour, ce qu'ils racontèrent de leur réception ne laissa aucun doute dans l'esprit d'Almagro que tout ne fût enfin terminé à l'amiable [2]. Il ne connaissait pas Pizarre.

[1] « I tomando la barba con la mano izquierda, con la darecha hiço senal de cortarse la cabeça, diciendo : Orgonez, Orgonez por el amistad de Don Diego de Almagro te han de cortar esta. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. III, cap. IX.

[2] *Ibid.*, loc. cit. — *Carta de Gutierrez*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. IX.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE GUERRE CIVILE. — ALMAGRO SE RETIRE A CUZCO. — BATAILLE DE LAS SALINAS. — CRUAUTÉ DES VAINQUEURS. — PROCÈS ET EXÉCUTION D'ALMAGRO. — SON CARACTERE.

(1537-1538.)

A peine les officiers d'Almagro eurent-ils quitté les quartiers du gouverneur, que ce dernier, assemblant sa petite armée récapitula rapidement les nombreuses injures que lui avait faites son rival : la prise de sa capitale, l'emprisonnement de ses frères, l'attaque et la défaite de ses troupes; et conclut en déclarant, — ce qui trouva un écho chaleureux dans son auditoire militaire, — que l'heure de la vengeance était maintenant arrivée. Pendant tout le temps des négociations, Pizarre s'était occupé activement de préparatifs de guerre. Il avait rassemblé une armée beaucoup plus considérable que celle de son rival, composée de soldats ramassés de tous côtés mais habitués pour la plupart au service militaire. Il déclara alors, qu'étant trop vieux pour prendre lui-même la conduite de cette campagne, il en chargerait ses frères; il releva Fernand de tous ses engagements envers Almagro, justifiant cette mesure par la néces-

sité. Ce cavalier, avec une gracieuse opiniâtreté, déclara son intention de rester fidèle aux garanties qu'il avait données; mais enfin il céda à regret aux ordres de son frère, comme à une mesure que lui imposait son obéissance à la couronne [1].

La première démarche du gouverneur fut d'informer Almagro que le traité cessait d'avoir son effet. En même temps il l'avertit d'abandonner ses prétentions sur Cuzco et de se retirer dans son territoire; qu'autrement la responsabilité des conséquences, retomberait sur sa tête.

Almagro, réveillé de sa trompeuse sécurité, eut alors la conscience claire de l'erreur qu'il avait commise, et les paroles prophétiques de son lieutenant durent se présenter à son souvenir. La première partie de la prédiction était accomplie; qui pouvait empêcher la dernière de s'accomplir aussi? Pour ajouter à sa détresse, il souffrait alors d'une maladie grave, suite des excès de sa jeunesse, qui détruisait sa constitution et le rendait également incapable de tout effort d'esprit et de corps [2].

Dans cette déplorable situation, il confia la conduite de ses affaires à Orgonez, dont la loyauté et le courage lui inspiraient une confiance absolue. Son premier soin fut de s'assurer des passages de la Guaitara, chaîne de montagnes qui entourait la vallée de Zangalla, où Almagro était alors établi. Mais par suite de quelque erreur, on ne s'y prit pas

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. III, cap. X.

[2] « Cayo enfermo i estuvo malo a punto de muerte de bubas y dolores. » (*Carta de Espinall*, MS.) C'était une dure punition, infligée peut-être à ce moment, pour de vieux péchés; mais

« The gods are just, and of our pleasant vices
Make instruments to scourge us *. »

* Les dieux sont justes, et les vices qui nous ont charmés se changent en fléaux pour nous punir. »

à temps; et l'ennemi franchissant les défilés dangereux, effectua son passage à travers la sierra, où une force beaucoup inférieure à la sienne aurait pu l'attaquer avec avantage. La fortune d'Almagro était sur son déclin.

Ses pensées se tournèrent alors vers Cuzco, et il avait hâte d'occuper cette capitale avant l'arrivée de l'ennemi. Trop faible pour se tenir à cheval, il était obligé de se faire porter en litière; et lorsqu'il atteignit l'antique cité de Bilcas non loin de Guamanga, sa maladie était si grave, qu'il fut forcé de s'arrêter et d'y rester trois semaines avant de reprendre sa marche.

Pendant ce temps le gouverneur et ses frères, après avoir traversé le défilé de Guaitara, descendirent dans la vallée de Ica, où Pizarre s'arrêta assez longtemps, pour mettre de l'ordre dans son armée et compléter ses préparatifs. Ensuite, prenant congé de l'armée, il retourna à Lima, remettant la poursuite de la guerre, comme il l'avait annoncé, à ses frères plus jeunes et plus actifs que lui. Fernand quittant bientôt après Ica, s'avança le long de la côte jusqu'à Nasca, se proposant d'entrer dans le pays par un détour, pour éviter l'ennemi qui aurait pu lui opposer de grands obstacles dans certains passages des Cordillères. Mais Almagro, malheureusement pour lui, n'adopta pas ce plan d'opérations qui lui aurait donné un avantage si évident, et son adversaire, sans autres empêchements que ceux qui venaient des difficultés naturelles de la marche, arriva, à la fin d'avril 1538, dans le voisinage de Cuzco.

Mais Almagro était déjà en possession de cette capitale où il était arrivé dix jours auparavant. Il tint un conseil de guerre pour déterminer le plan qu'on devait suivre. Quelques-uns furent d'avis de défendre opiniâtrement la ville.

Almagro aurait voulu essayer l'effet des négociations. Mais Orgonez répondit brusquement : — « Il est trop tard, vous avez délivré Fernand Pizarre, il ne reste plus qu'à le combattre. » L'opinion d'Orgonez qui était de sortir et de livrer bataille à l'ennemi dans la plaine, prévalut enfin. Le maréchal, toujours empêché par la maladie de prendre le commandement, le remit à son fidèle lieutenant, qui, rassemblant ses forces, quitta la ville, et prit position à Las Salinas, à moins d'une lieue de Cuzco. Cet endroit prenait son nom de certains trous ou cavités pratiquées dans le sol, pour la préparation du sel, qu'on tirait d'une source naturelle située dans le voisinage. Le choix de la position était peu judicieux; car l'inégalité du terrain contrariait la libre action de la cavalerie, qui composait la force principale des troupes d'Almagro. Mais, quoique pressé à plusieurs reprises par ses officiers de s'avancer en rase campagne, Orgonez garda sa position, comme plus favorable à la défense, le front étant protégé par un marais et par une petite rivière qui coulait dans la plaine. Ses forces se montaient en tout à cinq cents hommes, dont plus de la moitié était de la cavalerie. Son infanterie manquait d'armes à feu, auxquelles suppléaient les longues piques. Il avait aussi six petits canons ou fauconneaux, comme on les appelait, qu'il disposa sur les flancs de son infanterie, avec sa cavalerie formée en deux divisions. Ainsi préparé, il attendit tranquillement l'approche de l'ennemi.

On vit bientôt les armes brillantes et les bannières des Espagnols, sous les ordres de Fernand Pizarre, sortir des gorges des montagnes. Ils s'avançaient en bon ordre et comme des hommes dont l'allure ferme montrait que, ménagés pendant la marche, ils étaient maintenant dispos et prêts

à combattre. Ils traversèrent lentement la plaine et firent halte sur la rive opposée de la petite rivière qui couvrait le front d'Orgonez. Là, comme le soleil était couché, Fernand prit position pour la nuit, renvoyant l'affaire au jour suivant [1].

Le bruit d'une bataille prochaine s'était répandu au loin dans le pays, et les crêtes des rochers d'alentour étaient couronnées d'une multitude d'indigènes, avides de repaître leurs yeux d'un spectacle où, quel que fût le vainqueur, la défaite tomberait sur leurs ennemis [2]. Les femmes et les enfants castillans, pleins d'une anxiété encore plus grande, étaient sortis en foule de Cuzco, pour être témoins de la lutte à mort, où des frères et des parents allaient se disputer le pouvoir [3]. Le nombre total des combattants était insignifiant, quoique considérable relativement à celui qui était d'ordinaire engagé dans les guerres d'Amérique. Ce n'est pas toutefois le nombre des joueurs, mais la grandeur de l'enjeu, qui fait l'importance et l'intérêt de la partie, et dans cette partie sanglante, allait se décider la possession d'un empire.

La nuit se passa dans un silence, que n'interrompit pas la foule qui couvrait les sommets environnants. Les soldats des deux camps ennemis, quoique placés à portée de s'entendre et bien que le même sang coulât dans leurs veines, n'essayèrent aucune communication. Tant ils se haïssaient mortellement [4] !

[1] *Carta de Gutierrez*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. IV, cap. I-V. — *Carta de Espinall*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. X, XI. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXXVI, XXXVII.

[2] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. IV, cap. V, VI.

[3] *Ibid.*, ubi supra.

[4] « I fue cosa de notar, que se estuvieron toda la noche, sin que nadie

Le soleil se leva radieux, comme c'est l'ordinaire dans ce beau climat, le samedi, 26 avril 1538 [1]. Mais longtemps avant que ses rayons éclairasseut la plaine, la trompette de Fernand Pizarre avait appelé ses hommes aux armes. Ses forces se montaient en tout à sept cents hommes. Ils avaient été rassemblés de tous côtés : c'étaient les vétérans de Pizarre, les compagnons d'Alonso de Alvarado, — dont plusieurs depuis leur défaite étaient retournés à Lima, — et les derniers renforts venus des îles, aguerris pour la plupart par plus d'une marche pénible dans les campagnes indiennes, et par plus d'un combat rudement soutenu. Sa cavalerie était inférieure à celle d'Almagro; mais ce désavantage était plus que compensé par la force de son infanterie, comprenant un corps d'arquebusiers bien équipés, envoyé de San-Domingo, dont les armes étaient du modèle perfectionné récemment importé de Flandre. Elles étaient d'un fort calibre, et lançaient des balles ramées, se composant de deux balles liées ensemble par une chaîne de fer. C'était sans doute une arme grossière, en comparaison des armes à feu modernes, mais dans des mains accoutumées à la manier, c'était un instrument destructeur [2].

de la vna i otra parte pensase en mover tratos de paz : tanta era la ira i aborrecimiento de ambas partes. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. IV, cap. VI.

[1] Une église dédiée à saint Lazare s'éleva dans la suite sur le champ de bataille, et ceux qui avaient été tués dans l'action furent enterrés dans son enceinte. Cette circonstance porte Garcilasso à supposer que la bataille eut lieu le samedi 6, — lendemain de la fête de saint Lazare, — et non le 26 avril comme on le dit ordinairement. *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXXVIII. Voyez aussi Montesinos (*Annales*, MS., ano 1538), très médiocre autorité en toute chose.

[2] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. VIII. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXXVI.

Fernand Pizarre mit ses hommes dans le même ordre de bataille que celui de l'ennemi,—plaçant l'infanterie au centre et disposant sa cavalerie sur les flancs; il en mit une division sous les ordres d'Alonso de Alvarado et se chargea de l'autre. L'infanterie était commandée par son frère Gonzalo, soutenu par Pedro de Valdivia, le héros futur d'Arauco, dont l'histoire désastreuse fait le sujet du roman de même que de la chronique [1].

La messe fut dite, comme si les Espagnols allaient livrer ce qu'ils appelaient le combat de la foi, au lieu de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Fernand Pizarre harangua brièvement ses soldats. Il parla des injures personnelles que lui et sa famille avaient reçues d'Almagro; il rappela aux vétérans de son frère que Cuzco leur avait été arraché; il fit monter la rougeur au front des soldats d'Alvarado, lorsqu'il parla de la déroute d'Abancay, et montrant la métropole des Incas qui brillait au soleil levant, il leur dit que là était le prix du vainqueur. Ils répondirent à son appel par des acclamations, et le signal donné, Gonzalo, à la tête de son bataillon d'infanterie, passa sur-le-champ la rivière. L'eau n'était ni large ni profonde, et les soldats ne trouvèrent pas de difficultés à prendre terre; car la nature marécageuse du sol empêchait la cavalerie ennemie de s'approcher du rivage. Mais tandis qu'ils se frayaient un passage à travers le marais, l'artillerie d'Orgonez tirait avec succès sur les premières files, et les mit en désordre. Gon-

[1] En effet, l'Araucana d'Ercilla peut prétendre au mérite, — si c'en est un, — de combiner ensemble l'histoire et le roman. Jamais, sans doute, la Muse ne se risqua dans une telle spécialité de détails non seulement poétiques, mais politiques, géographiques et statistiques que dans ce célèbre poëme épique castillan. C'est un journal militaire en vers.

zalo et Valdivia se jetèrent au milieu des leurs, menaçant les uns, encourageant les autres, et parvinrent enfin à les amener bravement sur un terrain solide. Là les arquebusiers se détachant du reste de l'infanterie, gagnèrent une petite éminence, d'où, à leur tour, ils ouvrirent un feu très vif sur Orgonez, dispersant ses soldats armés de piques, et faisant beaucoup souffrir la cavalerie qui était sur les flancs.

Pendant ce temps, Fernand, formant ses deux escadrons de cavalerie en colonne, passa la rivière sous l'abri de ce feu bien nourri, et atteignant la terre ferme, chargea aussitôt l'ennemi. Orgonez, dont l'infanterie était déjà fort maltraitée, poussant son cheval, forma les deux escadrons en un seul corps. comme son adversaire, et partit au grand galop contre les assaillants. Le choc fut terrible, et la multitude des spectateurs indiens qui couvraient les hauteurs, le salua d'un cri de triomphe infernal, qui s'éleva au loin au dessus du bruit de la bataille, jusqu'à ce qu'il se perdit dans les échos lointains des montagnes [1].

Le combat fut acharné; car c'était la lutte non pas du blanc contre l'Indien sans défense, mais de l'Espagnol contre l'Espagnol; les deux partis encourageaient leurs camarades par leurs cris de guerre : « *El Rey y Almagro,* » ou « *El Rey y Pizarro,* » — tandis qu'ils se battaient avec une haine,

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. IV, cap. VI. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Espinall*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. XI.

Tout ce qui est relatif à cette bataille (la disposition des forces, la nature du terrain, le mode d'attaque) est rapporté avec autant de désaccord et de confusion que si deux grandes armées et non une poignée d'hommes de chaque côté eussent été aux prises. Il semblerait qu'il n'est nulle part aussi difficile de découvrir la vérité que sur un champ de bataille.

auprès de laquelle l'antipathie nationale n'était rien, avec une haine aussi forte que les liens qui avaient été rompus.

Dans cette affaire sanglante, Orgonez fit bien son devoir, se comportant comme un homme dont la bataille était le véritable élément. Ayant remarqué un cavalier, qu'il prit pour Fernand Pizarre à la couleur de la soubreveste qui couvrait son armure, il le chargea au galop et le renversa d'un coup de lance. Il en perça un autre de la même manière, et de son épée en abattit un troisième qui criait prématurément « victoire ! » Mais pendant qu'il accomplissait ainsi les exploits d'un paladin de roman, il fut frappé d'une balle ramée, qui, pénétrant les barreaux de sa visière, lui effleura le front et le priva de sentiment pendant quelques instants. Avant qu'il fut tout à fait remis, son cheval fut tué sous lui, et, quoique le cavalier eût réussi à se dégager des étriers, il fut accablé par le nombre. Refusant encore de remettre son épée, il demanda « s'il n'y avait là aucun chevalier auquel il put se rendre. » Un certain Fuentes, domestique de Pizarre, se présentant comme tel, Orgonez lui remit son épée, et le lâche, tirant sa dague, frappa au cœur son prisonnier sans défense. Sa tête fut ensuite coupée, mise sur une pique, et ce sanglant trophée fut exposé sur la grande place de Cuzco, comme la tête d'un traitre [1]. Ainsi mourut un cavalier aussi loyal, aussi déterminé dans le conseil et aussi vaillant dans l'action, qu'il en eût jamais abordé aux rivages de l'Amérique.

Le combat avait duré plus d'une heure, et la fortune de la journée tournait contre les compagnons d'Almagro. Orgonez une fois tombé, la confusion s'accrut. L'infanterie ne

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, ubi supra. — Zarate, *Conq. del Peru*, ubi supra.

pouvant soutenir le feu des arquebusiers, se dispersa et se réfugia derrière les murailles de pierre, éparses çà et là dans la campagne. Pedro de Lerma, essayant vainement de rallier la cavalerie, poussa son cheval contre Fernand Pizarre, avec qui il avait une querelle personnelle. Pizarre n'évita pas la rencontre; les deux chevaliers touchèrent leur ennemi. La lance de Fernand perça la jambe de son adversaire, tandis que celle de Lerma, glissant sur l'arçon de son antagoniste, le frappa avec une telle force au dessus de l'aine, qu'elle perça les nœuds de sa cotte de mailles, blessant légèrement le cavalier et repoussant le cheval sur ses hanches. Mais la foule sépara bientôt les combattants et, dans le tumulte qui suivit, Lerma fut désarçonné et laissé sur le champ de bataille couvert de blessures [1].

Il n'y avait plus d'ordre parmi les compagnons d'Almagro; à peine résistaient-ils encore. Ils s'enfuirent en toute hâte vers Cuzco, et heureux fut celui qui obtint quartier quand il le demandait. Almagro lui-même, trop faible pour rester longtemps à cheval, couché sur une litière, contemplait la bataille d'une éminence voisine, en épiant les fluctuations avec tout l'intérêt d'un homme qui sentait que son honneur, sa fortune, sa vie même en dépendaient. Il avait vu avec une angoisse inexprimable ses fidèles compagnons, après une lutte terrible, renversés par leurs adversaires;

[1] Herrera, *Hist. General*, ubi supra. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXXVI.

Fernand Pizarre portait par dessus son armure, suivant Garcilasso, un surtout de velours orange, et il le fit dire avant la bataille à Orgonez, afin que ce dernier pût le distinguer dans la mêlée. Mais un cavalier de la suite de Fernand portait aussi, à ce qu'il semble, les mêmes couleurs, ce qui trompa Orgonez.

il réussit enfin à monter une mule, et alla chercher un refuge temporaire dans la forteresse de Cuzco. Il y fut bientôt suivi, pris et amené en triomphe dans la capitale, où; malade comme il était, il fut jeté dans les fers et confiné dans le même appartement de l'édifice de pierre, où il avait emprisonné les Pizarre.

L'action ne dura pas tout à fait deux heures. Le nombre des morts, diversement évalué ne fut sans doute pas au dessous de cent cinquante, — un des combattants le porte à deux cents [1], — chiffre considérable vu le peu de temps que dura le combat et le petit nombre des troupes engagées. On ne donne pas celui des blessés. Ils appartenaient à la cavalerie. On dit que Pedro de Lerma reçut dix-sept blessures, et toutefois il fut enlevé vivant du champ de bataille. La perte tomba principalement sur les partisans d'Almagro. Mais le carnage ne finit point avec l'action. Telle était l'animosité des deux partis, que plusieurs furent massacrés de sangfroid, comme Orgonez, après s'être rendus prisonniers. Pedro de Lerma lui-même, tandis qu'il était dans son lit chez un de ses amis à Cuzco, reçut la visite d'un soldat nommé Samaniego, qu'il avait frappé autrefois pour un acte de désobéissance. Cet homme entra dans la chambre

[1] « Murieron en esta batalla de las Salinas casi dozientos hombres de vna parte y de otra. » (Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.) La plupart des auteurs donnent une évaluation plus faible. Le trésorier Espinall, partisan d'Almagro, dit qu'on massacra de sangfroid cent cinquante hommes après le combat. « Siguieron el alcanze la mas cruelmente que en el mundo se ha visto, porque matavan a los hombres rendidos e desarmados, e por les quitar las armas los mataban si presto no se las quitaban, e trayendo a las ancas de un caballo a un Ruy Diaz viniendo rendido e desarmado le mataron, i desta manera mataron mas de ciento é cinqnenta hombres. » *Carta*, MS.

solitaire du blessé, s'approcha de son lit, et lui reprochant l'insulte qu'il avait reçue de lui, il lui dit qu'il était venu pour la laver dans son sang. Lerma l'assura en vain que, lorsqu'il serait guéri, il lui donnerait la satisfaction qu'il désirait. Le misérable s'écriant, « L'heure est venue! » lui plongea son épée dans la poitrine. Il vécut plusieurs années se vantant de cette prouesse atroce, qu'il glorifiait comme une réparation d'honneur. On a quelque satisfaction à savoir que l'insolence de cette vanterie lui coûta la vie [1]. De telles anecdotes, quelque révoltantes qu'elles soient, ne montrent pas seulement l'esprit du temps, mais aussi cette férocité particulière aux guerres civiles, les plus implacables de leur nature, après les guerres de religion.

Dans la hâte désordonnée de la fuite et de la poursuite, tous se précipitant vers Cuzco, le champ de bataille avait été abandonné. Mais il fut bientôt couvert de pillards, lorsque les Indiens descendant des montagnes comme des vautours, s'emparèrent de la plaine sanglante, et, enlevant aux morts jusqu'aux moindres parties de leurs habillements, laissèrent leurs cadavres nus, gisants, sur le sol [2]. On a trouvé étrange que les indigènes n'eussent pas pris avantage

[1] *Carta de Espinall*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XXXVIII. Il fut pendu pour ce crime par le gouverneur de Puerto Viejo, environ cinq ans après cette époque, ayant outragé les sentiments de cet officier et de la colonie en se vantant hautement et avec insolence de cette cruauté.

[2] « Los Indios viendo la batalla fenescida, ellos tambien se dejaron de la suia, iendo los vnos i los otros á desnudar los Espanoles muertos, i aun algunos vivos, que por sus heridas no se podian defender, porque como paso el tropel de la gente, siguiendo la victoria, no huvo quien se lo impidiese; de manera que dexaron en cueros á todos los caidos. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. XI.

de leur nombre supérieur pour tomber sur les vainqueurs épuisés par le combat. Mais les corps péruviens dispersés manquaient de chef; de plus ils étaient abattus par des revers récents, et les Castillans, quoique affaiblis pour le moment par le combat, étaient beaucoup plus forts à Cuzco qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant.

A la vérité les troupes rassemblées alors dans ses murs, et qui montaient à treize cents hommes, composées qu'elles étaient des éléments les plus discordants, donnaient une grande inquiétude à Fernand Pizarre. Car c'étaient des ennemis qui se regardaient entre eux et le regardaient lui-même avec une haine mortelle bien que contenue, et des amis, qui, s'ils étaient moins dangereux, étaient aussi embarrassants, par leur avidité et la déraison de leurs exigences. Il avait livré la capitale au pillage, et ses partisans trouvèrent un butin considérable chez les officiers d'Almagro. Mais cela ne suffisait pas aux cavaliers plus ambitieux; ils représentaient bruyamment leurs services, et demandaient qu'on les chargeât de quelque expédition, ne doutant pas qu'elle ne leur rapportât de l'or. Tous étaient en quête d'un *El Dorado*. Fernand Pizarre acquiesçait autant que possible à leurs désirs, très disposé à se débarrasser de créanciers si importuns. Les expéditions, il est vrai, finissaient généralement par des désastres; mais le pays était exploré. C'était la loterie de l'aventure, les gains étaient peu nombreux, mais magnifiques, et dans l'ardeur du jeu peu d'Espagnols s'arrêtaient à calculer les chances de succès.

Parmi ceux qui quittèrent la capitale était Diego, le fils d'Almagro. Fernand eut soin de l'envoyer à son frère, le gouverneur, sous une garde sûre, désireux de l'éloigner de son père dans cette crise. Pendant ce temps, le maréchal dépé-

rissait en prison sous l'influence combinée de la maladie et du chagrin. Avant la bataille de Las Salinas, on avait dit à Fernand Pizarre qu'Almagro allait mourir. « Dieu veuille, s'écria-t-il, que cela n'arrive pas avant qu'il tombe entre mes mains [1] ! » Cependant les dieux paraissaient maintenant ne vouloir exaucer que la moitié de cette pieuse prière, puisque son captif semblait près de lui échapper au moment où il tombait en son pouvoir. Pour consoler le malheureux général, Fernand le visita dans sa prison, et l'encouragea par l'assurance qu'il n'attendait que l'arrivée du gouverneur pour le mettre en liberté ; il ajoutait que, « si Pizarre n'arrivait prochainement dans la capitale, il prendrait sur lui la responsabilité de le relâcher et lui fournirait des moyens de transport pour se rendre aux quartiers de son frère. » En même temps, avec un soin attentif de son bien-être, il s'enquit auprès du maréchal « de la manière de voyager qui serait la plus convenable à l'état de sa santé. » Ensuite il lui envoya constamment de sa table les mets les plus propres à réveiller son appétit. Almagro, ranimé par ces attentions bienveillantes et par la perspective d'une liberté prochaine, sentit peu à peu renaître sa santé et son courage [2].

Il ne songeait guère que pendant ce temps-là on préparait activement son procès. On l'avait commencé dès les premiers moments de sa captivité, et tous ceux, quelque humble que fût leur condition, qui avaient quelque sujet de plainte contre l'infortuné prisonnier, avaient été invités à le faire valoir. On répondit promptement à l'appel, et beaucoup

[1] « Respondia Hernando Pizarro, que no le haria Dios tan gran mal, que le dexase morir, sin que le huviese á las manos. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. IV, cap. V.

[2] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. IV, cap. IX.

d'ennemis parurent alors à l'heure de sa chute, comme les vils reptiles qui se traînent à la lumière au milieu des ruines de quelque noble édifice; plusieurs, qui avaient reçu ses bienfaits, voulurent gagner la faveur de son ennemi en se tournant contre leur bienfaiteur. On recueillit de ces sources méprisables une masse d'accusations qui remplit deux mille pages in-folio! Cependant Almagro était l'idole de ses soldats [1] !

La procédure étant achevée (8 juillet 1538), il ne fut pas difficile d'obtenir un arrêt contre le prisonnier. Les principaux points sur lesquels il était déclaré coupable, étaient, d'avoir fait la guerre au roi, et par là d'avoir causé la mort de beaucoup de sujets de Sa Majesté; d'avoir conspiré avec l'Inca; et enfin d'avoir dépossédé le gouverneur royal de la ville de Cuzco. Sur ces charges il fut condamné à subir la mort des traîtres et à être décapité publiquement sur la grande place de la ville. Qui furent ses juges, ou quel fut le tribunal qui le condamna, on ne nous le dit pas. En réalité, le procès tout entier fut une dérision, si l'on peut dire qu'il y ait procès quand l'accusé lui-même n'a pas connaissance de l'accusation.

La sentence fut communiquée à Almagro par un moine chargé de cet office. L'infortuné, qui pendant tout ce temps s'endormait, sans le savoir, sur le bord d'un précipice, ne put d'abord comprendre sa situation. Revenu de sa première surprise : « Il était impossible, » dit-il, « qu'on lui fît une

[1] « De tal manera que los Escrivanos no se davan manos, i iá tenian escritas mas de dos mil hojas. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. IV, cap. VII. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Conq. i Pob. del Piru*, MS. — *Carta de Gutierrez*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Espinall*, MS.

telle injustice; il ne voulait pas le croire. » Il supplia ensuite Fernand Pizarre de lui accorder une entrevue. Celui-ci, qui ne demandait pas mieux, à ce qu'il semble, que de contempler l'angoisse de son captif, y consentit. Almagro était si abattu par ses malheurs, qu'il s'abaissa à demander la vie avec les plus tristes supplications. Il rappela à Fernand ses anciennes relations avec son frère et les bons offices qu'il lui avait rendus, ainsi qu'à sa famille, dans la première partie de leur carrière. Il parla des services reconnus qu'il avait rendus à son pays, et supplia son ennemi « d'épargner ses cheveux gris, et de ne pas le priver d'un reste de vie dont il n'avait plus rien à craindre. » Fernand répondit froidement « qu'il était surpris de voir Almagro s'abaisser d'une manière si indigne d'un brave cavalier; que son sort n'avait rien de pire que ce qui était arrivé à beaucoup de soldats avant lui; et que, puisque Dieu lui avait fait la grâce d'être chrétien, il devait employer les instants qui lui restaient, à se réconcilier avec le ciel [1] ! »

Mais Almagro ne pouvait être réduit au silence. Il fit valoir les services qu'il avait rendus à Fernand lui-même. « C'était une dure récompense, » dit-il, « de lui avoir laissé la vie si récemment en de semblables circonstances, et cela quand ceux qui l'entouraient le sollicitaient sans cesse de la lui ôter. » Il conclut en menaçant son ennemi de la vengeance de l'empereur, qui ne souffrirait jamais que cette injustice faite à un homme qui avait rendu de si grands services à la Couronne demeurât impunie. Tout fut inutile, et Fernand termina brusquement la conférence en répétant

[1] « I que pues tuvo tanta gracia de Dios, que le hiço Christiano, ordenase su Alma, i temiese á Dios. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. V, cap. I.

que « son sort était inévitable, et qu'il devait se préparer à le subir [1]. »

Almagro, voyant qu'il ne pouvait faire impression sur son ennemi, s'occupa sérieusement de l'arrangement de ses affaires. Aux termes de la concession royale, il avait le pouvoir de nommer son successeur. Il transmit donc sa charge à son fils, désignant Diego de Alvarado, dont l'intégrité lui inspirait une grande confiance, comme administrateur de la province pendant la minorité de ce fils. Il légua toutes ses propriétés et ses possessions du Pérou, de quelque nature qu'elles fussent, à l'empereur son maître, lui affirmant qu'une balance considérable lui était encore due dans ses comptes non réglés avec Pizarre. Par ce legs politique, il espérait assurer la protection du monarque à son fils, ainsi qu'un examen sévère de la fortune de son ennemi.

La condamnation d'Almagro produisit une profonde sensation dans la colonie de Cuzco. Tout le monde s'étonna de la présomption d'un homme qui, revêtu d'une autorité temporaire et limitée, osait juger un personnage du rang d'Almagro. Presque tous se rappelaient quelque acte de bonté ou de générosité du malheureux vétéran. Ceux mêmes

[1] Herrera, *Hist. General*, ubi supra.

Le maréchal appela de la sentence de ses juges à la couronne, suppliant son vainqueur (dit le trésorier Espinall dans sa lettre à l'empereur), dans des termes qui auraient touché le cœur d'un infidèle. « De la qual el dicho Adelantado apelo para ante V. M. i le rogo que por amor de Dios hincado de rodillas le otorgase el apelacion, diciendole que mirase sus canas e vejez e quanta havia servido á V. M. i que el havia sido el primer escalon para que el i sus hermanos subiesen en el estado en que estavan, i diciendole otras muchas palabras de dolor e compasion que despues de muerto supe que dixo, que á qualquier hombre, aunque fuera infiel, moviera á piedad. » *Carta*, MS.

qui avaient fourni les éléments de l'accusation, effrayés maintenant du tragique résultat où elle aboutissait, dénonçaient la conduite de Fernand comme celle d'un tyran. Quelques-uns des principaux cavaliers, et parmi eux Diego de Alvarado, dont l'intervention, comme nous l'avons vu, avait sauvé Fernand Pizarre, lorsqu'il était prisonnier, se rendirent auprès de ce chef et essayèrent de le détourner d'un acte aussi tyrannique et si atroce. Ce fut en vain. Mais cela fit changer le mode de l'exécution, qui, au lieu d'avoir pour théâtre la place publique, dut maintenant se faire dans la prison [1].

Au jour désigné, un corps considérable d'arquebusiers fut rassemblé dans la *plaza*. On doubla les gardes chargés de surveiller les maisons des principaux partisans d'Almagro. L'exécuteur, suivi d'un prêtre, entra secrètement dans la prison, et le malheureux, après s'être confessé et avoir reçu la communion, se soumit sans résistance au *garrote*. Ainsi périt obscurément, dans le triste silence d'un cachot, le héros de cent batailles. Son cadavre fut porté sur la grande place de la ville, où, conformément à l'arrêt, la tête fut séparée du corps. Un héraut proclama à haute voix la nature des crimes pour lesquels il avait été mis à mort; ses restes, enveloppés d'un linceul sanglant, furent portés à la maison de son ami, Fernand Ponce de Leon, et conduits

[1] *Carta de Espinall*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1538.

L'évêque Valverde assure à l'empereur qu'il sollicita François Pizarre de ne pas permettre de violences contre la personne du maréchal, lui représentant comme un devoir urgent d'aller lui-même sur-le-champ à Cuzco et de le mettre en liberté. « C'était une affaire trop grave, » ajoutait-il avec raison, « pour s'en rapporter à un tiers. » (*Carta al Emperador*.) Le trésorier Espinall, alors à Cuzco, fit aussi une tentative inutile pour détourner Fernand de son projet.

le lendemain avec toute la solennité convenable à l'église de Notre-Dame de la Miséricorde. Les Pizarre parurent parmi les principaux personnages en deuil. On remarqua que leur frère avait rendu les mêmes honneurs à la mémoire d'Atahuallpa [1].

Almagro, au moment de sa mort, n'était probablement pas loin de soixante-dix ans. Mais ceci est assez incertain; car Almagro était un enfant trouvé, et l'histoire de ses premières années se perd dans l'obscurité [2]. Il avait naturellement beaucoup d'excellentes qualités, et ses nombreux défauts peuvent être raisonnablement palliés par les circonstances où il se trouva. En effet, quelle excuse que la position d'un enfant trouvé (sans parents, sans amis, ou sans maître pour le diriger), dont le frêle esquif flotte à la dérive sur l'océan de la vie, abandonné au milieu des vagues et des brisants, sans qu'une main amie s'étende pour le gouverner et le sauver! Le nom « d'enfant trouvé » contient l'apologie de bien des fautes commises dans le cours de la vie [3].

C'était un homme à passions violentes et peu habitué à les réprimer [4]. Mais il n'était ni vindicatif ni habituellement

[1] *Carta de Espinall*, MS. — Herrera, *Hist. General*, loc. cit. — *Carta de Valverde al Emperador*, MS. — *Carta de Gutierrez*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1538.

On ne donne pas la date de l'exécution d'Almagro; omission étrange, mais de peu d'importance, car cet événement a dû suivre de près la condamnation.

[2] 1er vol., p. 125.

[3] Montesinos, à défaut d'une meilleure généalogie, dit : « Il était le fils de ses hauts faits, et telle a été la noblesse de plus d'un héros! » (*Annales*, MS., ano 1538.) Un Castillan ne serait pas content s'il ne pouvait composer une manière de généalogie, quelque chimérique qu'elle soit.

[4] « Hera vn hombre muy profano, de muy mala lengua, que en enojandose tratava muy mal á todos los que con el andavan aunque fuesen

cruel. J'ai rapporté une cruauté atroce qu'il commit sur les indigènes. Mais il partageait l'insensibilité aux droits des Indiens avec beaucoup d'Espagnols plus éclairés. Cependant les Indiens, après sa condamnation, rendirent témoignage à son humanité habituelle, en déclarant qu'ils n'avaient pas d'ami, tel que lui, parmi les blancs [1]. En effet, loin d'être vindicatif, il s'apaisait facilement, et cédait sans peine aux autres. Sa promptitude à céder, résultant de la crédulité d'un bon naturel, le rendait trop souvent dupe de gens artificieux, et elle dénotait, certainement, l'absence de cette confiance en soi qui appartient à la force du caractère. Cependant son humeur facile, et la générosité de sa nature, le rendaient populaire parmi ses compagnons. Aucun général ne fut jamais plus chéri de ses soldats. Sa générosité allait souvent jusqu'à la prodigalité. En commençant sa campagne du Chili, il prêta cent mille ducats d'or aux plus pauvres cavaliers pour s'équiper, et ensuite il leur remit cette dette [2]. Il était prodigue jusqu'à l'ostentation. Mais ses profusions ne faisaient pas mauvais effet sur l'esprit des soldats près desquels la prodigalité est plus propre à obtenir la popularité qu'une économie exacte et régulière.

cavalleros. » (*Descub. y Conq.*, MS.) C'est le portrait fait par un ennemi.

[1] « Los Indios lloraban amargamente, diciendo, que de él nunca recibieron mal tratamiento. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. V, cap. I.

[2] Si nous en croyons Herrera, il distribua cent quatre-vingts charges d'argent et vingt d'or parmi ses compagnons. « Mando sacar de su posada mas de ciento i ochenta cargas de plata i veinte de oro, i las repartio. » Dec. V, lib. VII, cap. IX. Une charge était ce qu'un homme pouvait porter facilement. Un tel récit met à l'épreuve notre crédulité; mais il est difficile de la renfermer dans des bornes convenables en ce qui a rapport à ce pays de l'or.

C'était un bon soldat, attentif et judicieux dans ses plans, patient et intrépide dans l'exécution. Son corps était couvert de cicatrices, tellement qu'enfin sa laideur devint presque une difformité. On ne doit pas le juger par sa dernière campagne, où, affaibli par la maladie, il céda au génie supérieur de son rival, mais plutôt par ses nombreuses expéditions sur terre et sur mer, qui eurent pour objet la conquête du Pérou et celle du Chili. Cependant on peut douter qu'il possédât ces qualités rares de l'homme ou du guerrier, qui l'eussent signalé dans des circonstances ordinaires. Il fut un des trois, ou pour parler plus exactement, un des deux associés, qui eurent la bonne fortune et l'honneur de faire une des plus magnifiques découvertes du monde occidental. Il en partage largement avec Pizarre; car lorsqu'il n'accompagna pas celui-ci dans ses périlleuses expéditions, il n'en contribua pas moins aux succès par ses démarches dans les colonies.

Cependant sa liaison avec Pizarre ne peut guère être considérée comme une circonstance heureuse de sa carrière. Une association formée pour la découverte et la conquête ne doit pas vraisemblablement être observée très scrupuleusement, surtout par des hommes plus accoutumés à gouverner les autres qu'à se gouverner eux-mêmes. Si des sujets de discorde ne s'élèvent pas d'abord, ils naîtront certainement du partage des dépouilles. Mais cette association était particulièrement mal assortie. Le caractère franc, vif et confiant d'Almagro n'était pas fait pour lutter avec la politique froide et astucieuse de Pizarre, et il était invariablement circonvenu par son compagnon, quand leurs intérêts respectifs se trouvaient en conflit.

Cependant la ruine finale d'Almagro peut être complétement imputée à lui-même. Il fit deux fautes capitales. La

première fut d'en appeler aux armes en s'emparant de Cuzco. Le règlement des limites ne devait pas se faire par les armes. C'était le cas d'un arbitrage, et si l'on ne pouvait se fier aux arbitres, il fallait s'en référer à la décision de la couronne. Mais, ayant une fois pris les armes, il n'aurait pas dû ensuite négocier, surtout avec Pizarre. Ce fut sa seconde et sa plus grande erreur. Il avait assez connu Pizarre pour savoir qu'il ne fallait pas s'y fier. Almagro eut confiance en lui, et il le paya de la vie.

CHAPITRE III.

PIZARRE REVIENT A CUZCO. — FERNAND RETOURNE EN CASTILLE. — SA LONGUE CAPTIVITÉ. — ON ENVOIE UN COMMISSAIRE AU PÉROU. — HOSTILITÉS AVEC L'INCA. — ADMINISTRATION ACTIVE DE PIZARRE. — GONZALO PIZARRE.

(1539-1540)

Lorsque son frère se mit à la poursuite d'Almagro, le marquis François Pizarre, comme nous l'avons vu, retourna à Lima. Là il attendit avec anxiété le résultat de la campagne, et lorsqu'il reçut l'agréable nouvelle de la victoire de Las Salinas, il fit aussitôt des préparatifs pour aller à Cuzco. Cependant, il fut retenu longtemps à Xauxa par l'état de bouleversement du pays, et encore plus longtemps, à ce qu'il semblerait, par une répugnance à entrer dans la capitale pendant l'instruction du procès d'Almagro.

A Xauxa il rencontra le fils du maréchal, Diego, qui avait été envoyé vers la côte par Fernand Pizarre. Le jeune homme était rempli des plus sombres appréhensions touchant le sort de son père, et il supplia le gouverneur de ne pas permettre à son frère de lui faire aucune violence. Pizarre, qui reçut Diego avec une grande bienveillauce appa-

rente, lui dit de prendre courage, qu'il n'arriverait aucun mal à son père [1]; il ajouta qu'il espérait que leur ancienne amitié se renouvellerait bientôt. Le jeune homme, encouragé par ces assurances, continua sa route vers Lima, où, par les ordres de Pizarre, il fut reçut dans sa maison et traité comme un fils.

Les mêmes assurances relativement à la sûreté du maréchal, furent données par le gouverneur à l'évêque Valverde, et à quelques-uns des principaux cavaliers qui s'intéressaient en faveur du prisonnier [2]. Pizarre retardait toujours sa marche vers la capitale; quand il la reprit, il n'était arrivé qu'au *Rio de Abancay*, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son rival. Il en parut frappé d'horreur, toute sa personne fut agitée, et il resta quelque temps les yeux fixés sur la terre, donnant les signes d'une forte émotion [3].

Telle est la relation de ses amis. Une version plus probable le représente comme étant parfaitement instruit de l'état des choses à Cuzco. Lorsque le procès fut achevé, on dit qu'il reçut un message de Fernand, demandant ce qu'il devait faire du prisonnier. Il répondit en peu de mots : — « Agissez avec lui de manière qu'il ne puisse plus nous donner d'inquiétudes [4]. » On dit aussi qu'ensuite, lorsque Fernand

[1] « I dixo, que no tuviese ninguna pena, porque no consentiria, que su padre fuese muerto. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VI, cap. III.

[2] « Que lo haria asi como lo decia, i que su deseo no era otro, sino ver el Reino en paz ; i que en lo que tocaba al Adelantado, perdiese cuidado, que bolveria á tener el antigua amistad con él. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. IV, cap. IX.

[3] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

Il répandit même beaucoup de larmes, *derramo muchas lagrimas*, selon Herrera, qui les croit évidemment peu sincères. *Ibid.*, dec. VI, lib. VI, cap. VII. — Conf. lib. V, cap. I.

[4] « Repondio, que hiciese de manera, que el Adelantado no los pusiese

luttait contre le blâme soulevé par la mort d'Almagro, il se retrancha sur les instructions qu'il affirmait avoir reçues du gouverneur [1]. Il est tout à fait certain que, pendant son long séjour à Xauxa, ce dernier était en communication constante avec Cuzco, et que, si, comme le lui répétait sans cesse Valverde [2], il eût pressé sa marche vers cette capitale, il eût pu facilement prévenir la consommation de cette tragédie. En qualité de commandant en chef, le sort d'Almagro était entre ses mains, et, quoi que ses partisans puissent affirmer de son innocence, le jugement impartial de l'histoire doit le rendre responsable, à l'égal de Fernand, de la mort de son associé.

Sa conduite ultérieure ne témoigna aucun remords de ce qui s'était passé. Il entra à Cuzco, dit un témoin oculaire, au bruit des fanfares, des clairons et des trompettes, à la tête de son cortége martial, revêtu du riche costume que lui avait offert Cortès, et avec la contenance fière et l'air joyeux d'un conquérant [3]. Lorsque Diego de Alvarado s'adressa à lui pour réclamer le gouvernement des provinces méridionales au nom du jeune Almagro, que son père, comme nous l'avons vu, avait confié à sa protection, Pizarre répondit que « le maréchal, par sa révolte, avait perdu tout droit à

en mas alborotos. » (Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. VI, cap. VII.) « De todo esto, » dit Espinall, « fue sabidor el dicho Governador Pizarro á lo que mi juicio i el de otros que en ello puisieron mirar alcanzo. » *Carta de Espinall*, MS.

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. V, cap. I.

Le témoignage d'Herrera est presque contemporain, puisqu'il était tiré, nous dit-il, de la correspondance des conquérants et des renseignements qui lui furent fournis par leurs fils. Lib. VI, cap. VII.

[2] *Carta de Valverde al Emperador*, MS.

[3] « En este medio tiempo vino á la dicha cibdad del Cuzco el Gobernador D. Francisco Pizarro, el qual entro con tronpetas i chirimias vestido con ropa de martas qne fue el luto con que entro. » *Carta de Espinall*, MS.

ce gouvernement. » Et, comme Alvarado insistait davantage, il rompit brusquement la conversation en déclarant que « son gouvernement n'avait pas de bornes et s'étendait jusqu'aux Flandres [1] ! » Voulant sans doute faire entendre, par cette orgueilleuse vanterie, qu'il ne souffrirait pas de rival en deçà des mers.

Dans le même esprit, il avait envoyé récemment un remplaçant à Benalcazar, le conquérant de Quito, qui aspirait, disait-on, à se rendre indépendant. L'envoyé de Pizarre avait l'ordre de faire partir le coupable pour Lima; mais Benalcazar, après avoir porté bien loin dans le Nord ses armes victorieuses, était retourné en Castille, pour solliciter sa récompense auprès de l'empereur.

Pizarre se montrait étrangement insensible aux plaintes des indigènes opprimés, qui invoquaient sa protection, tandis qu'il traitait les compagnons d'Almagro avec un mépris non déguisé. Les biens des chefs étaient confisqués et transférés sans aucunes formes à ses propres partisans. Fernand avait essayé de se concilier quelques-uns de ceux de la faction opposée par ses actes de libéralité; mais ils avaient refusé de rien accepter de l'homme dont les mains étaient teintes du sang de leur général [2]. Le gouverneur ne leur offrit pas un tel encouragement; plusieurs furent réduits à une telle pauvreté, que, trop fiers pour exposer leur misère aux yeux de leurs vainqueurs, ils sortirent de la

[1] *Carta de Espinall*, MS.

« Mui asperamente le respondio el Governador, diciendo, que su Governacion no tenia termino, i que llegaba hasta Flandes. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VI, cap. VII.

[2] « Avia querido hazer amigos de los principales de Chile, y ofrecidoles daria rrepartimientos y no lo avian aceptado ni querido. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

ville et cherchèrent une retraite dans les montagnes voisines[1].

Il pourvut ses frères de *repartimientos* si considérables qu'il excita les murmures de ses partisans. Il nomma Gonzalo au commandement d'un nombreux détachement destiné à agir contre les indigènes de Charcas, peuple hardi qui occupait le territoire assigné par la couronne à Almagro. Gonzalo rencontra une résistance opiniâtre, mais après quelques combats acharnés, il réussit à soumettre la province. Il fut récompensé, ainsi que Fernand qui l'aida dans cette conquête, par une concession considérable dans le voisinage de Porco, dont les mines productives avaient été partiellement exploitées sous les Incas. Ce territoire embrassait une partie de ces montagnes d'argent de Potosi qui depuis ont fourni à l'Europe une telle quantité de métaux précieux. Fernand reconnut la richesse du sol, et il commença à exploiter les mines sur une échelle plus étendue qu'on ne l'avait fait jusque-là, quoiqu'il ne semble pas qu'il ait été fait alors aucune tentative pour percer la riche surface du Potosi[2]. Quelques années devaient encore s'écouler avant que les Espagnols missent au jour les gisements argentifères que ces montagnes recélaient dans leur sein[3].

[1] « Viendolas oy en dia, muertos de ambre, fechos pedazos e adeudados, andando por los montes desesperados por no parecer ante gentes, porque no tienen otra cosa que se vestir sino ropa de los Indios, ni dineros con que lo comprar. » *Carta de Espinall*, MS.

[2] « Con la quietud, » écrit Fernando Pizarro à l'empereur, « questa tierra agora tiene han descubierto i descubren cada dia los vecinos muchas minas ricas de oro i plata, de que los quintos i rentas reales de V. M. cada dia se le ofrecen i hacer casa á todo el Mundo. » *Carta al Emperador*, MS., de Puerto Viejo, VI de Julii 1539.

[3] *Carta de Carbajal al Emperador*, MS., del Cuzco, III de Nov. 1539.

La grande affaire de Fernand était maintenant de ramasser un assez considérable trésor pour le rapporter avec lui en Castille. Près d'une année s'était écoulée depuis la mort d'Almagro; et il était grand temps qu'il vînt se présenter à la cour, où Diego de Alvarado et d'autres amis du maréchal, qui depuis longtemps avaient quitté le Pérou, soutenaient activement les prétentions du jeune Almagro, et demandaient la réparation du tort fait à son père. Mais Fernand comptait sur son or pour dissiper les accusations portées contre lui.

Avant son départ, il conseilla à son frère de se garder des « hommes du Chili. » On appelait ainsi les compagnons d'Almagro, gens désespérés qui, disait-il, ne reculeraient devant rien pour se venger. Il supplia le gouverneur de ne pas les laisser se réunir, en quelque nombre que ce fût, à cinquante milles de sa personne; autrement, il aurait à s'en repentir. Il concluait en lui recommandant de se faire bien garder; « car, » ajoutait-il, « je ne serai pas ici pour veiller sur vous. » Mais le gouverneur se moqua de ce qu'il appelait les vaines craintes de son frère, disant à ce dernier de ne pas s'inquiéter de lui : « chaque cheveu de la tête des compagnons d'Almagro était une garantie de sa sûreté[1]. » Il ne

— Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1539.

On sait de quelle manière les mines de Potosi furent découvertes par un Indien, qui arrachait de terre un buisson aux racines duquel une quantité de globules d'argent étaient attachés. La mine ne fut enregistrée qu'en 1545. Le récit est donné par Acosta, lib. IV, cap. VI.

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VI, cap. X. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. III, cap. XII. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXLII.

« No consientia vuestra senoria que se junta diez juntos en cinquenta leguas alrrededor de adonde vuestra senoria estuviere, porque si los dexa

connaissait pas le caractère de ses ennemis aussi bien que Fernand.

Ce dernier s'embarqua bientôt à Lima dans l'été de 1539. Il ne prit pas la route de Panama; car il avait appris que l'intention des autorités de cette ville était de l'arrêter. Il fit donc un détour par la route du Mexique, débarqua dans la baie de Tecoantepec, et traversait l'isthme étroit qui sépare les grands océans, lorsqu'il fut arrêté et conduit à la capitale. Mais le vice-roi Mendoza ne pensa pas qu'il eût le droit de le retenir, et on le laissa s'embarquer à Vera-Cruz et continuer son voyage. Cependant il ne jugea pas prudent de s'aventurer en Espagne sans avis ultérieurs. Il s'arrêta en conséquence dans une des Açores, où il attendit des nouvelles d'Espagne. Il avait quelques amis puissants à la cour, qui l'encouragèrent à se présenter devant l'empereur. Il suivit leurs conseils, et bientôt après il atteignit heureusement la côte d'Espagne [1].

La cour était à Valladolid; mais Fernand, qui fit une entrée pompeuse dans cette ville, en étalant les richesses qu'il avait acquises en Amérique, trouva un accueil plus froid qu'il ne s'y attendait [2]. Il le dut surtout à Diego de Alvarado, qui y résidait alors, et, par son rang honorable et ses liaisons puissantes, exerçait une grande influence. Il avait autrefois, comme nous l'avons vu, par son interven-

juntar le an de matar. Si á Vuestra Senoria matan, yo negociare mal y de vuestra senoria no quedara memoria. Estas palabras dixo Hernando Piçarro altas que todos le oymos. Y abraçando al marques se partio y se fue. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[1] *Carta de Hernando Pizarro al Emperador*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VI, cap. X. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1539.

[2] Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIII.

tion opportune, sauvé la vie de Fernand, et il avait consenti à recevoir de lui la remise d'une dette considérable. Mais l'injustice faite à son général lui avait fait tout oublier; fidèle à la confiance que celui-ci avait mise en lui à l'heure de sa mort, il était venu en Espagne pour faire valoir les droits du jeune Almagro.

Cependant malgré la froideur qui accueillit Fernand, sa présence, sa manière d'exposer la querelle avec Almagro, aidées de l'or qu'il prodigua, arrêtèrent le torrent de l'indignation; pendant quelque temps, l'opinion des juges fut tenue en suspens. Alvarado, plus accoutumé à l'action prompte et décisive des camps, qu'aux intrigues tortueuses d'une cour, s'irrita de ces lenteurs, et défia Fernand en combat singulier. Mais son prudent adversaire n'avait aucun désir de remettre la conclusion à une telle épreuve, et l'affaire fut bientôt terminée par la mort d'Alvarado lui-même, qui arriva cinq jours après le défi. L'à-propos de cette mort suggéra naturellement l'idée de poison [1].

Mais les accusations d'Alvarado n'étaient pas complétement tombées, et Fernand Pizarre avait agi avec trop de hauteur et avait trop blessé le sentiment public, pour qu'on le laissât échapper. Un arrêt formel ne fut pas rendu, mais il fut emprisonné dans la forteresse de Medina del Campo, où on le laissa pendant vingt ans; en 1560, après qu'une génération presque entière eut disparu et que le temps eut jeté son voile sur les souvenirs du passé, on lui rendit la liberté [2]. Il sortit de prison vieux, infirme, et le courage

[1] « Pero todo lo atajo la repentina muerte de Diego de Alvarado, que sucedio luego en cinco dias, no sin sospecha de veneno. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VIII, cap. IX.

[2] Cette date est établie par Quintana, d'après une procédure légale,

brisé, objet de pitié plutôt que d'indignation. Rarement la justice distributive a été mesurée plus largement à des coupables si élevés en autorité, surtout en Castille [1].

Cependant, Fernand supporta cette longue captivité avec une égalité d'âme, qui, si elle eût été fondée sur des principes, aurait pu commander le respect. Il vit ses frères et ses parents, tous ceux sur lesquels il comptait pour le soutenir, enlevés l'un après l'autre, sa fortune en partie confisquée, tandis qu'il soutenait des procès ruineux pour sauver le reste [2], sa réputation flétrie, sa carrière terminée avant le temps, lui-même, exilé au cœur de son pays; — cependant il supporta tout avec la constance d'une âme courageuse. Quoique très vieux quand il fut relâché, il survécut encore plusieurs années, et atteignit l'âge extraordinaire de cent ans [3]. Il vécut assez pour voir ses amis, ses rivaux, ses ennemis, appelés tous à rendre compte avant lui.

sontenue par le petit-fils de Fernand, pour défendre son titre de marquis, dans l'année 1625.

[1] Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 341. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1539. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLII.

[2] Caro de Torres donne une cédule royale relative à l'exploitation des mines d'argent de Porco, encore possédées par Fernand Pizarre en 1555, et un autre document à peu près de la même date, attestant qu'il reçut dix mille ducats par la flotte du Pérou. (*Historia de las Ordenes Militares*, Madrid, 1629, p. 144.) Le petit-fils de Fernand fut créé par Philippe IV marquis de la conquête, *Marques de la Conquista*, avec une pension généreuse du gouvernement. Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 342, et *Discurso*, p. 72.

[3] « Multos da, Jupiter, annos; » le plus grand bienfait, selon Pizarro y Orellana, que le ciel puisse accorder! « Diole Dios, por todo, el premio mayor desta vida, pues fue tan larga, que excedio de cien anos. » (*Varones ilustres*, p. 342.) Suivant le même auteur, un peu partial, Fernand mourut comme il avait vécu, en odeur de sainteté! « Viviendo aprender a morir, y saber morir, quando llego la muerte. »

Fernand avait à plusieurs égards un caractère remarquable. Il était l'aîné de frères auxquels il ne tenait que du côté paternel; car il était né en mariage, d'extraction honorable des deux parts. Dans ses premières années il reçut une bonne éducation, pour le temps. Il fut conduit par son père en Italie étant encore très jeune, et là il apprit l'art de la guerre sous le grand capitaine. On sait peu de choses de son histoire après son retour en Espagne; mais quand son frère se fut ouvert sa brillante carrière de découvertes au Pérou, Fernand consentit à prendre part à ses aventures.

François avait beaucoup de déférence pour lui, non seulement comme son frère aîné, mais à cause de son éducation supérieure et de sa connaissance des affaires. Il avait la conception prompte, était fécond en ressources, et plein de vigueur dans l'action. Circonspect, bien que courageux, ses conseils, quand il n'était pas sous l'influence de la passion, étaient dictés par la prudence. Mais il avait des défauts qui faisaient plus que compenser le bien résultant de ses bons côtés et de ses talents. Son ambition et son avarice étaient insatiables. Il était hautain, même envers ses égaux, et il avait un caractère vindicatif que rien ne pouvait apaiser. Ainsi, au lieu d'aider son frère dans la conquête, il fut le mauvais génie qui flétrit sa gloire. Il conçut dès l'abord un mépris inexcusable pour Almagro, dans lequel il vit le rival de son frère, et non ce qu'il était réellement alors, le compagnon fidèle de sa destinée. Il le traita personnellement avec outrage; et, par ses intrigues à la cour, il trouva moyen de lui nuire sensiblement. Il tomba entre les mains d'Almagro, et fut sur le point de payer ces torts de sa vie. Fernand ne put pardonner, et il attendit froidement l'heure de la vengeance. Cependant l'exécution d'Almagro fut un acte très

impolitique; car il est rare qu'une mauvaise passion se satisfasse impunément. Fernand crut acheter la justice avec l'or du Pérou. Il avait étudié les côtés faibles et mauvais de la nature humaine, et il espérait en profiter. Heureusement, il fut déçu. Il fut vengé sans doute; mais l'heure de sa vengeance fut celle de sa ruine.

L'état de désordre du Pérou exigeait l'intervention immédiate du gouvernement. Dans la licence générale qui le désolait, les droits de l'Indien et ceux de l'Espagnol étaient également foulés aux pieds. C'était néanmoins une affaire très difficile; l'autorité de Pizarre était alors solidement établie, et le pays était trop éloigné de la Castille pour être promptement contrôlé dans la métropole. De plus Pizarre était d'un accès difficile, confiant dans sa force, jaloux de toute intervention et d'un caractère ardent, qui aurait pris feu, au moindre signe de défiance du gouvernement. On ne pouvait réussir en envoyant une commission pour le suspendre dans l'exercice de son autorité, jusqu'à ce qu'on eût fait une enquête sur sa conduite, procédé suivi à l'égard de Cortès et d'autres officiers des colonies, dont la loyauté enracinée rassurait la couronne. On craignait que la loyauté de Pizarre pesât trop légèrement sur lui pour être un frein puissant; parmi ses audacieux compagnons, il n'en manquait pas qui, dans un cas extrême, fussent prêts à le presser de secouer entièrement le joug et de se déclarer indépendant.

On devait donc envoyer quelqu'un qui exerçât une sorte de contrôle, ou qui fût du moins égal en pouvoir à ce chef dangereux, pendant qu'ostensiblement, il agirait seulement comme son subordonné. La personne choisie pour cette mission délicate fut le licencié Vaca de Castro, membre de

l'audience royale de Valladolid. C'était un juge instruit, un homme sage et intègre, et quoiqu'il ne fût pas militaire, il avait une adresse et une connaissance des caractères, qui le rendait capable d'employer à son avantage les talents des autres.

Ses fonctions étaient indiquées d'une manière qui montrait l'embarras du gouvernement. Il devait paraître devant Pizarre en qualité de juge royal, s'entendre avec lui pour redresser les griefs, spécialement en ce qui se rapportait aux malheureux indigènes, prendre de concert avec lui des mesures pour prévenir les abus à venir, et surtout s'instruire fidèlement de la condition du pays dans tous ses détails, et en donner avis à la cour de Castille. Mais en cas de mort de Pizarre, il devait produire son brevet de gouverneur royal, et réclamer comme tel l'obéissance des autorités dans tout le pays. — Les événements montrèrent qu'il était sage d'avoir pourvu à cette éventualité [1].

Le licencié muni de cette commission quitta sa tranquille résidence de Valladolid, s'embarqua à Séville, dans l'automne de 1540; après un voyage fatigant sur l'Atlantique, il traversa l'isthme, et ayant essuyé sur le Pacifique une succession de tempêtes, qui furent au moment d'engloutir son frêle vaisseau, aborda, pour ainsi dire sur un débris, au port septentrional de Buenaventura [2]. Les

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLVI. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VIII, cap. IX. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1540.

Ce dernier auteur ne voit rien moins qu'un « mystère divin » dans cette prévision si singulièrement justifiée par l'événement. « Prevencion del gran espiritu del Rey, no sin misterio. » Ubi supra.

[2] Ou, comme le port devrait être appelé plutôt *Mala Ventura*, ainsi que Pedro Pizarro le remarque en jouant sur les mots. « Tuvo tan mal

affaires du pays étaient dans un état qui réclamait sa présence.

La guerre civile, qui venait de le déchirer, l'avait laissé dans un tel état de désordre, que l'agitation continuait après que sa cause immédiate avait disparu depuis longtemps. Cela était vrai surtout chez les indigènes. Dans la transmission violente des *repartimientos*, le pauvre Indien savait à peine qui il devait regarder comme son maître. Les luttes furieuses des chefs rivaux le laissaient également dans le doute sur ceux qu'il devait considérer comme gouvernant le pays. Quant à l'autorité d'un souverain commun de l'autre côté des mers, dominant sur tous, il s'en défiait encore davantage; qu'était-ce qu'une autorité qui ne pouvait même imposer l'obéissance à ses propres vassaux [1]? L'Inca Manco ne tarda pas à profiter de cet état des esprits. Il quitta ses refuges ignorés dans les profondeurs des Andes, et s'établit avec un corps nombreux de ses partisans dans la contrée montagneuse située entre Cuzco et la côte. De cette retraite il fit des descentes sur les plantations voisines, détruisant les maisons, enlevant le bétail, et massacrant les habitants. Il tombait sur les voyageurs, lorsqu'ils arrivaient de la côte isolément ou en caravane, et les mettait à mort, disent ses ennemis, dans de cruelles tortures. Des détachements isolés furent envoyés de temps en temps contre lui, mais sans effet. Il échappa

viaje en la mar que vbo de desembarcar en la Buena Ventura, aunque yo la llamo Mala. » *Descub. y Conq.*, MS.

[1] « Piensan que les mienten los que aca les dizen que ai un gran Senor en Castilla, viendo que aca pelean unos capitanes conta otros; y piensan que no ai otro Rei sino aquel que venze al otro, porque aca entrelles no se acostumbra que un capitan pelee contra otro, estando entrambos debaxo de un Senor. » *Carta de Valverde al Emperador*, MS.

aux uns, défit les autres, et, une fois, tailla en pièces un parti de trente cavaliers jusqu'au dernier homme [1].

Enfin Pizarre jugea nécessaire d'envoyer contre l'Inca une force considérable sous les ordres de son frère Gonzalo. Le courageux Indien eut plusieurs rencontres avec son ennemi dans les défilés des Cordillères. Il était ordinairement battu, et quelquefois avec des pertes considérables, qu'il réparait avec une facilité étonnante; car il réussissait toujours à s'échapper, et ses compagnons étaient si fidèles, qu'en dépit des poursuites et des embuscades il trouvait un abri sûr dans les retraites cachées de la sierra.

Ainsi déjoué, Pizarre se détermina à essayer l'effet des ouvertures pacifiques. Il envoya vers l'Inca, en son nom et au nom de l'évêque de Cuzco, que le prince péruvien révérait, pour l'engager à négocier [2]. Manco consentit et indiqua, ainsi qu'il l'avait déjà fait avec Almagro, la vallée du Yucay, comme lieu de rendez-vous. Le gouverneur y arriva au temps désigné, bien accompagné, et, pour se rendre le monarque

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VI, cap. VII. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Espinall*, MS. — *Carta de Valverde al Emperador*, MS.

[2] L'Inca refusa l'entrevue avec l'évêque, sous prétexte qu'il l'avait vu rendre obéissance en ôtant son chapeau à Pizarre. Cela, disait-il, prouvait son infériorité à l'égard de ce dernier, et qu'il ne pourrait jamais le protéger contre le gouverneur. Le passage est curieux. « Preguntando a Indios del inca que anda alzado que si sabe el inca que yo soi venido á la tierra en nombre de S. M. para defendellos, dixo que mui bien lo sabia; y preguntado que porque ne se benia á mi de paz, dixo el Indio que dezia el inca que porque yo quando vine hize la mocha al gobernador, que quiere dezir que le quité el Bonete; que no quiera venir á mi de paz, que él que no havia de venir de paz sino á uno que viniese de Castilla que no hiziese la mocha al gobernador, porque le paresze á él que este lo podra defender per lo que ha hecho y no otro. » *Carta de Valverde al Emperador*, MS.

barbare favorable, il lui envoya un riche présent par un esclave africain. L'esclave fut rencontré par une troupe de soldats de l'Inca qui, par l'ordre ou sans l'ordre de leur maître, le massacrèrent cruellement et emportèrent le butin. Pizarre vengea cet outrage par un autre encore plus atroce.

Parmi les prisonniers indiens se trouvait une des femmes de l'Inca, jeune et belle personne, à laquelle on le disait passionnément attaché. Le gouverneur ordonna qu'elle fût dépouillée de ses vêtements, attachée à un arbre et, en présence des soldats, frappée de verges et tuée à coups de flèches. La malheureuse victime supporta l'exécution de la sentence avec un courage surprenant. Elle n'implora pas une pitié qu'elle ne pouvait attendre. Pas une plainte; à peine un gémissement lui échappa pendant ces affreux tourments. Les durs conquérants furent étonnés de cette puissance de souffrir dans une faible femme et ils exprimèrent leur admiration en condamnant la cruauté de leur général au fond de leurs cœurs [1]. Cependant la constance dans les tortures les plus affreuses que puisse infliger la cruauté humaine, est presque le caractère universel des indigènes de l'Amérique.

Pizarre prit alors le parti de fonder des établissements dans le cœur de la contrée hostile, comme le moyen le plus

[1] Dn moins nous pouvons le présnmer, puisqn'ils le condamnèrent ouvertement dans le récit du fait. Je cite Pedro Pizarro, qui n'est pas disposé à critiquer trop sévèrement la conduite de son général. « Se tomo una muger de mango ynga que le qneria mucho y se guardo, creyendo que por ella saldria de paz. Esta muger mando matar al marquez despues en Yucay, haziendola varear con varas y flechar con flechas por una burla que mango ynga le hizo qne aqui contare, y entiendo yo qne por esta crueldad y otra hermana del ynga qne mando matar en Lima quando los yndios pusieron cerco sobrella que se llamava Açarpay, me paresce á mi qne nuestro senor le castigo en el fin que tuvo. » *Descub. y Conq.*, MS.

efficace de réprimer les désordres parmi les indigènes. Ces établissements, qui furent décorés du nom de villes, pouvaient être regardés comme des colonies militaires. Les maisons étaient ordinairement construites en pierres, et on y ajoutait les résidences des diverses autorités et quelquefois une forteresse. On organisait un corps municipal. On attirait les colons en distribuant de grandes étendues de terre dans le voisinage, en stipulant un certain nombre de vassaux indiens pour chacun d'eux. Les soldats s'y rassemblaient alors, accompagnés quelquefois par leurs femmes et leurs familles; car les femmes castillanes semblent avoir dédaigné les empêchements de leur sexe, dans la vivacité de leur affection conjugale, ou peut-être par goût des aventures romanesques. Une colonie populeuse s'éleva rapidement dans le désert, offrant une protection au territoire voisin, fournissant un dépôt commercial au pays et une force armée toujours prête à maintenir l'ordre public.

Tel fut l'établissement de Guamanga, à mi-chemin entre Cuzco et Lima, qui répondit efficacement à son but en maintenant les communications avec la côte [1]. Une autre ville fut élevée dans le district des mines de Charcas, sous le nom bien choisi de Villa de la Plata, ville d'Argent, et Pizarre, en se dirigeant vers Lima par la route sinueuse des rivages de la mer du Sud, y fonda la ville d'Aréquipa, élevée depuis à une si haute réputation commerciale.

De retour dans sa capitale favorite de Lima, le gouverneur

[1] Cieza de Leon remarque la beauté et la solidité des édifices à Guamanga. « La qual han edificado las mayores y mejores casas que ay en todo el Peru, todas de piedra, ladrillo, y teja, con grandes torres : de manera que no falta aposentos. La plaça esta llana y bien grande. » *Cronica*, cap, LXXXVII.

trouva de nombreuses occupations en travaillant à pourvoir aux intérêts municipaux et à l'accroissement considérable de la population. Et il n'oublia pas les autres établissements qui s'élevaient sur le Pacifique. Il encouragea le commerce avec les colonies éloignées du nord du Pérou, et il prit des mesures pour faciliter les relations intérieures. Il stimula l'industrie dans toutes ses branches, faisant grand état de l'agriculture, et introduisant des semences des différentes graines européennes, qu'il eut, en peu de temps, la satisfaction de voir croître en grande abondance, dans un pays où la variété de sol et de climat offrait une patrie à presque tous les produits [1]. Partout, il encouragea le travail des mines, qui rendaient déjà tellement, que les objets les plus ordinaires de la vie s'élevaient à des prix exorbitants, tandis que les métaux précieux eux-mêmes semblaient les seules choses sans valeur. Mais ils changeaient bientôt de mains, et arrivaient dans la mère patrie où ils s'élevaient à leur véritable taux en se mêlant à la circulation monétaire générale de l'Europe. Les Espagnols trouvaient qu'ils avaient enfin atteint le pays si longtemps cherché, — le pays de l'or et de l'argent. Les émigrants arrivaient en grand nombre dans la contrée, et se répandant sur sa surface, ils élevaient, par l'accroissement de la population, le rempart le plus sûr contre les légitimes propriétaires du sol [2].

[1] « I con que iá començaba á haver en aquellas tierras cosecha de trigo, cevada, i otras muchas cosas de Castilla. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. II.

[2] *Carta de Carvajal al Emperador*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., anos 1539 et 1541. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VII, cap. I. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXVI, et alibi.

Pizarre, renforcé par l'arrivée de nouveaux aventuriers, tourna alors son attention vers les points reculés du pays. Il fit partir Pedro de Valdivia pour sa mémorable expédition au Chili; et le gouverneur assigna à son frère Gonzalo le territoire de Quito avec des instructions pour explorer la contrée inconnue de l'est, où croissait, disait-on, la cannelle. Comme ce chef, qui jusqu'ici n'a joué qu'un rôle secondaire dans la conquête, remplira dorénavant le plus important, il peut être à propos de le faire connaître.

On sait peu de chose de ses premières années; car il était d'origine obscure comme François, et il semble avoir dû aussi peu que son frère aîné aux soins de ses parents. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, vers laquelle il semble qu'en ce siècle, tout homme, cavalier ou vagabond, abandonné à lui-même, se portait avec empressement. Il s'y distingua bientôt par son adresse aux exercices; il était excellent cavalier; arrivé au Nouveau Monde, on le regardait comme la meilleure lance du Pérou [1].

Pour le talent et l'étendue des vues, il était inférieur à ses frères. Il ne montra pas non plus la même politique froide et astucieuse; mais il était également courageux, et, dans l'exécution de ses mesures, tout aussi peu scrupuleux. Il était bien de sa personne : sa physionomie était ouverte et engageante, son maintien libre et martial, et il avait un caractère confiant qui le rendait cher à ses compagnons. Il avait l'esprit fier et aventureux, et, ce qui était également important, il savait inspirer le même courage aux autres, et

[1] Pizarro y Orellana a donné des notices biographiques sur chacun des frères. Il ne faut pas être devin pour découvrir que le sang des Pizarro coulait jusqu'au bout des doigts dans les veines de l'auteur. Cependant ses faits sont moins douteux que ses réflexions.

contribuait beaucoup ainsi à assurer le succès de ses entreprises. C'était un excellent capitaine dans la guerre de *Guerillas*, un chef admirable dans les expéditions douteuses et difficiles; mais il n'avait pas l'étendue d'esprit d'un grand capitaine, encore moins celle d'un gouverneur civil. Son malheur fut d'être appelé à remplir ces deux fonctions.

CHAPITRE IV.

EXPÉDITION DE GONZALO PIZARRE. — PASSAGE DES MONTAGNES. — IL DÉCOUVRE LE NAPO. — SOUFFRANCES INCROYABLES. — ORELLANA DESCEND A LA VOILE L'AMAZONE. — DÉSESPOIR DES ESPAGNOLS. — LES SURVIVANTS RETOURNENT A QUITO.

(1540-1542)

Gonzalo reçut la nouvelle de sa nomination au gouvernement de Quito avec un plaisir manifeste, non pas tant pour la possession de cette ancienne province indienne, que pour le champ de découvertes qu'elle lui ouvrait dans l'est, la terre fabuleuse des épices de l'Orient, qui avait longtemps charmé l'imagination des conquérants. Il se rendit sans délai dans son gouvernement, et ne trouva aucune difficulté à éveiller un enthousiasme semblable au sien, dans le cœur de ses compagnons. En peu de temps il rassembla trois cent cinquante Espagnols, et quatre mille Indiens. Cent cinquante de ses compagnons avaient des chevaux, et tous étaient équipés de la manière la plus complète pour cette entreprise. En outre, il se munit contre la famine au moyen de provi-

sions considérables et d'un immense troupeau de porcs dont il se fit suivre[1].

Ce fut au commencement de 1540 qu'il partit pour cette fameuse expédition. La première partie du voyage présenta relativement peu de difficulté, tant que les Espagnols furent encore dans le pays des Incas; car les révolutions du Pérou n'avaient pas été ressenties dans une province éloignée, où ce peuple simple vivait encore comme sous le sceptre primitif des enfants du soleil. Mais la scène changea lorsqu'ils entrèrent sur le territoire de Quixos, où les habitants, aussi bien que le climat, semblaient tout différents. Le pays était traversé par les hautes chaînes des Andes, et les aventuriers furent bientôt engagés dans leurs défilés profonds et tortueux. Lorsqu'ils atteignirent les régions plus élevées, les vents glacés qui balayaient les flancs des Cordillères engourdissaient leurs membres, et beaucoup d'indigènes trouvèrent un tombeau dans ces solitudes. Tandis qu'ils traversaient cette barrière formidable, ils éprouvèrent un de ces tremblements de terre effrayants, qui, dans ces régions volcaniques, ébranlent si souvent les montagnes jusqu'à leur base. Dans un certain endroit, la terre fut déchirée par les terribles convulsions de la nature, pendant que des torrents de vapeur sulfureuse s'échappaient de l'ouverture, et un village

[1] Herrera, *Hist. gen.*, dec. VI, lib. VIII, cap. VI, VII. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. II. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. I, II. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIII. — Montesinos, *Annales*, ano 1539.

Les historiens diffèrent sur le nombre des forces de Gonzalo, sur ses hommes, ses chevaux et ses porcs. Ces derniers, suivant Herrera, n'étaient pas moins de 5,000; grande provision de lard pour une si petite troupe, puisque les Indiens, sans doute, vivaient de blé grillé, de *coca*, qui composaient ordinairement leur unique nourriture dans les plus longs voyages.

avec quelques centaines de maisons fut précipité dans l'abîme [1].

En descendant les pentes orientales, le climat changea; et lorsqu'ils atteignirent une région plus basse, le froid excessif fut remplacé par une chaleur suffocante, tandis que des tempêtes de tonnerres et d'éclairs, se précipitant des gorges de la Sierra, fondaient sur leurs têtes presque sans interruption, jour et nuit, comme si les divinités du lieu offensées eussent voulu se venger des envahisseurs de leurs montagnes solitaires. Pendant plus de six semaines le déluge continua sans diminuer de violence, et les aventuriers égarés, inondés et accablés de fatigues incessantes, pouvaient à peine se traîner sur le sol défoncé et saturé d'humidité. Après quelques mois d'un voyage fatigant, où ils eurent à traverser beaucoup de marais et de torrents, ils atteignirent enfin *Canelas*, la terre de la Cannelle. Ils virent les arbres qui portent la précieuse écorce se déployer en vastes forêts; mais quelque avantageux qu'eût pu devenir cet article pour le commerce dans des situations accessibles, dans ces régions éloignées il était pour eux de peu de valeur. Ils apprirent des tribus errantes de sauvages qu'ils avaient rencontrées parfois sur leur route, qu'à dix journées de distance il y avait une terre riche et fertile, abondante en or, et habitée par des nations populeuses. Gonzalo avait atteint déjà les limites fixées dans l'origine à l'expédition.

[1] Zarate dit positivement cinq cents maisons. « Sobrevino vn tan gran terremoto, con tremblor, i tempestad de agua, i relampagos, i raios, i grandes truenos, que abriendose la tierra por muchas partes, se hundieron quinientas casas. » (*Conq. del Peru*, lib. IV, cap. II.) Il n'y a rien de si satisfaisant pour l'esprit du lecteur que les nombres précis et rien qui mérite aussi peu sa confiance.

Mais cet avis renouvela ses espérances, et il résolut de pousser plus loin l'aventure. Il eut été heureux pour lui et ses compagnons, qu'ils eussent pris le parti de retourner sur leurs pas.

Continuant leur marche, ils virent le pays se déployer en vastes savanes, terminées par des forêts, qui, à mesure qu'ils approchaient, semblaient s'étendre de tous côtés jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Ils trouvèrent là des arbres de cette grandeur prodigieuse qui ne se rencontre que dans les régions équinoxiales. Quelques-uns étaient si gros, que seize hommes pouvaient à peine les embrasser[1]! Les bois étaient remplis de plantes grimpantes et de lianes parasites, qui pendaient entre les arbres en festons aux couleurs brillantes, les habillant d'une draperie agréable aux yeux, mais formant un réseau impénétrable. A chaque pas ils étaient obligés de s'ouvrir un passage avec leurs haches, tandis que leurs vêtements pourris par les pluies torrentielles, auxquelles ils avaient été exposés, s'accrochaient à chaque buisson et à chaque ronce, et pendaient en lambeaux[2]. Leurs provisions,

[1] Cela ferait, en admettant six pieds pour chaque homme, quatre-vingt-seize pieds environ de circonférence ou trente-deux pieds de diamètre, ce qui dépasse probablement l'arbre le plus gros connu en Europe. C'est encore loin, cependant, de ce fameux géant des forêts cité par M. de Humboldt comme florissant encore dans l'intendance d'Oaxaca, et mesuré exactement par un voyageur en 1839; il avait cent douze pieds de circonférence à quatre pieds du sol. Cette hauteur peut correspondre à celle de la mesure prise par les Espagnols. Voyez un article curieux et savant sur les arbres forestiers au n° 124 de la *North American Review*.

[2] Le poète dramatique Molina, dans sa pièce de *Las Amazonas en las Indias*, a consacré quelques douzaines de colonnes de *redondillas* à un récit des souffrances de ses compatriotes dans l'expédition de l'Amazone. Le poète comptait sur la patience de son auditoire. Les vers suivants décrivent

gâtées par le mauvais temps, faisaient depuis longtemps défaut, et le bétail qu'ils avaient pris avec eux avait été consommé, ou s'était éehappé dans les bois et les passes des montagnes. Ils étaient partis avec près de mille chiens, dont plusieurs étaient de cette race féroce employée pour chasser les malheurenx indigènes. Ils les tuèrent alors avec joie, mais leurs misérables carcasses fournissaient un maigre banquet aux voyageurs affamés ; quand cette ressource fut épuisée, ils n'eurent plus que les herbes et les racines dangereuses qu'ils pouvaient recueillir dans la forêt [1].

Enfin la troupe harassée arriva au bord d'une grande étendue d'eau formée par le Napo, l'un des grands tributaires de l'Amazone, et qui, bien qu'il ne soit qu'une rivière du troisième ou quatrième ordre en Amérique, passerait pour être de la première grandeur dans l'Ancien Monde. Cette vue réjouit leurs cœurs; car en suivant les rives, ils espéraient

a condition misérable à laquelle les pluies incessantes réduisirent les Espagnols :

« Sin que el sol en este tiempo
Su cara vér nos permita,
Ni las nubes taberneras
Cessen de echamns encima
Dilubios inagotables,
Qué hasta él alma nos bautizan.
Cayeron los mas enfermos,
Porque las ropas podridas
Con el eterno agua va,
Nos dexo eu las carnes vivas. »

[1] *Capitulacion con Orellana*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. II. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VIII, cap. VI, VII. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. II.

Ce dernier auteur tenait ses renseignements, nous dit-il, de plusieurs personnes qui faisaient partie de l'expédition. Le lecteur peut être assuré qu'ils n'ont rien perdu en passant par ses mains.

trouver une route plus sûre et plus praticable. Après avoir longé pendant un intervalle considérable ses bords hérissés de fourrés qui exigeaient toutes leurs forces pour être franchis, Gonzalo et sa troupe arrivèrent à portée d'entendre un grand bruit qui résonnait comme un tonnerre souterrain. La rivière furieuse se précipitait par des rapides avec une vitesse effrayante, et les conduisit au bord d'une cataracte magnifique qui, frappant d'étonnement leurs imaginations, s'élançait en une masse immense d'écume d'une hauteur de douze cents pieds [1]. Les sons effrayants, qu'ils avaient entendus pendant une distance de six lieues, paraissaient encore plus affreux par le morne silence des forêts environnantes. Ces rudes guerriers étaient remplis de sentiments de terreur. Pas une barque ne ridait la surface des eaux. On ne voyait aucun être vivant que les sauvages habitants du désert, le lourd boa, et l'affreux alligator se chauffant au soleil sur les bords du fleuve. Les arbres se dressant avec magnificence vers les cieux, la rivière roulant sur son lit de rochers, comme elle avait roulé pendant des siècles, la solitude et le silence de la scène, interrompus seulement par le bruit rauque de la

[1] « Al cabo de este largo camino hallaron que el rio hazia vn salto de una pena de mas de dozientas braças de alto : que hazia tan gran ruydo, que lo oyeron mas de seys leguas antes que llegassen a él. » (Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. III.) Je ne trouve rien pour réfuter ou confirmer la relation de cette cataracte merveilleuse dans les derniers voyageurs modernes en petit nombre qui ont visité ces régions sauvages. La hauteur prétendue des chutes, deux fois celle de la grande cataracte de la Tequendama, dans la Bogotá, mesurée par Humboldt, estimée ordinairement la plus haute de l'Amérique, n'est pas aussi grande que celle des cascades qui s'élancent du haut des précipices de la Suisse. Cependant on ne peut se fier sûrement aux appréciations des Espagnols, qui, dans la triste situation où ils étaient réduits, étaient sans doute extrêmement sensibles aux impressions du sublime et du terrible.

cataracte ou par le faible bruissement des bois, — tout semblait s'offrir autour d'eux dans le même état sauvage et primitif qu'en sortant des mains du créateur.

A quelque distance au dessus et au dessous des chutes, le lit de la rivière se rétrécissait tellement que sa largeur n'excédait pas vingt pieds. Fortement pressés par la faim, les aventuriers se déterminèrent, à tout hasard, à passer sur la rive opposée, dans l'espoir de trouver une contrée qui pût les nourrir. Un pont fragile fut construit en jetant des troncs d'arbres énormes sur l'abime, où les rochers, comme crevassés par quelque convulsion de la nature, descendaient tout d'un coup perpendiculairement à la profondeur de plusieurs centaines de pieds. Sur cette chaussée aérienne hommes et chevaux réussirent à effectuer leur passage, sans autre perte qu'un seul Espagnol; pris de vertige en regardant imprudemment au-dessous de lui, il perdit pied et tomba dans le gouffre.

Cependant ils gagnèrent peu au change. Le pays ne semblait pas promettre davantage, et les rives du fleuve étaient semées d'arbres gigantesques, ou bordées de fourrés impénétrables. Les tribus d'Indiens qu'ils rencontraient parfois dans cette solitude sans chemins, étaient farouches et hostiles, et ils avaient à soutenir contre elles de continuelles escarmouches. Ils apprirent de ces Indiens qu'on trouvait un pays fertile à quelques journées de distance, en descendant la rivière, et ils continuèrent leur marche fatigante, toujours espérant et toujours déçus, la terre promise fuyant devant eux et reculant, comme l'arc-en-ciel, à mesure qu'ils avançaient.

Enfin épuisé de fatigues et de souffrances, Gonzalo résolut de construire une barque assez grande pour transporter les

plus faibles de ses compagnons avec son bagage. Les forêts lui fournirent du bois de construction, les fers des chevaux morts dans la route, ou que les Espagnols avaient tués pour se nourrir, furent changés en clous; la gomme distillée par les arbres tint lieu de goudron, et les vêtements déchirés des soldats servirent d'étoupe. C'était un ouvrage difficile; mais Gonzalo animait ses hommes à la tâche, et donnait l'exemple en prenant part à leurs travaux. Au bout de deux mois, on eut achevé un brigantin, grossièrement construit, mais fort et d'une capacité suffisante pour porter la moitié de la troupe; ce fut le premier vaisseau européen qui eût jamais flotté sur ces eaux intérieures.

Gonzalo en donna le commandement à Francisco de Orellana, cavalier de Truxillo, sur le courage et le dévouement duquel il croyait pouvoir se fier. Les troupes avancèrent alors, descendant toujours le cours de la rivière, tandis que le brigantin longeait le rivage, et lorsqu'un promontoire élevé ou un pays plus impraticable se rencontrait, il fournissait un moyen commode de transporter les soldats les plus faibles. Ils voyagèrent ainsi pendant plusieurs longues semaines, à travers les tristes solitudes qui bordent le Napo. Tout ce qui leur restait de provisions, était consommé depuis longtemps. Le dernier de leurs chevaux avait été dévoré. Pour apaiser les déchirements de la faim, ils furent forcés de manger le cuir de leurs selles et de leurs baudriers. Les bois leur fournissaient de maigres aliments, et ils se nourrissaient avidement de crapauds, de serpents, et des autres reptiles qu'ils rencontraient parfois [1].

[1] « Yeruas y rayzes, y fruta siluestre, sapos, y culebras, y otras malas sauandijas, si las auia por aquellas montanas que todo les hazia buen esto-

On leur parla alors d'un riche district, habité par une nation populeuse, où le Napo, se déversait dans une rivière encore plus grande qui coulait à l'est. Elle était comme à l'ordinaire, à quelques journées de marche, et Gonzalo Pizarre résolut de s'arrêter où il était, et d'envoyer Orellana au confluent pour se procurer des provisions, les rapporter et mettre ses compagnons en état de reprendre leur marche. Celui-ci en conséquence, prenant avec lui cinquante des aventuriers, s'avança au milieu de la rivière, où l'eau était rapide, et sa barque prise par le courant, partit avec la rapidité d'une flèche et fut bientôt hors de vue.

Les jours et les semaines se passèrent, et cependant le vaisseau ne revenait pas; les Espagnols n'apercevaient aucune tache sur les eaux, lorsqu'ils fixaient leurs yeux au point le plus éloigné, où la lumière se perdait dans les ombres projetées par le feuillage des rives. Des détachements furent envoyés à la découverte et, malgré plusieurs jours d'absence, ils revinrent sans nouvelles de leurs camarades. Incapables d'endurer plus longtemps cette incertitude ou même de se maintenir dans leur position actuelle, Gonzalo et ses compagnons affamés, résolurent alors de s'avancer vers le point de jonction des rivières. Deux mois s'écoulèrent avant qu'ils achevassent ce terrible voyage (ceux d'entre eux du moins qui ne périrent pas en route), quoique la distance ne dépassât pas probablement deux cents lieues; ils atteignirent enfin le point si longtemps désiré où le

mago a los Espanoles; que peor les yua con la falta de cosas tan viles. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. IV. — *Capitulacion con Orellana*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VIII, cap. VII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. III, IV. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXLIII.

Napo verse ses flots dans l'Amazone, ce puissant cours d'eau qui, grossi de ses mille tributaires, descend vers l'océan, pendant plusieurs centaines de milles, à travers le cœur du grand continent, et présente à la vue le plus majestueux des fleuves de l'Amérique.

Mais les Espagnols ne recueillirent aucunes nouvelles d'Orellana, tandis que le pays, quoique plus peuplé que la région qu'ils avaient quittée, avait un aspect aussi peu engageant et était habité par une race encore plus féroce. Ils perdirent alors l'espoir de retrouver leurs camarades, qu'ils supposaient morts de faim ou tués par les indigènes. Mais leurs doutes furent enfin dissipés par l'apparition d'un blanc errant à demi nu dans les bois, dont le visage, quoique amaigri, leur laissa reconnaître les traits d'un de leurs compatriotes. C'était Sanchez de Vargas, cavalier de bonne famille et très estimé dans l'armée. Il avait à faire un triste récit.

Orellana emporté rapidement par le courant du Napo, avait atteint en moins de trois jours le confluent de cette rivière avec l'Amazone, accomplissant dans ce court espace de temps ce qui avait coûté deux mois à Pizarre et à sa troupe. Il avait trouvé le pays très différent du tableau qu'on en faisait; et, loin d'y rencontrer des ressources pour ses compagnons, il ne put obtenir que des moyens de subsister lui-même. Il lui fut impossible de s'en retourner comme il était venu et de lutter contre le courant de la rivière. Essayer de revenir par terre était un parti non moins redoutable. Dans cette alternative, une idée traversa son esprit. C'était de lancer immédiatement son vaisseau sur l'Amazone, et de descendre jusqu'à l'embouchure. Il visiterait alors les nations riches et populeuses qui, disait-on, couvraient ses rives, ferait voile sur le grand océan, passerait dans les îles

voisines, et retournerait en Espagne pour réclamer la gloire et la récompense de ses découvertes. Cette proposition fut reçue avidement par ses insouciants compagnons, prêts à accueillir tout projet qui les tirerait de leur misère actuelle. Ils furent enflammés par la perspective d'une aventure nouvelle et pleine d'émotions; car la passion de l'aventure était le dernier sentiment qui s'éteignît dans le cœur du cavalier castillan. Ils se soucièrent peu de leurs malheureux compagnons, qu'ils allaient abandonner dans le désert [1].

Ce n'est pas le lieu de raconter en détail l'expédition extraordinaire d'Orellana. Il réussit dans son entreprise. Mais il est merveilleux qu'il ait échappé au naufrage dans la navigation inconnue et périlleuse de cette rivière. Plusieurs fois son vaisseau fut presque mis en pièces sur les rochers et les rapides furieux [2], et il courut des périls encore plus grands de la part des tribus guerrières, qui tombaient sur sa petite troupe quand il essayait d'aborder, et qui, montées sur leurs canots, suivirent son sillage l'espace de plusieurs milles. Il

[1] Ce récit de Vargas fut confirmé par Orellana, comme il paraît par les expressions de la concession royale faite à ce cavalier à son retour en Castille. Le document est conservé en entier dans la collection des MSS. de Munoz.

« Haviendo vos ido con ciertos companeros un rio abajo á buscar comida, con la corriente fuistes metidos por el dicho rio mas de 200 leguas donde no pudistes dar la buelta é por esta necesidad, é por la mucha noticia que tuvistes de la grandesa é riqueza de la tierra, posponiendo vuestro peligro, sin interes ninguno por servir á S. M. os aventurastes á saber lo que havia en aquellas provincias, é ansi descubristes é hallastes grandes poblaciones. » *Capitulacion con Orellana*, MS.

[2] La Condamine, qui descendit l'Amazone en 1743, a souvent occasion de raconter les périls et les perplexités où il se trouva engagé dans la navigation de cette rivière, qui ne peut s'entreprendre, à ce qu'il dit, sans la direction d'un pilote habile. Voyez sa *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale* (Maestricht, 1778).

sortit enfin du grand fleuve ; une fois sur la mer, Orellana fit voile pour l'île de Cubagua ; de là passant en Espagne, il se rendit à la cour, et raconta les détails de son voyage, décrivit les nations d'Amazones qu'il avait trouvées sur les bords du fleuve, parla de l'El Dorado qu'on disait exister dans le voisinage, et d'autres merveilles, exagération plutôt qu'invention d'une imagination crédule. Son auditoire écoutait avec des oreilles complaisantes les récits du voyageur ; dans un siècle de merveilles, lorsque les mystères de l'Orient et de l'Occident se dévoilaient à chaque instant, on pouvait l'excuser de ne pas discerner la ligne qui sépare le roman de la réalité [1].

Orellana obtint sans peine une commission pour conquérir et coloniser les royaumes qu'il avait découverts. Il se vit bientôt à la tête de cinq cents compagnons prêts à partager les périls et les profits de l'expédition. Mais ni lui, ni son pays, n'étaient destinés à réaliser ces avantages. Il mourut dans la traversée, et les pays baignés par l'Amazone tombèrent en partage au Portugal. Le malheureux navigateur n'obtint pas même sans partage l'honneur de donner son nom au fleuve qu'il avait découvert. Il jouit seulement de la gloire stérile de la découverte, qui ne peut certainement racheter les circonstances iniques qui l'accompagnèrent [2].

[1] Il n'a pas été facile de distinguer cette ligne de démarcation dans des temps plus récents avec toutes les lumières des découvertes modernes. La Condamine, après de soigneuses recherches, pense qu'on peut croire à l'existence d'une république de femmes armées, vivant autrefois dans le voisinage de l'Amazone, quoiqu'elles aient disparu maintenant. Il serait malaisé de réfuter le fait, mais il est encore plus malaisé de le croire, vu les difficultés de perpétuer une telle république. *Voyage dans l'Amérique méridionale*, p. 99 et seq.

[2] « Son crime est, jusqu'à un certain point, balancé par la gloire de

Un des compagnons d'Orellana combattit avec force ses procédés comme également contraires à l'humanité et à l'honneur. C'était Sanchez de Vargas; ce chef cruel s'était vengé de lui en l'abandonnant à son sort dans cette région désolée, où il fut alors trouvé par ses compatriotes [1].

Les Espagnols écoutèrent avec horreur le récit de Vargas, et leur sang se glaça presque dans leurs veines lorsqu'ils se virent ainsi abandonnés au cœur de ces déserts éloignés, et privés des seuls moyens qu'ils avaient d'en sortir. Ils

s'être aventuré dans une navigation de près de deux mille lieues, à travers des nations inconnues, sur un vaisseau construit à la hâte, avec du bois vert, par des mains très inhabiles, sans provisions, sans boussole ni pilote. » (Robertson, *America* (éd. London, 1796), vol. III, p. 84.) L'historien de l'Amérique ne tient pas la balance du moraliste d'une main aussi sûre qu'à l'ordinaire, en jugeant la brillante entreprise d'Orellana. Aucun succès, quelque magnifique qu'il soit, selon le langage d'un homme qui n'est pas un moraliste trop sévère :

« Can blason evil deeds or consecrate a crime *. »

[1] Une expédition plus remarquable que celle d'Orellana fut accomplie par une femme délicate, Madame Godin, qui, en 1769, essaya de descendre l'Amazone dans un bateau non ponté jusqu'à son embouchure. Elle était accompagnée de sept personnes, dont deux étaient ses frères et deux autres des femmes à son service. Le bateau fit naufrage, et Madame Godin, s'échappant à peine la vie sauve, essaya avec ses compagnons d'achever à pied le reste du voyage. Elle les vit périr l'un après l'autre de faim et de maladie, jusqu'à ce qu'elle restât seule dans ces solitudes. Cependant, comme la dame de Milton dans Comus, elle put sortir saine et sauve de tous ces périls, et, après des souffrances sans exemple, ayant rencontré des Indiens amis, elle fut conduite par eux à un établissement français. Quoique ce fut une jeune femme, il n'est pas surprenant que les périls et les terreurs qu'elle avait éprouvés eussent blanchi complétement ses cheveux. Les détails de cette histoire extraordinaire sont donnés dans une lettre à M. de La Condamine par son mari; il la raconte avec une simplicité sérieuse et simple qui gagne la confiance. *Voyage dans l'Amérique méridionale*, p. 329 et seq.

* « Ne peut ennoblir les mauvaises actions ou consacrer un crime. »

firent un effort pour continuer leur marche le long du rivage; mais, après quelques pénibles journées, la force et le courage leur manquèrent, et ils s'abandonnèrent au désespoir.

Ce fut alors que les qualités de Gonzalo Pizarre, comme chef propre aux situations périlleuses et désespérées, brillèrent avec éclat. On ne pouvait aller plus loin avec quelque espérance. Rester où ils étaient, sans nourriture ou sans vêtement, sans défense contre les bêtes féroces et les indigènes plus féroces encore, était impossible. Il ne restait à prendre qu'un parti : c'était de retourner à Quito. Mais cette entreprise réveillait le souvenir du passé, c'est à dire de souffrances dont ils ne pouvaient que trop bien juger, à peine supportables même en imagination. Ils étaient maintenant à quatre cents lieues de Quito, et plus d'une année s'était écoulée depuis leur départ. Comment pourraient-ils affronter de nouveau ces périls [1] ?

Cependant il n'y avait pas d'alternative. Gonzalo essaya de rassurer ses compagnons en insistant sur la constance invincible qu'ils avaient déployée jusque là, les conjurant de se montrer encore digne du nom de Castillans. Il leur mit devant les yeux la gloire immortelle qui leur serait acquise, lorsqu'ils seraient de retour dans leur pays. Il les ramènerait, disait-il, par une autre route, et il était impossible qu'ils ne rencontrassent pas quelque part ces contrées fertiles dont ils avaient si souvent entendu parler. C'était

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. V. — Herrera, *Hist. gen.*, dec. VI, lib. VIII, cap. VIII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. V. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXLIII.

On ne doit pas attendre de ces hommes égarés dans le désert un calcul exact du temps et de la distance, dépourvus qu'ils étaient des moyens d'estimer l'un et l'autre avec justesse.

quelque chose, du moins, que chaque pas les rapprochât de Quito, et comme, dans tous les cas, c'était évidemment la seule résolution qu'il leur fût possible de prendre, ils devaient se préparer à l'exécuter en gens de cœur. L'esprit soutiendrait le corps; les obstacles affrontés dans des dispositions convenables étaient déjà à demi surmontés!

Les soldats écoutaient avidement ces paroles de promesse et d'encouragement. La confiance du chef ranima les cœurs abattus. Ils sentirent la force de son raisonnement, et comme ils prêtaient l'oreille à ses assurances, l'orgueil du vieil honneur castillan se réveilla dans leurs âmes, et chacun d'eux ressentit quelque chose du généreux enthousiasme de leur chef. Il avait droit à leur dévouement. Dès le commencement de l'expédition il avait volontairement supporté sa part des privations. Loin de faire valoir l'avantage de sa position, il avait partagé le sort du plus pauvre soldat; servant les malades, relevant les courages qui défaillaient, partageant sa ration réduite avec ses compagnons affamés, supportant sa large part dans les fatigues de la marche, se montrant toujours leur fidèle camarade autant que leur capitaine. Il trouva la récompense de cette conduite dans l'épreuve qu'il subissait.

J'épargnerai au lecteur la récapitulation des souffrances endurées par les Espagnols dans leur marche rétrograde vers Quito. Ils prirent une route plus septentrionale que celle par où ils avaient atteint l'Amazone, et si elle présenta moins de difficultés, ils éprouvèrent cependant une détresse encore plus grande, parce qu'ils étaient moins en état de les surmonter. Ils avaient pour unique nourriture les rares aliments qu'ils pouvaient recueillir dans la forêt, ou rencontrer heureusement oubliés dans quelque établissement indien, ou

arracher par la force aux indigènes. Quelques-uns tombèrent malades et succombèrent en chemin; car il n'y avait personne pour les secourir. L'extrême misère les avait rendus égoïstes; plus d'un pauvre malheureux fut abandonné à son sort et mourut seul dans le désert, ou plus probablement fut dévoré tout vivant par les bêtes sauvages qui le parcouraient.

Enfin, en juin 1542, après plus d'une année employée à ce voyage de retour, la troupe exténuée atteignit les hautes plaines dans le voisinage de Quito. Mais combien l'aspect des aventuriers était différent de ce qu'ils étaient en sortant des portes de cette même capitale, deux ans et demi auparavant, pleins d'un espoir romanesque et dans tout l'orgueil de la pompe militaire! Leurs chevaux morts, leurs armes rompues et rouillées, les peaux de bêtes sauvages en guise de vêtements pendant négligemment sur leurs membres leurs cheveux longs et nattés flottant en désordre sur leurs épaules, leurs visages brûlés et noircis par le soleil des tropiques, leurs corps épuisés par la famine et cruellement défigurés par les cicatrices! — il semblait qu'un charnier eût abandonné ses morts, lorsqu'on les vit s'avancer lentement, d'un pas incertain, comme une troupe de spectres. Plus de la moitié des quatre mille Indiens qui avaient accompagné l'expédition avaient péri, et seulement quatre-vingts Espagnols, et ceux-là pour la plupart avec une constitution ruinée sans retour, revenaient à Quito [1].

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. V. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIII. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. XV. — Herrera, *Hist. gen.*, dec. VII, lib. III, cap. XIV. Ce dernier historien, en faisant le récit de

Les chrétiens peu nombreux de la ville sortirent avec leurs femmes et leurs enfants, pour recevoir leurs compatriotes. Ils leur donnèrent tous les secours et tous les soulagements qui dépendaient d'eux, et en écoutant le triste récit de leurs souffrances, ils mêlèrent leurs larmes à celles de ces malheureux. Tous entrèrent ensuite dans la capitale, où leur première action, — soit dit à leur louange, — fut d'aller en corps à l'église et d'offrir des remercîments au Tout-Puissant pour leur conservation miraculeuse dans leur long et dangereux voyage [1]. Telle fut la fin de l'expédition de l'Amazone ; expédition qui, par ses dangers et ses fatigues, sa longue durée et la constance que les Espagnols montrèrent, est peut-être sans pareille dans les annales de la découverte de l'Amérique.

l'expédition, fait du courage et de la constance de ses compatriotes un panégyrique que nous devons admettre comme bien mérité.

« Finalmente, Gonçalo Piçarro entro en el Quito, triunfando del valor, i sufrimiento, i de la constancia, recto, é immutable vigor del animo, pues hombres humanos no se hallan haver tanto sufrido, ni padecido tantas desventuras. » Herrera, *Hist. general*, ubi supra.

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. V.

CHAPITRE V

LA FACTION ALMAGRO. — SA SITUATION DÉSESPÉRÉE. — CONSPIRATION CONTRE FRANÇOIS PIZARRE. — ASSASSINAT DE PIZARRE. — CONDUITE DES CONSPIRATEURS. — CARACTÈRE DE PIZARRE.

(1541)

Lorsque Gonzalo Pizarre atteignit Quito, il reçut la nouvelle d'un événement qui montrait que son expédition de l'Amazone avait été encore plus fatale à ses intérêts qu'il ne l'avait cru. Une révolution avait eu lieu pendant son absence, et avait changé l'ancien ordre des choses au Pérou.

Dans un chapitre précédent nous avons vu que, lorsque Fernand Pizarre retourna en Espagne, son frère le marquis se rendit à Lima, où il continua de s'occuper de la construction de sa capitale naissante et de veiller sur les intérêts généraux du pays. Au milieu de ces soins, il donnait peu d'attention à un danger qui se renouvelait incessamment sous ses pas, et cela en dépit des avertissements répétés d'amis plus circonspects.

Après l'exécution d'Almagro, ses compagnons, au nombre de plusieurs centaines, se dispersèrent dans le pays; mais

ils restèrent toujours unis par un sentiment commun d'indignation contre les Pizarre, qu'ils regardaient comme les meurtriers de leur général. Le gouverneur était moins l'objet de ces sentiments que son frère Fernand, comme ayant pris une part moins directe à l'accomplissement de l'acte. Dans ces circonstances, la politique de Pizarre était évidemment de faire de deux choses : l'une traiter ceux de la faction opposée en ami, ou en ennemi déclaré. Il pouvait se concilier les plus factieux par des actes de bienveillance, effacer, s'il le pouvait, le souvenir de l'injure par des bienfaits, enfin, leur prouver que sa querelle avait été avec leur chef, non avec eux, et que leur intérêt évident était de revenir sous sa bannière. Cette conduite eût été la plus politique aussi bien que la plus magnanime, et, en augmentant le nombre de ses adhérents, aurait beaucoup fortifié sa puisssance dans le pays. Mais, malheureusement, il n'eut pas assez de grandeur d'âme pour la suivre. Il n'était pas dans la nature d'un Pizarre de pardonner l'injure qu'il avait reçue ou celle qu'il avait faite. Ne voulant donc pas essayer de se concilier les adhérents d'Almagro, la politique du gouverneur était évidemment de les regarder comme des ennemis, — non moins dangereux pour être cachés, — et de prendre des mesures pour les mettre hors d'état de lui nuire. Il aurait suivi le sage conseil de son frère Fernand, et les aurait dispersés de différents côtés, ayant soin qu'aucun nombre considérable ne s'assemblât sur quelque point que ce fût, ou par dessus tout dans le voisinage de sa résidence.

Mais le gouverneur méprisait trop sincèrement les compagnons dispersés d'Almagro pour s'abaisser à prendre des précautions. Il souffrit que le fils de son rival demeurât à

Lima, où sa maison devint bientôt le rendez-vous des mécontents. Le jeune homme était bien connu de la plupart des soldats d'Almagro, ayant été élevé dans le camp sous les yeux de son père, et celui-ci étant mort, ils s'attachaient naturellement au fils qui lui survivait.

Cependant, pour que le jeune Almagro fût moins en état d'entretenir cette suite de compagnons inutiles, Pizarre le priva d'une grande partie de ses Indiens et de ses terres, tandis qu'il était exclu du gouvernement du nouveau Tolède, qui lui avait été légué par le testament de son père [1]. Dépouillés de tous moyens de subsistance, sans fonctions ni emplois d'aucune espèce, les hommes du Chili (car on donnait toujours ce nom aux partisans d'Almagro) furent réduits à la dernière détresse. Ils étaient si pauvres, dit l'histoire du temps, que douze cavaliers logés dans la même maison ne possédaient entre eux tous qu'un manteau; avec le sentiment d'orgueil ordinaire au pauvre hidalgo, ne voulant pas montrer leur pauvreté, ils portaient ce manteau chacun à son tour, et ceux qui n'y avaient pas droit restaient à la maison [2]. Vraie ou non, l'anecdote fait bien voir à quelle extrémité était réduite la faction d'Almagro. Cette détresse était rendue encore plus amère par l'effronterie de leurs ennemis, qui, enrichis de leur ruine, étalaient insolemment à leurs yeux toute la magnificence d'habits et d'équipages qui pouvait blesser leur amour-propre.

Des hommes ainsi provoqués par l'insulte et l'injustice étaient trop dangereux pour qu'on en tînt peu de compte. Mais quoique Pizarre reçût divers avis destinés à le mettre

[1] *Carta de Almagro*, MS.

[2] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. VIII, cap. VI.

sur ses gardes, il n'y fit aucune attention. « Pauvres diables! » disait-il, parlant avec une pitié dédaigneuse des hommes du Chili, « ils ont eu assez mauvaise chance. Nous les laisserons tranquilles [1]. » Et il en faisait si peu d'état, qu'il allait et venait librement, comme à l'ordinaire, parcourant à cheval, sans suite, toute la ville et ses environs immédiats [2].

On apprit alors dans la colonie que la couronne avait désigné un juge pour prendre connaissance des affaires du Pérou. Pizarre, quoique alarmé de cette nouvelle, envoya des ordres pour qu'il fût bien reçu à son débarquement, et qu'on lui préparât des logements convenables sur la route. A cette nouvelle, les partisans d'Almagro reprirent courage. Ils espérèrent avec confiance en ce haut fonctionnaire pour le redressement de leurs griefs; deux d'entre eux, vêtus de deuil, furent choisis pour aller dans le nord, où l'on s'attendait que le juge débarquât et pour lui exposer leurs plaintes.

Mais les mois s'écoulaient, et l'on n'avait aucune nouvelle de son arrivée, lorsqu'enfin, un vaisseau entrant dans le port, annonça que la plupart des navires avaient sombré sur la côte dans de violentes tempêtes, et que la commissaire avait probablement péri avec eux. C'était une nouvelle désespérante pour les hommes du Chili, dont « les misères, » selon l'expression de leur jeune chef, « étaient devenues insupportables [3]. » Les hautains cavaliers n'ôtaient pas toujours leurs bonnets en rencontrant le gouverneur dans la rue, et une

[1] Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIV.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. VI.

[3] « Mes souffrances, » dit Almagro dans sa lettre à l'Audience royale de Panama, « étaient suffisantes pour me faire perdre la raison. » Voyez sa lettre dans le texte original, *Appendice*, n° 12.

fois, on trouva trois cordes suspendues au gibet, auxquelles étaient attachés des écriteaux portant le nom de Pizarre, du juge Velasquez et de Picado, secrétaire du gouverneur [1]. Ce dernier fonctionnaire était particulièrement odieux à Almagro et à ses compagnons. Comme son maître ne savait ni lire ni écrire, toutes ses communications passaient par les mains de Picado, et ce dernier étant d'un caractère dur et arrogant, très orgueilleux de l'importance que lui donnait sa position, il exerçait une influence malfaisante sur les mesures du gouverneur. Il raillait ouvertement les misérables compagnons d'Almagro et il se vengea de l'insulte qui lui était faite, en passant à cheval devant la résidence de leur jeune chef, revêtu d'habits magnifiques, étincelant d'or et d'argent, avec cette inscription placée sur son bonnet : « Pour les hommes du Chili. » C'était une raillerie insensée ; mais les pauvres cavaliers qui en étaient l'objet, et dont les souffrances avaient irrité la sensibilité maladive, n'eurent pas la sagesse de la mépriser [2].

Enfin, découragée par le long retard de Vaca de Castro, et encore plus par la nouvelle de sa perte, la faction

[1] « Hizo Picado el secreptario del Marquez mucho dano a muchos, porque el marquez don Francisco Piçarro como no savia ler ni escrivir fiavase del y no hacia mas de lo que el le aconsejava y ansi hizo este mucho mal en estos rreinos, porque el que no andava á su voluntad sirviendole aunque tuviese meritos le destruya y este Picado fue causa de que los de Chile tomasen mas adio al marquez por donde le mataron. Porque queria este que todos lo reverenciasen, y los de Chile no hazian caso dél, y por esta causa lo perseguia este mucho, y ansi vinieron á hazer lo que hizieron los de Chile. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Voyez aussi Zarate, *Conq. del Piru*, lib. IV, cap. VI.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. VI. — Herrera, *Hist. Gen.*, dec. VI, lib. X, cap. II.

d'Almagro, désespérant d'obtenir le redressement de ses griefs d'une autorité légitime, résolut de se faire justice par ses propres mains. Ils en vinrent à la résolution désespérée d'assassiner Pizarre. Le jour désigné fut le dimanche 26 juin 1541. Les conspirateurs au nombre de dix-huit ou vingt, devaient se rassembler dans la maison d'Almagro, qui était sur la grande place près de la cathédrale, et, quand le gouverneur reviendrait de la messe, ils devaient sortir et tomber sur lui dans la rue. En même temps un pavillon blanc, déployé d'une fenêtre de la maison, devait donner au reste de leurs camarades le signal d'accourir au secours de ceux qui étaient engagés immédiatement dans l'exécution du complot [1].

Il était difficile que ces arrangements fussent ignorés d'Almagro, puisque son logis étaient le lieu du rendez-vous. Cependant il n'est pas prouvé qu'il ait pris part à la conspiration [2]. Sa jeunesse, il est vrai, rend improbable qu'il y ait pris un rôle principal. Des contemporains le représentent comme ayant annoncé beaucoup de bonnes qualités, bien que,

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1541. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. VI.

[2] Toutefois cela semblerait contredit par la lettre même d'Almagro à l'Audience de Panama, dans laquelle il dit que, poussés à bout par des injures intolérables, lui et ses compagnons ont résolu d'y remédier de leurs propres mains, en se portant dans la maison du gouverneur et en s'emparant de sa personne. (Voyez l'original dans l'*Appendice*, n° 12.) Il est certain, cependant, que dans les récits détaillés que nous ont laissé de cette affaire les auteurs les mieux informés nous ne voyons pas qu'Almagro soit mentionné comme ayant joué un rôle actif dans cette tragédie. La lettre dit seulement que son intention était d'y prendre part, en ajontant que c'était simplement pour s'emparer de Pizarre et non pour le tuer; ce qu'aucun de ceux qui liront l'histoire de l'événement ne sera très porté à croire.

malheureusement, il ne se fut pas trouvé dans une situation propre à les développer. Il était fils d'une Indienne de Panama; mais, dès ses premières années, il avait suivi la fortune agitée de son père, auquel il ressemblait beaucoup par sa nature franche et généreuse, comme par la violence de ses passions. Sa jeunesse et son inexpérience le mettait hors d'état de prendre le commandement dans les circonstances difficiles où il était placé, et n'en faisait guère qu'un mannequin à la disposition des autres [1].

Le plus remarquable de ses conseillers était Juan de Herrada, ou Rada, selon l'orthographe la plus ordinaire de son nom, cavalier d'une famille respectable, mais qui s'étant engagé de bonne heure comme simple soldat, s'était élevé graduellement aux plus hauts postes de l'armée par ses talents militaires. A cette époque il était d'un âge avancé, mais le feu de la jeunesse n'était pas éteint dans son cœur, et il brûlait du désir de venger les injures de son ancien général. Il semble avoir complétement transporté au jeune Almagro l'attachement qu'il avait toujours eu pour le père, et, ce fut évidemment pour ce jeune homme, plus encore que pour lui-même, qu'il forma cet audacieux complot et se prépara à en diriger l'exécution.

Cependant il y eut un des conspirateurs qui sentit quelques remords du rôle qu'il jouait, et qui soulagea son cœur en révélant à son confesseur tout le complot. Ce dernier le dénonça

[1] « Mancebo virtuoso, i de grande animo, i bien ensenado : i especialmente se havia exercitado mucho en cavalgar á caballo, de ambas sillas, lo qual hacia con mucha gracia i destreça; i tambien en escrevir i leer, lo qual hacia mas liberalmente, i mejor de lo que requeria su profesion. De este teniacargo, come aio, Juan de Herrada. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. VI.

sans perdre de temps à Picado, qui à son tour le communiqua à Pizarre. Mais, chose étrange, cela ne fit guère alors plus d'impression sur l'esprit du gouverneur que les vagues avis qu'il avait si fréquemment reçus. « C'est une invention du prêtre, » dit-il, « il veut une mitre [1]. » Cependant il répéta le récit au juge Velasquez, qui, au lieu d'ordonner que les conspirateurs fussent saisis, et qu'on prît des mesures convenables pour savoir la vérité de l'accusation, semblait rempli de la même infatuation que Pizarre; il dit au gouverneur de n'avoir aucune crainte, « car il ne pouvait lui arriver aucun mal, tant que la baguette de justice, » ce qui n'est pas un signe métaphorique de l'autorité en Castille, « serait dans ses mains [2]. » Cependant pour obvier à toute possibilité de danger, on jugea prudent que Pizarre s'abstînt d'aller à la messe le dimanche, et qu'il restât chez lui sous prétexte d'indisposition.

Au jour désigné, Rada et ses compagnons se réunirent dans la maison d'Almagro, et attendirent avec anxiété l'heure où le gouverneur sortirait de l'église. Mais grande fut leur consternation, lorsqu'ils apprirent qu'il n'y était pas. mais qu'il était retenu chez lui, à ce qu'on disait générale-

[1] « Pues un dia antes un sacerdote clerigo llamado Benao fue de noche y avisso á Picado el secreptaro y dixole, « Manana Domingo, quando el « Marquez saliere á misa, tienen concertado los de Chile de matar al Mar- « quez y á vos y à sus amigos. Esto me a dicho vno en confision, para que « os venga á avisar. » Pues savido esto Picado se fue luego y lo conto al Marquez, y el la respondio, « Ese clerigo obispado quiere. » Pedre Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « El Juan Velasquez le dixo, « No tema vuestra senoria que mientras « yo tuviere esta vara en la mano nadie se atravera. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

ment, pour cause de maladie. Ne doutant pas que leur dessein ne fût découvert, ils sentirent que leur ruine en serait la conséquence inévitable, et cela, sans jouir de la triste consolation d'avoir accompli l'acte pour lequel ils s'y étaient exposés. Extrêmement embarrassés, quelques-uns étaient d'avis de se disperser, dans l'espoir qu'après tout, Pizarre pouvait ignorer leur projet. Mais la plupart voulaient agir immédiatement en l'attaquant dans sa propre maison. La question fut décidée sommairement par l'un d'eux qui comprit que ce dernier parti était leur unique chance de salut. Ouvrant brusquement les portes, il sortit, appelant ses compagnons « à le suivre, ou menaçant de proclamer le but de leur réunion. » On n'hésita plus, et les cavaliers sortirent, Rada à leur tête, en criant : « Vive le roi ! Mort au tyran [1]. »

C'était l'heure du dîner, qui, dans ce premier âge des colonies espagnoles avait lieu à midi. Cependant un grand nombre de personnes attirées par les cris des assaillants, sortirent sur la place pour en savoir la cause. « Ils vont tuer le marquis, » disaient froidement quelques-uns; d'autres répondaient : « C'est Picado. » Nul ne bougea pour les défendre. La puissance de Pizarre n'avait pas de fondement solide dans le cœur du peuple.

Comme les conspirateurs traversaient la *plaza*, l'un d'eux se détourna pour éviter une petite mare d'eau qui était sur leur passage. « Quoi ! » s'écria Rada, « vous craignez de mouiller vos pieds, quand vous devez marcher jusqu'aux genoux dans le sang ! » Et il ordonna à cet homme de

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. VI. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. VIII. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Carta del Maestro Martin de Arauco*, MS., 15 de Julio 1541.

renoncer à l'entreprise et de retourner chez lui. L'anecdote est caractéristique [1].

Le palais du gouverneur était du côté opposé de la place. On y arrivait par deux cours. L'entrée de la cour extérieure était protégée par une porte massive, capable de résister à cent hommes et davantage. Mais elle était ouverte, et les assaillants se précipitèrent dans la cour intérieure, en répétant leur terrible cri de guerre; ils y rencontrèrent deux domestiques désœuvrés. L'un d'eux fut tué. L'autre fuyant en toute hâte vers la maison, cria : « A l'aide, à l'aide! les hommes du Chili viennent tous pour tuer le marquis! »

Pizarre à ce moment était à dîner, ou probablement il sortait de table. Il était entouré d'amis, qui étaient entrés à ce qu'il semble, après la messe, pour s'informer de l'état de sa santé, et dont quelques-uns étaient restés pour partager son repas. Parmi ceux-ci se trouvait don Martinez d'Alcantara, frère utérin de Pizarre, le juge Vélasquez, l'évêque élu de Quito, et plusieurs des principaux cavaliers de la ville, au nombre de quinze ou vingt. Quelques-uns d'entre eux alarmés par le bruit qui se faisait dans la cour, quittèrent le salon, coururent sur le premier palier, et s'enquirent de la cause de cette rumeur. Ils ne l'eurent pas plus tôt connue, par les cris du domestique, qu'ils rentrèrent précipitamment dans l'appartement; et comme ils n'avaient aucune envie d'attendre les assaillants, étant désarmés ou plutôt imparfaitement armés pour la plupart, ils passèrent dans un corridor

[1] « Gomez Perez, por haver alli agua derramada de una acequia rodeo algun tanto por no mojarse : reparo en ello. Juan de Rada, y entrandose atrevido por el agua, le dijo, « Bamos á banarnos en sangre humana, y rehusais mojaros los pies en agua? Ea volveos, Hizolo volver, y no assistio al hecho. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1541.

donnant sur les jardins, où ils se laissèrent facilement dévaler sans accident. Le juge Vélasquez, pour mieux se réserver l'usage de ses mains dans cette évasion, tint dans sa bouche la bagnette, signe distinctif de sa charge, ayant soin, dit en plaisantant un vieux chroniqueur, de garder la parole donnée par lui qu'aucun mal n'arriverait à Pizarre tant que la baguette de justice serait dans ses mains [1].

Cependant le marquis, apprenant de quoi il s'agissait, cria à Francisco de Chaves, officier jouissant de toute sa confiance, et qui était dans la pièce extérieure ouvrant sur l'escalier, de barrer la porte, pendant que lui et son frère Alcantara bouclaient leurs armures. Si cet ordre donné froidement eût été aussi froidement obéi, il les aurait sauvés tous, puisque l'entrée eût été aisément interdite à une force beaucoup plus considérable, jusqu'à ce que le récit des fugitifs eût amené du secours à Pizarre. Mais, malheureusement, Chaves, désobéissant à son général, entrouvrit la porte, et essaya d'entrer en pourparler avec les conspirateurs. Ces derniers étaient alors arrivés au haut de l'escalier, et ils coupèrent court au débat en passant Chaves au fil de l'épée, et en jetant son cadavre dans la cour. Ils furent tenus en échec pendant un moment par les domestiques du cavalier massacré; mais ceux-ci furent aussi bientôt dépêchés, et Rada et ses compagnons, entrant dans l'apparte-

[1] « En lo qual no paresce haver quebrantado su palabra, porque despues huiendo (como adelante se dirá) al tiempo, que quisieron matar al Marques, se hecho de vna ventama abajo á la huerta, llevando la vara en la boca. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. VII.

Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Carta del Maestro Martin de Arauco*, MS. — *Carta de Fray Vicente de Valverde a la Audiencia de Panama*, MS., desde Tumbez, 15 Nov. 1541. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLV.

ment, s'y précipitèrent en criant : « Où est le marquis? Mort au tyran ! »

Martinez de Alcantara qui, dans la chambre voisine, aidait son frère à boucler sa cotte de mailles, ne vit pas plus tôt que l'entrée était forcée, qu'il s'élança à la porte de l'appartement, et assisté de deux jeunes gens, pages de Pizarre, et d'un ou deux cavaliers de sa suite, il essaya de fermer le passage aux assaillants. Une lutte désespérée s'engagea. Des coups furent donnés de part et d'autre; quelques-uns furent mortels, et deux des conspirateurs furent tués, tandis qu'Alcantara et ses braves compagnons furent blessés à plusieurs reprises.

Enfin, Pizarre hors d'état, dans la précipitation du moment, d'ajuster les attaches de sa cuirasse, la jeta de côté, et enveloppant un de ses bras dans son manteau, il saisit son épée dans l'autre main, et courut au secours de son frère. Il était trop tard; car Alcantara chancelait déjà, épuisé par la perte de son sang, et ne tarda pas à tomber. Pizarre se jeta sur les assassins, comme un lion éveillé dans son repaire, et dirigea ses coups avec autant de rapidité et de force, que si l'âge n'avait pas eu le pouvoir d'enraidir ses membres. « Quoi, traîtres, » s'écriait-il, « êtes-vous venus me tuer dans ma propre maison? » Les conspirateurs reculèrent un moment; car deux d'entre eux étaient tombés sous l'épée de Pizarre; mais ils se rallièrent bientôt. Grâce à la supériorité de leur nombre, ils combattaient avec beaucoup d'avantage en se relayant les uns les autres. Cependant le passage était étroit et la lutte avait duré quelques minutes, lorsque les deux pages de Pizarre tombèrent à ses côtés; alors Rada, impatient de ce retard, s'écria : « Pourquoi tant de lenteur? A bas le tyran! » et prenant un de ses compagnons, Narvaez, dans ses bras, il le jeta contre le marquis. Pizarre,

aussitôt s'attachant à son adversaire, le perça de son épée. Mais à ce moment il reçut une blessure à la gorge; il chancela et tomba, tandis que Rada, et plusieurs des conspirateurs plongeaient leurs épées dans son corps. « Jésus! » s'écria le mourant, et traçant une croix avec son doigt sur le plancher ensanglanté, il inclinait la tête pour la baiser, lorsqu'un coup, plus heureux pour lui que les autres, mit fin à son existence [1].

Les conspirateurs ayant exécuté leur entreprise meurtrière se précipitèrent dans la rue, et brandissant leurs armes pleines de sang, ils crièrent : « Le tyran est mort! Les lois sont rétablies! Vive notre maître l'empereur, et son gouverneur Almagro! » Les hommes du Chili, excités par ce cri encourageant, accoururent alors de toutes parts pour joindre la bannière de Rada, qui se trouva bientôt à la tête de près de trois cents hommes, tous armés et prêts à sou-

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. VIII. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. VI. — *Carta de la Justicia y Regimiento de la Ciudad de los Reyes*, MS., 15 de Julio 1541. — *Carta de Fray Vicente Valverde*, desde Tumbez, MS. — *Carta del Maestro Martin de Arauco*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, ubi supra. — Montesinos, *Annales*, ano 1541.

Pizarro y Orellana ne semble pas douter que son parent assassiné ne soit mort en odeur de sainteté. — « Alli le acabaron los traidores enemigos, dandole cruelissimas heridas, con que acabo el Julio Cesar Espanol, estando tan en si quo pidiendo confession con gran acto de contricion, haziendo la senal de la cruz con sumisma sangre, y besandola murio. » *Varones ilustres*, p. 186.

Suivant un auteur, le coup mortel fut donné par un soldat nommé Borregan, qui, lorsque Pizarre fut tombé, le frappa derrière la tête avec une bouteille qu'il avait prise sur la table. (Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. VI.) Si l'on considère le tumulte et la confusion d'une telle scène, les divers récits de la catastrophe, quoique différant nécessairement sur de petits détails, coïncident d'une manière remarquable.

tenir son autorité. Une garde fut placée aux maisons des principaux partisans du dernier gouverneur, qui furent mis en arrestation. La maison de Pizarre et celle de son secrétaire Picado furent livrées au pillage, et dans la première on fit un butin considérable en or et en argent. Picado lui-même se réfugia chez le trésorier Riquelmi, mais son asile fut découvert; trahi, selon quelques récits, par les regards, mais non par les paroles, du trésorier lui-même, il en fut arraché et mis en prison sous bonne garde [1]. La ville entière était consternée, des corps armés la parcouraient en tous sens, exécutant leurs diverses missions, et tous ceux qui n'étaient pas de la faction d'Almagro tremblaient de peur d'être enveloppés dans la proscription. Le désordre était si grand, que les Frères de la Merci, sortant en corps, parcoururent les rues en procession solennelle, tenant élevée l'hostie, espérant, par la présence du symbole sacré, calmer les passions de la multitude.

Mais Rada et ses compagnons ne commirent d'autres violences que d'arrêter quelques personnes suspectes, et de saisir les chevaux et les armes partout où on en trouvait. La municipalité fut ensuite sommée de reconnaître l'autorité d'Almagro; les réfractaires furent, sans autres formalités, dépossédés de leurs offices, et on les remplaça par des gens de la faction du Chili. Les prétentions du nouvel

[1] « No se olvidaron de buscar á Antonio Picado, i iendo en casa del tesorero Alonso Riquelme, el mismo iba diciendo, « No sé adonde está el Senor Picado, » i con los ojos le mostraba, i le hallaron debaxo de la cama. » Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. VII.

Bientôt après ces événements nous trouvons le nom de Riquelme sur la liste des officiers municipaux de Lima; ce qui montre qu'il jugea convenable de donner au moins son adhésion temporaire à Almagro. *Carta de la Justicia y Regimiento de la Ciudad de los Reyes*, MS.

aspirant furent pleinement reconnues, et le jeune Almagro parcourant les rues à cheval, escorté par un corps de cavaliers bien armés, fut proclamé, au son de la trompette, gouverneur et capitaine général du Pérou.

Pendant ce temps les corps percés de coups de Pizarre et de ses fidèles partisans restaient baignés dans leur sang. Quelques-uns voulaient traîner le cadavre du gouverneur sur la place du marché, et attacher sa tête au gibet. Mais on engagea secrètement Almagro à céder aux instances des amis de Pizarre, et à permettre qu'on l'enterrât. Cet enterrement se fit à la hâte et à la dérobée, dans la crainte qu'on avait d'être interrompu d'un moment à l'autre. Un fidèle serviteur et sa femme, avec quelques domestiques noirs, enveloppèrent le corps dans un drap de coton et le portèrent à la cathédrale. Une tombe fut creusée précipitamment dans un coin obscur; on dépêcha le service; puis, secrètement, au milieu de ténèbres éclairées seulement par la faible lueur de quelques cierges qu'avaient fournis ces humbles serviteurs, les restes de Pizarre, enveloppés d'un linceul sanglant, furent rendus à la terre. Telle fut la fin misérable du conquérant du Pérou, de l'homme qui, peu d'heures auparavant, avait gouverné le pays avec un pouvoir aussi absolu que celui de ses Incas héréditaires. Tué en plein jour, au cœur de sa propre capitale, au milieu de ceux qui avaient été ses compagnons d'armes, et qui partageaient avec lui le triomphe et le butin, il périt comme un misérable proscrit. « Il n'y eut même personne, » selon le langage expressif du chroniqueur, « pour dire, Dieu lui pardonne[1]! »

[1] « Murio pidiendo confesion, i haciendo la cruz, sin que nadie dijese, « Dios te perdone! » Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIV. — MS. *de*

Quelques années plus tard, quand la tranquillité fut rendue au pays, les restes de Pizarre furent placés dans un cercueil somptueux et déposés sous un monument dans une partie très apparente de la cathédrale. Et en 1607, quand le temps eut jeté sur le passé un voile favorable, et que la mémoire de ses erreurs et de ses crimes se perdit dans la gloire des grands services qu'il avait rendus à la couronne en agrandissant son empire colonial, ses os furent transférés à la nouvelle cathédrale, et purent reposer près de ceux de Mendoza, le sage et bon vice-roi du Pérou [1].

Pizarre avait probablement près de soixante ans à l'époque de sa mort, quoiqu'on doive ajouter que ceci n'est qu'une simple conjecture puisqu'il n'existe aucun acte fournissant la date authentique de sa naissance [2]. Il ne fut jamais marié; mais d'une princesse Indienne de race Inca, fille d'Atahuallpa et petite-fille du grand Huayna Capac, il eut deux enfants, un fils et une fille. Tous deux lui survécurent; mais le fils n'arriva pas à l'âge d'homme. Leur mère, après la mort de Pizarre, épousa un cavalier espagnol, nommé Ampuero, et le suivit en Espagne. Sa fille Francisca l'accompagna, et y fut plus tard mariée à son oncle Fernand Pizarre, alors prisonnier dans la Mota del Medina. Ni le titre ni les biens du marquis François ne passèrent à sa postérité illégitime. Mais à la troisième génération, sous le règne de Philippe IV, le titre fut renouvelé, en faveur de don Juan Fernando Pizarro,

Caravantes. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. VIII. — *Carta del Maestro, Martin de Arauco*, MS. — *Carta de Fray Vicente Valverde*, desde Tumbez, MS.

[1] « Sus huesos ençerrados en una caxa guarnecida de terciopelo morado con passamanos de oro que yo he visto. » MS. *de Caravantes*.

[2] Voyez t. I, p. 122, note 1.

qui, en reconnaissance des services de son ancêtre, fut créé marquis de la Conquête (*Marques de la Conquista*), avec une riche pension du gouvernement. Ses descendants, portant le même titre de noblesse, se trouvent encore, dit-on, à Truxillo, dans l'ancienne province d'Estramadure, le berceau des Pizarre [1].

J'ai déjà décrit la personne de Pizarre. Il était grand, bien proportionné et avait une physionomie qui n'était pas désagréable. Nourri dans les camps, étranger à la politesse d'une cour, il avait le maintien d'un soldat, et l'air d'un homme habitué à commander. Mais, bien qu'il manquât d'éducation, il n'y avait ni embarras ni rusticité dans sa parole, et, quand cela convenait à ses desseins, il trouvait des discours plausibles et même insinuants. L'impression favorable qu'il produisit en se présentant lui-même, après sa seconde expédition (tout étranger qu'il était à l'étiquette et aux usages) devant la cour cérémonieuse de Castille en est la preuve.

Différent de beaucoup de ses compatriotes, il n'avait aucune passion pour les habits fastueux, qu'il regardait comme un embarras. Le costume qu'il portait le plus souvent dans les cérémonies publiques, était un manteau noir avec un chapeau blanc et des souliers de la même couleur; pour ce dernier article, il suivait, dit-on, l'exemple du Grand-Capitaine, dont il avait appris de bonne heure en Italie à admirer le

[1] MS. *de Caravantes*. — Quintana, *Espanoles celebres*, tom. II, p. 417. — Voyez aussi le *Discurso*, *Legal y Politico*, annexé par Pizarro y Orellana à son énorme volume, dans lequel ce cavalier fait valoir les droits de Pizarre. Il a la forme d'un mémoire à Philippe IV en faveur des descendants de Pizarre; l'auteur, après y avoir rappelé les nombreux services du conquérant, montre combien peu sa postérité avait profité des dons magnifiques que lui avait conféré la couronne. L'argument du conseiller royal ne fut pas sans effet.

caractère, mais auquel certainement il ressemblait très peu lui-même [1].

Il était sobre, buvait modérément et se levait ordinairement une heure avant le jour. Il s'occupait assidûment des affaires, et ne reculait devant aucune fatigue. Il était capable d'une grande patience. Comme la plupart de ses compatriotes, il avait la passion du jeu, et se souciait peu de la qualité des joueurs; cependant quand son adversaire n'avait pas le moyen de perdre, il consentait, dit-on, à perdre lui-même, manière dont un auteur castillan vante fort la délicatesse [2].

Il était avare, mais pour dépenser, non pour amasser. Ses immenses trésors, probablement les plus considérables qui fussent jamais tombés aux mains d'un aventurier [3], furent dissipés en grande partie dans ses entreprises, ses travaux d'architecture, et ses projets d'améliorations publiques, qui, dans un pays où l'on pouvait dire que l'or

[1] Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXLIV. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. IX.

Le portrait de Pizarre, dans le palais du vice-roi à Lima, le représente en costume civil avec un manteau de martre, *la capa y espada* d'un gentilhomme espagnol. Chaque panneau dans la spacieuse *sala de los Vireyes* était réservé au portrait d'un vice-roi. La longue file est complète, depuis Pizarre jusqu'à Pezuela; et c'est un fait curieux, noté par Stevenson, que le dernier panneau était justement rempli quand la révolution termina brusquement le règne des vice-rois. (*Residence in South America*, vol. I, p. 228.) Par une coïncidence singulière, la même chose devait arriver à Venise, où, si ma mémoire me sert bien, la dernière niche réservée à l'effigie de ses doges venait d'être remplie quand l'ancienne aristocratie fut renversée.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. IX.

[3] « Hallo i tuvo mas oro i plata que otro ningun Espanol de quantos han passado á Indias, ni que ninguno de quantos capitanes han sido por el mundo. » Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXLIV.

et l'argent avaient perdu leur valeur à force d'abonder, absorbaient des sommes énormes. Tandis qu'il regardait le pays entier, en quelque sorte, comme à lui et le distribuait librement entre ses capitaines, il est certain que le don princier d'un territoire avec vingt mille vassaux que lui avait fait la couronne ne fut jamais réalisé, et ses héritiers n'en profitèrent point[1].

Pour un homme d'action, énergique comme Pizarre, l'oisiveté était le pire des maux. L'excitation du jeu était en quelque sorte nécessaire à un esprit accoutumé aux stimulants de la guerre et des aventures. Son esprit inculte n'avait pas le goût de plaisirs intellectuels plus raffinés. L'enfant abandonné n'avait appris ni à lire ni à écrire. C'est un fait contesté par quelques-uns[2], mais affirmé par des autorités irrécusables. Montesinos dit, à la vérité, que Pizarre, à son premier voyage essaya d'apprendre à lire; que l'impatience de son caractère l'en empêcha, et qu'il se contenta d'apprendre à signer son nom[3]. Mais Montesinos n'était

[1] MS. *de Caravantes.* — Pizarro y Orellana, *Discurso Leg. y Pol.*, ap. *Varones illustres.* — Gonzalo Pizarro, lorsqu'il fut fait prisonnier par le président Gasca, le défia d'indiquer un seul point du pays où la concession royale eût reçu son effet par l'assignation spéciale d'une propriété territoriale à son frère. Voyez Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXVI.

[2] Munoz lui-même, cet auteur si bien instruit, semble être tombé dans cette erreur. Sur une des lettres de Pizarre je trouve la copie suivante d'une note autographe de ce savant éminent : *Carta de Francisco Pizarro, su letra i buena letra.*

[3] « En este viage trato Pizarro de aprender á leer; no le dio su viveza lugar á ello; contentose solo con saber firmar, de lo que se veia Almagro, y decia, que firmar sin saber leer era lo mismo que recibir herida sin poderdarla. En adelante firmo siempre Pizarro por si, y por Almagro su secretario. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1525.

pas un historien contemporain. Pedro Pizarro, son compagnon d'armes, nous dit expressément qu'il ne savait ni lire ni écrire [1]; et Zarate, un autre contemporain, qui connaissait bien les conquérants, confirme cette assertion et ajoute que Pizarre ne savait même pas signer son nom [2]. Picado, son secrétaire dans les dernières années, signait pour lui, tandis que le gouverneur faisait simplement la *rubrica* ordinaire, ou paraphe à côté de son nom. Il en est ainsi dans les actes que j'ai examinés; sa signature, écrite probablement par son secrétaire, ou son titre de *Marques* substitué à son nom dans les derniers temps de sa vie, est accompagnée aux extrémités d'un paraphe aussi maladroitement exécuté que s'il était de la main d'un paysan. Cependant nous ne devons pas considérer ce manque d'éducation comme nous le ferions à notre époque d'instruction générale, au moins dans notre heureux pays. La lecture et l'écriture, si universelles à présent, pouvaient être regardées au commencement du XVI[e] siècle comme des talents; et tous ceux qui ont occasion de consulter les documents autographes de ce temps les trouveront trop souvent écrits, même chez les personnes du rang le plus élevé, en caractères qui feraient peu d'honneur à un écolier de nos jours.

Quoique hardi dans l'action et difficilement détourné de

[1] « Porque el marques Don Francisco Piçarro como no savia leer ni escrivir. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] « Siendo personas, » dit l'auteur en parlant de Pizarre et d'Almagro, « no solamente no leidas, pero que del todo punto no sabian leer, ni aun firmar, que en ellos fue cosa de gran defecto... Fue el Marqués tan confiado de sus criados i amigos, que todos los despachos que hacia, asi de governacion como de repartimientos de Indios, libraba haciendo él dos senales, en medio de las quales Antonio Picado, su secretario, firmaba el nombre de Françisco Piçarro. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. IX.

son but, Pizarre était lent à prendre une décision. Cela lui donnait une apparence d'irrésolution étrangère à son caractère[1]. La conscience qu'il en avait lui fit peut-être prendre l'habitude de répondre d'abord négativement à qui lui demandait des faveurs, sauf à réviser ensuite son jugement à loisir, et à accorder ce qui lui semblait convenable. Il prit le contrepied de son camarade Almagro, qui, disait-on, répondait généralement par un consentement, mais manquait trop souvent à sa promesse. Cela caractérisait la nature insouciante et facile du dernier, qui se gouvernait plutôt par instinct que par principes[2].

A peine est-il nécessaire de parler du courage d'un homme qui parcourut la carrière de Pizarre. Le courage, en effet, était une qualité de peu de valeur parmi les aventuriers espagnols; car le danger était leur élément. Mais il possédait quelque chose de plus que le simple courage animal, dans cette constance d'intention, trop profondément inhérente à sa nature pour en être arrachée par les plus violents assauts de la fortune. Cette constance inflexible donnait la clef de son caractère et le secret de ses succès. Il en donna une preuve remarquable dans sa première expédition, parmi les mangliers et les tristes marais de Choco. Il vit ses com-

[1] Cette lenteur à se résondre a même conduit Herrera à douter tout à fait qu'il eût un esprit résoln; jugement démenti certainement par toute la suite de son histoire. « Porque aunque era astuto i recatado, por la maior parte fue de animo suspenso i no muy resoluto. » *Hist. General*, dec. V, lib. VII, cap. XIII.

[2] « Tenia por costumbre de quando algo le pedian dezir siempre de no. Esto dezia el que hazia por no faltar su palabra; y no obstante que dezia no, correspondia con hazer lo que le pedian no aviendo ineonvenimente... Don Diego de Almagro hera á la contra, que á todos dezia si, y con pocos lo cumplia. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

pagnons dépérir autour de lui sous la maligne influence de la contrée, disparaissant devant un ennemi invisible, et incapables de s'en défendre. Cependant son courage ne céda point, et il n'hésita pas dans son entreprise.

Il y a quelque chose d'accablant pour l'imagination dans cette guerre contre la nature. Dans la lutte de l'homme contre l'homme, l'ardeur est soutenue par un combat à conditions égales; mais dans une guerre contre les éléments, nous sentons que nous ne pouvons vaincre, quelle que soit l'énergie de notre résistance. Et dans une pareille lutte nous ne sommes pas ranimés par la perspective de la gloire; car, dans l'estimation capricieuse de la gloire humaine, les privations douloureuses souffertes en silence sont peu de chose en comparaison des trophées fastueux de la victoire. Le laurier du héros, malheureusement pour l'humanité, croît mieux qu'ailleurs sur le champ de bataille.

Ce courage inflexible de Pizarre se montra encore plus fortement lorsque, dans la petite île de Gallo, il traça sur le sable la ligne qui devait le séparer lui et ses rares compagnons de leur pays et des hommes civilisés. Il comptait que sa constance donnerait de la force aux faibles et rallierait les braves autour de lui pour continuer son entreprise. Il regarda avec confiance dans l'avenir, et ne se trompa point. Cela fut héroïque, et il n'y manquait qu'un motif plus noble pour constituer le vrai sublime moral.

Le même trait de son caractère ne se montre pas d'une manière moins remarquable lorsque, débarquant sur la côte et constatant la puissance réelle et la civilisation des Incas, il persista à pénétrer dans l'intérieur, à la tête de moins de deux cents hommes. En cela il se proposa indubitablement l'exemple de Cortès, si contagieux pour les esprits aventu-

reux de cette époque et surtout pour Pizarre, engagé comme il l'était dans une entreprise semblable. Cependant la chance affrontée par Pizarre était beaucoup plus grave que celle du conquérant du Mexique; les forces du dernier étaient presque trois fois aussi considérables, et la terreur du nom Inca (justifiée à quelque degré par les faits) était répandue aussi loin que celle des Aztèques.

C'était sans doute à l'imitation du même modèle que Pizarre se proposa de faire prisonnier Atahuallpa. Mais la situation des deux capitaines espagnols était aussi peu semblable que la manière dont ils menèrent à fin leurs entreprises violentes. Le massacre furieux des Péruviens ressemblait à celui qu'Alvarado fit à Mexico, et aurait pu être suivi de conséquences aussi désastreuses, si le caractère péruvien eût été aussi farouche que celui des Aztèques[1]. Mais le coup qui exaspéra les derniers jusqu'à la rage abattit les esprits plus doux des Péruviens. C'était un coup hardi qui laissait tant au hasard qu'il ne mérite guère le nom de politique.

Quand Pizarre débarqua dans le pays, il le trouva divisé par des prétendants qui se disputaient la couronne. Il semblerait que son intérêt eût été de jouer le jeu d'un parti contre l'autre, jetant son poids du côté de la balance qui lui convenait. Au lieu de cela, il recourut à un acte de violence audacieuse qui les écrasa tous deux d'un seul coup. Sa carrière dans la suite ne présenta pas l'occasion de déployer la politique profonde de Cortès, quand il réunit les nations en lutte sous sa bannière et les dirigea contre un ennemi commun. Il eut encore moins l'occasion de déployer la tactique et l'admirable stratégie de son rival. Cortès conduisit ses

[1] Voyez *Conquest of Mexico*, liv. IV, ch. VIII.

opérations militaires avec la science d'un grand capitaine à la tête d'une puissante armée. Pizarre ne parait qu'un aventurier, un heureux chevalier errant. Par un coup hardi, il rompit le charme qui avait si longtemps tenu le pays sous la domination des Incas. Le charme fut rompu et l'édifice aérien de leur empire, bâti sur la superstition des âges, s'évanouit au premier contact. Ce fut une bonne fortune plutôt que le résultat de la politique.

Pizarre était éminemment perfide. Rien cependant n'est plus opposé à la saine politique. Un acte de perfidie bien avéré devient la ruine de son auteur. L'homme qui renonce à obtenir confiance dans sa bonne foi abandonne la meilleure base de ses opérations futures. Qui voudrait, en connaissance de cause, bâtir sur un sable mouvant? Par sa perfidie envers Almagro, il s'aliéna les esprits des Espagnols. Par sa perfidie à l'égard d'Atahuallpa et ensuite de l'Inca Manco, il s'aliéna les Péruviens. Le nom de Pizarre devint le synonyme de perfidie. Almagro se vengea par une guerre civile; Manco par une insurrection qui faillit coûter à Pizarre son pouvoir. La guerre civile se termina par une conspiration qui lui coûta la vie. Tels furent les fruits de sa politique. Pizarre peut passer pour un homme adroit; mais il ne peut mériter le nom de politique que lui ont souvent décerné ses compatriotes.

Lorsque Pizarre prit possession de Cuzco, il trouva un pays très avancé dans les arts de la civilisation, des institutions sous lesquelles le peuple jouissait du repos et de la sûreté personnelle; les montagnes et les hautes terres couvertes de troupeaux; les vallées regorgeant des produits d'une agriculture savante; les greniers et les magasins remplis jusqu'à déborder; le pays tout entier jouissant de

l'abondance, et le caractère de la nation, sous l'influence de la superstition la plus douce et la plus innocente, bien préparé pour recevoir la civilisation supérieure du christianisme. Mais, loin de l'introduire, Pizarre livra les races conquises à sa brutale soldatesque; les cloîtres sacrés furent abandonnés aux outrages de la débauche; les villes et les villages livrés au pillage; les malheureux indigènes furent partagés comme esclaves, afin de travailler dans les mines pour leurs conquérants; les troupeaux furent dispersés et follement détruits; les greniers furent gaspillés, et on laissa tomber en ruine les beaux ouvrages exécutés pour améliorer la culture du sol; le paradis fut changé en un désert. Au lieu de profiter des anciennes formes de civilisation, Pizarre préféra en effacer tous les vestiges de la contrée et élever sur leur ruine les institutions de son pays. Cependant ces institutions firent peu de chose pour le pauvre Indien tenu sous un joug de fer. Il lui importait peu que les rivages du Pacifique fussent semés de colonies et de villes naissantes, servant de marchés à un commerce florissant. Il n'eut point de part dans ce bel héritage. Il fut étranger dans le pays de ses pères.

La religion du Péruvien qui le portait à l'adoration de cet astre glorieux qui est le meilleur représentant du pouvoir et de la bienfaisance du Créateur, est la forme de superstition la plus pure qui ait existé parmi les hommes. Cependant c'était beaucoup que, sous le nouvel ordre de choses, et par le zèle bienfaisant des missionnaires, quelques lueurs d'une foi plus noble pussent éclairer cette âme plongée dans les ténèbres. Pizarre, lui-même, ne peut être accusé d'avoir manifesté aucune sollicitude présomptueuse pour la propagation de la Foi. Ce n'était pas un fanatique comme

Cortès. Le fanatisme est la perversion du principe religieux; mais le principe lui-même manquait dans Pizarre. La conversion de l'idolâtre était le motif prédominant de Cortès dans son expédition. Ce n'était pas un vain prétexte. Il y aurait sacrifié sa vie dans tous les temps; plus d'une fois, par son zèle indiscret, il mit réellement en danger sa vie et le résultat de son entreprise. Son grand projet était de purifier le pays des cruelles abominations des Aztèques, en y substituant la religion de Jésus. Cela donne à son expédition le caractère d'une croisade, et fournit la meilleure apologie de la conquête, et plus que toute autre considération met notre sympathie du parti des conquérants.

Mais les motifs qui dirigeaient Pizarre, autant qu'ils peuvent être scrutés par le jugement humain, étaient l'avarice et l'ambition. Les bons missionnaires, il est vrai, marchaient à sa suite pour répandre les semences de la vérité spirituelle, et le gouvernement espagnol, comme toujours, dirigeait sa législation bienfaisante dans le but de convertir les indigènes. Mais le mobile de Pizarre et de ses compagnons était le désir immodéré de l'or. C'était le stimulant réel de leurs travaux, le prix de la perfidie, la récompense véritable de leurs victoires. Cela donna un caractère bas et mercenaire à leur entreprise, et quand nous comparons la cupidité féroce des vainqueurs avec les mœurs douces et inoffensives des vaincus, nos sympathies, les sympathies même de l'Espagnol, se portent nécessairement du côté de l'Indien [1].

Mais, comme il n'y a pas de peinture sans lumières, nous

[1] Les vers énergiques de Southey condensent, dans un petit espace, les traits les plus remarquables de Pizarre. L'épitaphe du poète peut être cer-

ne devons pas, pour rendre justice à Pizarre, insister uniquement sur les traits sombres de son caractère. Parmi les enfants de l'Espagne, il n'en est pas à qui elle soit plus redevable pour l'extension de son empire; car sa main lui valut le plus beau des fleurons qui parèrent autrefois sa couronne. Quand nous considérons les périls qu'il brava, les souffrances qu'il supporta patiemment, les obstacles incroyables qu'il surmonta, les résultats magnifiques obtenus, pour ainsi dire, par son seul bras, sans secours du gouvernement, quoi qu'il ne fût ni un bon ni un grand homme, dans le sens le plus élevé de cette expression, il est impossible de ne pas le regarder comme un homme extraordinaire.

tainement justifiée de l'imputation, généralement bien méritée, de flatterie pour celui qui en est le sujet.

FOR A COLUMN AT TRUXILLO *.

» Pizarro here was born; a greater name
The list of glory boasts not. Toil and pain,
Famine and hostile elements, and hosts
Embattled, failed to check him in his course,
Not to be wearied, not to be deterred,
Not to be overcome. A mighty realm
He overran, and with relentless arm
Slew or enslaved its unoffending sons,
And wealth and power and fame were his rewards.
There is another world, beyond the grave,
According to their deeds where men are judged.
O reader! if thy daily bread be earned
By daily labour, — yea, however low,
However wretched, be thy lot assigned,
Thank thou, with deepest gratitude, the God
Who made thee, that thou art not such as he. »

* POUR UNE COLONNE A TRUXILLO.

« Ici naquit Pizarre; la liste de la gloire ne s'enorgueillit pas d'un nom plus grand. Les fatigues et la douleur, la famine, l'hostilité des éléments et les armées en bataille ne réussirent point à l'arrêter dans sa course, infatigable, irrésistible, invincible. Il envahit un puissant empire, et d'un bras impitoyable il massacra ou fit esclaves ses enfants inoffensifs, et la richesse, le pouvoir et la renommée furent ses récompenses. Il y a un autre monde, au delà du tombeau, où les hommes sont jugés selon leurs actions. Oh! lecteur, si ton pain quotidien est gagné par un travail quotidien, oui, quelque vil et misérable que soit le lot qui t'es assigné, remercie avec la plus profonde gratitude le Dieu qui te créa de ne pas lui ressembler. »

Nous ne pouvons omettre de rapporter, pour atténuer ses erreurs, les circonstances de sa jeunesse; de même qu'Almagro, il fut le fils du péché et de la douleur, jeté de bonne heure dans le monde pour y chercher fortune comme il pourrait. Dès son âge tendre, il dut prendre l'empreinte de ceux dans la société desquels il tomba. Et quand est-il arrivé que le lot du misérable rebut de la société fût de rencontrer la destinée des sages et des hommes vertueux? Le sien fut de vivre parmi la population licencieuse d'un camp; école de rapine, dont l'unique loi était l'épée, et qui regardait le malheureux Indien et son héritage comme sa proie légitime.

Qui ne frémit pas à la pensée de ce qu'aurait pu être sa destinée, s'il eût été élevé à pareille école? La gravité du crime n'exprime pas nécessairement la culpabilité de l'agent. L'histoire, à la vérité, recherche la première, afin de l'enregistrer comme une leçon pour le genre humain; mais ce n'est que celui qui connaît les cœurs, la force de la tentation et les moyens d'y résister, qui peut déterminer la mesure de la faute.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE III.

LES ESPAGNOLS DÉBARQUENT A TUMBEZ. — PIZARRE RECONNAIT LE PAYS. — FONDATION DE SAN MIGUEL. — MARCHE VERS L'INTÉRIEUR DU PAYS. — AMBASSADE DE L'INCA. — AVENTURES PENDANT LA MARCHE. — ON ARRIVE AU PIED DES ANDES.

CHAPITRE IV.

PÉNIBLE PASSAGE DES ANDES. — AMBASSADES D'ATAHUALLPA. — LES ESPAGNOLS ATTEIGNENT CAXAMALCA. — AMBASSADE ENVOYÉE A L'INCA. — ENTREVUE AVEC L'INCA. — DÉCOURAGEMENT DES ESPAGNOLS.

CHAPITRE V.

PLAN DÉSESPÉRÉ DE PIZARRE. — ATAHUALLPA VISITE LES ESPAGNOLS. — HORRIBLE MASSACRE. — L'INCA PRISONNIER. — CONDUITE DES CONQUÉRANTS. — PROMESSES MAGNIFIQUES DE L'INCA. — MORT DE HUASCAR.

CHAPITRE VI.

L'OR DESTINÉ A LA RANÇON COMMENCE D'ARRIVER. — VISITE A PACHACAMAC. — DESTRUCTION DE L'IDOLE. — LE GÉNÉRAL FAVORI DE L'INCA. — VIE DE L'INCA DANS SA PRISON. — CONDUITE DES ENVOYÉS A CUZCO. — ARRIVÉE D'ALMAGRO.

CHAPITRE VII.

VALEUR IMMENSE DU TRÉSOR. — IL EST PARTAGÉ ENTRE LES TROUPES. — BRUITS D'UN SOULÈVEMENT. — PROCÈS DE L'INCA. — SON EXÉCUTION. — RÉFLEXIONS.

CHAPITRE VIII.

DÉSORDRES AU PÉROU. — MARCHE SUR CUZCO. — RENCONTRE AVEC LES INDIGÈNES. — CHALLCUCHIMA BRULÉ. — ARRIVÉE A CUZCO. — DESCRIPTION DE LA VILLE. — TRÉSORS QU'ON Y TROUVE.

CHAPITRE IX.

COURONNEMENT DU NOUVEL INCA. — RÈGLEMENTS MUNICIPAUX. — MARCHE DÉSASTREUSE D'ALVARADO. — SON ENTREVUE AVEC PIZARRE. — FONDATION DE LIMA. — ARRIVÉE EN ESPAGNE DE FERNAND PIZARRE. — SENSATION PRODUITE A LA COUR. — QUERELLES D'ALMAGRO ET DES PIZARRES.

CHAPITRE X.

ÉVASION DE L'INCA. — RETOUR DE FERNAND PIZARRE. — SOULÈVEMENT DES PÉRUVIENS. — SIÉGE ET INCENDIE DE CUZCO. — DÉTRESSE DES ESPAGNOLS. — ASSAUT DE LA FORTERESSE. — CRAINTES DE PIZARRE. — L'INCA LÈVE LE SIÉGE.

LIVRE IV.

GUERRES CIVILES ENTRE LES CONQUÉRANTS.

CHAPITRE I.

MARCHE D'ALMAGRO VERS LE CHILI. — SOUFFRANCES DES TROUPES. — IL REVIENT ET S'EMPARE DE CUZCO. — AFFAIRE D'ABANCAY. — GASPAR DE ESPINOSA. — ALMAGRO ABANDONNE CUZCO. — NÉGOCIATIONS AVEC PIZARRE.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE GUERRE CIVILE. — ALMAGRO SE RETIRE A CUZCO. — BATAILLE DE LAS SALINAS. — CRUAUTÉS DES VAINQUEURS. — PROCÈS ET EXÉCUTION D'ALMAGRO. — SON CARACTÈRE.

CHAPITRE III.

PIZARRE REVIENT A CUZCO. — FERNAND RETOURNE EN CASTILLE. — SA LONGUE CAPTIVITÉ. — ON ENVOIE UN COMMISSAIRE AU PÉROU. — HOSTILITÉS AVEC L'INCA. — ADMINISTRATION ACTIVE DE PIZARRE. — GONZALO PIZARRE.

CHAPITRE IV.

EXPÉDITION DE GONZALO PIZARRE. — PASSAGE DES MONTAGNES. — IL DÉCOUVRE LE NAPO. — SOUFFRANCES INCROYABLES. — ORELLANA DESCEND A LA VOILE L'AMAZONE. — DÉSESPOIR DES ESPAGNOLS. — LES SURVIVANTS RETOURNENT A QUITO.

CHAPITRE V.

LA FACTION ALMAGRO. — SA SITUATION DÉSESPÉRÉE. — CONSPIRATION CONTRE FRANÇOIS PIZARRE. — ASSASSINAT DE PIZARRE. — CONDUITE DES CONSPIRATEURS. — CARACTÈRE DE PIZARRE.

FIN DU TOME II.

